This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06803324 4

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

COMTE LÉON TOLSTOÏ

SOUVENIRS

ENFANCE — ADOLESCENCE
JEUNESSE

OUVRAGE TRADUIT DU RUSSE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

ARVÈDE BARINE

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

PRIX : 3 FRANCS.

Digitized by Google

Digitized by Google

Ernest H. Crosby,
le 30 avril, 1891.
Alexandrie.
to E. R. Crosby
May 9, 1891.

SOUVENIRS

Digitized by Google

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

La guerre et la paix (1805-1820); 3e édit. Roman historique traduit par une Russe. 3 vol.

Anna Karénine; 3e édit. 2 vol.

Les Cosaques. — Souvenirs du siège de Sébastopol; 2e édit. 1 vol.

Prix de chaque volume broché : 3 francs.

Coulommiers. — Imp. P. Brodard.

Digitized by Google

COMTE LÉON TOLSTOÏ

SOUVENIRS

ENFANCE — ADOLESCENCE
JEUNESSE

OUVRAGE TRADUIT DU RUSSE AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR

ARVÈDE BARINE

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1891

Tous droits réservés.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
639200 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1933 L

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

L'œuvre que nous présentons aux lecteurs français a été commencée en 1851 et abandonnée en 1857. Tolstoï ne l'a jamais reprise. Ce délaissement ajoute à son intérêt. On y surprend la pensée de l'auteur à l'état naissant. Tolstoï nous a livré dans ces pages, si justement nommées par M. de Vogüé « notes intimes », le secret de sa formation morale; tous ses biographes sont d'accord pour le reconnaître dans Nicolas Irteneff, le héros des *Souvenirs*.

Mais précisément parce que ce sont des notes, certaines pages sont remplies de faits insignifiants, d'autres sont consacrées à présenter des personnages qui auraient peut-être joué un grand rôle dans la suite de l'ouvrage, mais qu'on ne revoit point, puisque le récit s'arrête court. Tolstoï lui-même semble avoir hésité, lorsqu'il s'est décidé à publier ces fragments, sur les parties qu'il convenait d'imprimer ou de retrancher Les diverses éditions ne sont point toutes

Digitized by Google

semblables; des paragraphes, des chapitres entiers ont été imprimés, puis supprimés, puis rétablis.

Personne plus que nous n'est partisan des traductions complètes. On n'a pas le droit de toucher aux œuvres des maîtres : *sint ut sunt aut non sint*, comme il a été dit avec raison. Toutefois, ce qui est vrai lorsqu'il s'agit d'œuvres achevées, auxquelles l'auteur a mis la dernière main, qui ont un commencement, un milieu et une fin, n'est plus tout à fait vrai en face de fragments. Nous avons recueilli avec soin, dans ce volume, tout ce qui se rapportait au héros et était de nature à nous éclairer sur son for intérieur; nous avons rétabli la plus grande partie des passages supprimés dans une édition récente; mais nous avons laissé de côté les portions qui, dans l'état actuel du livre, nous ont semblé sans objet ou sans intérêt.

A. B.

Digitized by Google

SOUVENIRS

ENFANCE

I

NOTRE PRÉCEPTEUR KARL IVANOVITCH

Le 12 août 18.., juste le surlendemain du jour où j'avais eu dix ans et où j'avais reçu de si beaux cadeaux, Karl Ivanovitch me réveilla à sept heures du matin, en tuant une mouche au-dessus de ma tête avec un chasse-mouches en papier à pain de sucre, attaché au bout d'un bâton. Il s'y était pris si maladroitement, qu'il avait accroché l'image de mon ange gardien, suspendue au chevet de mon lit de chêne, et que la mouche morte m'était tombée sur la tête. Je sortis le nez de dessous ma couverture, j'arrêtai de la main l'image, qui continuait à se balancer, je jetai la mouche morte sur le plancher et je me mis à regarder Karl Ivanovitch avec des yeux endormis, mais irrités. Karl Ivanovitch, enveloppé de sa robe de chambre en cotonnade à ramages, attachée avec une ceinture de même étoffe, coiffé de sa calotte de tricot rouge à gland et chaussé de bottes molles en peau de bouc, continuait tranquillement à longer la muraille en visant et en tapant.

Digitized by Google

« C'est vrai, pensais-je, que je suis petit; mais pourquoi me dérange-t-il? Pourquoi ne va-t-il pas tuer les mouches au-dessus du lit de Volodia? Il n'en manque pourtant pas! Mais non, Volodia est plus âgé que moi; je suis le plus petit de tous; c'est pour ça qu'il me tourmente. Il passe sa vie, murmurai-je à demi-voix, à chercher ce qu'il pourrait me faire de désagréable. Il voit très bien qu'il m'a réveillé et qu'il m'a fait peur; mais il fait semblant de ne pas s'en apercevoir... Le vilain homme! Et sa robe de chambre, et sa calotte, et son gland, est-ce assez laid! »

Tandis que j'exhalais ainsi en moi-même mon dépit contre Karl Ivanovitch, celui-ci s'approcha de son lit, regarda sa montre, qui était pendue au-dessus du lit dans une petite pantoufle brodée de perles, accrocha le chasse-mouches à un clou et se tourna vers nous d'un air d'excellente humeur.

« Allons, enfants, allons! Il est temps de se lever. Votre maman est déjà dans le salon, » cria-t-il de sa bonne voix allemande.

Il vint s'asseoir au pied de mon lit et tira sa tabatière de sa poche. Je faisais semblant de dormir. Karl Ivanovitch commença par prendre une prise, puis il s'essuya le nez et secoua ses doigts, et alors seulement il s'occupa de moi. Il se mit à me chatouiller la plante des pieds avec de petits rires :

« Allons, allons, paresseux! »

J'avais une peur extrême d'être chatouillé. Je ne sortis pourtant pas de mon lit et ne répondis pas. Je cachai ma tête sous mon oreiller, j'envoyai des coups de pied de toutes mes forces et je me tins à quatre pour ne pas rire.

« Comme il est bon et comme il nous aime! Comment ai-je pu en penser tant de mal? »

J'en voulais et à moi-même et à Karl Ivanovitch; j'avais à la fois envie de rire et de pleurer : mes nerfs étaient agacés.

« Laissez-moi donc, Karl Ivanovitch! » criai-je les yeux

Digitized by Google

pleins de larmes, en sortant ma tête de dessous l'oreiller.

Karl Ivanovitch, surpris, laissa mes pieds tranquilles et me demanda avec inquiétude ce que j'avais, si j'avais fait un mauvais rêve. Sa bonne figure allemande et la sollicitude avec laquelle il cherchait à deviner le sujet de mes larmes firent couler celles-ci encore plus abondamment. J'avais des remords, et je ne comprenais pas comment, une minute auparavant, j'avais pu ne pas aimer Karl Ivanovitch et trouver horribles sa robe de chambre, sa calotte et son gland. A présent, au contraire, tout cela me paraissait ravissant, et le gland me semblait même une preuve évidente de la bonté de Karl Ivanovitch. Je lui dis que je pleurais parce que j'avais fait un mauvais rêve : j'avais rêvé que maman était morte et qu'on allait l'enterrer. J'inventais, car je ne me rappelais pas du tout ce que j'avais rêvé cette nuit-là; mais, quand Karl Ivanovitch, ému de mon récit, se mit à me consoler et à me rassurer, il me sembla que j'avais vraiment vu cet affreux songe, et ce me fut un nouveau sujet de larmes.

Lorsque Karl Ivanovitch m'eut quitté et que je fus levé, occupé à mettre mes bas à mes petites jambes, mes larmes s'apaisèrent un peu, mais les sombres pensées éveillées par le rêve que j'avais inventé ne me quittaient pas. Kolia entra. C'était un petit homme propret, toujours sérieux, ponctuel, respectueux, grand ami de Karl Ivanovitch. Il apportait nos habits et nos chaussures : des bottes pour Volodia et, pour moi, des souliers tout neufs avec des rubans. Je n'aurais pas osé pleurer devant lui. De plus, le soleil du matin entrait joyeusement par la fenêtre et Volodia, devant sa cuvette, singeait Maria Ivanovna, la gouvernante de notre sœur, en riant de si bon cœur, que Kolia lui-même, la serviette sur l'épaule, le savon dans une main et le pot à l'eau dans l'autre, souriait en disant :

« Voyons, Vladimir Petrovitch, veuillez vous laver. »

Toute ma tristesse s'en alla.

Digitized by Google

« Êtes-vous bientôt prêts? » cria Karl Ivanovitch du fond de la classe.

Sa voix était sévère et n'avait plus l'expression de bonté qui m'avait ému jusqu'aux larmes. En classe, Karl Ivanovitch devenait un autre homme : il n'était plus que précepteur. Je m'habillai vivement, je me lavai et j'accourus, tenant encore la brosse avec laquelle je lissais mes cheveux humides.

Karl Ivanovitch, ses lunettes sur le nez et un livre à la main, était assis à sa place accoutumée, entre la porte et la fenêtre. A gauche de la porte étaient deux petites tables : celle des enfants (la nôtre), et *la sienne*, celle de Karl Ivanovitch. Sur la nôtre se trouvaient toutes sortes de livres, de classe et pas de classe, les uns debout, les autres couchés. Les seuls qui fussent correctement appuyés à la muraille étaient deux gros volumes de l'*Histoire des Voyages*, reliés en rouge. Venaient ensuite des livres grands et petits, gros et minces, des couvertures sans livres et des livres sans couvertures, le tout fourré n'importe comment lorsqu'on nous ordonnait, avant la récréation, de ranger la « bibliothèque » : c'est ainsi que Karl Ivanovitch appelait pompeusement la petite table. Quant à ses livres *à lui*, si la collection était moins nombreuse que la nôtre, elle était encore plus variée. Je m'en rappelle trois : une brochure allemande, non reliée, sur l'engrais qui convient aux choux; un volume relié en parchemin (il y avait un coin brûlé), sur la guerre de Sept Ans, et un cours complet d'hydrostatique. Karl Ivanovitch passait une grande partie de son temps à lire, au point de s'abimer les yeux; mais, en dehors des livres de la petite table et de l'*Abeille du Nord*, il ne lisait rien.

L'un des objets posés sur la table de Karl Ivanovitch m'est resté tout particulièrement dans la mémoire. C'était un rond de carton mobile, monté sur un pied de bois. Sur le rond était collée une caricature représentant une dame et un perruquier. Karl Ivanovitch était très habile à coller,

Digitized by Google

et c'était lui qui avait inventé et fabriqué ce rond, dans le but de garantir ses mauvais yeux de la lumière.

Je vois encore devant moi sa longue personne, avec sa robe de chambre de cotonnade et sa calotte d'où s'échappent de rares cheveux blancs. Il est assis à côté d'une petite table sur laquelle est posé le rond de carton avec le perruquier; le rond jette une ombre sur sa figure; l'une de ses mains tient un livre, l'autre repose sur le bras du fauteuil; à côté de lui, sa montre, sur le cadran de laquelle est dessiné un chasseur, son mouchoir à carreaux, sa tabatière noire et ronde, l'étui vert de ses lunettes, et les mouchettes sur leur plateau. Tout cela est si bien rangé, si bien ordonné, qu'il suffit de le voir pour deviner que Karl Ivanovitch a la conscience pure et l'âme en paix.

Parfois, las de courir en bas, dans la salle, nous remontions sur la pointe du pied et nous allions tout doucement regarder dans la classe : Karl Ivanovitch était seul, assis dans son fauteuil et lisant un de ses livres favoris avec une expression paisible et solennelle. Je le surprenais quelquefois ne lisant pas : ses lunettes avaient glissé vers le bout de son grand nez recourbé; ses yeux bleus, à demi fermés, regardaient avec une expression particulière et ses lèvres souriaient tristement. Dans la chambre silencieuse, on n'entendait que le bruit égal de sa respiration et le tic-tac de la montre au chasseur.

Il lui arrivait de ne pas s'apercevoir que j'étais là, et moi je restais à la porte et je pensais : Pauvre, pauvre vieux! Nous, nous sommes nombreux, nous jouons, nous nous amusons, et lui, il est tout seul et personne ne le câline. A la vérité, il dit qu'il est orphelin. Et son histoire, comme elle est terrible! Je me rappelle qu'un jour il l'a racontée à Kolia. C'est affreux d'être dans sa situation! Il me faisait si grand'pitié que j'allais à lui et que je lui prenais la main en disant : « Mon cher Karl Ivanovitch! » Il aimait cela; il ne manquait jamais de me caresser et l'on voyait qu'il était ému.

Digitized by Google

Sur la seconde paroi de la classe étaient accrochées des cartes de géographie, presque toutes déchirées, mais adroitement recollées par Karl Ivanovitch. Sur la troisième paroi, celle où se trouvait la porte, étaient pendues d'un côté deux règles : l'une toute pleine d'entailles, c'était la nôtre ; l'autre toute neuve, *la sienne*, qui servait moins à tracer des lignes qu'à nous stimuler. De l'autre côté de la porte, il y avait un tableau noir sur lequel nos grosses fautes étaient marquées par des ronds, les petites par des croix. A gauche du tableau, le coin où l'on nous mettait en pénitence, à genoux.

Comme je m'en souviens, de ce coin! Je me rappelle la porte du poêle, et la petite porte qui était dans la porte, et le bruit qu'elle faisait quand on y touchait. Parfois j'étais dans le coin depuis si longtemps, que le dos et les genoux me faisaient mal. Je me disais : « Karl Ivanovitch m'a oublié. Il est tranquillement assis dans un bon fauteuil, il lit son hydrostatique.... Et moi? » Alors, pour le faire penser à moi, j'ouvrais et refermais tout doucement la petite porte du poêle, ou bien je faisais tomber des plâtras de la muraille. Si par hasard le morceau était trop gros et faisait beaucoup de bruit en tombant, ma peur était pire que toute la pénitence. Je regardais bien vite du côté de Karl Ivanovitch : il ne bougeait pas; il tenait son livre et avait l'air de ne s'être aperçu de rien.

Au milieu de la chambre était une table recouverte d'une toile cirée noire, dont les trous laissaient apercevoir des bords pleins de coups de canif. Autour de la table, quelques escabeaux de bois non peints, polis par un long usage. La quatrième paroi était occupée par trois fenêtres. Voici la vue qu'on avait de ces fenêtres. Droit au-dessous, une route dont je connaissais chaque ornière et dont j'aimais chaque caillou. De l'autre côté du chemin, l'allée de tilleuls taillés et sa palissade; puis la prairie, bordée d'un côté par l'enclos aux meules, de l'autre par le bois; dans le lointain, la petite maison du garde. Par la fenêtre

Digitized by Google

de droite, on apercevait un bout de la terrasse où les grandes personnes venaient s'asseoir en attendant le dîner. Il m'arrivait de regarder de côté, pendant que Karl Ivanovitch me corrigeait ma dictée, et d'apercevoir les cheveux noirs de maman, puis un dos, et d'entendre un bruit confus de voix et de rires. J'étais bien fâché de ne pas être là-bas et je pensais : « Quand je serai grand, je ne ferai plus de leçons; au lieu d'apprendre des dialogues allemands, je passerai tout mon temps à être assis avec ceux que j'aime. » Mon dépit se changeait en tristesse et je devenais si absorbé (Dieu sait pourquoi et à quoi je pensais), que je n'entendais pas Karl Ivanovitch se fâcher de mes fautes d'orthographe.

Karl Ivanovitch ôta sa robe de chambre, mit un habit bleu, plissé sur les épaules, arrangea sa cravate devant le miroir et nous conduisit en bas dire bonjour à maman.

II

MAMAN

Maman était assise dans le salon et faisait le thé. D'une main elle tenait la théière, de l'autre le robinet du samovar. La théière débordait et l'eau coulait dans le plateau; mais, bien que maman regardât fixement la théière, elle ne s'en apercevait pas, et elle ne nous vit pas non plus entrer.

Lorsqu'on essaye de se représenter les traits d'un être aimé, tant de souvenirs surgissent à la fois qu'ils troublent la vue comme le feraient des larmes. Ce sont les larmes de l'âme. Quand je cherche à me rappeler maman telle qu'elle était dans ce temps-là, je ne vois que ses yeux bruns, exprimant invariablement la bonté et l'affection, le petit signe de sa joue, un peu au-dessous de l'endroit où frisottaient des cheveux follets, son col blanc brodé, sa

Digitized by Google

main délicate et maigre, qui me caressait si souvent et que je baisais si souvent : l'ensemble m'échappe.

A gauche du divan était un vieux piano à queue anglais. Devant le piano, une fillette brune, ma sœur Lioubotchka, s'évertuait sur une étude de Clémenti avec ses petits doigts rouges, tout frais lavés à l'eau froide. Elle avait onze ans; elle portait une robe courte en guingan et des pantalons brodés, et ne faisait pas encore l'octave. Près d'elle, un peu en côté, était assise sa gouvernante, Maria Ivanovna, avec son bonnet à rubans roses, sa casaque bleu de ciel et son visage rouge et irrité, qui prit une expression encore plus aigre dès qu'apparut Karl Ivanovitch. Elle lui jeta des regards menaçants, et, sans répondre à son salut, haussant la voix et accentuant le ton du commandement, elle continua à compter en battant la mesure du pied : une, deux, trois; une, deux, trois.

Karl Ivanovitch, selon son habitude, ne fit aucune attention à elle et alla tout droit baiser la main de maman, à l'allemande. Maman sortit de sa rêverie, secoua la tête comme pour chasser des idées tristes, donna sa main à Karl Ivanovitch et le baisa sur son vieux front ridé pendant qu'il lui baisait la main.

« Merci, mon cher Karl Ivanovitch, dit-elle en allemand. Les enfants ont bien dormi? »

Karl Ivanovitch était sourd d'une oreille, et, en ce moment, il n'entendait rien du tout à cause du piano. Il se courba encore plus bas vers le divan, un pied en l'air et une main appuyée sur la table, souleva sa calotte et dit avec un sourire qui, dans ce temps-là, me paraissait la quintessence des belles manières :

« Vous permettez, Nathalie Nicolaïevna? »

Karl Ivanovitch ne se séparait jamais de sa calotte rouge, de peur de prendre froid à sa tête chauve, mais il ne manquait jamais, en entrant dans le salon, de demander la permission de la garder.

« Gardez, gardez... Je vous demande, dit maman en

Digitized by Google

se tournant vers lui et en élevant la voix, si les enfants ont bien dormi. »

Il n'entendit pas davantage et sourit encore plus gracieusement en remettant sa calotte.

« Arrêtez-vous un instant, Mimi, dit maman à Maria Ivanovna avec un sourire; on ne s'entend pas. »

Quand maman souriait — elle était bien jolie, maman — elle devenait encore bien plus jolie, et on aurait dit que la joie se répandait tout autour d'elle. Si je pouvais seulement entrevoir ce sourire dans les moments difficiles de la vie, je ne saurais pas ce que c'est que le chagrin. Il me semble que ce qu'on appelle la beauté réside uniquement dans le sourire. Si le sourire embellit, c'est que le visage est beau; s'il ne le change pas, c'est que le visage est ordinaire, et, s'il le gâte, c'est que le visage est laid.

Après m'avoir dit bonjour, maman prit ma tête à deux mains, la pencha en arrière et me regarda attentivement :

« Tu as pleuré? »

Je ne répondis pas. Elle m'embrassa sur les yeux et dit en allemand :

« Pourquoi as-tu pleuré? »

Quand elle causait familièrement avec nous, elle se servait toujours de l'allemand, qu'elle savait très bien.

Le rêve que j'avais inventé me revint à l'esprit avec tous ses détails et je frissonnai involontairement.

« J'ai pleuré en rêvant, maman. »

Karl Ivanovitch confirma mon dire, mais garda le silence sur mon rêve. Après une petite conversation sur le temps, à laquelle Mimi prit part, maman posa sur le plateau six morceaux de sucre destinés aux domestiques importants, se leva et se dirigea vers son métier à broder, placé près de la fenêtre.

« Allez trouver papa, enfants, et dites-lui de ne pas oublier de venir me parler avant d'aller à l'enclos. »

Le piano, les *une*, *deux*, *trois* et les regards menaçants recommencèrent. Nous traversâmes une pièce qui avait

Digitized by Google

gardé du temps de mon grand-père le nom de *salle des Officiers* et nous entrâmes dans le cabinet de papa.

III

PAPA

Il était debout auprès de son bureau, désignant du geste des papiers et de petits tas d'argent et expliquant quelque chose, d'un air échauffé, à notre intendant Iacof Mikhaïlof. Celui-ci, debout à sa place ordinaire, entre la porte et le baromètre, avait mis ses mains derrière son dos et agitait les doigts en tous sens avec une rapidité extrême.

Plus papa s'échauffait, plus les doigts remuaient vite, et, quand papa se taisait, les doigts s'arrêtaient ; mais, dès que Iacof se mettait lui-même à parler, c'était à ses mains des mouvements désordonnés et des soubresauts extraordinaires. Je crois qu'on aurait pu deviner ses pensées en regardant ses doigts. Quant à son visage, il était impassible. On y lisait la conscience de sa valeur, jointe à cette nuance de soumission qui a l'air de dire : « C'est moi qui ai raison; du reste, je ferai ce que vous voudrez. »

En nous apercevant, papa se contenta de dire : « Dans un instant..., je viens tout de suite; » et il nous fit signe avec la tête de fermer la porte.

« Bon Dieu! qu'est-ce que tu as aujourd'hui, Iacof? continua-t-il. Tu recevras 1000 roubles du moulin, 8000 pour les hypothèques; tu vendras pour 3000 roubles de foin. Oui ou non, cela te fera-t-il 12 000 roubles?

— Oui, certainement, » répondit Iacof.

A l'agitation de ses doigts, je vis qu'il allait faire des objections, mais papa ne lui en laissa pas le temps.

Digitized by Google

« Tiens, voilà une enveloppe avec de l'argent dedans. Tu la remettras à son adresse. »

J'étais près de la table. Je jetai un coup d'œil sur l'enveloppe et je lus : Pour Karl Ivanitch Mayer.

Papa s'aperçut sans doute que je lisais ce qui ne me regardait pas, car il posa sa main sur mon épaule et m'indiqua par une légère pression la direction opposée à la table. N'étant pas sûr que ce ne fût pas une caresse, je baisai à tout hasard la grosse main sillonnée de veines qui s'appuyait sur mon épaule.

« C'est bon, dit Iacof. Et pour l'argent de Khabarovka? »

Khabarovka était la propriété de maman.

« Tu n'y toucheras pas sans mon ordre. »

Iacof se tut quelques secondes. Tout à coup ses doigts s'agitèrent avec un redoublement de rapidité; son air de soumission bête fit place à une expression rusée et il commença en ces termes :

« Permettez, Pierre Alexandrovitch; j'ai peur que nos calculs ne soient pas justes. »

Il se tut un instant et regarda papa d'un air profond.

« Pourquoi?

— Permettez. Le meunier est déjà venu me voir deux fois pour demander du temps. Il jure qu'il n'a pas d'argent. Il est là; voulez-vous lui parler vous-même? (Papa fit signe que non.) Pour les hypothèques, vous ne toucherez rien avant deux mois, comme je vous l'avais dit. Le foin..., vous venez de dire vous-même qu'on en tirerait peut-être 3000 roubles... »

Il s'interrompit. Ses yeux disaient : « Vous voyez vous-même. Qu'est-ce que c'est que 3000 roubles! »

Il était visible qu'il avait une foule d'arguments en réserve; c'est peut-être pour cela que papa se hâta de lui couper la parole.

« Ce sera comme je te l'ai dit. Pourtant, si l'argent ne rentrait pas tout de suite, tu prendrais celui de Khabarovka.

Digitized by Google

— C'est bon. »

Le visage et les doigts de Jacof exprimèrent une vive satisfaction.

Iacof était serf. C'était un homme très zélé et très dévoué. Comme tous les bons intendants, il prenait avec âpreté les intérêts de son maître, sur lesquels il avait les notions les plus étranges. Son idée fixe était d'enrichir monsieur aux dépens de madame, en démontrant la nécessité de dépenser tous les revenus de madame pour Petrovskoë, la campagne que nous habitions. En ce moment, il triomphait d'avoir réussi. Après nous avoir dit bonjour, papa nous déclara que nous menions à la campagne une vie de paresseux, que nous devenions grands et qu'il était temps de travailler sérieusement.

« Vous savez déjà, je pense, que je pars pour Moscou et que je vous emmène, poursuivit-il. Vous habiterez chez votre grand'mère, et maman restera ici avec les petites. N'oubliez pas que sa seule consolation sera de savoir que vous travaillez bien et qu'on est content de vous. »

Bien que nous nous attendissions à quelque chose d'extraordinaire à cause des préparatifs que nous voyions faire depuis plusieurs jours, cette nouvelle fut un coup de foudre. Volodia rougit et sa voix tremblait en faisant la commission de maman.

« Voilà ce qu'annonçait mon rêve! pensais-je en moi-même. Dieu veuille que ce ne soit pas encore pis! »

J'avais beaucoup, beaucoup de chagrin pour maman, et, en même temps, la pensée que nous commencions réellement à être grands me flattait.

« Si nous partons ce soir, pensais-je, nous n'aurons bien sûr pas classe aujourd'hui. Quel bonheur! Pourtant, je suis fâché pour Karl Ivanovitch. On le renvoie; sans cela il n'y aurait pas cette enveloppe pour lui... J'aimerais mieux faire des leçons toute ma vie, ne pas quitter petite maman et ne pas faire de peine à ce pauvre Karl Ivanovitch. Il est déjà si malheureux! »

Digitized by Google

Toutes ces pensées traversaient ma tête. Je ne bougeais pas et je regardais fixement les rubans de mes souliers.

Papa échangea quelques mots avec Karl Ivanovitch sur le baromètre, qui avait baissé. Il recommanda à Iacof de ne pas donner à manger aux chiens, parce qu'il voulait sortir une dernière fois, après le dîner, avec les jeunes chiens courants, et il nous envoya travailler, contre mon attente; cependant il nous promit, pour nous consoler, de nous emmener à la chasse.

En reprenant le chemin du premier étage, je m'échappai un instant, en courant, sur la terrasse. Milka, le lévrier favori de papa, était couché au soleil, devant la porte, les yeux à demi fermés.

« Mon petit Milka, lui dis-je en le caressant et en lui embrassant le museau, nous partons. Adieu! Nous ne nous reverrons plus jamais. »

Je m'attendris et fondis en larmes.

IV

EN CLASSE

Karl Ivanovitch était de très mauvaise humeur. On s'en apercevait à ses soucils froncés, à la manière dont il flanqua son habit sur la commode, à l'air furieux avec lequel il noua la ceinture de sa robe de chambre et fit une grosse marque d'ongle sur le livre de dialogues allemands, pour indiquer jusqu'où nous devions aller. Volodia apprit passablement sa leçon; moi, j'étais trop troublé pour travailler. Je regardais mon livre de dialogues, mais mon esprit était absent et les larmes qui m'emplissaient les yeux à l'idée du départ m'empêchaient de lire. Vint l'heure de réciter ma leçon à Karl Ivanovitch, qui ferma les yeux pour écouter (c'était mauvais signe). Quand je fus à

Digitized by Google

l'endroit où l'un dit : « D'où venez-vous? » et où l'autre répond : « Je viens du café, » il me fut impossible de retenir plus longtemps mes larmes et les sanglots m'empêchèrent de dire : « Avez-vous lu le journal? » Il fallut faire ma page d'écriture. Mes larmes produisirent de tels pâtés, que j'avais l'air d'avoir écrit avec de l'eau sur du papier buvard.

Karl Ivanovitch se fâcha, prétendit que c'était de l'entêtement, « une comédie de marionnettes » (c'était son expression favorite), me mit en pénitence à genoux, me menaça avec sa règle et exigea que je demandasse pardon quand je ne pouvais pas prononcer un mot à force de pleurer. A la fin, sentant probablement son injustice, il s'en alla dans la chambre de Kolia, en frappant la porte derrière lui.

De la classe, nous entendîmes une conversation.

« Tu sais, Kolia, que les enfants s'en vont à Moscou? dit Karl Ivanovitch en entrant dans la chambre.

— Oui, je sais. »

Kolia voulut sans doute se lever, car Karl Ivanovitch lui dit : « Reste assis, Kolia, » et c'est là-dessus qu'il ferma la porte. Je quittai mon coin et j'allai écouter à la porte.

« On a beau rendre des services aux gens, commença Karl Ivanovitch d'un ton pénétré, on a beau leur être dévoué, il est clair qu'il ne faut pas attendre de reconnaissance; n'est-ce pas, Kolia? »

Kolia était assis près de la fenêtre et cousait une botte. Il fit un signe affirmatif de la tête.

« Il y a douze ans que je suis dans cette maison, poursuivit Karl Ivanovitch, et, je puis le dire devant Dieu, Kolia (il leva les yeux et éleva sa tabatière vers le plafond), je leur ai été plus attaché et je me suis donné plus de peine pour eux que s'ils avaient été mes propres enfants. Tu te rappelles, Kolia, quand Volodia a eu la fièvre? J'ai passé neuf jours à son chevet, sans fermer l'œil. Oui, dans ce temps-là, j'étais ce bon Karl Ivanovitch, ce cher Karl Ivanovitch; on avait besoin de moi. A présent

Digitized by Google

(il sourit ironiquement), les enfants sont *devenus grands : il est temps de travailler sérieusement.* Alors, ici, ils n'apprennent rien, Kolia?

— Comment apprendre mieux, bien sûr? dit Kolia en posant son alêne et en tirant à deux mains sur son fil.

— Oui, à présent qu'on n'a plus besoin de moi, on me met à la porte. Que sont devenues les promesses et la reconnaissance? J'ai un profond respect et une grande affection pour Nathalie Nicolaïevna (il posa la main sur son cœur); mais, Kolia, qu'est-ce qu'elle est ici? Elle ne compte pas dans la maison, voilà la vérité. (En prononçant ces mots, il envoya les rognures de cuir par terre d'un geste expressif.) Je sais qui m'a joué ce tour et pourquoi je suis devenu inutile : c'est parce que je ne suis pas un flatteur et que je ne dis pas amen à tout, comme *certaines personnes.* J'ai l'habitude (il prit un ton fier) de dire toujours la vérité, et devant tout le monde. Que Dieu leur pardonne! Ce n'est pas de ne plus m'avoir qui les enrichira, et moi, grâce à Dieu, je trouverai toujours à gagner un morceau de pain; n'est-ce pas, Kolia? »

Kolia leva la tête et regarda Karl Ivanovitch comme pour s'assurer qu'il trouverait réellement un morceau de pain; mais il ne répondit rien.

Karl Ivanovitch parla longtemps sur ce ton. Il raconta combien on avait mieux apprécié ses services chez un général où il avait été avant de venir chez nous (je fus très peiné d'apprendre cela); il parla de la Saxe, de ses parents, de son ami le tailleur Schönheit, etc., etc.

Je compatissais à son chagrin et il m'était pénible de voir que papa et Karl Ivanovitch, que j'aimais presque autant l'un que l'autre, ne se comprenaient pas. Je retournai dans mon coin, m'assis sur mes talons et me mis à rêver aux moyens de les réconcilier.

En rentrant dans la classe, Karl Ivanovitch me dit de me lever et de préparer mon cahier de dictées. Quand tout

Digitized by Google

fut prêt, il s'installa majestueusement dans son fauteuil et, d'une voix qui semblait sortir d'un abîme, il me dicta ce qui suit :

« *De tous les dé-fauts, le plus dé-tes-ta-ble est...* Vous y êtes? »

Il s'arrêta, aspira longuement une prise de tabac et reprit avec un redoublement d'énergie :

« *Le plus détestable est l'In-gra-ti-tude.* Un grand I. »

Croyant qu'il allait continuer, je le regardais.

« Un point, » dit-il avec un sourire à peine perceptible.

Et il me fit signe de lui donner le cahier. Il lut plusieurs fois cette maxime à haute voix, avec des intonations variées et une expression de profonde satisfaction : elle rendait bien la pensée qui l'étouffait. Il nous donna ensuite une leçon d'histoire à apprendre et s'assit près d'une fenêtre. Son visage n'était plus irrité; il exprimait le contentement de l'homme qui a vengé avec dignité un affront.

Il était une heure moins un quart; Karl Ivanovitch n'avait pas l'air de penser à nous renvoyer et nous donnait toujours de nouvelles leçons. L'ennui et la faim grandissaient de compagnie. Je surveillais avec une impatience extrême tous les signes annonçant le diner. « Voilà la servante avec son torchon, qui va laver les assiettes. On remue la vaisselle dans le buffet. J'entends tirer la table et placer les chaises. Voilà Mimi, avec Lioubotchka et Catherine (la fille de Mimi, douze ans) qui reviennent du jardin; mais je n'aperçois pas Phoca (le maître d'hôtel Phoca, celui qui annonce que le diner est servi). Quand on verra Phoca, on pourra jeter son livre et se sauver sans s'occuper de Karl Ivanovitch, mais pas avant. »

Enfin, on entendit des pas sur l'escalier.

Ce n'était pas Phoca! Je connaissais bien le pas de Phoca et le craquement de ses bottes. La porte s'ouvrit, et je vis apparaître une figure complètement inconnue.

Digitized by Google

V

L'INNOCENT

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, avec un grand visage pâle, marqué de petite vérole, de longs cheveux gris et quelques poils de barbe rougeâtres. Il était tellement grand, qu'il dut, à la lettre, se plier en deux pour passer par la porte. Son costume était en loques et d'une forme indéfinissable; cela tenait le milieu entre un cafetan et une soutane. Il avait à la main un énorme bâton avec lequel il frappa le plancher de toute sa force, en entrant, puis il fronça les sourcils, ouvrit une bouche démesurée et poussa un éclat de rire effroyable. Il était borgne, et son œil blanc, toujours en mouvement, achevait de le rendre hideux.

« Ah! ah! attrapé! » cria-t-il en s'approchant de Volodia et en le saisissant par la tête. Il lui examina attentivement le crâne, le lâcha, s'approcha de la table et souffla d'un air très sérieux sous la toile cirée, en faisant des signes de croix dessus.

« O ô ô! dommage!... ô ô ô! fait mal!..... ô ô ô! chéris.... envolent! » reprit-il en regardant Volodia d'un air attendri.

Il se mit à pleurer et s'essuya les yeux avec sa manche.

Il avait la voix rude et enrouée, les mouvements précipités et saccadés; ses discours étaient décousus et dépourvus de sens (il ne se servait jamais de pronoms); avec tout cela, le ton était si touchant, sa vilaine figure jaune prenait par moments une expression si profondément triste, qu'on éprouvait malgré soi, en l'écoutant, un mélange de pitié, de frayeur et de mélancolie.

C'était Gricha l'innocent, le voyageur perpétuel.

D'où était-il? qui étaient ses parents? pourquoi avait-il adopté cette vie errante? Personne n'en savait rien. Tout

Digitized by Google

ce que je puis dire, c'est qu'on le connaissait dans le pays depuis plus de trente ans et qu'on l'avait toujours vu à l'état d'innocent. Il allait invariablement nu-pieds, hiver comme été, fréquentait les couvents, distribuait de menus objets de piété aux gens qu'il prenait en gré et prononçait des paroles énigmatiques où certaines personnes voyaient des prophéties. Jamais il n'avait été que « l'innocent ». Il venait de temps en temps chez ma grand'mère. Selon les uns, ses parents étaient riches et il était à plaindre et intéressant. Selon les autres, Gricha était un simple moujik et un fainéant.

Phoca parut enfin, l'exact Phoca, attendu avec tant d'impatience. Nous descendîmes et Gricha nous suivit, toujours sanglotant et débitant des extravagances. Il frappait les marches de l'escalier avec son gourdin.

Papa et maman se promenaient dans le salon, bras dessus bras dessous, en causant à demi-voix. Mimi, l'air digne, était assise dans un fauteuil placé à angle droit avec le divan. Les petites filles étaient assises à côté d'elle, et Mimi leur donnait ses instructions d'une voix basse mais sévère. Dès que Karl Ivanovitch entra, Mimi lui lança un coup d'œil, et sur-le-champ lui tourna le dos, en faisant une figure qui voulait dire :

« Je vous ignore, Karl Ivanovitch. »

On voyait aux yeux des filles qu'elles grillaient de nous communiquer une grande nouvelle, mais il n'y avait pas à songer à accourir nous parler : c'eût été enfreindre la règle de Mimi. La règle exigeait que nous fissions d'abord une révérence en disant : « Bonjour, Mimi, » après quoi nous avions le droit de causer.

Était-elle assez insupportable, cette Mimi! Impossible de causer quand elle était là : elle trouvait tout inconvenant. De plus, elle était toujours à vous poursuivre avec son « Parlez donc français », juste au moment — c'était comme un fait exprès — où vous aviez si envie de bavarder en russe. A table, vous trouviez un plat bon et vous

Digitized by Google

aviez envie de manger en paix, sans être dérangé; immanquablement, Mimi commençait : « Mangez donc du pain; comment tenez-vous donc votre fourchette? » — En quoi est-ce que ça la regarde? pensais-je. Qu'elle s'occupe des filles! Elle est là pour ça. Mais nous, c'est Karl Ivanovitch qui est chargé de nous. — Je partageais du fond du cœur la haine de Karl Ivanovitch pour les *certaines personnes*.

On passa dans la salle à manger, les grandes personnes en tête. Catherine me retint par le pan de ma veste et me dit tout bas :

« Demande à ta maman de nous laisser aller avec vous à la chasse.

— Bon, nous tâcherons. »

Gricha dînait avec nous, mais à une petite table à part. Il ne levait pas les yeux de son assiette, poussait des soupirs, faisait des grimaces affreuses et se parlait à lui-même : « Dommage!.... envolée... envolé pigeon ciel.... Ah! pierre sur tombeau! » Et autres propos du même genre.

Depuis le matin, maman paraissait agitée, et la présence de Gricha, avec son radotage et ses grimaces, augmentait visiblement son malaise.

« Ah! j'allais oublier de te demander une chose, dit-elle à papa en lui tendant une assiettée de soupe.

— Quoi?

— Je t'en prie, dis d'enfermer tes horribles chiens. Ils ont manqué mordre le pauvre Gricha quand il est entré dans la cour. Ils seraient capables de mordre les enfants. »

Gricha entendit qu'il était question de lui. Il se retourna sur sa chaise et dit la bouche pleine, en montrant son vêtement en lambeaux : « Voulait faire mordre... Dieu pas permis. Chasser avec chiens, péché! grand péché! Pas battre *ancien* [1]... pourquoi battre? Dieu pardonne.

— Qu'est-ce qu'il dit? demanda papa en le regardant

1. Il appelait ainsi tous les hommes, sans distinction (*N. de l'auteur.*)

Digitized by Google

fixement d'un air mécontent. Je n'y comprends rien.

— Moi, je comprends, répliqua maman. Il m'a raconté qu'un de tes chasseurs a excité exprès son chien à se jeter sur lui. Il te dit : « Il a voulu me faire mordre, mais Dieu ne l'a pas permis, » et il te demande de ne pas punir le chasseur.

— Ah! c'est ça! dit papa. Mais comment sait-il que je veux punir le chasseur? — Tu sais, continua-t-il en français, en général je n'aime pas beaucoup ces messieurs-là; mais celui-là me déplait tout particulièrement, et je suis sûr.....

— Oh! ne dis pas cela, mon ami, s'écria maman en l'interrompant d'un air effrayé. Qu'en sais-tu?

— Ce ne sont pas les occasions qui m'ont manqué pour étudier cette engeance, — c'en est toujours plein chez toi, — ils sont tous sur le même patron. Éternellement la même histoire... »

On voyait que maman n'était pas du tout de l'avis de papa et qu'elle ne voulait pas se disputer.

« Passe-moi les petits pâtés, je te prie, dit-elle. Sont-ils bons aujourd'hui?

— Non! continua papa en prenant le plat aux petits pâtés et en le tenant en l'air, hors de la portée de maman; non! ça me met en colère quand je vois des gens intelligents et instruits se laisser duper. »

Il frappa la table avec sa fourchette.

« Je t'ai demandé les petits pâtés, répéta maman en tendant le bras.

— On a bien raison de faire ramasser ces gens-là par la police, poursuivit papa en reculant son plat. Ils ne servent absolument qu'à agiter les gens nerveux, » ajouta-t-il avec un sourire, remarquant que cette conversation déplaisait beaucoup à maman; et il lui donna les petits pâtés.

« Je te répondrai une seule chose, dit maman. Il est difficile d'admettre qu'un homme qui va nu-pieds hiver comme été à son âge, qui porte toujours sous ses vête-

Digitized by Google

ments une chaine pesant plus de soixante livres, qui a toujours refusé, quand on lui offrait une vie tranquille où il aurait été défrayé de tout, — il est difficile d'admettre que cet homme fait tout cela uniquement par paresse. Pour ce qui est des prédictions (elle soupira et se tut un instant), je suis payée pour y croire. Je crois t'avoir raconté que Kirioucha avait prédit à mon père le jour et l'heure de sa mort.

— Qu'as-tu fait? dit papa en souriant et en mettant main en écran au coin de sa bouche, du côté où était Mimi (quand papa faisait ce geste, j'écoutais de toutes mes oreilles, convaincu qu'il allait dire quelque chose de très drôle). Pourquoi m'as-tu fait penser à ses pieds? Je les ai regardés et je ne pourrai plus manger. »

Le dîner tirait à sa fin. Lioubotchka et Catherine ne cessaient de nous faire des signes, se remuaient sur leurs chaises et donnaient toutes les marques d'une violente agitation. Leurs signes voulaient dire : « Pourquoi ne demandez-vous pas qu'on nous emmène à la chasse? » Je poussais Volodia du coude, Volodia me le rendait. Enfin, il prit son parti. D'une voix d'abord timide, puis assez ferme et assez haute, il expliqua qu'étant au moment de partir, nous voudrions emmener les filles à la chasse avec nous. Après un court conciliabule entre les grandes personnes, notre requête nous fut accordée et nous courûmes nous habiller pour la chasse. J'étais d'une impatience extrême. On entendit enfin le pas de papa dans l'escalier. Quelques minutes plus tard, nous étions en route.

VI

QUELLE ESPÈCE D'HOMME ÉTAIT MON PÈRE

C'était un homme du siècle dernier, et, comme toute la jeunesse d'alors, il avait un je ne sais quoi de chevale-

Digitized by Google

resque, d'entreprenant, d'assuré, d'aimable et de débauché. Il éprouvait un profond mépris pour les gens de notre siècle, et son mépris venait à la fois d'une hostilité orgueilleuse et du dépit de ce qu'il ne pouvait plus avoir à notre époque l'influence et les succès qu'il avait eus dans son temps. Ses deux grandes passions étaient les cartes et les femmes. Il gagna ou perdit au jeu, dans le cours de sa vie, plusieurs millions, et il aima un nombre incalculable de femmes, dans toutes les classes de la société.

Il était grand et de belle prestance, marchait très singulièrement, à tout petits pas, et avait un tic dans une des épaules. De petits yeux toujours souriants, un grand nez d'aigle, une bouche irrégulière, un peu grimaçante et néanmoins agréable, un défaut de prononciation (il sifflait en parlant) et une tête toute chauve : tel était mon père à l'époque où remontent mes plus anciens souvenirs. Avec cet extérieur, non seulement il sut passer pour un homme à bonnes fortunes et l'être en effet, mais il sut plaire à tout le monde sans exception, grands et petits, en particulier à ceux à qui il voulait plaire.

Il s'arrangeait, dans toutes ses relations, pour n'être jamais sur un pied d'infériorité. Sans avoir jamais été du grand monde, il fréquentait continuellement des gens qui en faisaient partie, et il s'en faisait respecter. Il connaissait le degré précis d'orgueil et de présomption qui relève un homme dans l'opinion du monde sans blesser autrui. Il était original, mais à ses heures ; il se servait de l'originalité pour suppléer dans certains cas aux belles manières et à la richesse. Rien au monde ne l'étonnait : dans quelque haute situation qu'il se fût trouvé, il aurait eu l'air d'être né pour elle. Il s'entendait si parfaitement à dérober aux autres et à éloigner de lui-même le côté ennuyeux de la vie, celui des petites contrariétés et des tracas, qu'il était impossible de ne pas l'envier. Il était connaisseur en tout ce qui procure à l'homme commodité et agrément, et il savait en profiter. Il avait un *dada :* les brillantes relations

Digitized by Google

qu'il devait en partie à la famille de ma mère et en partie à ses amitiés de jeunesse; il en voulait en son âme à ses anciens camarades d'être arrivés à de hautes situations, tandis qu'il était toujours lieutenant de la garde en retraite.

Comme tous les anciens militaires, il ne savait pas s'habiller à la mode. En revanche, il était mis d'une façon à lui et avec goût. Il portait toujours un habit très ample et très léger, du linge magnifique, un grand col et de grandes manchettes retroussées. Du reste, avec sa grande taille, son air de vigueur, sa tête chauve et ses mouvements tranquilles et aisés, tout lui allait. Il était sensible et avait même la larme facile. Souvent, lorsqu'il lisait haut, sa voix se mettait à trembler en approchant de l'endroit pathétique, ses yeux se mouillaient et il fermait le livre avec dépit. Il aimait la musique et chantait, en s'accompagnant au piano, des romances de son ami A***, des airs tziganes et des motifs d'opéra; mais il n'aimait pas la musique savante et disait franchement, sans se soucier de l'opinion publique, que les sonates de Beethoven l'endormaient et qu'il ne connaissait rien, en musique, qui fût au-dessus de *Ne m'éveillez pas*, chanté par Séménof, ou de *Pas seule*, chanté par la Tzigane Tanioucha.

Il était de ces gens auxquels, pour faire une bonne action, il est absolument indispensable d'avoir un public. Il n'existait d'ailleurs d'autre bien à ses yeux que ce que le public trouvait bien. Avait-il en morale des principes quelconques? Dieu seul le sait; mais sa vie avait été si remplie d'entraînements en tous genres qu'il ne devait pas avoir eu le temps d'avoir des principes; d'ailleurs il était trop heureux pour en voir la nécessité.

En avançant en âge, il se forma des opinions arrêtées et des règles fixes, mais uniquement à un point de vue pratique : tout ce qui lui procurait plaisir et bonheur était bien, et c'était ainsi qu'il fallait toujours faire à l'avenir. Il contait d'une manière charmante, et je crois que ce

Digitized by Google

talent contribuait à rendre ses principes élastiques : suivant le tour qu'il donnait à son récit, la même action devenait une aimable plaisanterie ou la dernière des vilenies.

VII

DANS LE CABINET ET AU SALON

Il commençait déjà à faire nuit quand nous rentrâmes de la chasse. Maman se mit au piano. Nous autres enfants nous allâmes chercher du papier, des crayons et des couleurs, et nous nous mîmes à dessiner sur la table ronde. Je n'avais que du bleu; mais cela ne m'arrêta pas et j'entrepris de dessiner notre chasse de l'après-midi. J'eus bientôt fait un petit garçon bleu monté sur un cheval bleu et courant après des chiens bleus; mais il me vint des scrupules pour le lièvre : pouvait-on faire un lièvre bleu? Je courus le demander à papa, dans son cabinet :

« Papa, y a-t-il des lièvres bleus? »

Papa lisait. Il me répondit sans lever la tête :

« Il y en a, mon ami, il y en a. »

De retour à la table, je fis un lièvre bleu; après quoi, je jugeai indispensable de le changer en buisson. Le buisson me déplut aussi. J'en fis un arbre; l'arbre devint une meule de foin; la meule, un nuage, tant et si bien que tout mon papier fut bleu. Je le déchirai de colère et j'allai faire un somme dans le fauteuil voltaire.

Maman jouait le deuxième concerto de Field, son professeur. Je dormais à moitié, et du fond de ma mémoire montaient des souvenirs légers, lumineux, pour ainsi dire transparents. Elle commença la *Sonate pathétique* de Beethoven et il me vint des souvenirs tristes, pénibles et sombres. Maman jouait souvent ces deux morceaux : c'est

Digitized by Google

pourquoi je me rappelle très bien l'effet qu'ils me produisaient. Cela ressemblait tout à fait à des souvenirs; mais des souvenirs de quoi? Il semble qu'on se rappelle des choses qui n'ont jamais été.

En face de moi était la porte conduisant au cabinet de papa. J'entrevis Iacof qui entrait, suivi de plusieurs individus à grandes barbes et en cafetans. La porte se referma aussitôt sur eux. « Voilà les affaires qui commencent! » pensai-je. A mes yeux, il n'existait pas dans l'univers entier d'affaires plus importantes que celles qui se traitaient dans le cabinet de papa. J'étais confirmé dans mon idée par la remarque qu'en approchant de la porte les gens se mettaient à parler bas et à marcher sur la pointe du pied. On entendait du salon la voix sonore de papa et l'on sentait l'odeur de son cigare, qui m'avait toujours charmé, je ne sais pourquoi. Tout à coup j'entendis à travers mon demi-sommeil un craquement de souliers bien connu : Karl Ivanovitch se dirigeait vers le cabinet sur la pointe du pied, mais avec un visage sombre et résolu. Il frappa légèrement, on lui ouvrit, et la porte se referma.

« Pourvu qu'il n'arrive pas un malheur! pensai-je. Karl Ivanovitch est en colère : il est capable de tout. »

Je me rendormis.

Il n'arriva pas de malheur. Au bout d'une heure, je fus réveillé par le même craquement de souliers. Karl Ivanovitch passa en essuyant avec son mouchoir ses joues inondées de larmes et en marmottant des mots inintelligibles. Papa le suivait et entra au salon.

« Sais-tu ce que je viens de décider? dit-il gaiement en posant sa main sur l'épaule de maman.

— Quoi, mon ami?

— J'emmène Karl Ivanovitch avec les enfants. Il y a de la place dans la britchka. Les enfants sont habitués à lui, et il a l'air de leur être très attaché. 700 roubles par an ne sont pas une affaire, et puis, au fond, c'est un très bon diable. »

Digitized by Google

Je ne pus jamais comprendre pourquoi papa injuriait ainsi Karl Ivanovitch.

« Je suis enchantée, pour les enfants et pour lui, dit maman. C'est un excellent homme.

— Si tu avais vu comme il était ému quand je lui ai dit de garder les 500 roubles, que c'était un cadeau!.. Mais le plus drôle de tout, c'est la note qu'il m'a remise. Ça vaut la peine d'être vu, ajouta-t-il avec un sourire en tendant à maman un papier de l'écriture de Karl Ivanovitch. C'est adorable! »

La note était ainsi conçue :

Pour les enfants; 2 hameçons — 70 copeks.

Papier à fleurs, clinquant d'or, colle et carcasse de corbeille, pour cadeaux — 6 roubles 55 copeks.

Livre et arc, cadeaux pour les enfants — 8 roubles 16 copeks.

Donné à Kolia un pantalon — 4 roubles.

Montre d'or promise à Moscou, en 18.., par Pierre Alexandrovitch — 140 roubles.

Il est donc dû à Karl Mayer, en sus de ses appointements, la somme de 159 roubles 41 copeks.

En lisant cette note, où Karl Ivanovitch réclamait l'argent des cadeaux qu'il avait faits et du cadeau qu'on lui avait promis, tous les lecteurs penseront que Karl Ivanovitch était un sans-cœur et une âme intéressée, et tous les lecteurs se tromperont.

En entrant dans le cabinet, son papier à la main, il avait un beau discours tout prêt, dans sa tête, sur toutes les injustices qu'on lui avait faites chez nous. Lorsqu'il eut commencé à parler, de cette même voix émue et avec ces mêmes intonations pleines de sentiment dont il se servait pour nous faire notre dictée, son éloquence agit violemment sur lui-même, de sorte qu'arrivé à un endroit où il disait : « Quelque tristesse que j'éprouve à me séparer des enfants..., » l'émotion le prit à la gorge. Sa voix tremblait et il fut obligé de tirer son mouchoir à carreaux.

Digitized by Google

« Oui, Pierre Alexandrovitch, dit-il alors à travers ses larmes (il n'y avait pas un mot de ceci dans le discours préparé), je suis tellement habitué aux enfants, que je ne sais pas ce que je deviendrais sans eux. J'aimerais mieux vous servir pour rien, » ajouta-t-il en essuyant ses larmes d'une main et en présentant sa note de l'autre.

J'affirme que Karl Ivanovitch était sincère en prononçant ces derniers mots, car je connais son bon cœur; quant à accorder l'offre de servir pour rien et la note, j'en suis incapable : ce sera toujours pour moi un mystère.

« Si vous êtes fâché de nous quitter, je le serais encore plus de vous perdre, dit papa en lui frappant doucement sur l'épaule. J'ai changé d'avis. »

Un peu avant le souper, Gricha entra dans le salon. Depuis l'instant où il avait mis le pied chez nous, il n'avait pas cessé de pousser des soupirs et de pleurer. Pour ceux qui lui croyaient le don de prévoir l'avenir, c'était signe qu'un malheur menaçait notre maison. Il fit ses adieux et déclara qu'il partirait le lendemain matin. Je fis signe à Volodia de me suivre et je sortis.

« Quoi?

— Si vous voulez voir les chaînes de Gricha, montons vite aux chambres des domestiques. — Gricha couche dans la seconde, — on peut très bien s'asseoir dans la décharge et nous verrons tout.

— Bonne idée! Attends-moi là; je vais chercher les filles. »

Les filles vinrent en courant et nous montâmes. Après nous être disputés à qui n'entrerait pas le premier dans la chambre noire, nous nous assîmes et attendîmes.

Digitized by Google

VIII

GRICHA

Nous n'étions pas très rassurés dans le noir réduit. Nous nous pressions les uns contre les autres sans rien dire. Gricha nous suivit de très près. Il marchait sans bruit, tenant d'une main son bâton, de l'autre une chandelle dans un chandelier de cuivre. Nous retenions notre souffle.

« Seigneur Jésus-Christ! Sainte Vierge! Au Père, au Fils et au Saint-Esprit..... »

Il s'interrompit pour respirer et recommença, avec les intonations variées et les abréviations usitées seulement par les personnes qui répètent souvent ces mots.

Tout en priant, il posa son bâton dans un coin, examina son lit et commença à se déshabiller. Il défit sa vieille ceinture noire, ôta lentement sa souquenille de nankin, la plia soigneusement et la posa sur le dos d'une chaise. Son visage avait perdu l'expression inquiète et idiote qui lui était habituelle. Au contraire, il était calme, pensif et même majestueux. Ses mouvements étaient lents et réfléchis.

Quand il fut déshabillé, il s'assit doucement sur son lit, qu'il couvrit de signes de croix, et arrangea ses chaines sous sa chemise, non sans effort; on vit l'effort à la contraction de ses traits. Il contempla un instant d'un air soucieux les trous de sa chemise, se leva en recommençant à prier, prit la chandelle, qu'il éleva à la hauteur de l'armoire aux images, se signa et renversa son flambeau la tête en bas. La chandelle crépita et s'éteignit.

La lune, alors presque pleine, donnait dans la fenêtre de la chambre. Ses rayons pâles et argentés éclairaient d'un côté la longue figure blanche de l'innocent, dont l'autre côté paraissait tout noir et dont l'ombre, mêlée aux

Digitized by Google

ombres du châssis de la fenêtre, tombait sur le plancher, grimpait le long de la muraille et jusque sur le plafond. Dans la cour, le veilleur frappa sur sa planche de cuivre.

Gricha se taisait. Debout devant les images, ses mains énormes jointes sur sa poitrine, sa tête inclinée en avant, il respirait péniblement. Il se mit ensuite à genoux avec difficulté et pria.

Il récita d'abord tout bas des prières connues, en appuyant seulement sur certains mots, puis il recommença les mêmes prières, plus haut et en s'animant, enfin il se mit à improviser. Il essayait de s'exprimer en slavon, et on sentait que cela lui donnait de la peine. C'était incohérent, mais touchant. Il pria pour tous ses bienfaiteurs (il appelait ainsi les gens qui le recevaient chez eux), entre autres pour maman et pour nous; il pria pour lui-même et demanda à Dieu de lui pardonner ses grands péchés; il se mit à répéter : « Mon Dieu, pardonne à mes ennemis! », se releva en gémissant, se jeta tout de son long à terre en répétant toujours les mêmes paroles et se releva de nouveau, malgré le poids des chaînes, qui faisaient un bruit sec et métallique en frappant le plancher.

Volodia me pinça la jambe et me fit très mal, mais je ne tournai même pas la tête. Je me contentai de me frotter la jambe et je continuai à regarder et à écouter Gricha avec un mélange d'étonnement enfantin, de pitié et de vénération.

Au lieu de m'amuser et de rire, comme j'y avais compté en entrant dans la décharge, je me sentais frissonner d'effroi.

Gricha demeura encore longtemps dans une sorte d'extase, continuant à improviser des prières. Tantôt il répétait plusieurs fois : *Seigneur, aie pitié de nous*, mais chaque fois avec plus de force et avec une intonation différente; tantôt il disait : *Pardonne-moi, Seigneur, enseigne-moi ce qu'il faut faire..... enseigne-moi ce qu'il faut faire, Seigneur!* et l'on aurait dit, à son accent, qu'il s'attendait

Digitized by Google

à recevoir sur-le-champ une réponse; tantôt on n'entendait que des sanglots plaintifs..... Il se releva sur les genoux, joignit ses mains sur sa poitrine et se tut.

J'avançai tout doucement la tête par la porte, en retenant ma respiration. Gricha ne bougea pas. De profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine. Son œil borgne, dont la lune éclairait la prunelle trouble, était plein de larmes.

« Oui, que ta volonté soit faite! » cria-t-il tout d'un coup avec une expression impossible à rendre, et, se laissant tomber le front contre terre, il sanglota comme un enfant.

Il s'est passé bien des choses depuis; bien des souvenirs ont perdu pour moi leur importance et sont devenus des visions confuses; Gricha le voyageur a terminé depuis longtemps son dernier voyage; mais jamais l'impression qu'il a produite sur moi ne s'effacera, jamais je n'oublierai les sentiments qu'il a éveillés dans mon âme.

O Gricha! ô grand chrétien! ta foi était si ardente, que tu sentais le voisinage de Dieu; ton amour était si grand, que les paroles coulaient d'elles-mêmes de tes lèvres — tu ne demandais pas à la raison de les contrôler..... Et avec quelle magnificence tu louais la grandeur du Tout-Puissant lorsque, ne trouvant pas de mots, tu te jetais à terre en pleurant!....

L'attendrissement avec lequel j'écoutais Gricha ne pouvait pas se prolonger longtemps, d'abord parce que ma curiosité était rassasiée, ensuite parce que j'avais les jambes tout engourdies à force d'être resté assis à la même place, et, enfin, parce que j'entendais remuer et chuchoter derrière moi et que j'avais envie de faire comme les autres. Quelqu'un me prit par la main et me dit dans l'oreille : « A qui cette main? » Il faisait tout à fait noir dans la décharge, mais, au toucher et au son de la voix, je reconnus Catherine.

Instinctivement, je saisis son petit bras, nu jusqu'au-dessus du coude, et je le baisai. Catherine, étonnée sans doute de mon procédé, retira son bras, en quoi faisant elle

Digitized by Google

heurta une chaise cassée qui se trouvait là. Gricha leva la tête, regarda autour de lui et envoya des signes de croix à tous les coins de la chambre en récitant une prière. Nous nous enfuimes bruyamment et en chuchotant.

IX

NATHALIE SAVICHNA

Vers le milieu du siècle dernier, on voyait courir dans le village de Khabarovka une fillette grossièrement vêtue, nu-pieds, mais fraiche et gaie. C'était la grosse Natachka, la fille de Savva, le joueur de clarinette. Pour récompenser les services de Savva, et sur sa prière, mon grand-père prit Natachka chez lui, et elle devint une des femmes de ma grand'mère. Elle se distingua par sa douceur et son zèle, et, à la naissance de ma mère, on choisit Natachka pour être sa bonne. Elle montra dans ces nouvelles fonctions une activité et un dévouement à sa jeune maitresse qui lui valurent encore des éloges et des récompenses. Cependant, les cheveux poudrés, les culottes courtes et les souliers à boucles de l'officier de bouche Phoca, alors jeune et pimpant, avaient fait impression sur le cœur simple mais aimant de Natachka. Leur service à tous deux les mettait en rapports continuels. Natachka fut subjuguée et prit d'elle-même la résolution d'aller demander à mon grand-père la permission d'épouser Phoca. Mon grand-père se fâcha, la traita d'ingrate et la renvoya en pénitence à la basse-cour, dans un hameau de la steppe. Au bout de six mois, comme elle était impossible à remplacer, on la fit revenir et on la reprit à la maison. Elle arriva d'exil dans son costume de basse-cour, alla se présenter à mon grand-père, se jeta à ses pieds et le pria de lui pardonner, de lui rendre sa bienveillance et d'oublier

Digitized by Google

un moment de folie qui ne reviendrait plus, elle en faisait serment. Elle tint parole.

A dater de ce jour, Natachka devint Nathalie Savichna et coiffa le bonnet des soubrettes. Elle reporta sur sa petite maîtresse les trésors de tendresse amassés dans son cœur.

Quand vint le moment de donner une gouvernante à ma mère, Nathalie reçut les clefs du linge et des provisions. Elle déployait en toutes choses le même zèle et le même dévouement. Elle ne vivait que pour les intérêts des maîtres, voyait partout du gaspillage et du coulage et travaillait par tous les moyens à les empêcher.

Quand maman se maria, elle voulut récompenser Nathalie de ses vingt années de bons services. Elle la fit venir, lui exprima son attachement dans les termes les plus flatteurs, lui remit un papier contenant son acte d'affranchissement et ajouta qu'elle y joignait une pension de 300 roubles, que Nathalie restât ou non dans la maison. Nathalie écouta ce discours sans mot dire, puis elle prit le papier, le regarda d'un air furieux, marmotta quelque chose entre ses dents et se sauva en frappant la porte. Maman n'y comprenait rien. Elle attendit quelque temps : personne. Elle entra alors dans la chambre de Nathalie, qu'elle trouva assise sur une malle, les yeux rouges, occupée à déchirer son mouchoir de poche tout en regardant fixement les débris de l'acte d'affranchissement, épars sur le plancher.

« Qu'est-ce que vous avez, ma bonne Nathalie Savichna? demanda maman en lui prenant la main.

— Rien, petite mère. Apparemment, je vous ai déplu, puisque vous me chassez..... C'est bon; je m'en vais. »

Elle retira sa main de force en essayant de retenir ses larmes et voulut sortir. Maman l'en empêcha, l'embrassa, et elles se mirent toutes les deux à pleurer.

Du plus loin que je me souvienne, je me rappelle les preuves de tendresse et les caresses de Nathalie Savichna,

Digitized by Google

mais ce n'est qu'à présent que je sais les apprécier; quand j'étais enfant, je n'avais aucun soupçon de ce que valait cette vieille femme; je ne me doutais pas que c'était une créature adorable et comme il y en a peu. Non seulement elle ne parlait jamais d'elle, mais elle n'y pensait jamais : sa vie entière ne fut qu'amour et abnégation. J'étais tellement accoutumé à son affection désintéressée pour nous, que je n'imaginais pas qu'il pût en être autrement et que je ne lui étais pas du tout reconnaissant; jamais je ne songeais à me demander si elle était heureuse et contente.

Parfois, en classe, je demandais à sortir, mais c'était un prétexte et je courais à la chambre de Nathalie. Je m'asseyais et je commençais à rêvasser tout haut, sans m'embarrasser de sa présence. Elle n'était jamais à rien faire. Tantôt elle tricotait un bas, tantôt elle fouillait dans les coffres dont sa chambre était pleine, tantôt elle inscrivait le linge. Je lui racontais que quand je serais général, j'épouserais une femme d'une beauté merveilleuse, je m'achèterais un cheval alezan, je me bâtirais une maison de verre et j'écrirais en Saxe pour faire venir les parents de Karl Ivanovitch. Elle écoutait toutes mes bêtises en répétant de temps en temps : « Oui, mon petit père, oui. » D'ordinaire, quand je me levais pour m'en aller, elle ouvrait un coffre bleu ciel, sur le couvercle duquel (comme je me le rappelle!) étaient collés un hussard colorié, une petite image venant d'un pot de pommade et un dessin fait par Volodia. Elle tirait de ce coffre une cassolette, l'allumait et l'agitait en l'air. « Ça, petit père, ça vient d'Otchakov. Quand votre défunt grand-père — Dieu ait son âme — est allé se battre contre les Turcs, il l'a rapporté. Il ne reste plus que ce petit morceau. C'est la fin, » ajoutait-elle avec un soupir.

Dans les coffres dont sa chambre était pleine, il y avait de tout. Quand il manquait n'importe quoi, on disait : « Allons demander à Nathalie Savichna, » et, en effet,

Digitized by Google

elle fouillait dans ses coffres, trouvait l'objet demandé et le donnait en disant : « Il est bien heureux que je l'aie caché. » Elle avait ainsi des centaines d'objets de toutes les variétés imaginables, dont personne, excepté elle, ne connaissait l'existence et ne s'inquiétait.

Une fois, je me fâchai contre elle. Voici à quelle occasion.

Nous étions à dîner. En me versant du kvass, je renversai mon verre et inondai la nappe.

« Appelez Nathalie Savichna, dit maman; il faut qu'elle admire son favori. »

Nathalie Savichna vint. En voyant mon lac, elle hocha la tête. Maman lui dit quelque chose à l'oreille et elle sortit en m'adressant un geste de menace.

Après le dîner, j'étais tout gai et je me dirigeais en sautant vers la salle, quand tout à coup Nathalie Savichna surgit de derrière une porte, la nappe à la main, m'empoigna et, malgré ma résistance désespérée, me débarbouilla avec l'endroit mouillé en répétant : « Ne salis pas les nappes, ne salis pas les nappes! » Cette conduite me parut tellement offensante, que j'en hurlai de rage.

« Quoi! me disais-je en marchant de long en large dans la salle et en m'engouant à force de pleurer : Nathalie me tutoie et, par-dessus le marché, me frotte avec une nappe mouillée, comme si j'étais un petit serf! Non, c'est horrible! »

Quand Nathalie Savichna me vit baver de colère, elle s'enfuit en courant. Moi, je continuais à marcher dans la salle en songeant au moyen de venger l'injure que m'avait faite cette impudente de Nathalie.

Au bout de quelques minutes, Nathalie Savichna reparut. Elle s'approcha de moi timidement : « Assez, mon petit père, ne pleurez pas..... pardon..... j'ai été stupide..... pardon, mon petit pigeon..... Voilà pour vous. »

Elle tira de dessous son fichu un cornet de papier rouge, qu'elle me tendit d'une main tremblante. Il y avait dedans

Digitized by Google

deux caramels et une figue sèche. Je n'eus pas le courage de regarder la figure de la bonne vieille. Je pris le cornet en me détournant, et mes larmes coulèrent encore plus fort, mais ce n'était plus de colère : c'était de tendresse et de honte.

X

LE DÉPART

Le lendemain des événements que j'ai racontés, à midi, la calèche et la britchka étaient rangées devant le perron. Kolia était en costume de voyage, c'est-à-dire qu'il avait son pantalon dans ses bottes, un vieux paletot et une ceinture bien serrée par-dessus son paletot. Il était debout dans la britchka et arrangeait les manteaux et les coussins. Quand il trouvait que cela faisait trop haut, il s'asseyait sur les coussins et sautait dessus jusqu'à ce qu'il les eût aplatis.

« Par charité, Kolia, est-ce que vous ne pourriez pas prendre la cassette du barine? dit le valet de chambre de papa en sortant tout essouflé de la calèche. Elle ne tient pas de place.

— Vous auriez dû le dire plus tôt, Michée Ivanovitch, répondit Kolia en parlant vite et en lançant impatiemment, de toutes ses forces, un petit paquet au fond de la voiture. On a déjà la tête qui vous tourne et il faut encore que vous arriviez avec votre cassette! » ajouta-t-il en ôtant sa casquette et en essuyant de grosses gouttes de sueur sur son front hâlé.

La domesticité s'était rassemblée autour du perron, les hommes nu-tête, en cafetan ou en manches de chemise, les enfants nu-pieds, les femmes en robe de coton et mouchoir à raies, des marmots sur les bras. Tous regardaient

Digitized by Google

les équipages et causaient entre eux. L'un des postillons (un vieux tout voûté, avec un bonnet fourré et un armiak d'hiver) avait empoigné le timon de la calèche et le tirait en examinant l'avant-train d'un air entendu. L'autre postillon était un beau jeune gars en chemise blanche à carrés de cotonnade rouge sous les bras, coiffé d'un chapeau de feutre noir qu'il poussait tantôt sur une oreille, tantôt sur l'autre, en grattant sa tête blonde et frisée. Il avait posé son armiak sur le siège, lancé les rênes sur l'armiak, et il faisait claquer son fouet en regardant alternativement ses bottes et les deux cochers qui graissaient la britchka. L'un de ceux-ci soulevait la voiture avec effort; l'autre, accroupi en dessous, graissait l'essieu et sa boite avec beaucoup de soin; il fit même un dernier tour, en commençant par le bas, pour ne pas perdre ce qui était resté sur son gros pinceau.

Les chevaux de poste, des rosses de toutes les couleurs, agitaient leurs queues à cause des mouches. Les uns dormaient, un de leurs pieds velus tendu en avant. Les autres, pour se désennuyer, se grattaient mutuellement ou broutaient un pied de fougère coriace, poussé près du perron. Plusieurs lévriers étaient couchés au soleil et respiraient péniblement; d'autres s'étaient glissés à l'ombre de la calèche et de la britchka et léchaient la graisse des essieux. L'air était rempli d'une espèce de vapeur poussiéreuse et l'horizon était d'un gris lilas, mais il n'y avait pas un seul nuage. Un fort vent d'ouest soulevait des tourbillons de poussière sur la route et dans les champs, courbait la tête des grands tilleuls et des bouleaux du jardin et emportait au loin les feuilles jaunies. Je m'étais assis près de la fenêtre et j'attendais avec impatience la fin de tous ces préparatifs.

Lorsque tout le monde se rassembla au salon, autour de la table ronde, pour passer une dernière fois quelques minutes ensemble, je ne songeai pas du tout à la tristesse de l'instant qui nous attendait. Les pensées les plus

Digitized by Google

futiles s'agitaient dans ma tête. Je me posais des questions : « Lequel des postillons ira avec la britchka, lequel avec la calèche? Qui de nous sera avec papa, qui avec Karl Ivanovitch? Pourquoi est-ce qu'on veut absolument m'envelopper dans un cache-nez et un cafetan ouaté? Est-ce qu'on me croit délicat? Bien sûr, je ne gèlerai pas. Je voudrais que tout ça fût fini..., monter en voiture et partir. »

Nathalie Savichna entra dans le salon, les yeux gros et rouges et un papier à la main.

« A qui madame veut-elle que je donne la liste du linge des enfants? demanda-t-elle à maman.

— Donne-la à Kolia et venez tous dire adieu aux enfants. »

La vieille voulut dire quelque chose, mais elle ne put parler. Elle cacha son visage avec son mouchoir, agita la main et sortit. Cela me fit de l'effet et mon cœur se serra un peu; néanmoins l'impatience de partir l'emportait, et je continuai à écouter avec une indifférence parfaite la conversation de mes parents. Ils parlaient de choses qui ne les intéressaient évidemment ni l'un ni l'autre : ce qu'il faudrait acheter pour la maison, ce qu'il fallait dire à la princesse Sophie et à Mme Julie, si la route était bonne.

Phoca parut à la porte et exactement du même ton dont il annonçait : « Le dîner est servi, » il annonça : « Les voitures sont prêtes. » Je remarquai que maman frissonna et pâlit, comme si elle ne s'était pas attendue à cette nouvelle.

On dit à Phoca de fermer toutes les portes. Je trouvai cela très amusant : on aurait dit que nous nous cachions tous de quelqu'un.

On s'assit. Phoca fit comme les autres, mais sur un coin de chaise. Au même instant la porte cria et tout le monde tourna la tête. Nathalie Savichna entra précipitamment et alla s'asseoir, sans lever les yeux, sur la même chaise que Phoca, à côté de la porte. Je vois encore la

Digitized by Google

tête chauve et le visage ridé et immobile de Phoca, le dos voûté et la bonne figure de Nathalie, avec son bonnet sous lequel on aperçoit des cheveux gris. Tous deux se serrent pour tenir sur la même chaise et tous deux sont mal.

Je continuai à être sans souci et impatient. Les dix secondes pendant lesquelles on resta assis, les portes fermées, me parurent une heure. Enfin chacun se leva et fit le signe de la croix; puis les adieux commencèrent. Papa serra maman dans ses bras et l'embrassa plusieurs fois.

« Allons, mon amie, dit-il, nous ne nous séparons pas pour toujours.

— C'est tout de même triste! » dit maman d'une voix entrecoupée par les larmes.

Quand j'entendis cette voix, que je vis ces lèvres tremblantes et ces yeux pleins de larmes, j'oubliai tout le reste et je ressentis une si affreuse tristesse, une telle douleur, que j'aurais voulu me sauver et ne pas lui dire adieu. Je compris à ce moment qu'en embrassant papa elle nous avait déjà fait intérieurement ses adieux.

Elle avait tant embrassé Volodia et fait tant de signes de croix sur lui, que je crus mon tour venu et me glissai auprès d'elle; mais elle continuait à le bénir et à le serrer dans ses bras. Je pus enfin l'embrasser et, me cramponnant à elle, je pleurai, pleurai, sans penser à autre chose qu'à mon chagrin.

Lorsque nous sortîmes pour monter en voiture, nous trouvâmes dans le vestibule toute la domesticité venue pour nous dire adieu. Leurs « Donnez votre petite main », leurs gros baisers sonores et l'odeur de suif de leurs têtes éveillèrent chez moi un sentiment très voisin de l'agacement. Sous l'influence de ce sentiment, j'embrassai tout à fait froidement Nathalie Savichna sur son bonnet, lorsqu'elle me dit adieu en sanglotant.

Chose étrange! je vois encore tous les domestiques et

Digitized by Google

je pourrais dessiner leurs portraits jusque dans les moindres détails; mais le visage et l'attitude de maman m'échappent entièrement. Cela vient peut-être de ce que, pendant toute cette scène, je n'eus pas une seule fois le courage de la regarder. Il me semblait que si je la regardais, son chagrin et le mien dépasseraient toutes les bornes.

Je me jetai dans la calèche avant que personne fût monté et m'assis au fond. La capote étant relevée, je ne voyais plus rien; mais un instinct me disait que maman était encore là.

« La regarderai-je encore une fois?... ce sera la dernière! » Je me penchai hors de la calèche, du côté du perron. Pendant ce temps, maman, qui avait eu la même idée, faisait le tour de la voiture et m'appelait par l'autre portière. En entendant sa voix derrière moi, je me retournai si brusquement que nos têtes se cognèrent. Elle sourit tristement et m'embrassa une dernière fois en me serrant étroitement.

Les voitures parties, je voulus la revoir. Le vent agitait le fichu bleu noué sur ses cheveux. Elle montait lentement le perron, la tête baissée et le visage caché dans ses mains. Phoca la soutenait.

Papa était à côté de moi et ne disait rien. Je m'engouais à force de sangloter et ma gorge était si serrée que j'avais peur d'étouffer. En tournant sur la grande route, nous aperçûmes un mouchoir blanc qu'on agitait du balcon de la maison. J'agitai le mien et ce mouvement me calma un peu. Je continuais à pleurer; mais la pensée que mes larmes montraient ma sensibilité m'était agréable et me consolait.

Au bout d'une verste, je devins plus tranquille et je me mis à contempler devant moi, avec une attention opiniâtre, l'objet le plus rapproché : c'était la croupe du cheval de côté. Je le regardai agiter sa queue et galoper; il galopait mal; le postillon lui allongea un coup de fouet et il corrigea son allure. Je regardai le harnais danser sur la

Digitized by Google

croupe et se couvrir d'écume. Puis je me mis à regarder de côté les bornes du chemin, les champs ondoyants d'orge mûre, la jachère noire, où l'on apercevait une charrue, un moujik, un cheval et son poulain. Je jetai même un coup d'œil sur le siège, pour savoir quel postillon nous avions, et les larmes n'avaient pas encore séché sur mes joues que ma pensée était loin de ma mère, dont je venais peut-être de me séparer pour toujours. Cependant tous les souvenirs qui me traversaient l'esprit ramenaient ma pensée vers elle. Je me rappelais le champignon que j'avais trouvé la veille dans l'allée de bouleaux; Lioubotchka et Catherine s'étaient disputées à qui le cueillerait, et elles aussi avaient pleuré en nous disant adieu.

Elles me faisaient peine! Nathalie Savichna aussi me faisait peine, et l'allée de bouleaux, et Phoca. Jusqu'à l'odieuse Mimi qui me faisait peine! Tout, tout me faisait peine! Et pauvre maman? Mes yeux se remplirent de nouveau de larmes, mais pas pour longtemps.

XI

L'ENFANCE

Enfance, heureuse enfance! temps heureux, qui ne reviendra jamais! Comment ne pas l'aimer, comment ne pas en caresser le souvenir? Ce souvenir rafraichit et relève mon âme; il est pour moi la source des meilleures jouissances.

Je me rappelle que lorsque j'étais las de courir, je venais m'asseoir devant la table à thé dans mon petit fauteuil d'enfant, haut perché. Il était déjà tard, j'avais fini depuis longtemps ma tasse de lait sucré et mes yeux se fermaient de sommeil; mais je ne bougeais pas; je restais tranquille et j'écoutais. Comment ne pas écouter?

Digitized by Google

Maman cause avec une des personnes présentes, et le son de sa voix est si doux, si aimable! A lui seul, il me dit tant de choses!

Je la regarde fixement avec des yeux obscurcis par le sommeil, et tout à coup elle devient toute petite, toute petite; sa figure n'est pas plus grosse qu'un de mes boutons, mais reste nette : je vois que maman me regarde et qu'elle sourit. Je trouve amusant d'avoir une maman toute petite. Je cligne encore plus les paupières, et elle diminue, diminue : elle devient pas plus grande que les petits garçons qu'on voit au fond des yeux des gens. Mais j'ai remué, et le charme est rompu. Je fais les petits yeux, je change de position, je me donne beaucoup de peine pour rappeler le charme : c'est en vain.

Je me laisse glisser jusqu'à terre et vais tout doucement me coucher commodément dans un grand fauteuil.

« Tu t'endors, mon petit Nicolas, me dit maman. Tu ferais mieux d'aller te coucher.

— Je n'ai pas envie de dormir, maman. »

Des rêves vagues, mais délicieux, emplissent mon imagination; le bon sommeil de l'enfance ferme mes paupières, et au bout d'un instant je suis endormi. Je sens sur moi, à travers mon sommeil, une main délicate; je la reconnais au seul toucher et, tout en dormant, je la saisis et la presse bien fort sur mes lèvres.

Tout le monde s'est dispersé. Une seule bougie brûle dans le salon. Maman a dit qu'elle se chargeait de me réveiller. Elle se blottit dans le fauteuil où je dors, passe sa belle main fine dans mes cheveux, se penche à mon oreille et murmure de sa jolie voix que je connais si bien : « Lève-toi, ma petite âme; il est temps d'aller se coucher. »

Aucun regard indifférent ne la gêne : elle ne craint pas d'épancher sur moi toute sa tendresse et tout son amour. Je ne bouge pas; mais je baise sa main encore plus fort.

« Lève-toi, mon ange. »

Digitized by Google

Elle met son autre main dans mon cou et me chatouille avec ses doigts effilés. Le salon silencieux est dans une demi-obscurité; mes nerfs sont excités par le chatouillement et par le réveil; maman est assise tout contre moi; elle me touche; je sens son parfum et j'entends sa voix : je me lève d'un bond, je jette mes bras autour de son cou, je me serre contre sa poitrine en murmurant : « O maman, chère petite maman, comme je t'aime! »

Elle sourit de son sourire triste et charmant, prend ma tête à deux mains, m'embrasse sur le front et me met sur ses genoux.

« Tu m'aimes bien? » Elle se tait un instant, puis elle reprend : « Vois-tu, aime-moi toujours; ne m'oublie jamais. Si tu n'avais plus ta maman, tu ne l'oublierais pas? Dis, mon petit Nicolas? »

Elle me baise encore plus tendrement. Je m'écrie : « Oh! ne dis pas cela, maman chérie, ma petite âme! »

Je baise ses genoux et des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux dans un transport d'amour.

Lorsque, après cette scène, je monte me coucher et que je m'agenouille devant les saintes images, enveloppé dans ma robe de chambre ouatée, quel sentiment étrange j'éprouve en disant : « Mon Dieu, veille sur papa et sur maman! » Tandis que je récite les prières que mes lèvres d'enfant ont apprises en les répétant après ma chère maman, mon amour pour elle et mon amour pour Dieu se fondent en un seul et même sentiment.

Après ma prière, je vais me rouler dans mes petites couvertures, l'âme en paix et le cœur léger. Les images se chassent les unes les autres dans ma tête : que représentent-elles? Elles sont insaisissables, mais pleines de pur amour et de lumineuses espérances de bonheur. Je pense à Karl Ivanovitch et à son sort amer. C'est le seul homme malheureux que je connaisse, et il me fait si grand'pitié, je me sens pris pour lui d'une telle tendresse, que les larmes coulent de mes yeux et que je me dis :

Digitized by Google

« Que Dieu lui donne le bonheur! Qu'il me donne le pouvoir de le secourir et d'alléger son chagrin! Je suis prêt à tout sacrifier pour lui. » Je pense ensuite à mon joujou favori, un petit lièvre ou un petit chien de porcelaine; je l'ai fourré sous mon oreiller de plume et j'admire comme il est bien là et comme il a chaud.

Je fais encore une petite prière où je demande à Dieu que tout le monde soit heureux et content et qu'il fasse beau demain pour la promenade; je me retourne sur l'autre côté; les idées et les rêves se mêlent et se confondent et je m'endors doucement, paisiblement, le visage encore humide de larmes.

Retrouveras-tu jamais la fraicheur, l'insouciance, le besoin d'affection et la foi profonde de ton enfance? Quel temps peut être meilleur que celui où les deux premières de toutes les vertus, la gaieté innocente et la soif insatiable d'affection, étaient les deux ressorts de ta vie?

Où sont ces prières ardentes? Où, ces précieuses larmes d'attendrissement? L'ange de la consolation accourait; il essuyait tes larmes avec un sourire et murmurait de doux rêves à l'imagination innocente de l'enfant.

La vie a-t-elle piétiné si lourdement sur mon cœur, que je ne doive plus jamais connaitre ces larmes et ces transports? Ne m'en reste-t-il que les souvenirs?

XII

LES VERS

Environ un mois après notre arrivée à Moscou, j'étais assis à une grande table, au deuxième étage de la maison de notre grand'mère, et j'écrivais. En face de moi, le maitre de dessin achevait de corriger une tête de Turc avec un turban, à la mine de plomb. Volodia, debout derrière le maitre, avançait la tête par-dessus son épaule et

Digitized by Google

le regardait faire. C'était le premier dessin à la mine de plomb de Volodia, et il devait être offert aujourd'hui même à grand'mère, dont c'était la fête.

« Vous ne mettez pas encore un peu d'ombre là? demanda Volodia en se dressant sur la pointe des pieds et en désignant le cou du Turc.

— Non, c'est inutile, répondit le maître en serrant les crayons dans une boîte à coulisses. C'est très bien comme ça, n'y touchez plus. Et vous, petit Nicolas, continua-t-il en se levant et en regardant le Turc de côté, nous direz-vous enfin votre secret? qu'est-ce que vous offrez à votre grand'mère? Une tête aurait aussi été ce qu'il y avait de mieux. Bonsoir, messieurs. »

Il prit son chapeau, son cachet et sortit.

A ce moment-là, je pensais aussi qu'une tête aurait mieux valu que ce que je m'acharnais à faire. Quand on nous avait annoncé que la fête de grand'mère approchait et qu'il fallait préparer nos cadeaux, il m'était venu à l'idée de lui faire des vers. J'en avais tout de suite trouvé deux, qui rimaient, et je croyais que les autres viendraient avec la même facilité. Je ne peux pas me rappeler comment une idée aussi biscornue pour un enfant m'était entrée dans la tête, mais je me rappelle que j'en étais enchanté, et qu'à toutes les questions je répondais que j'apporterais certainement un cadeau à grand'mère, mais que je ne voûlais pas dire ce que c'était.

Contre mon attente, il me fut impossible de trouver la suite. J'avais beau m'acharner, j'en étais toujours aux deux vers composés dans un moment d'inspiration. Je me mis à lire des poésies dans nos livres de classe, mais ni Dmitrief ni Derjavine ne me furent d'aucun secours; au contraire, ils me firent sentir encore plus vivement mon incapacité. Je savais que Karl Ivanovitch aimait à rimer. J'allai tout doucement fouiller dans ses papiers et j'y trouvai, parmi diverses poésies allemandes, une pièce russe qui m'eut bien l'air d'être de lui.

Digitized by Google

« *A Madame L***, à Petrovskoé, le 3 juin 1828.*

« Souvenez-vous de près, — Souvenez-vous de loin, — Souvenez-vous de moi toujours. — Quand je serai dans ma tombe, souvenez-vous encore, — Combien fidèlement j'ai su aimer.

« KARL MAYER. »

Ces vers étaient écrits en belle ronde sur de fin papier à lettres. Ils me plurent, parce qu'ils étaient pleins de sensibilité. Je les appris par cœur et résolus de les prendre pour modèle. Les choses marchèrent dès lors beaucoup plus facilement. Le jour de la fête, j'avais un compliment en douze vers, tout prêt; il ne me restait plus qu'à le copier sur du papier vélin, et c'est ce que je faisais dans la classe, assis à la grande table.

J'avais déjà gâché deux feuilles de papier, non pas qu'il me vînt à l'esprit de changer quoi que ce fût à mes vers : ils me paraissaient admirables; mais, à partir du troisième, mes lignes commençaient à se retrousser par le bout, et elles se retroussaient de plus en plus, de façon que, même de loin, on voyait que c'était écrit de travers.

La troisième feuille était aussi de travers que les premières, mais je résolus de ne plus recommencer. Dans ma pièce, je félicitais ma grand'mère, je lui souhaitais beaucoup d'années de bonne santé et je terminais ainsi :

« Nous nous efforcerons d'être ta consolation — Et nous t'aimerons comme notre propre mère. »

Ce n'était pas mal du tout; pourtant le dernier vers me choquait l'oreille. Je me répétais à demi-voix : *Et nous t'aimerons comme notre propre mère.* — Quelle autre rime en *ère* pourrait-on mettre? *terre? verre?....* Bah! ça sera toujours mieux que ceux de Karl Ivanovitch!

J'écrivis le dernier vers et j'allai dans ma chambre lire ma pièce à haute voix, en y mettant de l'expression et

Digitized by Google

en faisant des gestes. Mes vers étaient tous faux. Je ne m'arrêtais pas pour si peu, mais le dernier m'était de plus en plus désagréable. Je m'assis sur mon lit et me mis à réfléchir.

« Pourquoi ai-je mis : *comme notre propre mère*? Maman n'y est pas; il était inutile de faire penser à elle. Certainement, j'aime ma grand'mère, j'ai du respect pour elle, mais ce n'est pas du tout la même chose..... Pourquoi ai-je mis ça? pourquoi mentir? Il est vrai que ce sont des vers, mais c'était tout de même inutile. »

A cet instant, le tailleur entra. Il nous apportait des vestes neuves.

« Tant pis! » m'écriai-je avec dépit en cachant les vers sous mon oreiller, et je courus essayer les habits du tailleur de Moscou.

Les habits de Moscou étaient superbes. Nos vestes couleur de cannelle, avec des boutons de bronze, prenaient parfaitement la taille — ça ne ressemblait pas à ce qu'on nous faisait à la campagne; — nos pantalons noirs, également collants, dessinaient les formes et tombaient admirablement sur les bottes.

« Enfin, pensai-je, j'ai des pantalons à sous-pieds, — des vrais! » J'étais transporté de joie et je regardais mes jambes dans tous les sens. La vérité est que mon costume collant me gênait et que j'étais très mal à mon aise; mais je me gardai de l'avouer. Je déclarai au contraire que je me sentais tout à fait à l'aise et que, si mes habits avaient un défaut, c'était d'être un peu trop larges. Je passai ensuite un temps considérable devant mon miroir à me coiffer. J'avais mis beaucoup de pommade, néanmoins j'eus beau faire, jamais je ne pus obtenir que mes cheveux restassent lisses sur le haut de la tête. Dès que je cessais de les maintenir avec la brosse, ils se redressaient et se tortillaient dans tous les sens, me donnant une expression souverainement ridicule.

Karl Ivanovitch s'habillait dans l'autre chambre, et on lui

Digitized by Google

apporta à travers la classe un frac bleu, accompagné d'objets blancs. J'entendis à la porte qui donnait sur l'escalier la voix d'une des femmes de chambre de ma grand'mère. Je sortis sur le palier pour savoir ce qu'elle voulait. Elle portait sur ses mains une chemise très empesée, et elle me raconta qu'elle ne s'était pas couchée de la nuit, pour que la chemise fût lavée et repassée à temps. Je m'offris à la porter à Karl Ivanovitch et je demandai si grand'mère était levée. « Comment, si elle est levée ! Elle a pris son café et l'archiprêtre est arrivé. Êtes-vous beau, au moins ! » ajouta-t-elle avec un sourire en regardant mon costume neuf.

Cette remarque me fit rougir. Je pirouettai sur un talon, fis claquer mes doigts et exécutai un saut. Ces mouvements étaient destinés à lui faire comprendre qu'elle-même ne savait pas à quel point j'étais beau.

Quand j'entrai chez Karl Ivanovitch avec la chemise, il était trop tard ; Karl Ivanovitch en avait mis une autre. Je le trouvai courbé devant le petit miroir posé sur sa table et tenant à deux mains sa cravate des grands jours. Il vérifiait si elle ne gênait pas les mouvements de son menton rasé de frais et, réciproquement, si son menton entrait facilement dans sa cravate. Il tira nos habits par devant et par derrière, pria Kolia de lui rendre le même service et nous emmena chez grand'mère. Je ris en pensant à l'odeur de pommade que nous répandions tous les trois dans l'escalier.

Karl Ivanovitch portait une petite boite en carton, de sa fabrication. Volodia tenait son dessin, et moi mes vers. Chacun de nous avait sur le bout de la langue le compliment qui devait accompagner son cadeau. Au moment où Karl Ivanovitch ouvrit la porte de la salle, le prêtre avait déjà revêtu sa chasuble et la prière d'actions de grâces commençait.

Grand'mère, toute voûtée et s'appuyant avec les mains sur le dossier d'une chaise, était debout près de la muraille

Digitized by Google

et priait avec ferveur. Papa se tenait à côté d'elle. Il se tourna vers nous et sourit en nous voyant cacher précipitamment nos cadeaux derrière notre dos et nous arrêter près de la porte dans l'espoir de ne pas être remarqués. Nous avions compté sur un effet de surprise : l'effet était complètement manqué.

Lorsque le défilé commença, je me sentis tout à coup paralysé par un accès de timidité insurmontable. Je compris que jamais je n'aurais le courage d'offrir mon cadeau et je me cachai derrière le dos de Karl Ivanovitch, qui débitait à grand'mère un compliment des plus fleuris. Il fit ensuite passer sa boite de sa main droite dans sa main gauche, la remit à grand'mère et s'écarta de quelques pas, afin de faire place à Volodia. Grand'mère eut l'air d'être dans l'extase à la vue de sa boite, qui était bordée de petits liserés en papier doré, et elle exprima sa reconnaissance avec le sourire le plus aimable. On voyait pourtant qu'elle ne savait où mettre cet objet. Pour s'en débarrasser, elle le donna à admirer à papa.

Quand celui-ci eut assez regardé, il passa la boite à l'archiprêtre, qui sembla la trouver fort à son goût. Il branlait la tête et regardait avec curiosité tantôt la boite, tantôt l'homme capable d'exécuter un pareil chef-d'œuvre.

Volodia offrit son Turc, qui reçut aussi les louanges les plus flatteuses. C'était mon tour : grand'mère se tourna vers moi avec un sourire d'encouragement.

Les gens timides savent que la timidité augmente en raison directe du temps et que le courage diminue dans la même proportion. En d'autres termes, plus la situation intimidante se prolonge, plus la timidité devient invincible et moins il vous reste de courage.

Tout ce qu'il me restait de hardiesse s'était envolé pendant que Karl Ivanovitch et Volodia offraient leurs cadeaux, et mon accès de timidité était arrivé à l'état aigu. Je me sentais rougir, devenir de toutes les couleurs ; les oreilles me brûlaient, de grosses gouttes de sueur me

Digitized by Google

coulaient sur le front et sur le nez, tout mon corps frissonnait et transpirait. Je me dandinais d'un pied sur l'autre sans avancer.

« Allons, mon petit Nicolas, me dit papa; montre-nous ce que tu tiens. C'est une boite, ou un dessin? »

Il fallut s'exécuter. Je tendis à grand'mère, d'une main tremblante, le fatal papier, que j'avais tout chiffonné, mais il me fut impossible d'articuler un son. J'étais bouleversé par l'idée qu'en recevant mes méchants vers, à la place du dessin attendu, elle les lirait à haute voix, de sorte que tout le monde saurait que je n'aimais pas ma maman et que je l'avais oubliée, puisque je promettais d'aimer grand'mère *comme ma propre mère.*

Comment peindre mes angoisses, tandis que grand'mère commençait effectivement à lire à haute voix, s'arrêtait au milieu d'un vers, faute de pouvoir déchiffrer, regardait papa avec un sourire qui me paraissait ironique, ne mettait pas les intonations que j'aurais voulu et, finalement, renonçait à cause de ses mauvais yeux et tendait le papier à papa, en le priant de lui lire toute la pièce, depuis le commencement? Je crus qu'elle renonçait parce qu'elle trouvait ennuyeux de lire de si mauvais vers, écrits tout de travers, et parce qu'elle voulait que papa pût lire lui-même le dernier vers, qui prouvait si clairement mon manque de cœur. Je m'attendais à ce que papa me jetât mon papier au nez en disant : « Mauvais garnement, qui oublie sa mère... tiens, voilà ce que tu mérites! » Mais il n'en fut rien, au contraire; quand papa eut fini, ma grand'mère dit : « Charmant! » et me baisa au front.

La boite, le dessin et les vers furent placés sur la planchette adaptée au voltaire de grand'mère, à côté de deux mouchoirs de batiste et d'une tabatière ornée du portrait de maman.

« La princesse Varvara Ilinitch! » annonça un des deux grands laquais qui montaient derrière le carrosse de grand'mère.

Digitized by Google

Grand'mère ne répondit rien. Elle considérait d'un air absorbé le portrait de maman, sur la tabatière d'écaille.

« Son Excellence ordonne-t-elle de faire entrer? » demanda le laquais.

XIII

LES VISITES

« Fais entrer, » dit grand'mère en se renfonçant dans son voltaire.

La princesse Kornakof était une femme de quarante-cinq ans, petite, maigrelette et jaune, avec des cheveux et des sourcils rouges et de petits yeux verdâtres, dont l'expression contrastait avec la grimace en cœur de sa bouche. Elle parlait beaucoup, et toujours comme si on la contredisait, même quand personne n'avait rien dit.

Elle eut beau baiser la main de grand'mère et lui répéter à toute minute : « Ma bonne tante, » je remarquai que grand'mère avait quelque chose contre elle et levait ses sourcils d'un air singulier en écoutant l'histoire du prince Michel, qui aurait tant voulu accompagner sa femme et qui n'avait pas pu.

« Je sais qu'il a toujours une masse d'affaires, et puis, quel plaisir aurait-il à voir une vieille femme? » dit grand'mère, et, sans laisser à la princesse le temps de répondre, elle continua :

« Comment vont vos enfants, ma chère?

— Ils grandissent, ma tante, ils travaillent, ils deviennent polissons... »

Ma grand'mère, que les enfants de la princesse n'intéressaient pas du tout et qui avait envie de faire briller ses petits-enfants, tira avec précaution mes vers de dessous la boite et déplia le papier. La princesse se tourna vers papa :

Digitized by Google

Figurez-vous, mon cousin, que l'autre jour Étienne a imaginé... »

Je n'entendis pas la suite. Quand elle eut fini, elle se mit à rire et dit en regardant papa d'un air interrogateur : « Il aurait mérité le fouet; mais c'était si drôle, que je lui ai pardonné. »

La princesse dirigea ses yeux sur grand'mère, sans cesser de sourire.

« Est-ce que vous *battez* vos enfants, ma chère? demanda grand'mère en levant les sourcils et en appuyant sur le mot *battre*.

— Oh! je sais, ma bonne tante, que nous ne sommes pas d'accord sur ce chapitre. Moi, je crois qu'on ne fait rien des enfants sans la crainte. N'est-ce pas, mon cousin? Rien ne leur fait aussi peur que les verges. »

Ici, ce fut nous qu'elle regarda d'un air interrogateur; j'avoue que je n'étais pas trop à mon aise. « Quel bonheur, pensai-je, que je ne sois pas son fils! »

Grand'mère replia mes vers et les replaça sous la boîte. Elle ne jugeait plus la princesse digne d'entendre mes œuvres. « Chacun est libre d'avoir son opinion, » fit-elle d'un ton qui mettait fin à la discussion.

La princesse se tut avec un sourire de condescendance, puis elle nous regarda d'un air affable et reprit : « Faites-moi donc faire la connaissance de vos jeunes gens. »

Nous nous levâmes et ne sûmes que faire : par quels signes témoignait-on qu'on faisait connaissance?

« Baisez la main de la princesse, dit papa. Celui-ci, continua-t-il en montrant Volodia, sera homme du monde. Celui-là sera poète. »

A l'instant précis où il disait ces mots, je baisais la petite main sèche de la princesse, où il me semblait voir des vergès.

« Lequel? demanda-t-elle.

— Ce petit-là, avec ses cheveux en l'air, » dit gaiement papa.

Digitized by Google

« Qu'est-ce que mes cheveux lui ont fait? Est-ce qu'on ne peut pas parler d'autre chose? » pensai-je; et j'allai me mettre dans un coin.

J'avais les idées les plus étranges sur la beauté: Karl Ivanovitch me paraissait le plus bel homme de l'univers entier; — mais je savais très bien que j'étais laid, et toute allusion à mon extérieur me blessait douloureusement.

Je me rappelle parfaitement qu'un jour à dîner — j'avais alors six ans — on se mit à parler de ma figure. Maman s'efforçait d'y découvrir quelque chose de bien; elle disait que j'avais des yeux intelligents, un joli sourire. A la fin, vaincue par les arguments de papa et par l'évidence, elle avoua que j'étais laid et, après le dîner, elle me donna une petite tape sur la joue en disant : « Rappelle-toi, mon petit Nicolas, que personne ne t'aimera jamais pour ta figure. Ainsi, tâche d'être un brave garçon et d'avoir de l'esprit. »

Ces mots me persuadèrent, non seulement que je n'étais pas beau, mais que je serais certainement brave garçon et intelligent.

En dépit de cette conviction, j'avais souvent des moments de désespoir. Je m'imaginais qu'il ne pouvait pas y avoir de bonheur sur la terre pour un homme ayant le nez aussi gros, les lèvres aussi épaisses et les yeux aussi petits. Je demandais à Dieu de faire un miracle et de me rendre beau. J'étais prêt à tout donner, dans le présent et dans l'avenir, en échange d'une jolie figure.

La princesse dut écouter mes vers. Elle accabla leur auteur de louanges et grand'mère s'adoucit, cessa de lui dire « Ma chère » et l'invita à venir passer la soirée avec tous ses enfants. La princesse accepta et, au bout d'un instant, elle se retira.

Il vint tant de visites de félicitations que, pendant toute la journée, il y eut toujours plusieurs équipages dans la cour, auprès du perron.

« Bonjour, chère cousine, » dit un des visiteurs en entrant, et il vint baiser la main de grand'mère.

Digitized by Google

C'était un grand vieillard de soixante-dix ans, en uniforme. Il avait de grosses épaulettes, et on apercevait sous son col une grande décoration blanche. Sa physionomie était ouverte et calme, ses mouvements avaient une aisance et une simplicité qui me frappèrent. Bien qu'il n'eût plus de dents et presque plus de cheveux, il était encore très beau.

Le prince Ivan Ivanovitch avait eu de très bonne heure un avancement brillant, grâce à ses avantages extérieurs, à sa bravoure, à son caractère noble, grâce aussi à une famille haut placée et puissante et à une bonne chance particulière. Son intelligence était moyenne, mais il était bon et il avait des sentiments élevés. Il était un des derniers représentants de l'éducation classique française à la mode au siècle dernier. Il avait lu tous les orateurs, tous les philosophes français du XVIIIe siècle, et il aimait à citer Racine, Corneille, Boileau, Montaigne, Fénelon. Il était aussi très versé dans la mythologie. Quant aux sciences et à la littérature moderne, il n'en avait pas même une teinture. Il causait simplement et bien, détestait l'originalité sous toutes ses formes et était fort du grand monde.

La plupart de ses contemporains avaient disparu. Il ne lui restait plus beaucoup de personnes comme ma grand'mère, ayant fait partie du même cercle, ayant reçu la même éducation et partageant les mêmes manières de voir. Aussi attachait-il un grand prix à leur vieille amitié et témoignait-il toujours à ma grand'mère les plus grands égards.

Je n'osais pas lever les yeux sur lui. Ses grosses épaulettes, la déférence que chacun lui témoignait, la joie que manifesta grand'mère en l'apercevant et le fait que seul au monde il n'avait pas peur d'elle, qu'il avait son franc parler et qu'il osait même l'appeler : « ma cousine », tout cela me pénétrait pour lui d'une vénération au moins égale à celle que m'inspirait ma grand'mère. Quand on lui montra mes vers, il m'appela.

Digitized by Google

« Qui sait, ma cousine? ce sera peut-être un nouveau Derjavine, » dit-il en me pinçant la joue. Il me fit tant de mal, que, si je n'avais pas deviné que c'était une caresse, j'aurais crié.

Les visites s'en allèrent, papa et Volodia sortirent du salon, il ne resta que le prince, grand'mère et moi.

Il y eut un instant de silence.

« Pourquoi notre chère Nathalie Nicolaïevna n'est-elle pas venue? demanda tout à coup le prince Ivan Ivanovitch.

— Ah! mon cher, répliqua grand'mère en baissant la voix et en posant la main sur la manche de son uniforme, elle serait probablement venue, si elle était libre de faire ce qu'elle veut. Elle m'écrit que Pierre lui avait offert de l'amener, mais qu'elle a refusé, parce qu'ils n'ont pas du tout de revenus cette année. Elle ajoute que, même sans cela, elle n'aurait pas voulu amener toute sa maison à Moscou cette année; que Dioubotchka est encore trop petite et qu'elle est encore plus tranquille pour les garçons, les sachant chez moi, que s'ils étaient avec elle... Tout cela est très beau, continua grand'mère d'un ton qui montrait clairement qu'elle ne trouvait pas du tout cela beau. Il était grand temps d'envoyer les garçons ici pour qu'ils apprennent quelque chose et qu'ils s'habituent au monde, Quelle éducation pouvait-on leur donner à la campagne?... L'aîné va avoir treize ans et l'autre onze. Vous avez dû remarquer, mon cousin, que ce sont de vrais petits sauvages.... Ils ne savent pas entrer dans la chambre.

— Je ne comprends pas, répondit le prince, ces plaintes perpétuelles sur leurs affaires. *Lui* a une très belle fortune. Nathalie a Khabarovka, — nous y avons joué la comédie ensemble, dans le temps, — je le connais comme ma poche, et c'est un bien magnifique! qui doit toujours donner de très beaux revenus.

— Je vous dirai entre nous, comme à un vrai ami, interrompit grand'mère avec une expression de tristesse, que

Digitized by Google

tout cela m'a l'air de défaites qu'*il* a inventées pour être ici sans elle et pouvoir courir les cercles, les soupers et Dieu sait quoi Et elle ne se doute de rien. Vous savez quelle nature angélique : elle croit tout ce qu'*il* lui dit. Il lui a persuadé qu'il était nécessaire d'amener les enfants à Moscou, mais qu'il fallait qu'elle restât seule à la campagne avec son imbécile de gouvernante : elle l'a cru. Il lui dirait qu'il faut fouetter les enfants, comme la princesse Varvara Ilinitch fouette les siens, qu'elle le croirait, dit grand'mère en se retournant dans son fauteuil avec l'air du plus profond mépris. — Oui, mon ami, poursuivit-elle après un moment de silence en prenant sur sa petite table un des deux mouchoirs et en essuyant une larme, je me dis souvent qu'il est incapable de la comprendre et de l'apprécier, et qu'elle a beau l'aimer, être bonne et essayer de cacher son chagrin, — je le sais très bien, — elle ne peut pas être heureuse avec lui. Rappelez-vous ce que je vous dis, s'il ne... »

Grand'mère cacha son visage avec son mouchoir.

« Eh! ma bonne amie! dit le prince d'un ton de reproche, je vois que vous n'êtes pas devenue plus raisonnable — toujours à vous ronger et à pleurer pour des chagrins imaginaires. Comment n'avez-vous pas honte? Il y a longtemps que je *le* connais pour un excellent mari, bon et attentif, et, de plus, c'est un parfait honnête homme. »

Ayant entendu involontairement une conversation qui ne m'était pas destinée, je m'esquivai sur la pointe du pied. J'étais très ému.

XIV

LES IVINE

« Volodia! Volodia! Les Ivine! » criai-je en apercevant par la fenêtre trois jeunes garçons en paletots bleus à

Digitized by Google

collets de castor, qui traversaient la rue en face de notre maison, précédés d'un jeune gouverneur élégant.

Les Ivine étaient nos parents, et à peu près de notre âge. Nous avions fait leur connaissance en arrivant à Moscou et nous nous étions liés.

Le second des Ivine, Serge, était brun et frisé. Il avait un petit nez retroussé et ferme, des lèvres très rouges et très fraîches, qui laissaient presque toujours apercevoir ses dents blanches, un peu trop en avant. Les yeux, d'un bleu foncé, étaient superbes, l'expression du visage singulièrement hardie. Jamais il ne souriait; ou bien il était tout à fait sérieux, ou bien il riait aux éclats, d'un rire sonore, juste et extraordinairement séduisant. Sa beauté originale m'avait frappé dès le premier coup d'œil. Je me sentais irrésistiblement attiré vers lui. Il me suffisait de le voir pour être heureux, mais toutes les forces de mon âme étaient concentrées dans le désir de ce bonheur. Lorsqu'il m'arrivait de rester trois ou quatre jours sans le voir, je commençais à m'ennuyer et je devenais triste à pleurer. Endormi ou éveillé, je ne rêvais qu'à lui. Je me couchais en souhaitant de rêver à lui; je fermais les yeux, je le voyais, et je cherchais à retenir cette vision chérie, la plus délicieuse des jouissances. Je n'aurais confié à personne au monde ce que j'éprouvais : mon sentiment m'était trop cher. Quant à lui, soit qu'il trouvât ennuyeux de rencontrer perpétuellement mes yeux inquiets fixés sur lui, soit, plus simplement, que je ne lui inspirasse aucune sympathie, il aimait beaucoup mieux jouer et causer avec Volodia qu'avec moi. J'étais néanmoins satisfait. Je ne désirais rien, je n'exigeais rien, j'étais prêt à tout lui sacrifier.

L'attrait passionné qu'il exerçait sur moi se mélangeait d'un autre sentiment non moins violent : la crainte de lui faire de la peine, de le froisser en quelque chose, de lui déplaire. C'était peut-être l'expression hautaine de sa physionomie, peut-être le prix exagéré que la honte de

Digitized by Google

ma laideur me faisait attacher à la beauté chez les autres, peut-être, et c'est le plus probable, l'effet infaillible de l'affection : en tout cas, ma crainte était égale à ma tendresse.

La première fois que Serge m'adressa la parole, je demeurai tellement étourdi de ce bonheur inattendu, que je pâlis, rougis et ne pus proférer un mot. Il avait la mauvaise habitude, quand il réfléchissait, de regarder fixement le même point, en clignotant des yeux et en grimaçant avec son nez et ses sourcils. On s'accordait à trouver que cela le gâtait. Pour moi, ce tic me parut si joli, que je me mis involontairement à l'imiter; quelques jours après notre première rencontre avec les Ivine, grand'mère demanda si j'avais mal aux yeux et pourquoi je clignotais comme une chouette. Jamais un mot affectueux ne fut prononcé entre Serge et moi. Il sentait son pouvoir et il l'exerçait inconsciemment, mais tyranniquement. Moi, quelque envie que j'eusse de lui dire tout ce que j'avais dans le cœur, je le craignais trop pour oser parler, je m'efforçais de paraitre indifférent et je me soumettais avec résignation. Sa domination me semblait parfois lourde, insupportable; mais j'étais incapable de la secouer.

Je ne puis penser sans tristesse à ces sentiments frais et purs, à cette tendresse immense et désintéressée, qui mourut sans s'être épanchée et sans avoir éveillé d'écho.

Chose singulière! quand j'étais enfant, je tâchais de ressembler aux grands; et dès que j'ai été grand, j'ai eu envie de ressembler aux petits. Que de fois, dans mes relations avec Serge, la crainte d'avoir l'air enfant m'a fait refouler mes sentiments et m'a rendu hypocrite! Non seulement je n'osais pas l'embrasser, quoique j'en eusse parfois une envie extrême, ni le prendre par la main, ni lui dire que j'étais content de le voir, mais je n'osais pas l'appeler par son petit nom de Sérioja, et je lui disais toujours Serge; c'était établi ainsi entre nous. Toute marque

Digitized by Google

de sensibilité nous paraissait *enfant*. Nous n'avions pas encore traversé les expériences amères qui rendent les grandes personnes prudentes et réservées dans leurs relations, et nous nous privions des joies innocentes des douces amitiés d'enfance, uniquement pour le singulier plaisir de contrefaire *les grands*.

Je courus au-devant des Ivine jusque dans l'antichambre, je leur dis bonjour et je me précipitai à corps perdu chez grand'mère, à qui j'annonçai leur arrivée du même ton et de la même figure que si cette nouvelle devait rendre grand'mère profondément heureuse. Je les suivis ensuite au salon, sans quitter Serge du regard et sans perdre un de ses mouvements. Lorsque grand'mère fixa sur lui ses yeux perçants, en disant qu'il avait beaucoup grandi, je ressentis le mélange de crainte et d'espoir de l'artiste dont l'œuvre est soumise à un juge respecté, et qui attend son verdict.

Nous allâmes jouer. Serge tomba en courant et se cogna le genou si fort, que je crus qu'il se l'était cassé. Non seulement il ne pleura pas, mais il se remit à jouer comme si de rien n'était. Je ne saurais exprimer l'effet que me produisit cet héroïsme. J'eus bientôt une autre occasion d'admirer encore plus son courage et la fermeté extraordinaire de son caractère.

Iline Grapp était aussi venu jouer avec nous. Iline était fils d'un étranger pauvre, à qui mon grand-père avait jadis rendu service et qui se faisait à présent un devoir de nous envoyer très souvent son fils. S'il se figurait que ce dernier pût retirer honneur ou plaisir de notre connaissance, il se trompait entièrement. Non seulement nous n'étions pas aimables pour le jeune Grapp, mais nous ne nous occupions de lui que pour nous en moquer. Il avait treize ans; il était grand, maigre, pâle, avec une vilaine figure d'oiseau et une expression débonnaire et humble. Ses vêtements étaient très pauvres, mais il mettait toujours tant de pommade, que nous prétendions qu'elle fondait,

Digitized by Google

les jours de soleil, et coulait dans son cou. Quand je pense maintenant à Grapp, je me dis que c'était un très bon petit garçon, doux et serviable; dans ce temps-là, il me faisait l'effet d'un de ces êtres méprisables qui ne méritent même pas qu'on les plaigne et qu'on pense à eux.

Nous étions en train de nous livrer à divers exercices gymnastiques. Iline nous considérait avec un sourire d'admiration timide, et, toutes les fois que nous lui proposions d'essayer de nous imiter, il refusait, en disant qu'il n'avait aucune force. A l'un de ces refus, Serge alla à lui : « Pourquoi est-ce qu'il ne veut rien faire? Quelle fille!.... Il faut qu'il se tienne sur la tête! »

Et Serge le saisit par le bras.

« Oui! oui, sur la tête! criâmes-nous en entourant Iline, qui eut peur et pâlit.

— Laissez-moi! vous déchirez ma veste! » criait la pauvre victime.

Ses cris ne firent que nous exciter davantage. Nous nous tordions de rire. La veste d'Iline craquait sur toutes les coutures. Nous lui mîmes la tête sur un dictionnaire, l'empoignâmes par ses pauvres jambes maigres et le soulevâmes les pieds en l'air.

Il arriva que tout à coup nos rires bruyants s'arrêtèrent. Il se fit dans la chambre un si profond silence, qu'on n'entendait que la respiration oppressée du malheureux Grapp. En cet instant je n'étais plus bien sûr que ce fût très drôle et très amusant. Nous le lachâmes, il tomba, et tout ce qu'il put dire à travers ses larmes fut : « Pourquoi me tourmentez-vous? »

Quand nous vîmes cette figure lamentable, bouffie à force de pleurer, ces cheveux en désordre, ces pantalons remontés et découvrant des tiges de bottes sales, nous éprouvâmes un certain malaise; nous nous taisions tous avec des sourires contraints.

Serge, à qui Iline, en se débattant, avait donné un coup de pied dans l'œil, fut le premier à se remettre.

Digitized by Google

« Vieille femme, va! chiffon! dit-il en le poussant du pied. On ne peut pas plaisanter avec lui.

— Tu es un méchant! dit Iline en sanglotant.

— Ah! on donne des coups de pied et on se plaint! cria Serge en saisissant le dictionnaire et en le brandissant. Tiens! attrape! »

Je regardais avec compassion le pauvre petit, toujours étendu à terre. Il se protégeait la figure avec les mains et pleurait si fort, qu'on aurait dit qu'il allait expirer dans une convulsion.

« O Serge! dis-je, pourquoi as-tu fait cela?

— Bon!.... Est-ce que j'ai pleuré, moi, quand je me suis presque cassé la jambe? »

C'est vrai, pensai-je, Grapp n'est qu'un pleurnicheur; mais Serge, en voilà un qui est brave!.. Est-il brave!

Il ne me vint pas à l'esprit que le pauvre petit pleurait moins de la douleur physique que de l'idée que cinq enfants, vers lesquels il se sentait peut-être attiré, se liguaient, sans aucune espèce de raison, pour le haïr et le persécuter.

Je ne m'explique vraiment pas ma cruauté en cette circonstance. Comment n'ai-je pas été à lui? Comment ne l'ai-je pas défendu et consolé? Qu'était devenue la compassion qui me faisait pleurer à chaudes larmes au spectacle d'un jeune choucas tombé de son nid, ou d'un chien nouveau-né qu'on allait jeter, ou d'une poule que le marmiton emportait pour la mettre au pot?

Ce précieux sentiment était-il étouffé par ma passion pour Serge et par le désir de lui paraître aussi déterminé que lui? Triste passion et triste désir! c'est à eux que je dois les seules taches des pages où j'inscris mes souvenirs d'enfance.

Digitized by Google

XV

ARRIVÉE DES INVITÉS

On attendait beaucoup de monde pour le soir. Il était aisé de le deviner à l'agitation qui régnait à l'office et au brillant éclairage qui donnait une physionomie nouvelle et un air de fête aux objets familiers du salon et de la grande salle. D'ailleurs le prince Ivan Ivanovitch avait envoyé sa musique, et il était clair que ce n'était pas pour rien.

Chaque fois que j'entendais une voiture, je me précipitais à la fenêtre, je plaçais mes mains, en abat-jour, sur mes deux tempes, et je regardais dans la rue, le nez collé aux vitres, avec curiosité et impatience. Au premier moment, tout paraissait noir. Peu à peu notre vieille connaissance, la petite boutique d'en face, émergeait de l'obscurité avec sa lanterne. C'était ensuite le tour de la grande maison à côté, avec ses deux fenêtres du bas éclairées. Enfin, du milieu de la rue se profilait quelque misérable traineau de louage, ou un cocher rentrant chez lui à pied.

Une voiture vint enfin se ranger devant le perron. Convaincu que c'étaient les Ivine, qui avaient promis de venir de bonne heure, je courus à leur rencontre jusque dans l'antichambre. Au lieu des Ivine, derrière le bras en livrée qui ouvrait la porte apparurent deux personnes du sexe féminin : l'une, grande, enveloppée dans un manteau bleu à col de zibeline; l'autre, petite, tout emmitouflée dans un châle vert d'où ne sortaient que deux petits pieds dans de petites bottes fourrées. Je crus de mon devoir de faire un salut, mais la petite personne alla se placer devant la grande sans prêter aucune attention à ma présence et resta immobile. La grande dénoua le mouchoir qui enveloppait la tête de la petite et défit le châle. Quand le laquais eut pris ces objets et ôté les petites

Digitized by Google

bottes fourrées, à la place de la personne emmitouflée apparut une ravissante fillette d'une douzaine d'années, en robe de mousseline courte et décolletée et en pantalon blanc.

Elle avait de mignons petits souliers noirs et un velours noir à son cou blanc. Sa petite tête était toute frisée, et ses boucles châtaines seyaient si bien à son charmant visage et à ses épaules nues, que Karl Ivanovitch lui-même n'aurait jamais pu me faire croire que ses cheveux frisaient parce qu'ils avaient été toute la journée en papillotes dans des morceaux de la *Gazette de Moscou* et parce qu'on les avait pressés avec un fer chaud. Pour moi, elle avait dû naitre avec cette tête frisée.

Les yeux étaient ce qui frappait dans sa figure. Ils étaient immenses, bombés, très couverts, et leur grandeur formait un contraste singulier, mais agréable, avec la petitesse de la bouche. Les lèvres étaient serrées, et le regard, dont l'expression sérieuse se communiquait à la physionomie tout entière, en faisait un de ces visages de qui l'on n'attend point de sourire et dont le sourire est d'autant plus ensorcelant.

Je me glissai dans la salle en évitant d'attirer l'attention et je jugeai indispensable de me promener de long en large, de l'air d'un homme absorbé qui ne s'aperçoit pas du tout qu'il arrive du monde. Quand les invitées furent à la moitié de la salle, je feignis de sortir tout à coup de ma rêverie, fis la révérence et expliquai que ma grand'-mère était dans le salon. Mme Valakhine m'adressa un signe de tête bienveillant. Sa figure me plut beaucoup, parce que je lui trouvai une grande ressemblance avec sa fille Sonia.

Grand'mère parut ravie de voir Sonia. Elle la fit approcher, arrangea une boucle qui s'entêtait à retomber sur son front et dit en la regardant fixement : « Quelle charmante enfant ! » Sonia sourit, rougit et devint si jolie, que je rougis aussi en la regardant.

Digitized by Google

« J'espère que tu ne t'ennuieras pas chez moi, ma mignonne, dit grand'mère en la prenant par le menton et en relevant sa petite figure. Je te prie de bien t'amuser et de beaucoup danser. Nous avons déjà une dame et deux cavaliers, » ajouta-t-elle en s'adressant à Mme Valakhine et en me touchant de la main.

Ce rapprochement me fut si agréable, que je rougis de nouveau.

Sentant ma timidité s'accroître et entendant arriver une autre voiture, je crus devoir m'éloigner. Je trouvai dans l'antichambre la princesse Kornakof, avec son fils et un nombre invraisemblable de filles. Celles-ci avaient toutes la même figure; elles ressemblaient toutes à leur mère et étaient toutes laides; grâce à cette similitude, aucune n'attirait l'attention. Lorsqu'elles eurent ôté leurs manteaux et leurs boas, elles se mirent soudain à babiller toutes à la fois, avec de petites voix grêles, et à rire — probablement de se voir si nombreuses. Le fils, Étienne, était un garçon de quinze ans, grand et bien en chair, avec un visage défait, des yeux creusés et cernés, des pieds et des mains énormes pour son âge. Il était gauche et avait une voix désagréable et inégale, mais paraissait enchanté de lui. C'était tout à fait ainsi que je me représentais un garçon à qui l'on donne le fouet.

Nous restâmes assez longtemps debout, l'un en face de l'autre, ne disant rien et nous considérant attentivement. Nous fîmes ensuite un mouvement en avant, comme pour nous embrasser, mais, nous étant encore regardés les yeux dans les yeux, nous nous ravisâmes. Quand les robes de toutes les sœurs passèrent devant nous avec un froufrou, je demandai à Étienne, pour entamer la conversation, s'ils n'avaient pas été bien serrés dans la voiture.

« Je n'en sais rien, me répondit-il négligemment. Je ne vais jamais dans la voiture, parce que maman sait que ça me donne tout de suite mal au cœur. Quand nous sortons le soir, je vais toujours sur le siège, c'est bien plus amu-

Digitized by Google

sant; on voit tout, et Philippe me laisse conduire. Quelquefois je prends le fouet. Et les passants, vous savez? quelquefois... Il fit un geste expressif. — C'est si amusant!

— Excellence, dit un laquais en entrant, Philippe demande où vous avez mis le fouet.

— Comment! où je l'ai mis? Je le lui ai rendu.

— Il dit que non.

— Alors je l'ai accroché à la lanterne.

— Philippe dit que non, et vous feriez mieux de dire que vous l'avez pris et que vous l'avez perdu; sans ça, Philippe sera obligé de payer vos polissonneries de son argent, » continua le laquais irrité, en s'animant de plus en plus.

Cet homme avait un air respectable et hargneux. A la chaleur avec laquelle il prenait le parti de Philippe, on sentait qu'il était décidé à tirer, à tout prix, cette affaire au clair. Par un sentiment spontané de délicatesse, je me retirai à l'écart en feignant de ne rien voir ni entendre. Les laquais qui se trouvaient dans l'antichambre agirent d'une façon tout opposée. Ils se rapprochèrent et regardèrent le vieux serviteur d'un air approbateur.

« Eh bien! c'est bon; je l'ai perdu, dit Étienne en éludant d'autres explications. Je lui payerai son fouet. C'est à crever de rire, ajouta-t-il en venant à moi et en m'entraînant vers le salon.

— S'il vous plaît, barine, avec quoi est-ce que vous payerez? Je sais comment vous payez, moi. En huit mois, vous avez donné vingt kopeks en tout à Maria Vasilevna, à moi autant en deux ans, à Pierre....

— Veux-tu te taire! cria le jeune prince en pâlissant de colère. Je le dirai!

— Je le dirai, je le dirai! fit le laquais. Ça n'est pas bien, Excellence! » cria-t-il avec un redoublement d'énergie au moment où nous entrions dans la salle, et il emporta les manteaux.

« Il a raison! » dit derrière nous, d'un ton approbateur, une voix venue de l'antichambre.

Digitized by Google

Grand'mère avait un talent à part pour exprimer sa façon de penser sur les gens par la manière de distribuer et d'accentuer les *tu* et les *vous*. Lorsqu'elle employait le singulier ou le pluriel au rebours de l'usage reçu, ces nuances prenaient dans sa bouche une signification toute particulière. Quand le jeune prince vint la saluer, elle lui adressa quelques mots en lui disant *vous*, et le toisa avec un tel mépris, qu'à sa place je n'aurais su où me mettre. Mais Etienne était d'une autre pâte. Il ne fit aucune attention ni à l'accueil de grand'mère ni à elle-même, et salua toute la compagnie, sinon gracieusement, du moins d'un air très dégagé.

Sonia absorbait toute mon attention. Je me souviens que lorsque nous causions, Volodia, Étienne et moi, dans un endroit de la salle d'où nous apercevions Sonia et d'où elle-même pouvait nous voir et nous entendre, j'avais du plaisir à parler; m'arrivait-il de dire une chose qui me semblait drôle ou crâne, j'élevais la voix et je lançais des coups d'œil par la porte du salon; lorsque, au contraire, nous nous trouvions dans un endroit d'où l'on ne pouvait ni nous voir ni nous entendre du salon, je ne prenais plus aucun plaisir à la conversation et je me taisais.

Le salon et la salle se remplirent peu à peu. Ainsi qu'il arrive toujours aux bals d'enfants, il se trouvait parmi les invités quelques grands enfants qui n'avaient pas voulu perdre une occasion de s'amuser et qui ne dansaient soi-disant que pour faire plaisir à la maîtresse de maison.

Quand les Ivine arrivèrent, au lieu du plaisir que me causait d'ordinaire l'apparition de Serge, j'éprouvai une sorte d'irritation singulière de ce qu'il allait voir Sonia et en être vu.

Digitized by Google

XVI

AVANT LA MAZURKE

« Ah! il parait qu'on va danser chez vous, dit Serge en sortant du salon et en tirant de sa poche une paire de gants de peau tout neufs. Il faut mettre des gants. »

« Comment faire? pensai-je. Nous n'avons pas de gants. Il faut monter en chercher. »

Mais j'eus beau mettre les commodes sens dessus dessous, j'y trouvai en tout : dans l'une, nos gants de voyage en laine verte; dans l'autre, un gant de peau qui ne pouvait me servir à rien, pour trois raisons : premièrement, il était très vieux et très sale; secondement, il était trop grand pour moi; troisièmement, il y manquait le doigt du milieu, que Karl Ivanovitch avait coupé, il y avait très longtemps, pour s'en faire un doigtier, un jour où il avait eu mal à la main. Je mis pourtant ce reste de gant et je considérai fixement mon doigt du milieu, qui était invariablement plein d'encre.

« Si Nathalie Savichna était ici, on trouverait des gants dans ses coffres. Impossible de descendre comme ça : si l'on me demande pourquoi je ne danse pas, qu'est-ce que je répondrai? Impossible de rester ici; on s'apercevra en bas que je n'y suis pas. Que faire? dis-je en agitant les mains.

« Qu'est-ce que tu fais ici? demanda Volodia, qui entra en courant. Viens vite inviter une danseuse..... on va commencer.

— Volodia, dis-je en lui montrant ma main, dont deux doigts sortaient par le trou du gant sale, et en prenant une voix qui trahissait une situation désespérée : Volodia, tu n'as pas pensé à cela!

— A quoi? fit-il impatiemment. Ah! aux gants, ajouta-t-

Digitized by Google

il avec la plus parfaite indifférence en regardant ma main. C'est vrai, nous n'en avons pas; il faudra demander à grand'mère..... Qu'est-ce qu'elle va dire? » Et, sans plus y penser, il redescendit en courant.

Le sang-froid avec lequel il traitait une circonstance qui me paraissait si importante me calma. Je me rendis en hâte au salon, oubliant complètement l'affreux gant passé à ma main gauche.

Je m'approchai avec précaution du fauteuil de grand'-mère, la tirai légèrement par son mantelet et lui dis tout bas : « Grand'mère! Comment faire? nous n'avons pas de gants!

— Quoi, mon ami?

— Nous n'avons pas de gants, répétai-je en me rapprochant insensiblement et en posant mes deux mains sur le bras du fauteuil.

— Eh bien! et ça? dit-elle en me saisissant tout à coup la main gauche. — Voyez, ma chère, continua-t-elle en s'adressant à Mme Valakhine, voyez comme ce jeune homme s'est fait élégant pour danser avec votre fille. »

Grand'mère me tenait vigoureusement et regardait gravement les assistants d'un air interrogateur. Elle ne me lâcha que lorsque la curiosité de tous les invités fut satisfaite et l'éclat de rire général.

J'aurais été profondément mortifié d'être vu par Serge dans cette situation, tout décomposé de honte et faisant de vains efforts pour retirer ma main; mais je n'éprouvai aucun embarras vis-à-vis de Sonia, qui riait si fort qu'elle en pleurait et que ses boucles dansaient autour de sa petite figure empourprée. Je compris que son rire était trop franc pour être méchant; au contraire, le fait que nous riions ensemble en nous regardant constituait un rapprochement. L'épisode du gant, qui aurait pu mal tourner, eut l'avantage de me mettre à mon aise avec la société du salon, qui m'avait toujours paru horriblement effrayante. Dans la salle, je n'étais pas le moins du monde intimidé.

Digitized by Google

Les souffrances des gens timides proviennent de ce qu'ils ignorent l'impression qu'ils ont produite. Dès que cette impression, quelle qu'elle soit, s'est manifestée clairement, la souffrance cesse.

Était-elle gentille, Sonia Valakhine, pendant qu'elle me faisait vis-à-vis dans un quadrille avec ce lourdaud de Kornakof! Avec quel joli sourire elle me donnait sa petite main en faisant la chaine! Comme ses boucles châtaines sautaient gentiment, en mesure, sur sa petite tête, et comme ses petits pieds faisaient naïvement les jetés-assemblés! A la quatrième figure, quand ma danseuse traversa et que je me préparai à faire cavalier seul, Sonia serra les lèvres d'un air sérieux et détourna la tête, tandis que j'attendais le moment de partir en mesure. Mais elle avait tort d'avoir peur pour moi. Je fis hardiment chassé en avant, chassé en arrière, balancé, et, en m'approchant d'elle, je lui montrai gaiement le gant, avec deux doigts sortant par le trou. Elle éclata de rire de tout son cœur et ses petits pieds glissèrent encore plus gracieusement sur le parquet. Je me rappelle aussi qu'au moment où nous faisions le rond, en nous tenant tous par la main, elle se pencha et frotta son petit bout de nez avec son gant, sans me lâcher. Je vois tout cela comme si j'y étais, et j'entends le quadrille aux sons duquel ces choses se passaient.

Je dansais la seconde contredanse avec Sonia. Quand je fus en place, à côté d'elle, je me sentis atrocement embarrassé. Je ne savais absolument pas de quoi lui parler. Mon silence devenant par trop prolongé, j'eus peur qu'elle ne me prît pour un sot et je résolus de la tirer à tout prix d'une semblable erreur.

« Vous êtes une habitante de Moscou? » lui dis-je en français. Ayant reçu une réponse affirmative, je poursuivis : « Moi, je n'ai encore jamais fréquenté la capitale. »

Je comptais beaucoup sur l'effet du mot « fréquenter » ; toutefois je sentais qu'après ce début brillant, qui montrait

Digitized by Google

combien j'étais fort en français, il me serait impossible de maintenir la conversation au même diapason. Ce n'était pas encore, de longtemps, notre tour de danser, et le silence avait recommencé. Je la regardais avec inquiétude, désireux de savoir quelle impression je produisais et attendant qu'elle vînt à mon secours. « Où avez-vous trouvé ce drôle de gant? » demanda-t-elle tout à coup, et cette question me causa un plaisir et un soulagement extrêmes. Je lui expliquai que le gant appartenait à Karl Ivanitch et je m'étendis avec une certaine ironie sur la personne de Karl Ivanitch. Je racontai combien il était grotesque quand il ôtait sa calotte rouge; comment il était tombé un jour de cheval avec sa redingote verte, juste dans une mare, etc. Le quadrille passa comme un éclair. Tout cela était à merveille, mais pourquoi est-ce que je me moquais de Karl Ivanitch? Aurais-je perdu la bonne opinion de Sonia, si j'avais parlé de lui avec l'affection et le respect qu'il m'inspirait?

Quand la contredanse fut finie, Sonia me dit « merci » si gentiment, qu'elle n'aurait pas pris un autre ton si elle m'avait dû de la reconnaissance. J'étais dans l'enthousiasme, hors de moi de joie, je ne me reconnaissais pas : où avais-je pris cette hardiesse, cette assurance, cette audace même? « Rien au monde ne pourrait m'intimider, pensais-je en me promenant avec insouciance dans la salle; je suis prêt à tout! »

Serge me proposa de lui faire vis-à-vis. « Bon, lui dis-je; je n'ai pas de danseuse, mais j'en trouverai une. » Je parcourus la salle d'un regard résolu. Il ne restait plus de danseuse, excepté une grande demoiselle, debout à la porte du salon. Un grand jeune homme s'approchait d'elle, évidemment pour l'inviter; il n'était plus qu'à deux pas, et j'étais à l'autre bout de la salle. Je glissai gracieusement sur le parquet, je volai, je fus devant elle en un clin d'œil, lui fis une révérence et la priai d'une voix ferme de m'accorder la contredanse. La grande demoiselle sourit

Digitized by Google

d'un air protecteur, me donna la main, et le jeune homme resta sans danseuse.

J'avais tellement la conscience de ma force, que je ne fis aucune attention au dépit du jeune homme. Je sus ensuite qu'il avait demandé qui était ce petit garçon ébouriffé qui lui avait pris sa danseuse sous son nez.

XVII

LA MAZURKE

Le jeune homme à qui j'avais pris sa danseuse était du premier couple de la mazurke. Il s'élança de sa place, tenant sa danseuse par la main, et, au lieu d'exécuter le « pas de Basques », comme Mimi nous l'avait enseigné, il se contenta de courir en avant. Parvenu à l'angle opposé de la salle, il s'arrêta, écarta les pieds, frappa le parquet du talon, se retourna, fit un petit saut et reprit sa course.

Je n'avais pas de danseuse pour la mazurke. Je m'étais assis derrière le grand fauteuil de grand'mère et je regardais.

« Qu'est-ce qu'il fait donc? me disais-je. Ce n'est pas du tout ce que Mimi nous a appris. Elle assurait que tout le monde danse la mazurke sur la pointe des pieds, en glissant et en faisant des ronds de jambe; mais ce n'est pas du tout ça. Les Ivine, Étienne, ils dansent tous, et personne ne fait le « pas de Basques »; et Volodia a adopté la nouvelle manière. Ce n'est pas laid!.... Comme Sonia est délicieuse! Ah! c'est son tour..... » J'étais parfaitement heureux.

La mazurke tirait à sa fin. Quelques personnes âgées vinrent prendre congé de grand'mère et s'en allèrent. Les laquais traversaient la salle en évitant les danseurs et portaient avec précaution de quoi mettre le couvert dans les pièces du fond. Grand'mère était visiblement fatiguée,

Digitized by Google

ne parlait qu'à contre-cœur et d'un ton trainant. Les musiciens recommençaient languissamment, pour la trentième fois, le même motif. La grande demoiselle avec qui j'avais dansé faisait la figure. Elle m'aperçut, sourit perfidement et vint à moi, sans doute pour faire plaisir à grand'mère, en amenant Sonia et l'une des innombrables Kornakof.

« Rose ou ortie? me demanda-t-elle.

— Ah! tu es là? fit grand'mère en se retournant sur son fauteuil. Va, mon ami, va. »

J'avais plus envie de me cacher sous le fauteuil de grand'mère que d'aller; mais comment refuser? Je me levai, répondis : « Rose, » et regardai timidement Sonia. Je n'avais pas eu le temps de me reconnaitre qu'une main gantée de blanc se trouvait dans la mienne et que la jeune princesse Kornakof se mettait en mouvement avec le sourire le plus engageant; elle ne se doutait pas que je ne savais absolument que faire de mes jambes.

Je savais que le « pas de Basques » n'était pas à propos et qu'il pourrait même m'attirer un affront; néanmoins, l'air connu de la mazurke produisant sur mes nerfs auditifs une excitation familière, l'oreille transmit cette excitation aux jambes, qui se mirent involontairement à exécuter sur la pointe des pieds le pas fatal, avec glissades et ronds de jambe. On me considérait avec étonnement. En ligne droite, cela allait encore, mais je m'aperçus qu'au tournant, si je ne faisais pas attention, je me trouverais inévitablement en avant de ma danseuse. Pour éviter ce désagrément, je m'arrêtai, avec l'intention d'imiter ce que j'avais vu faire si élégamment au jeune homme du premier couple. Mais au moment même où j'allais sauter, la jeune princesse tourna précipitamment autour de moi et se mit à contempler mes pieds d'un air de curiosité bête et d'étonnement. Cela me perdit. Je me troublai au point qu'au lieu de danser je piétinais sur place, de la manière la plus bizarre et pas même en mesure. Cela ne

Digitized by Google

ressemblait à rien, et je finis par m'arrêter tout à fait. Tout le monde me regardait, qui avec surprise, qui avec curiosité, qui d'un air railleur, qui avec compassion; ma grand'-mère seule regardait avec une indifférence complète.

« Il ne fallait pas danser, si vous ne saviez pas! » dit derrière moi la voix irritée de papa, et, m'ayant écarté, il prit la main de ma danseuse, fit avec elle un tour à l'ancienne mode, ce qui lui valut un succès général, et la reconduisit à sa place. Au même instant, la mazurke finit.

« Mon Dieu! pourquoi me punis-tu si cruellement! »

. . . . . .

« Tout le monde me méprise et me méprisera toujours... Toutes les routes me sont fermées désormais : amitié, amour, honneurs...., tout est perdu pour moi!!! Pourquoi Volodia me faisait-il des signes que tout le monde voyait et qui ne pouvaient me servir à rien? pourquoi cette affreuse princesse regardait-elle comme ça mes pieds? pourquoi Sonia..... elle est bien gentille, mais pourquoi souriait-elle? pourquoi papa a-t-il rougi et m'a-t-il pris par le bras? Est-ce qu'il aurait honte de moi? Oh, c'est affreux! Si petite maman était là, elle ne rougirait pas de son petit Nicolas!.... » Mon imagination vole au loin vers cette chère image. Je revois la prairie devant la maison, les grands tilleuls du jardin, l'étang transparent sur lequel les hirondelles volent en rond, le ciel bleu semé de nuages blancs et diaphanes, les meulettes odorantes de foin nouveau, et beaucoup d'autres images paisibles, aux belles couleurs, qui flottent dans mon imagination troublée.

XVIII

APRÈS LA MAZURKE

Au souper, le jeune homme à qui j'avais pris sa danseuse se plaça avec nous à la table des enfants. Il s'occu-

Digitized by Google

pait de moi d'une manière qui m'aurait infiniment flatté si j'avais pu être sensible à quelque chose après le malheur qui m'était arrivé. On aurait dit qu'il voulait à tout prix me remettre en train; il me faisait des agaceries, me traitait de luron, profitait des instants où les grandes personnes ne nous regardaient pas pour me verser des vins variés, qu'il me forçait à boire. A la fin du souper, quand le maître d'hôtel s'approcha avec une bouteille de champagne enveloppée dans une serviette et ne m'en versa qu'une goutte, le jeune homme insista pour qu'il remplit la coupe et me la fit boire d'un trait. Je sentis une chaleur agréable dans tout mon corps, mon cœur se remplit de tendresse pour mon gai protecteur et je me mis à rire aux éclats.

Tout à coup la musique joua le « grand-père », et on se leva de table. Ce fut la fin de ma liaison avec le jeune homme. Il alla rejoindre les grands, et moi, n'osant le suivre, j'allai écouter ce que Mme Valakhine disait à sa fille.

« Encore une petite demi-heure, disait Sonia d'un ton persuasif.

— C'est vraiment impossible, mon ange.

— Je t'en prie, fais cela pour moi, insistait-elle d'une voix caressante.

— Est-ce que tu seras contente si je suis malade demain? demanda Mme Valakhine, et elle eut l'imprudence de sourire.

— Tu veux bien! nous restons? cria Sonia en sautant de joie.

— Il faut bien faire ce que tu veux. Allons, va danser... tiens, voilà un cavalier, » dit-elle en me montrant.

Sonia me donna la main et nous courûmes vers la salle.

Le vin que j'avais bu, joint à la présence de Sonia et à sa gaieté, me fit complètement oublier le triste dénouement de la mazurke. J'exécutais les pas les plus comiques. Tantôt j'imitais le cheval et j'allais au petit trot en rele-

Digitized by Google

vant fièrement les pieds, tantôt je piétinais en faisant le bélier qui tient tête à un chien; et je riais de tout mon cœur, sans m'inquiéter le moins du monde de ce que pensaient les spectateurs. Sonia ne cessait pas non plus de rire. Nous tournions en rond, en nous tenant par les mains, et elle riait. Nous regardions un vieux barine, qui enjambait lentement, comme si c'était un gros obstacle, un mouchoir tombé, et elle éclatait. Je sautais au plafond pour montrer mon agilité, et elle se tordait.

En traversant le cabinet de grand'mère, je jetai un coup d'œil dans le miroir. J'étais en nage, tout ébouriffé, mes cheveux se tenaient plus en l'air que jamais. Avec cela, ma figure avait une si bonne expression, un tel air de santé et de joie, que je me plus.

« Si j'étais toujours comme en ce moment, pensais-je, je pourrais tout de même plaire. »

Mais quand je reportai mes yeux sur le joli visage de ma danseuse, j'y vis une beauté si délicate et si exquise, jointe à cette même expression de santé, de gaieté et d'insouciance qui m'avait plu chez moi, que je devins furieux contre moi-même : je compris l'absurdité d'espérer que *moi* je pourrais attirer l'attention d'une créature aussi merveilleuse.

Non seulement je n'espérais pas de retour, mais je n'y pensais même pas : mon âme n'en avait pas besoin pour déborder de bonheur. Je ne savais pas qu'au delà du sentiment de l'amour, qui inondait mon cœur de délices, il existe encore un bonheur plus grand, qu'on peut souhaiter quelque chose de plus que de ne jamais cesser d'aimer. J'étais content ainsi. Mon cœur battait comme celui d'un pigeon, le sang y affluait sans cesse et j'avais envie de pleurer.

Nous suivions le corridor. En passant devant le cabinet noir de dessous l'escalier, je le regardai et je pensai : quel bonheur, si je pouvais vivre toute ma vie avec elle dans ce cabinet noir! sans que personne sache que nous sommes là!

Digitized by Google

« N'est-ce pas qu'on s'amuse bien, ce soir? » dis-je d'une voix basse et tremblante, et je pressai le pas, effrayé moins de ce que j'avais dit que de ce que j'aurais voulu dire.

— Oh! oui... beaucoup! répondit-elle en tournant sa petite tête vers moi avec une expression si franche et si bonne, que ma peur s'en alla.

— Surtout depuis le souper..... Si vous saviez combien je suis fâché (je voulais dire « triste », mais je n'osai pas) de penser que vous allez vous en aller et que nous ne nous reverrons plus.

— Pourquoi ne plus nous revoir? dit-elle en regardant fixement le bout de ses souliers et en traînant son petit doigt sur un paravent en grillage devant lequel nous passions. Tous les mardis et les vendredis, nous allons nous promener en voiture, maman et moi, sur le boulevard Tverskoë. Est-ce que vous n'allez pas vous promener?

— Nous demanderons certainement à y aller le mardi, et si on ne me le permet pas, je me sauverai tout seul, nu-tête. Je sais le chemin.

— Savez-vous une chose? dit tout à coup Sonia. Il y a des garçons qui viennent à la maison, et je leur dis toujours *tu*. Disons-nous aussi *tu*. Veux-tu? » ajouta-t-elle en secouant la tête et en me regardant droit dans les yeux.

A cet instant, nous entrions dans la salle, où commençait une autre partie, très animée, du « grand-père ».

« Dans...ez-le avec moi, dis-je, profitant d'un moment où la musique et le bruit pouvaient couvrir ma voix.

— Dans*e*, pas *dansez*, » dit Sonia, et elle éclata de rire.

Le « grand-père » s'acheva sans que j'eusse réussi à placer une seule phrase avec *tu*, bien que je n'eusse pas cessé d'en inventer où *tu* revenait plusieurs fois. L'audace me manqua. « Veux-tu? Dans*e* », ces mots me résonnaient dans les oreilles et me grisaient. Je ne voyais rien ni personne, excepté Sonia. Je vis qu'on retroussait ses cheveux bouclés et qu'on les ramenait derrière

Digitized by Google

les oreilles, découvrant ainsi les tempes et une partie de front que je n'avais pas encore vues. Je vis qu'on l'enveloppait de la tête aux pieds dans le châle vert, de sorte qu'on n'apercevait plus que son petit bout de nez. Je remarquai que si elle n'avait pas fait, de ses petits doigts roses, une ouverture en face de la bouche, elle aurait sûrement étouffé. Je vis qu'en descendant l'escalier derrière sa mère elle se retourna vivement de notre côté, fit un signe de tête et disparut par la porte.

Volodia, les Ivine, le jeune prince, nous étions tous amoureux de Sonia, nous étions tous sur l'escalier à la suivre des yeux. Auquel de nous s'adressait le signe de tête, je l'ignore; mais, en cet instant, j'étais fermement convaincu qu'il m'était destiné.

En disant adieu aux Ivine, ce fut avec une parfaite liberté d'esprit et même une certaine froideur que je parlai à Serge et lui serrai la main. S'il comprit qu'à dater de ce jour il avait perdu et mon amitié et son empire sur moi, il est évident qu'il le regretta, quoiqu'il s'efforçât de manifester une indifférence complète.

Pour la première fois de ma vie, j'avais varié dans mes affections et, pour la première fois, je sentais la douceur du changement. Il me paraissait délicieux de troquer un attachement passé à l'état d'habitude et, pour ainsi dire, rebattu, contre un amour frais, plein de mystère et d'inconnu. En outre, cesser d'aimer et commencer à aimer, le tout à la fois, c'est aimer deux fois plus fort qu'auparavant.

XIX

DANS MON LIT

« Comment ai-je pu aimer Serge si passionnément et si longtemps? me disais-je une fois couché. — Non! il n'a

Digitized by Google

jamais compris, ni apprécié, ni mérité mon affection... et Sonia? Est-elle délicieuse! *Veux-tu?... A toi de commencer.* »

Je bondis à quatre pattes, en me représentant avec vivacité sa petite figure, je tirai le couvre-pieds par-dessus ma tête, m'enroulai dedans de façon à ne pas laisser une seule ouverture et me recouchai. Je sentis une chaleur agréable et je me perdis dans des rêves et des souvenirs délicieux. Mes yeux regardaient fixement la doublure du couvre-pieds piqué, et je *la* voyais aussi nettement qu'une heure auparavant. Je causais en pensée avec elle, et cette conversation, entièrement dépourvue de sens du reste, me procurait des jouissances indescriptibles, parce que les *tu* et les *toi* y fourmillaient.

Ces rêves étaient si nets, que le plaisir et l'émotion m'empêchaient de dormir et que j'avais besoin de partager avec quelqu'un mon trop-plein de bonheur.

« Est-elle jolie! dis-je presque haut en me retournant brusquement sur l'autre côté. Volodia, tu dors?

— Non, répondit-il d'une voix endormie. Qu'est-ce qu'il y a?

— Je suis amoureux, Volodia. Je suis tout à fait amoureux de Sonia.

— Eh bien! quoi? répliqua-t-il en s'allongeant.

— Oh! Volodia, tu ne peux pas te figurer ce qui m'arrive.... Tiens, je m'étais caché la tête sous le couvre-pieds, et je la voyais comme si je la voyais, et je causais avec elle... c'est tout bonnement étonnant. Et sais-tu encore une chose? Quand je suis là, couché, et que je pense à elle, je deviens tout triste, Dieu sait pourquoi, et j'ai envie de pleurer. »

Volodia remua dans son lit.

« Je ne demanderais qu'une chose, continuai-je : être toujours avec elle, la voir toujours, et rien de plus. Et toi, tu en es amoureux? dis la vérité, Volodia. »

Tout étrange que cela soit, j'aurais voulu que tout le monde fût amoureux de Sonia et le racontât.

Digitized by Google

« Qu'est-ce que cela te fait? dit Volodia en se tournant de mon côté. — Peut-être.

— Tu n'as pas envie de dormir, tu fais semblant! » m'écriai-je, remarquant à ses yeux brillants qu'il ne pensait pas du tout à dormir.

Je repoussai le couvre-pieds et je repris : « Parlons plutôt d'elle! N'est-ce pas qu'elle est délicieuse?... si délicieuse, que si elle me disait : « Nicolas, saute par la fenêtre », ou : « Jette-toi dans le feu », je te jure que je sauterais tout de suite, et avec joie. Ah! qu'elle est délicieuse! » ajoutai-je en me représentant qu'elle était là devant moi et, afin de bien jouir de son image, je me retournai brusquement sur l'autre côté et j'enfonçai ma tête sous l'oreiller.

« J'ai une envie terrible de pleurer, Volodia.

— Nigaud, va! » dit-il en souriant.

Après un instant de silence, il reprit : « Je ne suis pas du tout comme toi. Si je le pouvais, je voudrais d'abord m'asseoir à côté d'elle et causer....

— Ah! tu en es donc aussi amoureux? interrompis-je.

— Ensuite, poursuivit Volodia en souriant tendrement, ensuite je baiserais ses petits doigts, ses petits yeux, ses petites lèvres, son petit nez, ses petits pieds.... je la baiserais toute.....

— Quelles sottises! criai-je de dessous mon oreiller.

— Tu ne comprends rien, dit Volodia d'un ton de mépris.

— Pas du tout, je comprends, et c'est toi qui ne comprends pas, et tu dis des bêtises, fis-je à travers mes larmes.

— Il n'y a pas de quoi pleurer, voyons. Quelle fille! »

Digitized by Google

XX

LA LETTRE

Le 16 avril, près de six mois après la journée que j'ai décrite, mon père entra chez nous pendant la classe et annonça que nous partirions avec lui, le soir même, pour la campagne. A cette nouvelle, mon cœur se serra et je pensai aussitôt à maman.

La cause de ce départ imprévu était la lettre suivante :

Petrovskoë, 12 avril.

« Il est dix heures du soir, je viens seulement de recevoir ta bonne lettre du 3 avril, et, selon mon habitude, j'y réponds tout de suite. Fédor l'avait apportée de la ville dès hier; mais, comme il était tard, il ne l'a donnée à Mimi que ce matin. Mimi, sous prétexte que j'étais souffrante et agitée, l'a gardée toute la journée. J'avais en effet un peu de fièvre et, pour te dire la vérité, voilà quatre jours que je ne suis pas bien et que je ne me lève pas.

« Je t'en prie, cher ami, ne t'effraye pas : je ne me sens pas mal, et, si Ivan Vassilitch le permet, je me lèverai demain.

« Le vendredi de la semaine dernière, j'étais sortie en voiture avec les enfants. Au moment d'arriver à la grande route, près de ce petit pont qui m'a toujours fait peur, la calèche s'est embourbée. Le temps était superbe; j'eus l'idée d'aller à pied jusqu'à la grande route pendant qu'on dégagerait la voiture. Arrivée à la chapelle, je me sentis très fatiguée et je m'assis pour me reposer; mais, comme il fallut près d'une demi-heure pour rassembler du monde et désembourber la calèche, j'eus froid, surtout aux pieds, car j'avais des bottines minces et je les avais

Digitized by Google

mouillées. Après le dîner, je sentis des frissons et de la fièvre; je continuai pourtant à aller et venir, et, après le thé, je me mis à jouer à quatre mains avec Lioubotchka (tu ne la reconnaîtras pas : elle a fait des progrès!). Figure-toi mon étonnement quand je m'aperçus qu'il m'était impossible de compter les temps! Je m'y repris à plusieurs fois; mais tout s'embrouillait dans ma tête et j'avais comme un grand bruit dans les oreilles. Je comptais : un, deux, trois; et puis : huit, quinze; je m'apercevais que je me trompais, et pas moyen de compter juste. A la fin, Mimi vint à mon secours et me coucha presque de force. Voilà, mon ami, en détail, comment j'ai pris mal par ma faute. Le lendemain, j'ai eu la fièvre assez fort et notre bon vieil Ivan Vassilitch est venu. Il n'a pas quitté la maison depuis, et il assure que je sortirai bientôt. Quel excellent homme! Pendant que j'avais la fièvre et le délire, il a passé la nuit à côté de mon lit, sans fermer l'œil. En ce moment, sachant que j'écris, il est allé trouver les petites dans le divan. J'entends qu'il leur raconte des contes allemands et qu'elles rient aux éclats.

« La *belle Flamande,* comme tu l'appelles, est ici depuis bientôt quinze jours, parce que sa mère est allée quelque part en visite, et me témoigne un vrai dévouement. Elle me confie tous ses secrets de cœur. Avec sa jolie figure, son bon cœur et sa jeunesse, il y aurait de quoi faire une fille charmante à tous égards, si elle était dans de bonnes mains. Dans le monde où elle vit, à en juger par ce qu'elle raconte, elle se perdra complètement. Il m'est venu à l'esprit que, si je n'avais pas déjà bien assez de mes enfants, je ferais une bonne œuvre en la prenant chez moi.

« Lioubotchka voulait t'écrire, mais elle a déjà déchiré trois feuilles de papier; elle dit que « papa est trop mo-« queur; que, si elle faisait une faute, il la montrerait à « tout le monde. » Catherine est toujours aussi gentille, Mimi aussi bonne et aussi ennuyeuse.

« Parlons maintenant de choses sérieuses. Tu m'écris

Digitized by Google

que tes affaires ne vont pas bien cet hiver et que tu seras forcé de prendre l'argent de Khabarovka. Comment peux-tu m'en demander la permission! Cela m'a paru tout singulier. Est-ce que ce qui est à moi n'est pas à toi?

« Tu es si bon, cher ami, que tu me caches la situation de tes affaires de peur de me faire de la peine; mais je devine que tu as beaucoup perdu au jeu et je te jure que je ne t'en veux pas du tout. Pourvu que les choses puissent s'arranger, n'y pense pas, je t'en supplie, et ne te tourmente pas inutilement. Je suis habituée à ne pas compter pour les enfants sur tes gains ni même (ne m'en veuille pas) sur ta fortune. Je n'ai pas plus de plaisir quand tu gagnes que je ne suis fâchée quand tu perds. Je ne suis fâchée que de ta malheureuse passion pour le jeu, qui me vole une partie de ton cœur et m'oblige à te dire des vérités dures, comme en ce moment; Dieu sait pourtant si cela m'est douloureux! Je ne Lui demande qu'une chose, c'est de nous préserver... non pas de la pauvreté (qu'est-ce que la pauvreté?), mais de cette situation terrible où les intérêts des enfants, que je devrai défendre, seront opposés aux nôtres. Jusqu'à présent Dieu m'a exaucée. Tu n'as pas dépassé la limite au delà de laquelle nous serions contraints, soit de sacrifier une fortune qui n'est pas à nous, mais à nos enfants, soit de..... C'est affreux rien que d'y penser, et ce terrible malheur nous menace toujours. Quelle lourde croix le Seigneur nous a donnée là à porter!

« Tu me reparles dans ta lettre des enfants et tu reviens à notre vieille querelle : tu me demandes de consentir à ce que tu les mettes en pension. Tu connais mes préventions contre les pensions.

« J'ignore, cher ami, si tu m'accorderas ma prière; mais je te supplie, au nom de ton affection pour moi, de me promettre que jamais, ni pendant ma vie, ni après ma mort si Dieu nous sépare, tu ne feras cela.

« Tu m'écris que tu ne pourras pas te dispenser d'aller

Digitized by Google

à Pétersbourg pour nos affaires. Le Seigneur soit avec toi, mon ami! Pars, et reviens le plus tôt possible. Nous nous ennuyons tant sans toi! Le printemps est superbe. On a déjà enlevé la porte du balcon; le petit chemin qui mène à l'orangerie était tout à fait sec il y a quatre jours; les pêchers sont en pleine fleur; il ne reste plus que quelques plaques de neige par-ci par-là; les hirondelles sont arrivées, et Lioubotchka m'a apporté aujourd'hui les premières fleurs. Le docteur dit que dans trois jours je serai tout à fait remise et que je pourrai aller me chauffer au soleil et respirer le bon air du printemps. Adieu, cher ami; je t'en prie, ne t'inquiète ni de ma maladie ni de tes pertes. Termine au plus vite tes affaires et reviens-nous pour tout l'été avec les enfants. Je fais des plans magnifiques pour cet été; il ne nous manque que toi pour les exécuter. »

La suite de la lettre était écrite en français, d'une main inégale et presque illisible, sur un autre bout de papier.

« Ne crois pas ce que je t'ai écrit de ma maladie. Personne ne se doute à quel point elle est sérieuse. Moi seule, je sais que je ne m'en relèverai pas. Ne perds pas une minute; viens et amène les enfants. Peut-être pourrai-je les embrasser et les bénir une dernière fois : c'est mon seul et dernier désir. Je sais quel coup cruel je te porte; mais, plus tôt ou plus tard, par moi ou par les autres, tu l'aurais toujours reçu. Tâchons de supporter ce malheur avec courage et d'espérer en la miséricorde de Dieu. Soumettons-nous à sa volonté.

« Ne t'imagine pas que ce que je t'écris là soit le délire d'une imagination malade : au contraire, mes idées sont parfaitement nettes en ce moment et je suis tout à fait calme. Ne te berce pas du vain espoir que ce soient les pressentiments vagues et trompeurs d'une âme craintive. Non; je sens, je sais (et je le sais, parce qu'il a plu à Dieu

Digitized by Google

de me le révéler) que je n'ai plus que très peu de temps à vivre.

« Mon affection pour toi et pour les enfants finira-t-elle avec ma vie? Cela ne se peut pas : mon cœur sent trop vivement, en ce moment même, pour croire que cet amour sans lequel je ne comprendrais pas la vie puisse jamais cesser d'être. Mon âme ne peut pas exister sans mon amour pour vous, et je sais qu'elle existera éternellement, ne fût-ce que parce qu'un sentiment pareil ne pourrait pas naître s'il devait jamais finir.

« Je ne serai plus avec vous, mais je suis fermement persuadée que mon amour ne vous quittera jamais, et c'est une pensée si consolante, que j'attends la mort paisiblement et sans crainte.

« Oui, je suis calme, et Dieu sait que j'ai toujours regardé la mort comme le passage à une vie meilleure; mais d'où vient que les larmes m'étouffent?... Pourquoi priver des enfants de leur chère maman? Pourquoi te porter un coup si terrible et si inattendu? Pourquoi est-ce que je meurs, quand votre affection me rendait si profondément heureuse?

« Que sa sainte volonté soit faite!

« Les larmes m'empêchent de continuer. Je ne te reverrai peut-être pas. Je te remercie, mon précieux ami, de tout le bonheur que tu m'as donné dans cette vie. Je demanderai là-haut à Dieu de t'en récompenser. Adieu, mon ami chéri; souviens-toi que, si je n'y suis plus, mon amour sera toujours avec toi. Adieu, Volodia; adieu, mon ange, mon Benjamin, mon petit Nicolas!

« Est-ce qu'ils m'oublieront!... »

A la lettre était joint un billet de Mimi en français et ainsi conçu :

« Les tristes pressentiments dont cet ange vous parle n'ont été que trop confirmés par le docteur. Hier soir, elle

Digitized by Google

avait donné l'ordre de porter tout de suite cette lettre à la poste; croyant qu'elle avait le délire, j'ai attendu jusqu'à ce matin et je me suis décidée à l'ouvrir. A peine l'avais-je décachetée, que Nathalie Nicolaïevna m'a demandé ce que j'avais fait de la lettre et m'a ordonné de la brûler, si elle n'était pas partie. Elle ne cesse d'en parler et assure que cette lettre vous tuerait. Venez tout de suite, si vous voulez revoir cet ange avant qu'il nous quitte. Excusez ce barbouillage. Il y a trois nuits que je n'ai dormi. Vous savez combien je l'aime! »

Nathalie Savichna, qui avait passé toute la nuit du 11 au 12 avril dans la chambre de maman, m'a raconté qu'après avoir écrit la première partie de sa lettre, maman l'avait posée à côté d'elle, sur la petite table, et s'était endormie.

« Moi-même, disait Nathalie Savichna, j'avoue que je m'étais assoupie dans mon fauteuil et que j'avais laissé tomber mon tricot. Voilà qu'à travers mon sommeil (il pouvait être une heure du matin) je l'entends parler toute seule. J'ouvre les yeux, je regarde : mon petit pigeon était assis sur son lit; elle joignait ses petites mains... comme ça, et pleurait que ça faisait deux ruisseaux. Elle dit encore : « Alors, tout est fini? » et cacha son visage dans ses mains. Je ne fis qu'un saut : « Qu'est-ce que vous avez? — Ah! Nathalie Savichna, si vous saviez qui je viens de voir! »

« J'eus beau lui faire des questions, je ne pus rien savoir de plus. Elle me dit seulement de lui approcher la petite table, écrivit encore quelque chose, fit cacheter la lettre devant elle et ordonna de la porter tout de suite à la poste. Depuis, ç'a toujours été de plus en plus mal. »

Digitized by Google

XXI

CE QUI NOUS ATTENDAIT A LA CAMPAGNE

Le 25 avril, nous descendîmes d'une calèche de voyage devant le perron de Petrovskoë. En partant de Moscou, papa paraissait préoccupé. Volodia lui ayant demandé : « Est-ce que maman est malade? » il le regarda tristement et fit signe de la tête que « oui », sans prononcer un mot. Pendant le voyage, il se tranquillisa; mais, en approchant de la maison, son visage prit une expression de plus en plus triste, et ce fut les yeux humides et la voix mal assurée qu'en descendant de voiture il demanda à Phoca : « Où est Nathalie Nicolaïevna? »

Le bon vieux Phoca, qui accourait tout essoufflé, jeta à la dérobée un regard sur nous autres enfants, baissa les yeux, ouvrit la porte du vestibule et répondit en se détournant : « Il y a six jours qu'elle n'est sortie de sa chambre. »

Milka, qui, à ce que j'appris ensuite, n'avait pas cessé de gémir depuis que maman était malade, s'élança joyeusement vers mon père; il sautait sur lui, poussait de petits cris, lui léchait les mains. Mais mon père l'écarta et traversa le salon, puis le divan, d'où l'on entrait directement dans la chambre à coucher. Plus il approchait de cette chambre, plus son inquiétude se trahissait à tous ses mouvements; en entrant dans le divan, il s'était mis à marcher sur la pointe des pieds et à retenir son souffle, et il se signa avant de se décider à poser la main sur le bouton de la serrure. Au même moment, Mimi accourait par le corridor, dépeignée et les yeux rouges.

« Ah! Pierre Alexandrovitch »! dit-elle à demi-voix avec l'expression d'un désespoir sincère.

Digitized by Google

Puis, remarquant que papa tournait le bouton, elle ajouta tout bas : « On ne passe pas là...; par l'autre porte. »

Oh! l'impression d'angoisse que tout cela produisit sur mon imagination d'enfant, préparée à un malheur par d'affreux pressentiments!

Nous fîmes le tour par la chambre des servantes. Dans le corridor, nous rencontrâmes Akime, l'idiot dont les grimaces nous amusaient tant; en ce moment, non seulement il ne me parut pas comique, mais rien ne me fit un effet aussi douloureux que l'aspect de son visage hébété et indifférent. Dans la chambre des servantes, deux filles qui travaillaient à je ne sais quoi se levèrent pour nous saluer, avec une expression si triste que j'en fus bouleversé. Nous traversâmes encore la chambre de Mimi; papa ouvrit la porte de la chambre à coucher, et nous entrâmes. A droite de la porte étaient deux fenêtres sur lesquelles on avait tendu des châles. Nathalie Savichna était assise devant l'une des fenêtres, ses lunettes sur le nez, et tricotait un bas. Elle ne vint pas nous embrasser comme elle le faisait d'ordinaire; elle se contenta de se lever, nous regarda à travers ses lunettes, et de grosses larmes coulèrent sur ses joues. Il me déplaisait fort de voir que tout le monde se mettait à pleurer en nous apercevant, tandis que les gens étaient tout à fait calmes auparavant.

A gauche de la porte étaient plusieurs paravents, les uns devant les autres, le lit, la petite table, une étagère couverte de fioles de pharmacie et un grand fauteuil dans lequel le docteur sommeillait. A côté du lit, une jeune fille très blonde et d'une beauté remarquable, en mante d'intérieur blanche, les manches un peu retroussées, mettait de la glace sur la tête de maman, que je ne voyais pas d'où j'étais. Cette jeune fille était la « belle Flamande » dont maman parlait dans sa lettre et qui joua par la suite un rôle si important dans notre famille. A notre entrée,

Digitized by Google

elle se hâta d'ôter une de ses mains de la tête de maman pour arranger par devant les plis de sa mante, après quoi elle chuchota : « Elle n'a pas sa connaissance. »

J'avais un chagrin violent, mais je remarquais involontairement les riens les plus insignifiants. La chambre était très sombre, il y faisait chaud, et cela sentait à la fois la menthe, l'eau de Cologne, la camomille et les gouttes d'Hoffmann. Cette odeur me frappa à tel point, que non seulement lorsqu'il m'arrive de la sentir, mais rien qu'en y pensant, mon imagination me transporte à l'instant dans cette chambre obscure et étouffée et me représente tous les moindres détails de cette minute atroce.

Les yeux de maman étaient ouverts, mais elle ne voyait pas... Oh! je n'oublierai jamais ce regard effroyable. Il exprimait tant de souffrance!...

On nous emmena.

Quand j'interrogeai ensuite Nathalie Savichna sur les derniers instants de maman, voici ce qu'elle me raconta :

« Après qu'on vous eut emmenés, elle s'agita encore longtemps, mon cher petit pigeon, comme si quelque chose l'étouffait; ensuite elle laissa tomber sa tête sur l'oreiller et s'endormit si doucement, si paisiblement, qu'on aurait dit un ange du bon Dieu. J'étais sortie une minute pour dire de ne pas lui apporter à boire...; je rentre, et qu'est-ce que je vois? Elle agitait ses bras, ma chérie, tout autour d'elle, et faisait des signes à votre papa. Il se penche sur elle, mais on voit qu'elle n'a plus la force de parler : elle ouvre seulement la bouche et recommence à gémir. « Mon Dieu! Seigneur! les enfants! les enfants! » J'allais courir vous chercher; Ivan Vassilitch m'arrêta en disant que ça l'agiterait encore plus et qu'il valait mieux ne pas y aller. Après cela, elle a seulement levé sa main et l'a laissée retomber. Dieu sait ce qu'elle voulait dire par là! Moi, je crois qu'elle voulait vous bénir, bien que vous n'y fussiez pas. Dieu n'a évidemment pas permis qu'elle revit ses chers petits avant de mourir. Ensuite

Digitized by Google

elle s'est soulevée, mon petit pigeon; elle a mis ses petites mains comme ça, et tout d'un coup elle a dit, mais d'une voix telle que je ne peux pas y penser : « Mère de Dieu, ne les abandonne pas!... » Alors ça l'a prise au cœur, et on voyait à ses yeux qu'elle souffrait horriblement, la pauvre. Elle est retombée sur son oreiller, elle mordait son drap et des larmes lui coulaient comme ça, mon petit père....

— Et ensuite? » demandai-je.

Nathalie Savichna ne pouvait plus parler : elle se détourna et pleura amèrement.

Maman mourut dans d'horribles souffrances.

XXII

LE CHAGRIN

Le lendemain, tard dans la soirée, je voulus la revoir encore une fois. Surmontant un sentiment involontaire de frayeur, j'ouvris doucement la porte de la salle et entrai sur la pointe du pied.

Au milieu de la pièce, sur une table, était le cercueil; autour du cercueil, dans de grands chandeliers d'argent, des cierges allumés; dans un coin éloigné de la salle, un chantre lisait les psaumes d'une voix basse et monotone.

Je m'arrêtai à la porte et me mis à regarder; mais j'avais les yeux si fatigués à force de pleurer et les nerfs si troublés, que je ne distinguai rien. Tout se confondait d'une façon étrange : les cierges, le brocart, le velours, les grands chandeliers, l'oreiller rose garni de dentelles, le bandeau placé sur le front, le bonnet à rubans et une certaine chose transparente et couleur de cire qui était au milieu de tout cela. Je montai sur une chaise pour voir son visage; mais, à l'endroit où il devait

Digitized by Google

être, je retrouvai encore cette chose d'un blanc jaunâtre et transparent. Je ne pouvais pas croire que ce fût sa figure. Je me mis à considérer cette figure avec plus d'attention, et peu à peu j'y retrouvai des traits charmants et familiers. Je frissonnai de terreur lorsque je fus convaincu que c'était *elle*. Pourquoi ses yeux clos sont-ils ainsi enfoncés? Pourquoi cette affreuse pâleur et cette tache noire à la joue, sous la peau diaphane? Pourquoi l'expression de tout le visage est-elle si sévère et si froide? Pourquoi les lèvres sont-elles si blanches, et pourquoi le pli de la bouche est-il si beau, si solennel? Pourquoi exprime-t-il une paix si au-dessus de cette terre, qu'en le regardant je sens un frisson glacé courir sur mon corps et dans mes cheveux?

Je regardais, et je sentais qu'une force inexplicable et irrésistible attirait mes yeux vers ce visage sans vie. Je ne pouvais les en détacher, et, tout en regardant, mon imagination me représentait des tableaux brillants de vie et de bonheur. J'oubliais que le corps mort étendu devant moi, que je contemplais stupidement comme si cet objet n'avait rien eu de commun avec mes souvenirs, c'était *elle*. Je me la représentais tantôt dans une attitude, tantôt dans une autre : vivante, gaie, souriante; puis, tout à coup, j'étais frappé par quelque détail du pâle visage sur lequel mes yeux étaient fixés : je me rappelais la terrible réalité, je frissonnais, mais je continuais à regarder. Les visions du passé se substituaient de nouveau à la réalité; le sentiment de la réalité chassait de nouveau les visions, et ainsi de suite. A la fin, mon imagination lassée cessa de m'abuser; le sentiment de la réalité s'effaça avec les visions, et je n'eus plus conscience de rien.

J'ignore combien de temps cela dura; je serais incapable d'analyser l'état où je me trouvais; je sais seulement que j'avais perdu le sentiment de mon existence et que j'éprouvais une sorte de jouissance sublime, triste et, en même temps, d'une douceur inexplicable.

Digitized by Google

Peut-être, du monde meilleur où elle s'était envolée, sa belle âme contemplait-elle avec tristesse le monde où elle nous avait laissés; elle voyait mon chagrin, en avait pitié; avec un divin sourire de compassion, elle descendait sur la terre, portée par les ailes de l'amour, pour me consoler et me bénir.

La porte cria et un chantre entra; il venait remplacer l'autre. Ce bruit me fit revenir à moi, et ma première pensée fut qu'en me voyant debout sur cette chaise, les yeux secs et dans une pose qui n'avait rien de touchant, le chantre pourrait me prendre pour un petit garçon dépourvu de sensibilité, qui montait sur les chaises par curiosité : je fis le signe de la croix, m'inclinai et me mis à pleurer.

Lorsque je pense maintenant à ce que j'éprouvais alors, je m'aperçois que ma seule minute de vrai chagrin a été cette minute d'inconscience. Avant et après l'enterrement, je ne cessai pas de pleurer et d'être triste; mais j'ai honte de me rappeler cette tristesse, car elle était toujours mêlée d'un sentiment personnel : tantôt le désir de montrer que j'avais plus de chagrin que tous les autres; tantôt la préoccupation de l'effet que je produisais; tantôt une curiosité sans but, qui attachait mes yeux sur le bonnet de Mimi ou sur les visages des assistants. Je me méprisais de ne pas être entièrement absorbé par la douleur et je m'efforçais de dissimuler les autres sentiments qui m'occupaient : il en résultait que mon chagrin manquait de naturel et de sincérité. J'éprouvais d'ailleurs un certain plaisir à penser que j'étais un enfant malheureux; je m'appliquais à éveiller la conscience de mon malheur, et ce sentiment égoïste contribuait plus que les autres à étouffer en moi le vrai chagrin.

Je dormis cette nuit-là profondément et tranquillement, ainsi qu'il arrive toujours après une grande douleur, et je m'éveillai les nerfs calmés et les larmes taries. A dix heures, on nous appela pour le service qui avait lieu avant la levée du corps. La salle était pleine de domes-

Digitized by Google

tiques et de paysans qui venaient, tout en larmes, faire leurs adieux à la barine. Pendant le service, je pleurai convenablement; je fis mes signes de croix et me prosternai jusqu'à terre; mais ma prière ne partait pas du cœur et j'étais assez indifférent. J'étais très occupé de mon habit neuf, qui me faisait grand mal aux entournures; je prenais garde de ne pas trop salir les genoux de mon pantalon, et j'examinais du coin de l'œil les assistants. Mon père était debout à la tête du cercueil, blanc comme un linge et ayant de la peine à retenir ses larmes. Sa haute taille, son habit noir, son visage pâle et expressif, ses mouvements, gracieux et assurés comme à l'ordinaire quand il faisait le signe de croix et s'inclinait jusqu'à toucher la terre du doigt, ou quand il prit le cierge des mains du prêtre et s'approcha de la bière, tout cela produisait un grand effet; mais, je ne sais pourquoi, il me déplaisait que, juste en ce moment, il pût produire tant d'effet.

Mimi s'appuyait à la muraille et paraissait avoir peine à se tenir debout; sa robe était fripée et son bonnet de travers, ses yeux rouges et gonflés; sa tête branlait; elle cachait sa figure avec ses deux mains et son mouchoir, et sanglotait à fendre l'âme. Il me sembla que ses sanglots n'étaient pas francs et qu'elle se cachait la figure afin de pouvoir s'arrêter de temps à autre sans qu'on s'en aperçût. Je me rappelai que, la veille, elle avait dit à mon père que la mort de maman était pour elle un coup qu'elle n'espérait pas supporter, qu'elle perdait tout, que cet ange (c'est ainsi qu'elle appelait maman) ne l'avait pas oubliée au moment de mourir et avait exprimé le désir d'assurer son sort et celui de Catherine. En faisant ce récit, elle pleurait à chaudes larmes, et il est possible que son chagrin fût sincère; mais il n'était pas désintéressé.

Lioubotchka, vêtue d'une petite robe noire garnie de pleureuses, le visage inondé de larmes, la tête baissée, jetait de loin en loin un coup d'œil sur la bière, et sa physionomie n'exprimait alors qu'une frayeur enfantine.

Digitized by Google

Catherine se tenait à côté de sa mère, et sa mine allongée ne l'empêchait pas d'être fraîche et rose comme toujours. La nature franche de Volodia paraissait jusque dans son chagrin. Tantôt il s'absorbait dans ses pensées et regardait fixement un objet quelconque; tantôt sa bouche se tordait subitement, et il se hâtait de se signer et de se prosterner. Tous les étrangers qui assistaient à l'enterrement m'étaient insupportables. Les compliments de condoléance qu'ils adressaient à mon père, « qu'elle serait mieux là-haut, qu'elle n'était pas faite pour cette terre », me causaient une sorte d'irritation.

« Quel droit ont-ils, pensais-je, de parler d'elle et de la pleurer? Quelques-uns d'entre eux nous ont appelés orphelins. Comme si nous avions besoin d'eux pour savoir que des enfants qui n'ont plus de mère s'appellent des orphelins! Ils auront voulu être les premiers à nous donner ce nom, exactement comme on se presse pour être le premier à appeler une nouvelle mariée « madame ».

Dans le coin le plus reculé de la salle, se cachant derrière la porte ouverte de l'office, une vieille femme aux cheveux gris et au dos voûté était agenouillée. Les mains jointes et les yeux au ciel, elle ne pleurait pas : elle priait. Son âme s'élevait vers Dieu; elle lui demandait de la réunir bientôt à celle qu'elle avait aimée plus que tout au monde, et elle espérait fermement que Dieu l'exaucerait bientôt.

« Voilà celle qui l'aimait véritablement, » pensai-je, et j'eus honte de moi-même.

Le service était terminé. Le visage de la morte était découvert, et tous les assistants, à l'exception de nous, s'approchèrent l'un après l'autre pour la baiser.

Presque en dernier, se trouva une paysanne tenant dans ses bras une jolie petite fille d'environ cinq ans. Dieu sait pourquoi elle l'avait amenée là! Je venais de laisser tomber par mégarde mon mouchoir humide et je me baissais pour le ramasser, quand j'entendis un cri perçant,

Digitized by Google

effroyable, un cri exprimant une telle terreur, que je ne l'oublierai jamais, vivrais-je cent ans, et que, lorsque j'y pense, j'en ai encore le frisson. Je relevai la tête; la paysanne était montée sur le tabouret, à côté de la bière, et s'efforçait de retenir la petite fille, qui se débattait, se rejetait en arrière avec une expression d'épouvante et regardait le cadavre avec des yeux dilatés, en poussant des hurlements effroyables. Je jetai un cri encore plus effroyable, je crois, que les siens, et je m'enfuis à toutes jambes hors de la salle.

Je ne compris qu'à ce moment d'où venait l'odeur lourde et prononcée qui se mêlait à l'odeur de l'encens et remplissait la chambre; l'idée que ce visage, si beau et si aimable quelques jours auparavant, le visage de ce que j'aimais le mieux au monde, pouvait inspirer l'épouvante, me dévoila, pour ainsi dire, la cruelle vérité et remplit mon âme de désespoir.

XXIII

DERNIERS SOUVENIRS TRISTES

Maman n'était plus, et notre vie continuait à tourner dans le même cercle. Nous nous levions et nous nous couchions aux mêmes heures et dans les mêmes chambres. Le thé du matin, le thé du soir, le dîner, le souper, tout était comme par le passé. Les tables et les chaises étaient à leurs places habituelles. Rien n'était changé dans la maison et dans notre existence; seulement elle n'y était plus.....

Il me semblait qu'après un malheur pareil tout aurait dû changer, que notre train de vie accoutumé était une offense pour sa mémoire et faisait sentir trop vivement son absence.

Digitized by Google

La veille de l'enterrement, après le dîner, j'avais eu envie de dormir et j'étais allé dans la chambre de Nathalie Savichna avec l'intention de m'étendre sur son bon lit de plumes, sous le chaud couvre-pieds piqué. En entrant, je la trouvai couchée et ayant l'air de dormir. Au bruit de mes pas, elle se souleva, ôta un fichu de laine destiné à garantir sa tête des mouches, arrangea son bonnet et s'assit sur le bord du lit.

Il m'était déjà arrivé souvent d'aller après le dîner faire un somme dans sa chambre. Elle devina donc pourquoi j'étais venu et me dit en faisant un mouvement pour se lever : « Eh bien! mon petit pigeon est venu se reposer? Couchez-vous.

— Quelle idée, Nathalie Savichna, dis-je en l'arrêtant par le bras. Ce n'est pas du tout pour ça.... J'étais venu... Vous êtes fatiguée; couchez-vous plutôt.

— Non, mon petit père, j'ai bien assez dormi, me dit-elle (je savais qu'elle ne s'était pas couchée depuis trois jours). Et puis ce n'est pas le moment de dormir, » ajouta-t-elle avec un profond soupir.

J'avais envie de causer un peu de notre chagrin avec Nathalie Savichna. Je connaissais sa sincérité et son attachement et il m'aurait été doux de pleurer avec elle.

« Nathalie Savichna, dis-je après un instant de silence en m'asseyant sur le lit, est-ce que vous vous y attendiez? »

Elle me regarda d'un air perplexe et curieux, ne comprenant pas pourquoi je lui demandais cela.

« Qui pouvait s'y attendre? repris-je.

— Ah! mon petit père, dit-elle en me jetant un regard singulièrement douloureux et tendre, on ne pouvait pas s'y attendre, et je ne peux pas encore y penser. Je suis vieille; il y a longtemps que mes vieux os devraient se reposer; et c'est moi qui les enterre tous : le vieux barine votre grand-père, d'éternelle mémoire, le prince Nicolas Mikhaïlovitch, ses deux frères, sa sœur Annouchka, je les

Digitized by Google

ai tous enterrés, et ils étaient tous plus jeunes que moi, mon petit père, et voilà qu'il faut encore que je lui survive, pour mes péchés bien sûr. Que sa sainte volontésoit faite! Il l'a prise parce qu'elle en était digne; là-haut aussi, il a besoin des bons. »

Cette idée naïve me produisit une impression consolante, et je me rapprochai de Nathalie Savichna. Elle avait croisé ses mains sur sa poitrine et regardait en haut; ses yeux humides et creusés exprimaient une douleur immense, mais tranquille. Elle espérait fermement que Dieu ne la séparerait pas longtemps de celle sur qui, depuis tant d'années, s'étaient concentrées toutes les forces de son cœur.

« Oui, mon petit père, voilà bien longtemps que j'étais sa bonne, et que je l'emmaillotais. Elle m'appelait Natacha. Elle accourait à moi, me prenait avec ses menottes et se mettait à m'embrasser en disant : « Ma Nacha, ma jolie, ma petite poule. » Et moi, pour la taquiner, je disais : « C'est pas vrai, petite mère, vous ne m'aimez pas; attendez seulement que vous ayez grandi, vous vous marierez et vous oublierez votre Nacha. » — Alors elle réfléchissait. « Non, disait-elle, j'aime mieux ne pas me marier si je ne peux pas emmener Nacha; je ne quitterai jamais Nacha. » Et voilà, elle m'a quittée, elle ne m'a pas attendue. Elle m'aimait pourtant! A dire vrai, qui n'aimait-elle pas? Oui, petit père, il est impossible que vous oubliiez votre maman; ce n'était pas une créature humaine, c'était un ange du ciel. Quand son âme sera dans le paradis, elle continuera à vous aimer de là et à se réjou ir cause de vous.

— Pourquoi est-ce que vous dites : « quand elle sera « dans le paradis », Nathalie Savichna? demandai-je. Je pense qu'elle y est déjà.

— Non, mon petit père, dit Nathalie Savichna en baissant la voix et en se rapprochant de moi sur le bord du lit; à présent, son âme est ici. »

Elle montrait le plafond. Elle parlait presque bas, avec

Digitized by Google

tant d'émotion et de foi, que je levai involontairement les yeux et regardai les corniches en cherchant quelque chose.

« Avant que l'âme du juste aille dans le paradis, elle subit encore quarante épreuves, mon petit père, pendant quarante jours, et elle peut rester dans sa maison.... »

Elle continua longtemps sur ce ton, s'exprimant avec autant de simplicité et de conviction que s'il s'était agi de choses toutes naturelles, qu'elle avait vues de ses yeux et sur lesquelles personne ne pouvait avoir l'ombre d'un doute. Je l'écoutais en retenant ma respiration. Je ne comprenais pas très bien ce qu'elle me disait, mais je la croyais de toute mon âme.

« Oui, mon petit père, dit-elle en terminant, en ce moment, elle est ici, elle nous regarde, elle écoute peut-être ce que nous disons. »

Elle baissa la tête et se tut. Elle eut besoin d'un mouchoir pour essuyer ses larmes; elle se leva, me regarda bien en face et dit d'une voix tremblante d'émotion :

« Le Seigneur m'a fait avancer de bien des pas vers lui, par ce coup-là. Qu'est-ce qu'il me reste à faire ici? pourquoi vivre? qui aimer?

— Est-ce que vous ne nous aimez pas? demandai-je d'un ton de reproche et prêt à pleurer.

— Dieu sait si je vous aime, mes petits pigeons; mais aimer quelqu'un comme je l'aimais, je n'ai jamais pu et je ne peux pas. »

Elle ne put en dire davantage. Elle se détourna et sanglota bruyamment.

Je ne pensais plus à dormir. Nous restions assis en silence l'un auprès de l'autre et nous pleurions.

Phoca entra. En voyant notre situation, il eut peur de nous déranger; il s'arrêta près de la porte et nous regarda timidement sans rien dire.

« Qu'est-ce que tu veux, Phoca? demanda Nathalie Savichna en s'essuyant les yeux avec son mouchoir.

Digitized by Google

— Une livre et demie de raisins secs, quatre livres de sucre et trois livres de riz, pour la koutia [1].

— Tout de suite, tout de suite, petit père. »

Nathalie Savichna prit à la hâte une prise de tabac et se dirigea à petits pas pressés vers un coffre. Les dernières traces de la tristesse causée par notre conversation s'effacèrent dès qu'elle fut occupée de son service, qu'elle jugeait de la plus haute importance.

« Pourquoi quatre livres? dit-elle d'un ton grognon en prenant du sucre et en le mettant dans la balance. Trois livres et demie, c'est assez. »

Elle ôta plusieurs morceaux du plateau.

« Et qu'est-ce que ça signifie? C'est hier soir que j'ai donné huit livres de riz, et ils en redemandent! Tu diras ce que tu voudras, Phoca, mais je ne donne pas de riz. Vanka est content que la maison soit sens dessus dessous : il croit qu'on ne fera pas attention. Non, je ne laisserai pas gâcher le bien des maîtres. A-t-on jamais vu ça, huit livres?

— Qu'y faire? Il dit que tout est mangé.

— C'est bon, le voilà! Qu'il le prenne! »

A l'époque dont je parle, je fus très frappé de ce brusque passage d'un attendrissement touchant à des grogneries et à des tatillonnages. Depuis, j'ai compris en y réfléchissant, que ce qui se passait dans son âme lui laissait la présence d'esprit nécessaire pour vaquer à ses affaires, et que la force de l'habitude l'attirait vers ses occupations ordinaires. Son chagrin était si violent, qu'elle trouvait inutile de dissimuler qu'elle était capable de s'occuper de choses indifférentes; elle n'aurait même pas compris qu'on pût avoir une idée semblable.

La vanité est le sentiment le plus incompatible avec une douleur vraie, et, en même temps, la vanité fait tellement partie intégrante de la nature humaine, qu'elle perd rarement ses droits devant un chagrin, même le plus vio-

1. La koutia se mange après les enterrements. (*N. du T.*)

Digitized by Google

lent. Elle se déguise alors en désir de paraître affligé, ou malheureux, ou courageux, et ces sentiments bas, que nous ne nous avouons pas à nous-mêmes, mais auxquels nous n'échappons guère, — fût-ce dans la peine la plus vive, — énervent notre douleur, l'avilissent et lui enlèvent sa sincérité. Mais Nathalie Savichna était trop profondément malheureuse pour qu'il y eût place dans son âme pour un désir quelconque; elle ne vivait plus que par la force de l'habitude.

Elle remit à Phoca les provisions demandées et lui rappela le pâté destiné à la table du clergé. Quand il fut parti, elle prit son tricot et se rassit à côté de moi.

La conversation recommença sur le même sujet, nous repleurâmes et ressuyâmes nos yeux.

J'allais tous les jours causer ainsi avec Nathalie Savichna. Ses larmes douces, ses discours tranquilles et pieux me faisaient du bien et me consolaient.

Mais on nous sépara bientôt. Trois jours après l'enterrement, nous partîmes tous pour Moscou, et je ne devais plus revoir Nathalie Savichna.

Ma grand'mère n'apprit l'affreuse nouvelle qu'à notre arrivée, et son chagrin fut terrible. On ne nous la laissa pas voir, parce qu'elle n'avait pas sa tête. Cela dura toute une semaine, et les médecins craignirent pour sa vie, d'autant qu'elle ne voulait prendre aucun remède, qu'elle refusait de parler ou de manger et qu'elle ne dormait pas. Parfois, assise dans son fauteuil, seule dans sa chambre, il lui prenait tout à coup un accès de rire, suivi de sanglots sans larmes qui aboutissaient à des convulsions, puis à des cris forcenés, à des mots dépourvus de sens ou effroyables. C'était son premier grand chagrin, et il la terrassait. Elle avait besoin d'accuser quelqu'un et elle prononçait des paroles horribles, des menaces furibondes. Elle se levait brusquement de son fauteuil, arpentait rapidement la chambre à grandes enjambées et tombait évanouie.

Digitized by Google

J'entrai une fois chez elle. Elle était assise dans son fauteuil, à l'ordinaire, et paraissait calme; mais son regard me frappa. Ses yeux, très ouverts, étaient vagues et comme hébétés. Elle les fixait sur moi et elle avait l'air de ne pas me voir. Ses lèvres s'entr'ouvrirent lentement, elle sourit et dit d'une voix tendre qui vous remuait : « Viens ici, mon ange; approche-toi ». Je crus que c'était à moi qu'elle parlait et je m'approchai : ce n'était pas moi qu'elle voyait.

« Ah! si tu savais, ma bien-aimée, combien j'ai eu de chagrin et comme je suis contente que tu sois arrivée... » Je compris qu'elle se figurait voir maman, et je m'arrêtai.

« Ils m'ont dit que tu n'étais plus là, continua-t-elle en fronçant les sourcils; quelle bêtise! Est-ce que tu peux mourir avant moi? » Et elle partit d'un éclat de rire nerveux, horrible à entendre.

Les personnes capables d'affections vigoureuses sont seules capables de chagrins vigoureux; mais ce même besoin d'aimer les sauve, en réagissant contre la douleur. C'est pourquoi la nature morale de l'homme est encore plus vivace que sa nature physique. Le chagrin ne tue jamais.

Au bout d'une semaine, grand'mère put pleurer et alla mieux. Sa première pensée, quand elle reprit ses esprits, fut pour nous, et son affection s'accrut. Nous ne quittions plus son fauteuil. Elle pleurait doucement, parlait de maman et nous caressait tendrement.

Il ne pouvait venir à l'esprit de personne, en regardant grand'mère, qu'elle exagérait son chagrin. Les marques qu'elle en donnait étaient grandes et touchantes. Néanmoins, je ne saurais dire pourquoi, je sympathisais davantage avec Nathalie Savichna. Aujourd'hui encore je suis convaincu que personne n'a aimé maman d'un amour aussi pur et ne l'a pleurée aussi sincèrement que cette excellente et simple créature.

Avec la mort de ma mère se termine pour moi l'heu-

639200 A

Digitized by Google

reuse saison de l'enfance et s'ouvre une nouvelle époque : l'adolescence. Mais c'est à mon enfance que se rattachent mes souvenirs de Nathalie Savichna, que je n'ai plus revue et qui a exercé une si grande influence, si bienfaisante, sur le développement et la direction de ma sensibilité. J'ajouterai donc ici quelques mots sur elle et sur sa mort.

Les domestiques que nous avions laissés à la campagne m'ont raconté qu'après notre départ elle s'ennuya beaucoup de n'avoir rien à faire. Elle était toujours chargée des provisions et elle ne cessait pas de fouiller dans ses coffres, de ranger, de compter, de peser; mais il lui manquait le bruit et le mouvement d'une maison seigneuriale habitée par les maitres, tout ce va-et-vient auquel elle était accoutumée depuis son enfance. Le chagrin, le changement de vie et le désœuvrement développèrent rapidement chez elle une maladie sénile à laquelle elle était disposée. Juste un an après la mort de maman, l'hydropisie se déclara et elle prit le lit.

Je m'imagine que Nathalie Savichna trouva dur de vivre, et encore plus de mourir seule, dans la grande maison vide de Petrovskoë, sans parents, sans amis. Tous nos gens l'aimaient et l'estimaient, mais elle n'était liée avec personne et elle en était fière. Elle pensait que dans sa situation de femme de charge, en possession de la confiance des maitres et ayant entre les mains tant de coffres pleins de toutes sortes de choses, une amitié quelconque la conduirait à la partialité et à des condescendances coupables. C'est pourquoi, à moins pourtant que ce ne fût parce qu'elle n'avait rien de commun avec les autres domestiques, elle se tenait à part de tous. Elle disait qu'elle n'avait dans la maison ni compères ni parents et qu'elle ne laisserait gaspiller le bien des maitres par personne.

Elle cherchait et trouvait des consolations dans des prières ferventes, où elle s'épanchait devant Dieu. Dans les instants de faiblesse auxquels nous sommes tous su-

Digitized by Google

jets, et pendant lesquels il n'y a pas de meilleure consolation que les larmes et la sympathie d'une créature vivante, elle faisait monter son petit carlin sur son lit, à côté d'elle, lui parlait et pleurait sans bruit en le caressant. Le carlin lui léchait les mains, fixait sur elle ses yeux jaunes et finissait par se mettre à gémir. Elle s'efforçait alors de le calmer et lui disait : « Tais-toi, je n'ai pas besoin de toi pour savoir que je vais mourir. »

Un mois avant sa mort, elle tira de son coffre particulier du calicot, de la mousseline blanche et des rubans roses. Avec l'aide d'une servante elle se fit un vêtement blanc, un bonnet et prépara dans les moindres détails tout ce qu'il faudrait pour son enterrement. Elle remit ensuite à l'intendant les coffres appartenant à la maison, accompagnés d'un inventaire minutieux. Enfin, elle sortit deux robes de soie et un vieux châle, anciens cadeaux de ma grand'mère, et l'uniforme de mon grand-père, tout brodé d'or, qui lui avait aussi été donné en toute propriété. Elle était si soigneuse, que les broderies et les galons de l'uniforme étaient encore tout frais et que le drap n'était pas mangé par les mites.

Elle demanda avant de mourir qu'une des robes de soie — la rose — fût remise à Volodia, l'autre — la puce à carreaux — à moi, pour nous en faire des robes de chambre ou des bechmètes [1]. Elle légua le châle à Lioubotchka, l'uniforme au premier d'entre nous qui deviendrait officier. A l'exception de quarante roubles, destinés aux frais de son enterrement, elle laissa le reste de son argent et tout ce qu'elle possédait à son frère. Ce frère, affranchi depuis longtemps, habitait un gouvernement éloigné et menait la vie la moins régulière; aussi Nathalie Savichna, de son vivant, n'avait aucune relation avec lui.

Quand il vint recueillir son héritage et qu'il trouva ent tout et pour tout vingt-cinq roubles de papier, il ne voulut

1. Habit de dessous des Tartares. (*N. du T.*)

Digitized by Google

pas le croire. Il déclara qu'il était impossible qu'une femme qui avait vécu soixante ans dans une maison riche, où elle avait tout entre les mains, qui avait toujours été plus qu'économe et qui lésinait sur tout, ne laissât rien après sa mort. C'était pourtant la vérité.

Nathalie Savichna fut malade deux mois et supporta la souffrance avec une patience véritablement chrétienne. Elle ne grognait plus, ne se plaignait pas et parlait constamment de Dieu, suivant son habitude. Une heure avant sa mort, elle se confessa avec une joie tranquille, communia et reçut l'extrême-onction.

Elle demanda pardon à tous les gens de la maison pour les offenses qu'elle avait pu leur faire et chargea son confesseur, le père Vassili, de nous dire à tous qu'elle ne savait comment nous remercier de nos bontés et qu'elle nous priait de lui pardonner si, par bêtise, elle avait fait de la peine à quelqu'un. « Mais je peux dire, ajouta-t-elle, que je ne suis pas une voleuse ; je n'ai jamais fait tort d'un brin de fil aux maîtres. » C'était la seule qualité qu'elle se reconnût.

Elle mit le vêtement blanc et le bonnet qu'elle avait apprêtés, s'accouda sur son oreiller et ne cessa pas, jusqu'à la fin, de causer avec le prêtre. S'étant souvenue tout à coup qu'elle ne laissait rien aux pauvres, elle prit dix roubles et chargea le père Vassili de les donner à la paroisse. Elle fit ensuite le signe de la croix, se coucha et expira en prononçant avec un sourire joyeux le nom de Dieu.

Elle quitta la vie sans regret, ne craignit pas la mort et l'accueillit comme un bienfait. C'est une chose qu'on dit souvent, mais comme elle est rarement vraie ! Nathalie Savichna pouvait ne pas craindre la mort, car elle mourait dans une foi inébranlable et elle avait accompli la loi de l'Évangile : toute sa vie n'avait été qu'amour pur et désintéressé et que sacrifice de soi-même.

Quoi ! parce que sa religion aurait pu être plus haute,

Digitized by Google

parce que sa vie aurait pu avoir un but plus élevé, cette âme d'élite en est-elle moins digne de tendresse et d'admiration?

Elle a accompli la plus grande œuvre, et la meilleure, de cette vie : elle est morte sans regret et sans peur.

On l'enterra, selon son désir, non loin de la chapelle élevée sur la tombe de maman. L'ortie et la bardane ont envahi l'endroit où elle repose. Je ne manque jamais, lorsque je vais à la chapelle, de m'approcher de la grille noire qui entoure la tombe de Nathalie Savichna et de saluer jusqu'à terre.

Parfois je m'arrête à moitié chemin, entre la chapelle et la grille noire. Des souvenirs pénibles remontent soudain à ma mémoire. Je me dis : Est-ce que la Providence ne m'a réuni à ces deux êtres que pour me condamner à des regrets éternels?.....

Digitized by Google

ADOLESCENCE

XXIV

OÙ MES IDÉES CHANGENT

Deux équipages sont de nouveau rangés devant le perron de Petrovskoë. L'un est une voiture fermée, dans laquelle prennent place Mimi, Catherine, Lioubotchka et une femme de chambre. Iacof en personne, l'intendant, est sur le siège et conduit. L'autre équipage est une britchka. J'y monte avec Volodia et notre nouveau laquais, Vassili.

Papa, qui doit nous suivre dans quelques jours à Moscou, est nu-tête sur le perron; il fait le signe de la croix sur la portière de la voiture fermée et sur la britchka.

« Le Seigneur soit avec vous! En route! »

Iacof et le cocher (nous partions avec nos chevaux) ôtent leurs bonnets fourrés et se signent. « Dieu soit avec nous! » Les caisses des voitures commencent à sauter sur le chemin raboteux et les bouleaux de la grande allée défilent l'un après l'autre devant nous. Je ne suis pas le moins du monde triste; les yeux de mon esprit regardent ce qui m'attend et non ce que je quitte. A mesure que je m'éloigne des objets auxquels se rattachent les cruels souvenirs dont mon âme a été remplie jusqu'à présent, ces

Digitized by Google

souvenirs s'émoussent et se transforment rapidement en une sensation agréable : se sentir vivre, se sentir jeune, plein de force et d'espoir.

J'ai rarement passé des jours, je ne dirai pas aussi gais, — je me faisais encore scrupule d'être gai, — mais aussi agréables, aussi bons, que les quatre jours de ce voyage. Je n'avais plus sous les yeux la porte close de la chambre de maman, devant laquelle je ne pouvais passer sans un frisson ; ni le piano fermé, dont personne n'approchait et qu'on ne regardait même pas sans une sorte de terreur ; ni les vêtements de deuil (on nous avait mis à tous des costumes de voyage ordinaires) ; ni ces mille objets qui, en ravivant le souvenir de notre perte irréparable, m'obligeaient à me garder de toute manifestation de vie, de peur d'offenser *sa* mémoire. Maintenant, au contraire, une succession ininterrompue de tableaux nouveaux et pittoresques occupe mon attention ; l'influence du printemps fait couler dans mon âme le contentement du présent et l'espoir lumineux en l'avenir.

Le dernier jour, Catherine était avec moi dans la britchka. Sa jolie petite tête penchée en avant, elle regardait d'un air pensif la route poudreuse fuir sous les roues. Je la considérais en silence et m'étonnais de l'expression que je surprenais pour la première fois sur son visage rose : ce n'était pas une tristesse d'enfant.

« Nous sommes bientôt arrivés, lui dis-je. Comment te figures-tu Moscou ?

— Je ne sais pas, dit-elle comme à contre-cœur.

— Mais enfin, comment te le figures-tu ? plus grand que Serpoukhov, ou non ?

— Je n'en sais rien. »

Grâce à l'instinct qui nous fait deviner les pensées des autres et qui est le fil conducteur de la conversation, Catherine comprit que son indifférence me froissait. Elle leva la tête et me dit : « Papa vous a dit que nous habiterions chez votre grand'mère ?

Digitized by Google

— Oui. Grand'mère veut vivre tout à fait avec nous.

— Nous demeurerons tous ensemble?

— Naturellement. Nous aurons la moitié du haut, papa habitera l'aile et nous dinerons tous ensemble en bas, chez grand'mère.

— Maman dit que grand'mère est si imposante, si irritable?

— Non. Ça fait cet effet-là au commencement. Elle est imposante, mais pas du tout irritable; au contraire, elle est très bonne, très gaie. Si tu avais vu notre bal, pour sa fête!

— C'est égal, j'ai peur d'elle. Du reste, Dieu sait si nous..... »

Catherine se tut brusquement et redevint pensive.

« Quoi? demandai-je avec inquiétude.

— Rien.

— Si; tu as dit : « Dieu sait..... »

— Tu disais que le bal de ta grand'mère avait été très beau?

— Oui; quel dommage que vous n'ayez pas été là! Il y avait une masse de gens, mille personnes! et de la musique, des généraux, et j'ai dansé..... Catherine! dis-je en m'arrêtant tout à coup au milieu de ma description. Tu ne m'écoutes pas?

— Si, j'écoute. Tu disais que tu as dansé.

— Pourquoi as-tu l'air si triste?

— On n'est pas toujours gaie.

— Non, tu n'es plus du tout la même depuis que nous sommes revenus de Moscou. Voyons, continuai-je d'un ton décidé en me tournant vers elle, dis-moi pourquoi tu es devenue toute singulière?

— Je suis singulière? répliqua Catherine avec une vivacité qui montrait que ma remarque l'avait intéressée. Je ne suis pas du tout singulière.

— Non, tu n'es plus comme tu étais, poursuivis-je. Avant, on voyait que tu ne faisais qu'un avec nous, pour

Digitized by Google

tout, que tu nous regardais comme ta famille et que tu nous aimais comme nous t'aimons; à présent, tu es toute sérieuse, tu t'éloignes de nous.....

— Pas du tout.....

— Non, laisse-moi parler, » interrompis-je.

Je commençais à sentir dans le nez un léger chatouillement, précurseur des larmes qui ne manquaient jamais de me monter aux yeux lorsque j'exprimais une pensée qui m'étouffait depuis longtemps.

« Tu t'éloignes de nous, tu ne causes qu'avec Mimi, tu as l'air de ne plus vouloir nous connaître.

— On ne peut pas rester toujours les mêmes. Il faut bien changer un jour ou l'autre, » répondit Catherine.

Quand Catherine ne savait que dire, elle formulait ainsi quelque loi inexorable. C'était une habitude. Je me rappelle qu'un jour, en se disputant avec Lioubotchka, celle-ci l'appela *sotte*. Catherine repartit que tout le monde ne pouvait pas avoir de l'esprit, qu'il fallait qu'il y eût aussi des sots. Cependant, sa réponse : « qu'il fallait bien changer un jour ou l'autre », ne me satisfit pas, et je continuai mes questions.

« Pourquoi faut-il changer?

— Nous ne vivrons pas toujours ensemble, répliqua Catherine en rougissant légèrement et en regardant fixement le dos de Philippe, notre cocher. Maman pouvait vivre chez votre mère, qui était son amie. Qui sait si elle s'entendra avec la comtesse, qu'on dit si difficile? D'ailleurs il faudra toujours nous séparer, un jour ou l'autre. Vous êtes riches — vous avez Petrovskoë; et nous, nous sommes pauvres — maman n'a rien. »

« Vous êtes riches, nous sommes pauvres. » Ces mots, et les idées qu'ils éveillaient, me parurent extraordinairement bizarres. Dans mes idées d'alors, il n'y avait de pauvres que les mendiants et les moujiks, et il m'était impossible d'associer l'idée de pauvreté avec la gracieuse et jolie Catherine. Je me figurais que Mimi et sa fille,

Digitized by Google

quand elles devraient vivre éternellement, habiteraient toujours avec nous et que nous partagerions toujours tout avec elles. Cela ne pouvait pas être autrement. Les paroles de Catherine me suggérèrent mille pensées nouvelles et confuses sur leur situation isolée, et je me sentis si gêné de ce que nous étions riches tandis qu'elles étaient pauvres, que je rougis et que je n'osais plus regarder Catherine.

« Qu'est-ce que cela fait, pensais-je, que nous soyons riches et elles pauvres? en quoi est-ce que cela oblige à se séparer? Pourquoi ne pas partager également ce que nous avons? » Je comprenais pourtant qu'il ne serait pas à propos de parler de ce sujet à Catherine. Une sorte d'instinct pratique me mettait déjà en garde contre mes déductions logiques et m'avertissait que Catherine avait raison, et qu'il serait déplacé de lui faire part de mon idée.

« Est-ce que tu vas vraiment nous quitter? dis-je. Comment ferons-nous pour vivre séparés?

— J'en aurai aussi du chagrin; mais comment faire? Seulement, si cela arrive, je sais bien ce que je ferai.....

— Tu te feras actrice..... Quelle bêtise! interrompis-je, sachant que le théâtre avait toujours été son rêve favori.

— Non; je disais cela quand j'étais petite.....

— Alors, qu'est-ce que tu feras?

— J'entrerai au couvent et je vivrai là; j'aurai une petite robe noire et un petit bonnet de velours. »

Catherine fondit en larmes.

Vous est-il jamais arrivé, lecteur, de vous apercevoir tout à coup, à certains moments de la vie, que votre manière de voir sur les choses change complètement, comme si tous les objets tournaient subitement vers vous une face nouvelle et ignorée? Une transformation de cette nature se produisit en moi, pour la première fois, pendant le voyage d'où je fais dater le commencement de mon adolescence.

Pour la première fois, j'eus la perception nette que

Digitized by Google

nous, c'est-à-dire notre famille, nous n'étions pas seuls sur la terre; que tous les intérêts ne tournaient pas autour de nous; qu'il existait dans le monde d'autres gens, n'ayant rien de commun avec nous, ne s'occupant pas de nous et ne connaissant même pas notre existence. Sans doute je savais tout cela auparavant; mais je ne le savais pas comme je le sus à partir de cet instant; je n'en avais pas le sentiment; je ne le *réalisais* pas.

Il n'y a pour chacun de nous qu'un seul chemin par lequel ce changement moral s'accomplit, et ce chemin est souvent tout à fait inattendu, tout à fait à part de celui qu'auraient suivi d'autres esprits. Pour moi, le chemin fut la conversation avec Catherine, qui me troubla profondément, en m'obligeant à envisager l'avenir de Mimi et de sa fille. Je contemplais les villages et les villes que nous traversions et où, dans chaque maison, vivait au moins une famille comme la nôtre. Les femmes et les enfants regardaient notre équipage avec une curiosité d'une minute et disparaissaient pour toujours de nos yeux; les boutiquiers et les moujiks, non seulement ne nous saluaient point comme à Petrovskoë, mais ne nous honoraient même pas d'un regard. Et je me posai pour la première fois cette question : De quoi peuvent-ils être occupés, puisqu'ils ne font aucune attention à nous? Et cette question en fit naître d'autres : Comment et de quoi vivent-ils? comment élèvent-ils leurs enfants? leur font-ils faire des leçons? les laissent-ils jouer? comment les appellent-ils? etc.

XXV

A MOSCOU

Ma manière de voir sur les choses et les gens et sur mes relations avec les uns et les autres se modifia encore plus profondément en arrivant à Moscou.

Digitized by Google

La première fois que nous revîmes grand'mère, quand j'aperçus son visage desséché et ridé et ses yeux éteints, la soumission respectueuse et la terreur qu'elle m'avait inspirées jusque-là se changèrent en compassion; et quand elle laissa tomber sa figure sur la tête de Lioubotchka, en sanglotant comme si elle avait été devant le cadavre de sa chère fille, ma compassion se changea presque en tendresse. Le spectacle de son chagrin en nous revoyant me mettait mal à l'aise. J'avais conscience que nous comptions pour rien à ses yeux et que nous ne lui étions chers que parce que nous lui rappelions le passé. Je sentais que tous les baisers dont elle couvrait mes joues n'exprimaient qu'une seule idée : « Elle n'y est plus, elle est morte; je ne la reverrai plus! »

Papa, qui à Moscou ne s'occupait presque pas de nous et que nous ne voyions qu'au dîner, où il apparaissait en redingote noire ou en habit, avec une figure éternellement préoccupée, papa commença à baisser dans mon esprit, ainsi que ses grands cols de chemise ressortant du collet de l'habit, sa robe de chambre, ses *starostes*, ses intendants, ses promenades dans l'enclos et sa chasse.

Karl Ivanovitch, que grand'mère appelait notre *menin* et qui, Dieu sait pourquoi! avait eu tout à coup l'idée de couvrir son vénérable front chauve d'une perruque rousse, séparée vers le milieu de la tête par une raie en étoffe, Karl Ivanovitch me paraissait si bizarre et si ridicule, que je m'étonnais de ne pas m'en être aperçu plus tôt.

Une sorte de barrière invisible s'était élevée entre les filles et nous autres garçons. Elles avaient leurs secrets et nous avions les nôtres. On aurait dit qu'elles nous dédaignaient à cause de leurs jupes devenues plus longues, et nous, à cause de nos pantalons à sous-pieds.

Le premier dimanche après notre arrivée, Mimi parut à dîner avec une toilette si flamboyante et tant de rubans sur la tête, qu'on voyait tout de suite que nous n'étions plus à la campagne et que tout devait aller différemment.

Digitized by Google

XXVI

MACHA

De tous les changements qui s'opérèrent dans ma manière de voir, aucun ne fut aussi frappant pour moi-même que d'apercevoir *la femme* dans une de nos femmes de chambre. Je n'avais vu en elle jusqu'ici qu'un domestique du sexe féminin, et voici qu'elle devenait un être d'où pouvaient dépendre, jusqu'à un certain point, mon repos et mon bonheur.

Du plus loin que je me souvienne, je me rappelle avoir vu Macha dans notre maison, et jamais je n'avais fait la moindre attention à elle jusqu'à un événement qui bouleversa mes idées à son égard et que je raconterai tout à l'heure. Macha avait vingt-cinq ans quand j'en avais quatorze. Elle était fort jolie, mais je n'ose la décrire, de peur que mon imagination ne se refuse à me représenter l'image enchanteresse et trompeuse qu'elle s'était formée au temps de ma passion. De crainte d'erreur, je me contenterai de dire qu'elle était extraordinairement blanche, très plantureuse, que c'était une femme et que j'avais quatorze ans.

Dans une de ces minutes où, votre leçon à la main, vous vous promenez par la chambre en vous étudiant à ne marcher que sur certaines fentes du plancher, à moins que vous ne vous occupiez à chanter un air inepte, ou à barbouiller d'encre le bord de la table, ou à répéter machinalement une phrase quelconque, dans une de ces minutes, en un mot, où l'esprit se refuse au travail et où l'imagination, prenant le dessus, cherche des impressions, je sortis de la classe et descendis sans aucun but vers le palier de l'escalier.

Une personne en souliers montait l'escalier en sens inverse. Naturellement, j'eus envie de voir qui c'était, mais

Digitized by Google

les pas cessèrent tout à coup et j'entendis la voix de Macha : « Allons, pas de bêtise..... Marie Ivanovna vient!.... ce serait une belle affaire!

— Elle ne vient pas, » murmura la voix de Volodia, et j'entendis une lutte, comme si Volodia essayait de la retenir.

« Voulez-vous bien ôter vos mains, polisson! » et Macha passa en courant devant moi. Son fichu arraché était tout de travers et l'on voyait son cou blanc et plein.

Je ne saurais dire à quel point cette découverte m'ébahit. Toutefois l'ébahissement céda promptement la place à la sympathie. Ce n'était déjà plus l'action de Volodia qui m'étonnait, c'était qu'il eût su deviner qu'elle lui procurerait de l'agrément. Malgré moi, j'avais envie de l'imiter.

Je passai désormais des heures entières sur le palier de l'escalier, écoutant avec une attention intense les moindres mouvements qui se faisaient à l'étage supérieur; mais jamais je ne pus prendre sur moi d'imiter Volodia. C'était pourtant la chose du monde dont j'avais le plus envie. Parfois, caché derrière la porte, j'écoutais avec un sentiment de jalousie très pénible le vacarme qui s'élevait dans la chambre des servantes. Je me demandais ce qui arriverait si j'entrais et si j'essayais, comme Volodia, d'embrasser Macha; ce que je répondrais, avec mon gros nez et mes cheveux en l'air, quand elle me demanderait ce que je voulais. Je l'entendais quelquefois dire à Volodia : « Voulez-vous bien me laisser tranquille, polisson! Allez-vous-en..... Ce n'est pas Nicolas Pétrovitch qui viendrait faire des sottises comme ça..... » Elle ne se doutait pas qu'en ce même moment Nicolas Pétrovitch était caché sous l'escalier et qu'il donnerait tout au monde pour être à la place de ce polisson de Volodia.

J'étais naturellement timide, et la conscience de ma laideur augmentait ma timidité. Je suis convaincu que rien n'exerce une influence aussi grande sur la future manière d'être d'un homme que son extérieur et le sentiment d'être ou de ne pas être séduisant de sa personne.

Digitized by Google

J'avais trop d'amour-propre pour me résigner à être comme j'étais. Je me consolais, comme le renard, en me disant que les raisins étaient trop verts; en d'autres termes, je m'efforçais de mépriser tous les plaisirs que procure un extérieur agréable et qui étaient, dans ma pensée, le lot de Volodia. Je les enviais de toute mon âme, mais je m'efforçais de toutes les forces de mon esprit et de mon imagination de trouver des jouissances dans un isolement orgueilleux.

XXVII

LE PETIT PLOMB

« Mon Dieu! de la *poudre!....* criait Mimi d'une voix suffoquée par l'émotion. Qu'est-ce que vous faites là? Vous voulez donc mettre le feu à la maison, nous tuer tous?.... »

Avec une expression d'héroïsme impossible à décrire, Mimi ordonna à tout le monde de s'écarter, se dirigea avec de grandes enjambées résolues vers le petit plomb éparpillé sur le plancher et le piétina, au mépris du péril d'une explosion subite. Lorsqu'elle jugea le danger diminué, elle appela un domestique et lui ordonna d'aller jeter toute cette *poudre* un peu loin, de préférence dans l'eau. Après quoi elle secoua orgueilleusement son bonnet et se dirigea vers le salon en marmottant : « Ils sont bien surveillés, il n'y a pas à dire! »

Quand papa sortit de son aile et que nous entrâmes avec lui chez grand'mère, Mimi y était déjà. Elle était assise près de la fenêtre; son visage avait revêtu une sorte d'expression mystérieuse et officielle, et elle regardait d'un air menaçant dans la direction de la porte. Sa main tenait un objet enveloppé dans des morceaux de papier :

Digitized by Google

je devinai que c'était le plomb et que grand'mère savait déjà tout.

Il y avait là, outre Mimi, la femme de chambre Gacha, en proie à une violente émotion que trahissait son visage enflammé et farouche, et le docteur Blumenthal, un petit homme grêlé, qui s'efforçait en vain de calmer Gacha par des clignements d'yeux et des signes de tête pacificateurs.

Grand'mère était assise un peu en côté et faisait la patience du *voyageur*, ce qui était toujours, chez elle, l'indice d'une humeur détestable.

« Comment allez-vous aujourd'hui, maman? Avez-vous bien dormi? dit papa en lui baisant respectueusement la main.

— Parfaitement, mon cher; vous n'ignorez pas, je suppose, que je me porte toujours admirablement, répliqua grand'mère du même ton que si la question de papa avait été souverainement déplacée et blessante. Eh bien? continua-t elle en se tournant vers Gacha, et mon mouchoir propre?

— Je vous l'ai donné, répondit Gacha en montrant un mouchoir de batiste blanc comme neige, posé sur le bras du fauteuil.

— Otez-moi cette guenille sale et donnez-moi un mouchoir propre, ma chère. »

Gacha alla au chiffonnier, ouvrit un des tiroirs et le referma si violemment, que les vitres des fenêtres tremblèrent. Grand'mère nous jeta à tous un regard terrible, puis se remit à suivre les mouvements de sa femme de chambre. Lorsque celle-ci lui présenta le mouchoir (il me sembla que c'était le même), grand'mère lui dit : « Quand me râperez-vous du tabac, ma chère?

— Quand j'aurai le temps.

— Qu'est-ce que vous dites?

— Je dis que je vais en râper.

— Si vous ne vouliez pas faire mon service, ma chère, vous auriez mieux fait de le dire : il y a longtemps que je vous aurais renvoyée.

Digitized by Google

— Vous pouvez me renvoyer, on n'en pleurera pas, » marmotta Gacha entre ses dents.

Le docteur recommença ses clignements d'yeux, mais Gacha tourna vers lui un visage si courroucé et si décidé, qu'il se hâta de faire le plongeon avec sa tête et se mit à jouer avec sa clef de montre.

« Vous voyez, mon cher, dit grand'mère en s'adressant à papa après que Gacha eut quitté la chambre en continuant à grommeler, comment on me traite dans ma propre maison.

— Permettez, maman, je vous râperai du tabac moi-même, dit papa, que cette apostrophe inattendue parut embarrasser beaucoup.

— Non, je vous remercie. Elle n'est si malhonnête que parce qu'elle sait bien qu'il n'y a qu'elle qui sache râper mon tabac à mon goût... Vous savez, mon cher, continua grand'mère après une petite pause, que vos enfants ont manqué mettre le feu à la maison? »

Papa la regarda avec une expression de curiosité respectueuse.

« Oui, voilà avec quoi ils jouent. Montrez, » ajouta-t-elle en se tournant vers Mimi.

Papa prit le papier et ne put s'empêcher de sourire.

« Mais, maman, c'est du petit plomb, dit-il; ce n'est pas du tout dangereux.

— Je vous suis très reconnaissante, mon cher, de me donner des leçons; mais je suis trop vieille....

— Les nerfs! les nerfs! » murmura le docteur.

Papa se tourna aussitôt vers nous :

« Où avez-vous pris ça? Comment osez-vous plaisanter avec ces choses-là?

— Inutile de les interroger; mais il faut prier leur *menin* de les surveiller, dit grand'mère en appuyant avec une inflexion de voix méprisante sur le mot *menin*.

— Volodia dit que c'est Karl Ivanovitch qui lui a donné cette *poudre*, intervint Mimi.

Digitized by Google

— Vous voyez quel joli surveillant! continua grand'-mère. Et où est-il, ce *menin?* Envoyez-le-moi ici.

— Je lui ai permis de sortir, dit papa.

— Ce n'est pas une raison. Il devrait toujours être là. Ce ne sont pas mes enfants, ce sont les vôtres, et je n'ai pas de conseil à vous donner; vous avez plus d'esprit que moi; mais il me semble qu'il serait temps de leur donner un gouverneur, au lieu d'un *menin*, une espèce de rustre allemand. Oui, un imbécile et un rustre, qui n'est capable de leur rien apprendre, excepté les mauvaises manières et des chansons tyroliennes. Je vous demande un peu s'il est très nécessaire que les enfants sachent chanter des tyroliennes. Du reste, à présent il n'y a plus personne pour s'occuper d'eux et vous pouvez faire ce qu'il vous plaira. »

A présent voulait dire : « Puisqu'ils n'ont plus de mère, » et *à présent* réveilla des souvenirs tristes dans le cœur de grand'mère. Elle baissa les yeux sur sa tabatière à portrait et devint pensive.

« J'y songeais depuis longtemps, se hâta de dire papa, et je voulais vous demander votre avis, maman. Si nous prenions Saint-Jérôme, qui leur donne en ce moment des leçons au cachet?

— Tu ferais admirablement, mon ami, dit grand'mère d'une voix radoucie. Saint-Jérôme est un *gouverneur*, qui sait comment il faut élever des enfants de bonne maison, et non un simple *menin*, bon seulement à les mener promener.

— Je lui parlerai dès demain, » dit papa.

En effet, deux jours après cette conversation, Karl Ivanovitch cédait sa place à un jeune petit-maître français.

XXVIII

HISTOIRE DE KARL IVANOVITCH

La veille du jour où Karl Ivanovitch devait nous quitter, tard dans la soirée, il était debout auprès de son lit, vêtu

Digitized by Google

de sa robe de chambre de cotonnade et sa calotte rouge sur la tête. Penché sur sa malle, il emballait soigneusement ses hardes.

Pendant ces derniers jours, Karl Ivanovitch avait été très sec avec nous; on aurait dit qu'il cherchait à avoir le moins de rapports possible avec ses élèves. En ce moment encore, quand j'entrai dans sa chambre, il se contenta de me jeter un regard en dessous et se remit à emballer. Je me jetai sur son lit, chose absolument défendue; mais Karl Ivanovitch ne dit rien, et l'idée qu'il ne nous gronderait plus, qu'il ne nous ferait plus finir, que ce que nous faisions ne le regardait plus, me donna l'impression vive de la séparation prochaine. Je me sentais tout triste de ce qu'il ne nous aimait plus, j'avais à cœur de lui exprimer ma tristesse.

« Voulez-vous que je vous aide, Karl Ivanovitch? » dis-je en m'approchant de lui.

Karl Ivanovitch me lança un autre coup d'œil et se détourna de nouveau; mais, dans ce coup d'œil, au lieu de l'indifférence à laquelle j'attribuais sa froideur, je lus un chagrin sincère et concentré.

« Dieu voit tout et sait tout; que sa sainte volonté soit faite en tout! dit-il en se redressant de toute sa hauteur et en soupirant profondément. Oui, Nicolas, continua-t-il en voyant l'expression de sympathie non feinte avec laquelle je le regardais; mon sort est d'être malheureux; je l'ai été dès l'enfance et le serai jusqu'à mon cercueil. On m'a toujours rendu le mal pour le bien, et ma récompense ne sera pas sur cette terre; elle sera là (il montrait le ciel). Si vous saviez mon histoire et ce que j'ai eu à souffrir dans cette vie! J'ai été cordonnier, j'ai été soldat, j'ai été déserteur, j'ai été fabricant, j'ai été précepteur, et à présent je suis zéro! et comme le Fils de Dieu, je n'ai pas où reposer ma tête! »

Il ferma les yeux et se laissa tomber dans son fauteuil.

Digitized by Google

Remarquant que Karl Ivanovitch était dans un de ces moments d'attendrissement où il parlait pour se décharger le cœur, sans faire attention à ses auditeurs, je m'assis sur le lit sans rien dire et sans quitter sa bonne figure des yeux.

« Vous n'êtes plus un enfant, vous pouvez comprendre. Je vais vous raconter mon histoire et tout ce que j'ai eu à souffrir dans cette vie. Il viendra un temps où vous penserez au vieil ami qui vous aimait tant, enfants!... »

Karl Ivanovitch posa un de ses coudes sur une petite table qui se trouvait à côté de lui, prit une prise de tabac, leva les yeux au ciel, et, de cette même voix monotone et gutturale avec laquelle il nous faisait nos dictées, il commença son récit en ces termes : « J'ai été malheureux dès le sein de ma mère... »

Il répéta la même phrase en allemand d'un ton profondément pénétré.

Karl Ivanovitch m'ayant depuis raconté son histoire bien des fois, toujours dans les mêmes termes et avec les mêmes intonations, j'espère pouvoir la donner ici mot pour mot; je n'en retrancherai que les fautes de syntaxe.

Était-ce réellement son histoire? Était-ce un conte né dans son imagination pendant son existence solitaire dans notre maison et auquel il avait fini par croire à force de se le répéter? S'était-il contenté de revêtir de couleurs fantastiques des événements véritables? J'en suis encore à me le demander. D'un côté, il racontait son histoire avec une émotion trop sincère, avec trop de suite et de méthode, pour qu'elle ne portât pas le cachet de la vérité et qu'on pût ne pas y croire. D'autre part, elle était trop poétique; l'excès de poésie inspirait des soupçons.

« Le noble sang des comtes de Zommerblatt coule dans mes veines. Je naquis six semaines après le mariage. Le mari de ma mère (je l'appelais papa) était fermier du comte de Zommerblatt. Il ne put jamais oublier la honte de ma mère, et il ne m'aimait pas. J'avais un petit frère nommé

Digitized by Google

Johann et deux sœurs; mais j'étais un étranger dans ma propre famille. Quand Johann faisait une bêtise, papa disait : Je n'aurai jamais une minute de tranquillité avec ce petit Karl! — Et c'était moi qu'on grondait et qu'on punissait. Quand mes sœurs se disputaient, papa disait : Karl sera toujours désobéissant! — Et c'était moi qu'on grondait et qu'on punissait. Il n'y avait que mon excellente mère qui m'aimât et me caressât. Souvent elle me disait : Karl, viens ici dans ma chambre, — et elle m'embrassait sans bruit. — Mon pauvre, pauvre Karl! disait-elle, personne ne t'aime; mais je ne te changerais pas contre un autre. — Ta mère, disait-elle encore, ne te demande qu'une seule chose : de bien travailler et d'être toujours un honnête homme; et Dieu ne t'abandonnera pas! — Moi, je faisais ce que je pouvais.

« Quand j'eus quatorze ans et que je fus d'âge à faire ma première communion, maman dit à papa : Voilà Karl grand garçon, Gustave; qu'est-ce que nous allons en faire? — Et papa répondit : Je ne sais pas. — Alors maman dit : Envoyons-le à la ville, chez Herr Schultz, et faisons-le cordonnier. — Et papa dit : Bien.

« Je restai six ans et six mois à la ville, chez le cordonnier, et le patron m'aimait. Il disait : Karl est bon ouvrier, et j'en ferai bientôt mon associé. — Mais l'homme propose et Dieu dispose... En 1796, on fit la conscription, et tous ceux qui étaient bons pour le service, de dix-huit à vingt et un ans, durent se rassembler à la ville.

« Papa arriva avec mon frère Johann, et nous allâmes tirer au sort à qui serait et ne serait pas soldat. Johann tira un mauvais numéro : il était pris; je tirai un bon numéro : je n'étais pas pris. Et papa dit : J'avais un fils unique, et il faut m'en séparer!

« Je lui pris la main et je dis : Pourquoi dites-vous ça, papa? Venez avec moi, je vous ferai voir quelque chose. — Et papa vint avec moi. Papa vint avec moi, et nous nous assimes à une petite table, dans l'auberge. — Donnez-nous

Digitized by Google

deux cruchons de bière, dis-je. — On nous servit. Nous bûmes un verre, et mon frère Johann aussi.

« Papa! dis-je, ne dites pas : J'avais un fils unique, et il faut m'en séparer. — Le cœur me saute dans la poitrine quand j'entends ça. Mon frère Johann ne partira pas; c'est moi qui serai soldat!... Personne n'a besoin de Karl, et Karl sera soldat! — Karl Ivanovitch, vous êtes un brave garçon! dit papa, — et il m'embrassa.

« Et je fus soldat!

XXIX

SUITE

« C'était alors un temps terrible, Nicolas. C'était le temps de Napoléon. Il voulait conquérir l'Allemagne, et nous défendions notre patrie jusqu'à la dernière goutte de notre sang!

« J'étais à Ulm, j'étais à Austerlitz! j'étais à Wagram!

— Vous vous êtes battu? interrompis-je en le regardant avec étonnement. Vous avez tué des gens? »

Karl Ivanovitch se hâta de me rassurer.

« Une fois, un grenadier français resta en arrière et tomba sur la route. Je courus à lui et j'allais lui enfoncer ma baïonnette dans le corps; mais il jeta son fusil en criant : Pardon! et je le laissai aller.

« A Wagram, Napoléon nous avait enfermés dans une île, de sorte qu'il n'y avait pas moyen de se sauver. Il y avait trois jours que nous n'avions plus de vivres et nous étions dans l'eau jusqu'aux genoux. Ce monstre de Napoléon ne voulait ni nous prendre ni nous laisser nous en aller!

« Le quatrième jour, grâce à Dieu, on nous fit prisonniers et on nous conduisit dans une forteresse. J'avais un pantalon bleu, une tunique de bon drap, quinze thalers et

Digitized by Google

une montre en argent que papa m'avait donnée. Un soldat français me prit tout. Par bonheur, j'avais trois ducats que maman m'avait cousus dans la doublure de mon gilet. Personne ne les trouva.

« Je ne me résignai pas longtemps à rester dans la forteresse et je pris la résolution de m'échapper. Un jour de grande fête, je dis au sergent qui nous gardait : Monsieur le sergent, c'est aujourd'hui une grande fête et je veux la célébrer. S'il vous plaît, apportez deux flacons de madère, et nous les boirons ensemble. — Le sergent répondit : Bon. — Quand le sergent eut apporté le madère et que nous eûmes bu un petit verre, je lui pris la main et je dis : Monsieur le sergent, vous avez peut-être un père et une mère? — Il répondit : J'en ai, monsieur Mayer. — Mon père et ma mère, dis-je, ne m'ont pas vu depuis huit ans et ignorent si je suis vivant ou si mes os reposent dans la terre humide. Oh! monsieur le sergent! j'ai deux ducats qui étaient dans la doublure de mon gilet; prenez-les et laissez-moi me sauver. Soyez mon bienfaiteur, et ma mère priera toute sa vie pour vous le Dieu tout-puissant.

« Le sergent but un petit verre de madère et dit : Monsieur Mayer, je vous aime beaucoup et je vous plains; mais vous êtes prisonnier et je suis soldat! — Je lui serrai la main et je dis : Monsieur le sergent! — Et le sergent dit : Vous êtes un pauvre homme et je ne veux pas de votre argent; mais je vous aiderai. Quand j'irai me coucher, payez une bouteille d'eau-de-vie aux soldats et ça les fera dormir. Je ne vous regarderai pas.

« C'était un brave homme. Je payai une bouteille d'eau-de-vie, et, quand les soldats furent gris, j'enfilai mes bottes, une vieille capote, et je sortis tout doucement. Arrivé au rempart, je voulus sauter, mais il y avait de l'eau dans le fossé et je ne voulais pas abîmer mon dernier vêtement : j'essayai de faire le tour par la grande porte.

« La sentinelle se promenait, son fusil sur l'épaule,

Digitized by Google

et me regardait : Qui vive? cria-t-elle. — Je ne répondis pas. — Qui vive? répéta-t-elle. Je ne répondis pas. — Qui vive? cria-t-elle pour la troisième fois, et je me mis à courir. Je sautai dans l'eau, grimpai sur l'autre bord et filai.

« Pendant toute la nuit, je courus en suivant la route; mais, lorsque parut le jour, j'eus peur d'être reconnu et je me cachai dans un grand champ de seigle. Là, je me mis à genoux, je joignis les mains et je remerciai notre Père céleste de m'avoir sauvé; après quoi, je m'endormis avec un sentiment de paix.

« Je m'éveillai vers le soir et me remis en route. Tout à coup, je fus rattrapé par un grand chariot allemand, attelé de deux chevaux moreaux. Sur le siège était un homme bien vêtu qui fumait sa pipe. Il me regarda. Je ralentis, pour laisser le chariot me dépasser; le chariot ralentit aussi et l'homme me regarda. Je pressai le pas; le chariot alla plus vite et l'homme me regarda. Je m'assis au bord du chemin; l'homme arrêta ses chevaux et me regarda. Jeune homme, dit-il, où allez-vous si tard? — Je dis : Je vais à Francfort. — Montez dans mon chariot; il y a de la place et je vous conduirai.... Pourquoi n'avez-vous pas de bagage? Pourquoi votre barbe n'est-elle pas faite et vos habits sont-ils pleins de boue? me dit-il quand je fus assis à côté de lui. — Je suis un pauvre homme, dis-je; je voudrais me louer dans une fabrique. Il y a de la boue à mes habits parce que je suis tombé sur la route. — Vous mentez, jeune homme; la route est sèche.

« Je gardai le silence.

« Dites-moi toute la vérité, me dit le brave homme. Qui êtes-vous et d'où venez-vous? Votre figure me plait, et, si vous êtes un honnête homme, je vous aiderai.

« Je lui racontai tout. Il dit : C'est bon, jeune homme. Venez à ma corderie, je vous donnerai de l'ouvrage et vous demeurerez chez moi.

« Et je dis : Bien.

Digitized by Google

« Nous arrivâmes à la corderie, et le brave homme dit à sa femme : Voici un jeune homme qui s'est battu pour son pays. Il était prisonnier et s'est sauvé. Il n'a ni foyer, ni vêtements, ni pain. Il demeurera chez nous. Donnez-lui du linge propre et faites-le manger.

« Je restai un an et demi à la corderie; et mon patron m'aimait tant, qu'il ne voulait plus me laisser m'en aller. Je me trouvais bien chez lui. En ce temps-là, j'étais beau garçon. J'étais jeune, grand, j'avais les yeux bleus et un nez romain..., et Mme L... (je ne peux pas dire son nom), la femme de mon patron, était une jeune et jolie dame. Elle se mit à m'aimer.

« Un jour, en m'apercevant, elle me dit : Monsieur Mayer, comment vous appelle votre maman?

« Je répondis : Charlot.

« Et elle dit : Charlot! asseyez-vous à côté de moi. Je m'assis à côté d'elle, et elle dit : Charlot! embrassez-moi.

« Je l'embrassai, et elle dit : Charlot! je vous aime tant que je n'en peux plus, et elle tremblait de tout son corps. »

Karl Ivanovitch fit une longue pause. Branlant légèrement la tête et roulant ses bons yeux bleus, il souriait comme on sourit à des souvenirs agréables.

« Oui, reprit-il enfin en s'arrangeant dans son fauteuil et en croisant sa robe de chambre, j'ai eu beaucoup de bon et beaucoup de mauvais dans ma vie; mais voici mon témoin (il montrait un christ en tapisserie, pendu au-dessus de son lit). Personne n'a le droit de dire que Karl Ivanovitch a été un malhonnête homme! Je ne voulus pas payer d'une noire ingratitude les bienfaits de M. L..., et je résolus de me sauver de chez lui. Un soir, quand tout le monde fut couché, j'écrivis une lettre à mon patron et la posai sur la table de ma chambre. Ensuite je pris mes hardes, trois thalers, et sortis sans bruit. Personne ne m'avait vu et je suivis la grande route.

Digitized by Google

XXX

SUITE

« Il y avait neuf ans que je n'avais vu maman et je ne savais pas si elle était encore vivante ou si ses os reposaient dans la terre humide. Je retournai dans mon pays. En arrivant à la ville, je demandai où demeurait Gustave Mayer, le fermier du comte Zommerblatt. On me répondit : Le comte Zommerblatt est mort et Gustave Mayer demeure à présent dans la grande rue, où il tient un débit de liqueurs. — Je mis mon gilet neuf, mon beau paletot (c'est le patron qui me l'avait donné), je me peignai bien et j'entrai dans la boutique de mon papa. Ma sœur Marie était assise dans la boutique. Elle me demanda ce que je voulais. Je dis : Pourrait-on boire un petit verre de liqueur? — Elle dit : Papa! il y a un jeune homme qui demande un petit verre de liqueur. — Et papa dit : Donne-lui un petit verre de liqueur. — Je m'assis devant une petite table, je bus mon petit verre de liqueur et je fumai ma pipe en regardant papa, Marie, et Johann, qui venait aussi d'entrer. En causant, papa me dit : Vous savez sûrement, jeune homme, où est à présent notre armée? — Je dis : J'en viens; elle est près de Vienne. — Notre fils, dit papa, était soldat. Voilà neuf ans qu'il est parti et il ne nous a pas écrit; nous ne savons pas s'il est mort ou vivant. Ma femme ne cesse pas de pleurer... — Je fumai ma pipe et je dis : Comment s'appelait votre fils et dans quel régiment était-il? Peut-être que je le connais.... — Il s'appelait Karl Mayer et il était dans les chasseurs autrichiens, dit mon papa. — Il était grand et beau garçon comme vous, dit ma sœur Marie. — Je dis : Je connais votre Karl. — Amalia! cria mon père; viens ici; voilà un jeune homme qui connaît notre Karl! *Et ma chère maman entra par la porte du fond. Je la reconnus tout de suite. — Vous connaissez notre*

Digitized by Google

Karl? dit-elle en me regardant, et elle devint toute pâle et se mit... à... trem..... bler.... — Oui, je l'ai vu, dis-je sans oser lever mes yeux sur elle. Mon cœur me sautait dans la poitrine. — Mon Karl est vivant! dit maman. Dieu soit loué! Où est-il, mon bon Karl? Je mourrais tranquille si je pouvais le revoir une seule fois, mon fils bien-aimé; mais Dieu ne le veut pas. — Elle se mit à pleurer... Je ne pus le supporter.... Maman! criai-je, je suis votre Karl! — Et elle tomba dans mes bras. »

Karl Ivanovitch ferma les yeux et ses lèvres tremblèrent.

« Maman! je suis votre Karl! — Et elle tomba dans mes bras, répéta-t-il en se calmant un peu et en essuyant de grosses larmes qui roulaient le long de ses joues.

« Mais Dieu, reprit-il, ne permit pas que je terminasse mes jours dans ma patrie. Le malheur me poursuivait partout. Je ne vécus dans ma patrie que trois mois. Un dimanche, j'étais au café, je buvais un cruchon de bière en fumant ma pipe et je parlais politique avec mes connaissances; on parlait de l'empereur François, de Napoléon, de la guerre, et chacun donnait son avis. Près de nous était assis un monsieur en paletot gris, que nous ne connaissions pas. Il prenait du café, fumait sa pipe et ne disait rien. Quand le veilleur cria : Dix heures! je pris mon chapeau, je payai et je retournai à la maison. Au milieu de la nuit, on frappe à ma porte. Je m'éveille et je dis : Qui est là? — Ouvrez! — Je dis : Dites qui est là et j'ouvrirai. — Ouvrez au nom de la loi! dit une voix derrière la porte. — J'ouvre. Il y avait derrière la porte deux soldats avec leurs fusils, et je vois entrer l'inconnu en paletot gris qui était près de nous au café. C'était un espion! Suivez-moi! dit l'espion. — Bien, dis-je.... — Je mis mes bottes et mon pantalon et j'allais et venais dans la chambre en mettant mes bretelles. Ça me bouillait dans le cœur. Je me disais : Coquin, va! — Quand je me trouvai près du mur où était accroché mon sabre, je l'empoignai et je dis : Tu es un espion; défends-toi! — Je lui allonge un

Digitized by Google

coup à droite, un coup à gauche et un coup sur la tête. L'espion tombe! Je saisis mon porte-manteau et ma bourse, je saute par la fenêtre et je m'en vais à Ems.

« Là, je fis la connaissance du général Sazine. Il se prit d'affection pour moi, me procura un passeport et m'emmena en Russie pour faire l'éducation de ses enfants. A sa mort, votre maman me prit. Elle me dit : Karl Ivanovitch, je vous confie mes enfants, aimez-les et je ne vous abandonnerai jamais; j'assurerai le repos de votre vieillesse. — Elle n'y est plus, et tout est oublié. Après vingt ans de services, il faut qu'avec mes cheveux blancs j'aille mendier dans la rue un morceau de pain dur... Dieu voit tout et sait tout : que sa sainte volonté soit faite en toutes choses; seulement, je suis fâché pour vous, enfants! »

En achevant ces mots, Karl Ivanovitch me prit par la main, m'attira à lui et me baisa au front.

XXXI

J'AI UN 1

A l'expiration de notre année de deuil, grand'mère commença à se remettre un peu de son chagrin et à recevoir de temps à autre, surtout des enfants, nos camarades et les amies de ma sœur.

Le jour de la fête de Lioubotchka, le 13 décembre, la princesse Kornakof et ses filles, Mme Valakhine et Sonia, Iline Grapp et les deux plus jeunes Ivine arrivèrent dès avant le diner.

D'en haut, nous entendions les voix, les rires et les allées et venues, mais nous ne pouvions pas aller rejoindre la société avant la fin des classes du matin. Le tableau accroché dans la classe portait : *Lundi, de 2 à 3, maître d'histoire et de géographie.* Avant d'être libres, il nous fallait

Digitized by Google

attendre ce *maître d'histoire*, écouter sa leçon et le reconduire. Il était déjà deux heures un quart, le maître n'était pas arrivé, on ne l'entendait pas et on ne l'apercevait même pas dans la rue, où je le guettais avec un désir intense de ne jamais le voir.

« Il paraît que Lébédef ne vient pas aujourd'hui, dit Volodia en s'arrachant un instant du livre où il préparait sa leçon.

— Dieu le veuille, Dieu le veuille! Avec ça, je ne sais pas un mot... Bon!... le voilà, » ajoutai-je d'une voix triste.

Volodia se leva et s'approcha de la fenêtre.

« Non; ce n'est pas lui, c'est un barine, dit-il. Attendons encore jusqu'à deux heures et demie, ajouta-t-il en s'étirant et en se grattant le haut de la tête, selon son habitude quand il se reposait un instant de son travail. S'il n'est pas arrivé à deux heures et demie, nous pourrons aller le dire à Saint-Jérôme et serrer nos cahiers.

— Il a aussi envie d'aller se pro-o-o-o-mener, » dis-je en m'étirant à mon tour et en agitant au-dessus de ma tête le livre que je tenais à deux mains.

Par désœuvrement, j'ouvris le livre à l'endroit de la leçon et je me mis à lire. La leçon était longue et difficile, je n'en savais pas le premier mot et je constatai que jamais je ne m'en rappellerais rien; j'étais dans cet état nerveux où il est impossible de fixer sa pensée sur n'importe quoi.

La leçon d'histoire était toujours pour moi un supplice. A la précédente, Lébédef s'était plaint de moi à Saint-Jérôme et m'avait donné un 2, ce qui signifiait *très mal*. Saint-Jérôme m'avait alors déclaré que si, la prochaine fois, j'avais moins de 3, je serais sévèrement puni. La prochaine fois était arrivée, et j'avais une peur bleue.

J'étais tellement absorbé par la lecture de cette leçon inconnue, que je fus frappé soudain par un bruit de galoches qu'on ôte, venant de l'antichambre. J'eus à peine le temps de lever la tête qu'apparaissaient à la porte l'horrible figure grêlée et la personne gauche, que je ne connais-

Digitized by Google

sais que trop, du maitre d'histoire, avec son habit bleu à boutons universitaires.

Il posa avec lenteur son chapeau sur la fenêtre et ses livres sur la table, tira son habit à deux mains pour en effacer les plis (c'était vraiment bien nécessaire!) et s'assit en soufflant.

« Allons, messieurs, dit-il en frottant ses mains suantes; repassons d'abord ce qui a été dit dans la classe précédente, et ensuite je m'efforcerai de vous faire connaitre la suite des événements du moyen âge. »

Cela voulait dire : « Récitez vos leçons. »

Pendant que Volodia récitait avec l'aisance et l'assurance de celui qui sait sa leçon, je sortis sans aucun but sur le palier de l'escalier : ne pouvant pas descendre, il était bien naturel que, sans y penser, je me trouvasse sur le palier. A peine allais-je m'installer à mon observatoire ordinaire, derrière la porte, que Mimi (elle était toujours la cause de tous mes malheurs) me tomba dessus à l'improviste.

« Vous ici? » dit-elle en regardant sévèrement moi d'abord, puis la porte de la chambre des servantes, puis de nouveau moi.

Je me sentais doublement en faute, n'étant pas dans la classe et me trouvant dans un endroit défendu. Je n'osai donc rien dire et, baissant la tête, j'exprimai par mon attitude le repentir le plus touchant.

« Non, c'est trop fort! s'écria Mimi. Qu'est-ce que vous faisiez là? (Je gardai le silence.) Non, ça ne se passera pas comme ça, continua-t-elle en frappant sur la rampe de l'escalier avec le dos de ses doigts; je le dirai à la comtesse. »

Il était trois heures moins cinq quand je rentrai dans la classe. Le professeur avait l'air de ne pas s'apercevoir si j'y étais ou non et expliquait la leçon suivante à Volodia. Les explications terminées, il commença à rassembler ses cahiers et Volodia alla chercher le cachet dans la

Digitized by Google

chambre voisine : il me vint l'idée délicieuse que la leçon était finie et qu'on m'avait oublié.

Tout à coup le maître se tourna vers moi avec un demi-sourire méchant.

« J'espère, dit-il en se frottant les mains, que vous avez appris votre leçon ?

— Oui.

— Veuillez me parler de la croisade de saint Louis, dit-il en se balançant sur son siège et en regardant ses souliers d'un air rêveur. D'abord, les causes qui ont engagé le roi de France à prendre la croix (il leva les sourcils et montra du doigt l'encrier). Ensuite, les traits caractéristiques de cette croisade (il remua son poignet comme s'il voulait attraper quelque chose). Enfin, l'influence de cette croisade sur les États européens en général (il frappa avec ses cahiers sur le côté gauche de la table) et sur le royaume de France en particulier (il frappa avec ses cahiers sur le côté droit de la table et pencha la tête sur l'épaule droite). »

J'avalai plusieurs fois ma salive, toussai, inclinai la tête de côté et ne dis rien. Ensuite, je pris la plume posée sur la table et me mis à la déchiqueter, toujours sans rien dire.

« Donnez-moi cette plume, dit le maître en tendant la main; elle nous sert. Allons!

— Louis.... saint Louis.... était... était... était... un bon tzar...

— Un quoi?

— Un bon tzar. Il eut l'idée d'aller à Jérusalem et il *remit les rênes du gouvernement* à sa mère.

— Comment s'appelait-elle?

— B... Be... lan...

— Comment! Bêlante?»

Je ris gauchement et bêtement.

« Voyons, ne savez-vous pas encore quelque chose? » demanda-t-il avec ironie.

Je n'avais plus rien à perdre. J'éclaircis ma voix et je

Digitized by Google

me lançai à débiter tout ce qui me passait par la tête. Le maître époussetait la table, sans rien dire, avec la plume qu'il m'avait ôtée et regardait obstinément à côté de moi, en répétant de temps en temps : « Bien, très bien ! » Je sentais que je ne savais rien, que je pataugeais, et il m'était horriblement pénible que le maître ne m'arrêtât ni ne me reprit.

« Pourquoi, dit-il enfin en répétant ma phrase. a-t-il eu l'idée d'aller à Jérusalem?

— Parce que... c'est que... il voulait... »

Je m'embrouillai tout à fait et restai muet. Je sentais que ce méchant maître pourrait bien me regarder comme ça pendant un an : je ne serais pas capable d'ajouter une syllabe. Il attendit trois minutes, puis sa figure prit subitement l'expression d'une profonde tristesse et il dit d'un ton affligé à Volodia, qui rentrait au même moment : « Donnez-moi le cahier de notes. »

Volodia lui donna le cahier de notes et posa soigneusement le cachet à côté.

Le maître ouvrit le cahier, trempa sa plume avec précaution, et, de sa belle écriture, il mit un 5 à Volodia dans la colonne des *progrès* et dans celle de la *conduite*. Ensuite, tenant sa plume en l'air au-dessus des colonnes où étaient mes notes, il me regarda et réfléchit.

Tout à coup sa main fit un mouvement imperceptible et un 1 superbe, suivi d'un point, apparut dans la colonne des *progrès*. Un second mouvement, et un autre 1, avec un point, dans la colonne de la *conduite*.

Le maître referma avec précaution le cahier de notes, se leva et se dirigea vers la porte sans avoir l'air de remarquer mon regard suppliant, désespéré, chargé de reproches.

« Michel Larionitch ! dis-je.

— Non, répondit-il, devinant ce que j'allais lui dire. Ça ne peut pas aller comme ça. Je ne veux pas voler mon argent. »

Digitized by Google

Il remit ses galoches et son manteau de camelot et enroula soigneusement son cache-nez. Comme si, après le malheur qui venait de m'arriver, on pouvait encore s'intéresser à quelque chose! Pour lui, ce n'avait été qu'un trait de plume; pour moi, c'était une catastrophe.

« La leçon est finie? demanda Saint-Jérôme en entrant dans la classe.

— Oui.

— Le maître a été content de vous?

— Oui, répondit Volodia.

— Quelle note avez-vous?

— 5.

— Et Nicolas? »

Je me taisais.

« Je crois qu'il a 4, » dit Volodia.

Il avait compris qu'il fallait me sauver pour ce jour-là : je serais puni, mais pas ce soir, où il y avait du monde.

« Voyons, messieurs (Saint-Jérôme répétait « Voyons » tous les trois mots), faites votre toilette et descendons »

XXXII

LA PETITE CLEF

Nous avions à peine eu le temps de dire bonjour à tous les invités, qu'on annonça le dîner. Papa était très en train (depuis quelque temps il avait la veine et gagnait). Il donna à Lioubotchka, pour sa fête, un service de voyage en argent et il se souvint, étant encore à table, qu'il avait aussi pour elle une bonbonnière; il l'avait oubliée chez lui.

Au lieu d'envoyer un domestique, « vas-y plutôt, Coco, me dit-il. Les clefs sont sur la grande table, dans la coquille, tu sais?... Tu prendras la plus grosse et tu ouvriras le deuxième tiroir à droite. Là, tu trouveras une petite

Digitized by Google

boîte, des bonbons dans du papier, et tu apporteras le tout.

— Faut-il aussi t'apporter des cigares? demandai-je, sachant qu'il en envoyait toujours chercher après le dîner.

— Oui. Fais attention de ne toucher à rien chez moi! » cria-t-il comme je m'éloignais.

Je trouvai le trousseau de clefs à l'endroit indiqué et j'allais ouvrir le tiroir, lorsque l'envie me prit de savoir à quelle serrure allait une toute petite clef enfilée dans l'anneau.

Sur la table, parmi cent objets divers, se trouvait un portefeuille brodé, fermé avec un petit cadenas. Je voulus voir si la toute petite clef allait au petit cadenas. L'expérience eut un plein succès : le portefeuille s'ouvrit et j'y trouvai tout un tas de papiers. La curiosité me poussa si violemment à savoir ce qu'étaient ces papiers qu'elle étouffa la voix de la conscience; je me mis à examiner le contenu du portefeuille.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La vénération qu'éprouvent les enfants pour les grandes personnes était si robuste chez moi, en particulier pour papa, que mon esprit se refusait inconsciemment à tirer des conclusions de ce que j'avais sous les yeux. J'avais le sentiment que papa vivait dans une sphère supérieure et tout à fait à part, inaccessible et incompréhensible pour moi, et que je commettrais une sorte de sacrilège en essayant de pénétrer les secrets de sa vie.

Les découvertes que je fis à l'improviste dans son portefeuille ne me laissèrent donc aucune impression nette, si ce n'est la conscience d'avoir mal fait. J'étais honteux et mal à l'aise.

Je voulus refermer au plus vite le portefeuille, mais il était dit qu'en ce jour mémorable j'aurais tous les malheurs. Ayant introduit la petite clef dans le trou de la serrure, je tournai dans le mauvais sens. Croyant avoir fermé,

Digitized by Google

je tirai la clef, et, ô horreur! le bout me resta dans la main! Je m'efforçai en vain de le rajuster à la moitié demeurée dans le cadenas et de faire sortir cette dernière par la vertu d'un sortilège quelconque : il fallut m'habituer à l'affreuse pensée que j'avais commis un nouveau crime, qui serait découvert quand papa rentrerait dans son cabinet.

L'affaire de Mimi, le 1 et la petite clef, il ne pouvait plus rien m'arriver de pis. Grand'mère pour l'affaire de Mimi, Saint-Jérôme pour le 1, papa pour la petite clef..., et tout ça tombera sur moi pas plus tard que ce soir!

« Qu'est-ce que je vais devenir? A-a-a-ah! qu'ai-je fait? m'écriai-je à haute voix en allant et venant sur le tapis moelleux du cabinet. Eh! dis-je en moi-même en cherchant les bonbons et les cigares, *on n'évite pas sa destinée...!* » Je revins en courant.

Cette sentence fataliste, que j'avais entendu répéter, dans mon enfance, à Kolia, exerçait sur moi, à toutes les minutes difficiles de ma vie, une influence bienfaisante et calmante. En rentrant dans la salle à manger, je me trouvais dans un état d'âme un peu troublé et pas très naturel, mais parfaitement gai.

XXXIII

LA PERFIDE

Après le dîner commencèrent les « petits jeux » et j'y pris une part active. En jouant au chat et à la souris, je marchai sans le faire exprès, par maladresse, sur la robe de la gouvernante des Kornakof, qui jouait avec nous, et je la déchirai. Je remarquai que toutes les filles, et Sonia en particulier, étaient ravies de l'air contrarié avec lequel la gouvernante alla recoudre sa robe dans la chambre des

Digitized by Google

servantes. Je résolus de leur procurer une seconde fois ce plaisir. Dans cette aimable intention, dès que la gouvernante fut revenue, je me mis à galoper autour d'elle en cherchant une occasion favorable pour accrocher sa jupe avec mon talon et la déchirer de nouveau. Sonia et les princesses avaient de la peine à s'empêcher de rire, ce qui flattait beaucoup mon amour-propre; mais Saint-Jérôme remarqua mes manœuvres. Il s'approcha de moi et me dit en fronçant les sourcils (chose que je ne pouvais souffrir) que j'avais l'air de méditer des sottises et que, si je n'étais pas plus sage, il m'en ferait repentir, bien que ce fût jour de fête.

Je me trouvais dans la situation d'agacement de l'homme qui a perdu plus qu'il n'avait dans sa poche, qui redoute le moment du règlement et qui continue à jouer en désespéré, sans aucun espoir de se rattraper et simplement pour s'étourdir : je souris insolemment et m'éloignai de Saint-Jérôme.

Après « le chat et la souris », l'un de nous organisa un jeu que nous appelions le « long nez ». On mettait les chaises sur deux rangs, l'un en face de l'autre, les dames et les cavaliers se formaient en deux camps et l'on changeait de chaises en choisissant son partenaire.

La dernière des princesses choisissait toujours le plus jeune des Ivine, Catherine choisissait tantôt Volodia, tantôt Iline, Sonia ne manquait jamais de choisir Serge, et, à mon grand étonnement, elle ne parut pas du tout confuse quand Serge vint tout droit s'asseoir en face d'elle. Elle se mit à rire de son joli rire sonore et lui fit entendre par un signe de tête qu'il avait deviné juste. Moi, personne ne me choisissait. A ma profonde humiliation, je compris que j'étais de trop, que j'étais *celui qui reste* et qu'on dirait toutes les fois : « *Qui reste-t-il encore? — Ah! c'est Nicolas; prends-le donc!* » Je me déterminai donc, quand c'était à mon tour de traverser, à aller tout droit à ma sœur, ou à une des vilaines princesses, et jamais, hélas! je ne me trom-

Digitized by Google

pais : Sonia était tellement occupée de Serge Ivine, que je n'existais pas pour elle. J'ignore sur quel fondement je la traitai en pensée de *perfide*, puisqu'elle ne m'avait jamais promis de me choisir et de ne pas choisir Serge, mais j'étais fermement convaincu qu'elle se conduisait avec moi de la façon la plus horrible.

Après le jeu, je remarquai que la *perfide*, que je méprisais, mais sans pouvoir en détacher mes yeux, s'en allait dans un coin avec Serge et Catherine. Ils se mirent à causer d'un air de mystère. Je m'approchai à pas de loup, caché par le piano, pour découvrir leur secret, et voici ce que je vis : Catherine tenait un mouchoir de batiste par les deux coins, devant Serge et Sonia, de manière à les empêcher de voir. « Non, dit Serge; vous avez perdu. Payez à présent! » Sonia, debout devant lui, les bras pendants et l'air en faute, dit en rougissant : « Je n'ai pas perdu, n'est-ce pas, mademoiselle Catherine? — J'aime la vérité, répliqua Catherine; vous avez perdu votre pari, ma chère! »

A peine Catherine avait-elle prononcé ces mots, que Serge se pencha et embrassa Sonia. Il l'embrassa comme cela, tout simplement, sur ses petites lèvres roses. Et Sonia se mit à rire, comme si ce n'était rien, comme si c'était très amusant. Abomination! ô l'hypocrite, la perfide!

XXXIV

L'ÉCLIPSE

Je ressentis tout à coup un profond mépris pour le sexe féminin en général et pour Sonia en particulier. J'étais en train de me persuader que les petits jeux n'étaient pas du tout amusants, qu'ils étaient bons pour les filles, et j'avais une envie terrible de faire quelque bonne farce de garçon,

Digitized by Google

qui stupéfierait tout le monde. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter.

Saint-Jérôme sortit de la chambre après une conversation avec Mimi. Ses pas résonnèrent d'abord dans l'escalier, puis juste au-dessus de notre tête, dans la direction de la classe. Il me vint l'idée que Mimi lui avait raconté où elle m'avait trouvé pendant la leçon, et qu'il était allé regarder le cahier de notes. Dans ce temps-là, je ne soupçonnais pas à Saint-Jérôme d'autre but dans la vie que de chercher l'occasion de me punir.

J'ai lu quelque part que les enfants de douze à quatorze ans, c'est-à-dire à l'âge de transition qui précède l'adolescence, sont enclins à l'incendie et même au meurtre. Quand je me souviens de mon adolescence et, en particulier, de l'état d'esprit où je me trouvais en ce jour néfaste, je comprends très bien les crimes les plus atroces, commis sans but, sans intention de nuire, *comme ça*, par curiosité, par besoin inconscient d'action. Il y a des minutes où l'avenir apparaît à l'homme sous des couleurs si sombres que, de peur d'arrêter son regard sur cet avenir, l'esprit suspend totalement en lui-même l'exercice de la raison et s'efforce de se persuader qu'il n'y aura pas d'avenir et qu'il n'y a pas eu de passé. Dans ces minutes, où la pensée ne contrôle plus chaque impulsion de la volonté et où les instincts matériels demeurent les seuls ressorts de la vie, je comprends l'enfant inexpérimenté qui, sans ombre d'hésitation ni de frayeur, avec un sourire de curiosité, allume et souffle le feu dans sa propre maison, où dorment ses frères, son père, sa mère, tous ceux qu'il aime tendrement. Sous l'influence de cette éclipse temporaire de la pensée, je dirais presque de cette distraction, un jeune paysan de dix-sept ans contemple le tranchant fraichement aiguisé d'une hache, près du banc où son vieux père dort, le nez en l'air. Soudain il brandit sa hache; puis il regarde avec une curiosité hébétée comment, de la gorge coupée, le sang coule sous le banc. Sous l'influence de cette

Digitized by Google

même éclipse de la pensée et de cette même curiosité instinctive, un homme éprouve une sorte de jouissance à se pencher sur le bord d'un précipice et à penser : « Si je me jetais? », ou à appuyer sur son front un pistolet chargé et à penser : « Si je tirais? » ou à considérer quelque personnage considérable devant lequel tout le monde fait la courbette et à penser : « Si j'allais le prendre par le nez en lui disant : Viens-tu, mon bon? »

Sous l'influence d'un trouble intime semblable et d'un arrêt de la réflexion de ce genre, quand Saint-Jérôme redescendit et vint me dire de monter tout de suite, que je n'avais pas le droit de rester en bas après m'être aussi mal conduit et avoir aussi mal su ma leçon, je lui tirai la langue et déclarai que je ne m'en irais pas.

Saint-Jérôme resta muet de surprise et de fureur.

« C'est bien, dit-il enfin en courant après moi. Je vous avais déjà promis plusieurs fois une punition que votre grand'mère aurait voulu vous épargner, mais je vois bien qu'il n'y a que les verges pour vous forcer à obéir, et vous venez de les mériter en plein. »

Il parlait si haut que tout le salon l'entendit. Le sang reflua à mon cœur avec une violence extraordinaire; je le sentais battre très fort, je sentais que j'étais devenu tout pâle et que mes lèvres tremblaient malgré moi. Je devais être effrayant à voir en cet instant, car Saint-Jérôme marcha rapidement sur moi et me saisit par le bras en évitant mon regard. A peine sentis-je son étreinte, que je ne me connus plus; hors de moi de rage et ne sachant plus ce que je faisais, je me dégageai et le frappai de toutes mes petites forces.

Volodia s'approcha de moi avec une expression de frayeur et d'étonnement.

« Qu'est-ce qui te prend? me dit-il.

— Laisse-moi! criai-je à travers mes sanglots. Personne de vous ne m'aime! Vous ne comprenez pas combien je suis malheureux! Vous êtes tous dégoûtants, vous me

Digitized by Google

faites tous horreur! » ajoutai-je dans une sorte de délire en m'adressant à toute la compagnie.

Pendant ce temps Saint-Jérôme, le visage blême et résolu, s'était rapproché de moi; avant que je pusse me mettre en défense, il me saisit brusquement les deux mains comme dans un étau et m'entraîna. La tête me tournait d'émotion. Je me rappelle seulement que je me débattais en désespéré et que je donnai des coups de tête et des coups de pied tant qu'il me resta des forces. Je me rappelle aussi que mon nez donna plusieurs fois sur des jambes, qu'un pan d'habit m'entra dans la bouche, que j'entendais des pieds tout autour de moi, que j'avalais de la poussière et que ça sentait la violette : le parfum de Saint-Jérôme.

Cinq minutes après, la porte du cabinet noir se refermait sur moi.

« Vassili, dit-*il* en dehors, d'une voix hideuse et solennelle, apporte-moi les verges. »

. . . . . .

. . . . . .

XXXV

RÊVERIES

Pouvais-je penser dans ce temps-là que je survivrais à tant de malheurs et qu'il viendrait un temps où j'en parlerais de sang-froid?...

En songeant à ce que j'avais fait, je ne pouvais pas me représenter ce que j'allais devenir, mais j'avais le sentiment vague que j'étais irrévocablement perdu.

Au premier moment, un silence profond régna autour de moi; du moins je me le figurai, la violence de mon émotion m'empêchant sans doute d'entendre. Peu à peu je commençai à distinguer différents sons. Vassili monta,

Digitized by Google

jeta dans le coin de la fenêtre un objet qui devait ressembler à un balai et s'étendit en bâillant sur une banquette. En bas, Saint-Jérôme parlait très haut (il parlait évidemment de moi); puis j'entendis des voix d'enfants, des rires, des courses; au bout de quelques minutes, toute la maison était de nouveau en mouvement, comme si personne ne savait que j'étais dans le cabinet noir ou comme si personne n'y pensait.

Je ne pleurais pas, mais j'avais comme une grosse pierre sur le cœur. Les idées et les images se succédaient avec rapidité dans mon imagination surexcitée, mais le souvenir de mon malheur venait continuellement interrompre leur chaîne capricieuse, et je retombais dans un labyrinthe sans issue d'incertitudes, de terreurs et de désespoirs.

Tantôt il me venait à l'esprit qu'il devait exister une cause inconnue à l'indifférence ou plutôt à la haine que j'inspirais universellement. (A cette époque-là, j'étais fermement convaincu que tout le monde, depuis ma grand'-mère jusqu'au cocher Philippe, me détestait et avait du plaisir à me voir souffrir.) Probablement, je n'étais pas le fils de ma mère et de mon père, ni le frère de Volodia. J'étais quelque malheureux orphelin, un enfant trouvé, ramassé par pitié. Cette idée absurde me parut tout à fait vraisemblable et me causa une sorte de consolation mélancolique. J'éprouvais un soulagement à penser que j'étais malheureux, non par ma faute, mais parce que ma destinée était d'être malheureux dès ma naissance, comme cet infortuné Karl Ivanovitch.

Mais pourquoi me cacher ce mystère, me disais-je, quand je l'ai presque deviné à moi tout seul? Demain j'irai trouver papa et je lui dirai : « Papa! c'est en vain que tu me caches le secret de ma naissance. Je sais tout. » Il me répondra : « Que veux-tu, mon ami? Il fallait bien que tu l'apprisses tôt ou tard; tu n'es pas mon fils, mais je t'ai adopté et, si tu te montres digne de ma tendresse, je ne t'abandonnerai jamais. » Et moi, je répondrai : « Papa, —

Digitized by Google

bien que je n'aie pas le droit de te donner ce nom et que je le prononce aujourd'hui pour la dernière fois, — je t'ai toujours aimé et je t'aimerai toujours ; je n'oublierai jamais que tu es mon bienfaiteur; mais je ne puis rester plus longtemps dans ta maison. Ici, personne ne m'aime, et Saint-Jérôme a juré ma perte. Il faut que lui ou moi nous sortions d'ici, car je ne réponds pas de moi; je hais cet homme à un tel point que je suis capable de tout. Je le tuerais. » (Voici comment je dirai : « Papa! je le tuerais! ») Alors papa se mettra à me supplier; mais je dirai : « Non, mon ami, mon bienfaiteur, nous ne pouvons plus vivre ensemble; laisse-moi partir. » Et je le serrerai dans mes bras et je lui dirai en français : « Oh! mon père, oh! mon bienfaiteur, donne-moi pour la dernière fois ta bénédiction et que la volonté de Dieu soit faite! » A cette pensée, je sanglote, assis sur une malle dans le cabinet noir. Tout à coup l'idée de la punition ignominieuse qui m'attend me revient à la mémoire; je vois la réalité sous son vrai jour, et mes rêves s'envolent.

Tantôt je rêve que je suis libre et hors de notre maison. J'entre dans les hussards et je vais à la guerre. Je suis entouré d'ennemis, je brandis mon sabre et j'en tue un; je fais le moulinet et j'en tue deux, trois. A la fin, exténué de fatigue et épuisé par mes blessures, je tombe en criant : « Victoire! » Le général me cherche en disant : « Où est-il, notre sauveur? » On lui dit : « Le voilà, » et il se jette à mon cou en versant des larmes de joie et en criant : « Victoire! » Je guéris de mes blessures et je me promène sur le boulevard Tverskoë, le bras en écharpe dans un foulard noir. Je suis général! L'empereur passe et demande qui est ce jeune blessé. On lui dit que c'est le célèbre héros Nicolas. L'empereur m'aborde et dit : « Je te remercie. Je t'accorderai tout ce que tu me demanderas. » Je salue respectueusement et je dis en m'appuyant sur mon sabre : « Je suis heureux, grand prince, d'avoir pu verser mon sang pour ma patrie, et je voudrais mourir

Digitized by Google

pour elle; mais, puisque tu daignes m'autoriser à t'adresser une requête, je ne te demande qu'une chose : permets-moi d'anéantir mon ennemi, l'étranger Saint-Jérôme. Je veux anéantir mon ennemi Saint-Jérôme. » Je vais trouver Saint-Jérôme et je lui dis d'un ton terrible : « Tu as fait mon malheur; à genoux! » Soudain, je pense qu'à tout instant peut entrer Saint-Jérôme en chair et en os, avec les verges, et je me revois non plus général et sauvant la patrie, mais pleurant, humilié, la plus misérable de toutes les créatures.

Une autre fois, je pense à Dieu et je lui demande hardiment pourquoi il me punit. Je n'ai jamais oublié de faire ma prière matin et soir; pourquoi est-ce que je souffre? Je puis vraiment dire que je fis ce soir-là le premier pas vers les doutes religieux qui me troublèrent pendant mon adolescence. Non pas que l'adversité m'ait poussé aux murmures et à l'incrédulité, mais parce que, l'idée que la Providence était injuste m'étant venue pendant le désordre moral qui marqua mes vingt-quatre heures d'isolement, ce fut comme le grain qui tombe en terre après la pluie et qui germe aussitôt.

Je m'imaginais aussi que j'allais certainement mourir et je me représentais avec vivacité la surprise de Saint-Jérôme entrant dans le cabinet noir et trouvant mon corps inanimé. Je me souvenais de ce que m'avait raconté Nathalie Savichna sur l'âme des morts, qui reste dans leur maison pendant quarante jours, et je me voyais errant, invisible, dans la maison de grand'mère et assistant aux larmes sincères de Lioubotchka, aux lamentations de grand'mère et à la conversation de papa avec Saint-Jérôme. « C'était un excellent petit garçon, disait papa les larmes aux yeux. — Oui, répondait Saint-Jérôme, mais un fameux polisson. — Vous devriez respecter les morts, disait papa; vous êtes cause de sa mort; vous l'avez effrayé, il n'a pas pu supporter l'humiliation que vous lui prépariez... Hors d'ici, méchant! »

Digitized by Google

Et Saint-Jérôme tombait à genoux, pleurait et demandait pardon.

Le quarantième jour, mon âme s'envolait au ciel. J'y voyais quelque chose de blanc, long, transparent, merveilleusement beau, et je devinais que c'était ma mère. Ce blanc m'entoure et me caresse, mais j'éprouve un malaise et je ne la reconnais pas. « Si c'est vraiment toi, lui dis-je, montre-toi mieux, pour que je puisse t'embrasser. » Et sa voix me répond : « Ici, nous sommes tous ainsi, et je ne peux pas t'embrasser mieux. Est-ce que tu n'es pas bien comme cela? — Si, je suis très bien, mais tu ne peux pas me chatouiller et je ne peux pas baiser tes mains... — Ce n'est pas nécessaire, dit-elle; c'est si beau ici! » Je sens que c'est en effet bien beau et nous volons ensemble plus haut, toujours plus haut.

Ici je fais un petit somme et, en me réveillant, je me retrouve assis sur ma malle, dans le cabinet noir, les joues humides de pleurs et répétant machinalement les mots : *Nous volons plus haut, toujours plus haut.* Je fais des efforts acharnés pour voir clair dans ma situation; mais j'ai beau tendre mon esprit, je ne vois que ténèbres et effroi. J'essaye de revenir aux rêves heureux et consolants interrompus par le retour à la réalité; mais j'ai beau me hâter de ressaisir le fil, je constate avec surprise qu'il m'est impossible de le renouer et même, ce qui est encore plus étonnant, que cela ne me ferait plus aucun plaisir.

XXXVI

A FORCE D'ALLER MAL, TOUT IRA BIEN

Je passai la nuit dans le cabinet noir, sans voir personne. Le lendemain, qui était un dimanche, on vint me chercher pour me conduire dans une petite chambre atte-

Digitized by Google

nant à la classe, où l'on m'enferma de nouveau. Je commençais à espérer que ma punition se bornerait à la prison, et mes idées s'apaisaient sous l'influence d'un bon sommeil réparateur, du beau soleil qui se jouait sur les fleurs de glace des carreaux et du bruit familier de la rue. La solitude m'était néanmoins très pénible. J'aurais voulu remuer, raconter à quelqu'un tout ce qui s'était amassé dans mon âme, et pas une créature vivante à qui parler. Cette situation me semblait d'autant plus désagréable que je ne pouvais pas m'empêcher, quelque insupportable que cela me fût, d'entendre Saint-Jérôme siffler des airs gais, comme si de rien n'était, en allant et venant dans sa chambre. J'étais absolument convaincu qu'il n'avait pas le moins du monde envie de siffler et qu'il le faisait uniquement pour me tourmenter.

A deux heures, Saint-Jérôme et Volodia descendirent et Kolia m'apporta à dîner. Je causai avec lui de ce que j'avais fait et de ce qui m'attendait. Il me dit : « Eh! monsieur, ne vous tourmentez pas. A force d'aller mal, tout ira bien. »

Ce proverbe, qui a soutenu bien souvent mon courage dans la suite, me consola un peu. Néanmoins, le fait qu'on ne m'avait pas envoyé du pain sec et de l'eau, mais tout un dîner et même un gâteau (un biscuit), me donnait fort à penser. Si l'on ne m'avait pas envoyé ce gâteau, cela aurait voulu dire que ma punition était la prison; puisqu'on m'envoyait un gâteau, c'est que je n'étais pas encore puni, qu'on m'avait seulement éloigné des autres comme une créature malfaisante et que la punition m'attendait encore.

Tandis que j'étais absorbé dans la solution de ce problème, la clef tourna dans la serrure de mon cachot et Saint-Jérôme apparut, la figure pincée et officielle.

« Venez chez votre grand'mère, » dit-il sans me regarder.

Avant de sortir, je voulus nettoyer la manche de ma veste, qui était pleine de blanc. Saint-Jérôme me dit que

Digitized by Google

c'était tout à fait inutile, comme si j'étais déjà dans une situation morale tellement déplorable, que ce n'était plus la peine de m'occuper de mon extérieur.

Quand nous traversâmes la salle, Saint-Jérôme me tenant par le bras, Catherine, Lioubotchka et Volodia me regardèrent exactement du même air dont nous regardions la chaîne des forçats, qui passait tous les lundis sous nos fenêtres. Et quand je m'approchai du fauteuil de grand'-mère pour lui baiser la main, elle se détourna et cacha sa main sous son mantelet.

« Oui, mon cher, dit-elle après un assez long silence pendant lequel elle me toisait de la tête aux pieds avec un regard tel, que je ne savais où mettre mes yeux et mes mains, je peux dire que vous récompensez bien ma tendresse et que vous êtes pour moi une vraie consolation. M. Saint-Jérôme, continua-t-elle en appuyant sur chaque mot, qui avait consenti sur ma prière à se charger de votre éducation, refuse à présent de rester dans ma maison. Pourquoi? A cause de vous, mon cher. »

Elle se tut un instant et reprit d'un ton indiquant que son discours était préparé depuis longtemps :

« J'espérais que vous lui seriez reconnaissant de ses soins et de ses peines, et voilà que vous, blanc-bec, mauvais gamin, vous osez lever la main sur lui. A merveille! c'est parfait!! Je commence aussi à croire que vous êtes incapable de comprendre ce qu'est le savoir-vivre, qu'il faut avec vous d'autres moyens, des moyens bas... Demande tout de suite pardon, ajouta-t-elle durement et d'un ton d'autorité en me montrant Saint-Jérôme. Tu m'entends? »

Je suivis la direction du doigt de grand'mère, et, ayant aperçu au bout le pan d'habit de Saint-Jérôme, je me détournai et demeurai immobile, le cœur comme mort.

« Allons! Vous n'entendez pas ce que je vous dis? »

Je tremblais des pieds à la tête, mais je ne bougeai pas.

« Coco! s'écria grand'mère, qui s'aperçut probablement

Digitized by Google

de mes angoisses. Coco! répéta-t-elle d'une voix adoucie et presque tendre. Comment, c'est toi?...

— Grand'mère, pour rien au monde je ne lui demanderai pardon... »

Je m'interrompis subitement, sentant que, si j'ajoutais un seul mot, je ne pourrais pas retenir les larmes qui m'étouffaient.

« Je te l'ordonne, je t'en prie. Qu'est-ce que tu as?

— Je... je... ne... veux pas..., je ne peux pas... »

Les sanglots accumulés dans ma poitrine s'échappèrent, et l'orage creva.

« C'est ainsi que vous obéissez à votre seconde mère? s'écria Saint-Jérôme d'une voix tragique. C'est ainsi que vous reconnaissez ses bontés? A genoux!

— Mon Dieu, si elle voyait cela! dit grand'mère en se détournant de moi et en essuyant ses larmes; si elle voyait...! Il vaut mieux qu'elle n'y soit plus. Elle ne supporterait pas ce chagrin-là, elle ne le supporterait pas. »

Et grand'mère pleurait de plus en plus fort. Je pleurais aussi; mais il ne me venait pas à l'idée de demander pardon.

« Tranquillisez-vous, au nom du ciel! madame la comtesse, » dit Saint-Jérôme.

Mais grand'mère ne l'écoutait plus. Elle cacha son visage dans ses mains et ses sanglots se transformèrent promptement en hoquets et en attaque de nerfs. Mimi et Gacha se précipitèrent dans la chambre avec des figures effrayées, il se répandit dans la chambre une odeur de sels et toute la maison se remplit soudain de bruits de pas et de chuchotements.

« Jouissez de votre œuvre, me dit Saint-Jérôme en me reconduisant en haut.

— Seigneur! pensais-je, qu'ai-je fait? Quel affreux criminel je suis! »

A peine Saint-Jérôme fut-il redescendu après m'avoir dit d'aller dans ma chambre, que je me précipitai, sans

Digitized by Google

savoir pourquoi ni ce que je faisais, dans le grand escalier conduisant à la rue.

Voulais-je fuir toutes les personnes de la maison ou aller me noyer, je ne m'en souviens pas; je sais seulement que j'avais mis mes mains sur ma figure pour ne voir personne et que je descendais l'escalier en courant.

« Où vas-tu? demanda tout à coup une voix bien connue. Viens ici; j'ai besoin de toi, mon petit. »

Je voulus passer devant lui, mais papa me saisit par le bras et dit sévèrement :

« Viens avec moi. »

Il m'entraîna dans le petit divan.

« Comment as-tu osé toucher à mon portefeuille, dans mon cabinet? Hein? Tu ne dis rien? Hein? »

Il me prit l'oreille.

« J'ai eu tort, dis-je; je ne sais pas moi-même ce qui m'a pris.

— Ah! tu ne sais pas ce qui t'a pris? Tu ne sais pas, tu ne sais pas, tu ne sais pas, tu ne sais pas, répétait-il en me tirant l'oreille à chaque mot. Mettras-tu encore ton nez dans ce qui ne te regarde pas? Le mettras-tu? le mettras-tu? »

Bien que mon oreille me fît très mal, je ne pleurais pas; j'éprouvais un bien-être moral. Dès que papa m'eut lâché, je saisis sa main et la couvrit de baisers.

« Bats-moi encore, lui dis-je en pleurant; bats-moi plus fort, fais-moi plus mal; je suis un misérable, un scélérat, un malheureux!

— Qu'est-ce que tu as? » demanda-t-il en m'écartant légèrement.

— Non! je ne veux pas, je n'irai pas, criai-je en me cramponnant à son habit. Tout le monde me déteste, je le sais bien; mais je t'en supplie, écoute-moi, protège-moi ou chasse-moi de la maison, je ne peux pas vivre avec *lui;* il est toujours à essayer de m'humilier, il veut que je me mette à genoux devant lui, il veut me donner le fouet. Je

Digitized by Google

ne peux pas le supporter, je ne suis plus tout petit; je ne peux pas, j'en mourrai, je me tuerai. *Il* a dit à grand'-mère que j'étais un vaurien, elle en est malade; je l'aurai fait mourir, je..., il..., au nom de Dieu, bats-le..., pour... quoi... me tour... mente..... »

J'étouffais. Incapable de dire un mot de plus, je m'assis sur le divan, je laissai tomber ma tête sur les genoux de papa et sanglotai de telle sorte qu'il me semblait que j'allais expirer sur la place.

« A qui en as-tu? dit papa d'un ton de compassion en se penchant sur moi.

— *Il* est mon tyran.., mon bourreau...; j'en mourrai...; personne ne m'aime! »

Je prononçai ces mots à grand'peine et je fus pris de convulsions.

Papa me prit dans ses bras et me porta dans ma chambre à coucher. Je m'endormis.

Quand je m'éveillai, il était déjà tard. Une seule bougie brûlait à côté de mon lit; notre médecin, Mimi et Lioubotchka étaient assis dans la chambre. On lisait sur leurs figures qu'ils étaient inquiets de ma santé. Je me sentais si bien, après un somme de douze heures, que j'aurais à l'instant sauté hors de mon lit s'il ne m'avait été désagréable de les troubler dans l'idée que j'étais très malade.

Je ne fus pas puni. Personne ne fit même allusion à ce qui s'était passé. Mais je ne pouvais pas oublier tout ce que j'avais ressenti pendant ces deux jours de désespoir, de honte, de terreur et de haine. Car c'était réellement un sentiment de haine, non pas de cette haine dont on parle dans les romans et à laquelle je ne crois pas, la haine qui trouve une jouissance à faire du mal à quelqu'un; non, c'était la haine qui vous inspire une aversion invincible pour un homme, estimable du reste, qui vous fait prendre en horreur ses cheveux, son port de tête, le son de sa voix, toute sa personne, tous ses mouvements, et qui en même temps vous attire à lui par une force mystérieuse

Digitized by Google

et vous contraint à suivre ses moindres gestes avec une attention inquiète. Tel était le sentiment que j'éprouvais pour Saint-Jérôme.

Il m'était horriblement pénible d'avoir avec lui un rapport quelconque.

XXXVII

LA CHAMBRE DES SERVANTES

Je me sentais de plus en plus isolé et mon principal plaisir consistait en rêvasseries solitaires. Je parlerai dans le chapitre suivant de leurs sujets. Elles avaient pour théâtre préféré la chambre des servantes, où se déroulait un roman qui m'intéressait et m'émouvait au plus haut degré. Il va sans dire que l'héroïne de ce roman était Macha. Elle était éprise de Vassili, qui l'avait connue avant qu'elle fût chez nous et lui avait promis à cette époque de l'épouser. Le sort les avait réunis de nouveau, après une séparation de cinq années, dans la maison de ma grand'mère, mais c'était pour opposer un obstacle à leur passion mutuelle en la personne de Kolia, le propre oncle de Macha. Kolia ne voulait pas entendre parler d'un mariage entre sa nièce et Vassili, qu'il traitait d'homme *sans bon sens* et *effréné*.

L'effet de son opposition fut que Vassili, jusque-là assez froid et peu empressé, s'enflamma tout à coup pour Macha comme est seul capable de s'enflammer un tailleur serf, à chemise rose et à cheveux pommadés.

Les manifestations de cet amour étaient extrêmement bizarres et sottes. Par exemple, lorsqu'il rencontrait Macha, il tâchait toujours de lui faire du mal : il la pinçait, il lui donnait une claque, il la serrait si fort qu'elle manquait d'étouffer Sa passion n'en était pas moins sincère et il le

Digitized by Google

prouva, lorsqu'il fut refusé définitivement par Kolia, en se mettant à boire de désespoir, à courir les cabarets, à faire du tapage, bref à se conduire si mal, qu'il se fit plus d'une fois honteusement mettre au violon par la police. Ces manières de faire et leurs conséquences avaient l'air d'être des mérites aux yeux de Macha et d'augmenter son amour. Quand Vassili était sous clef, les yeux de Macha ne séchaient pas. Elle pleurait des journées entières en se plaignant de son sort amer à Gacha, qui était très compatissante pour les amoureux malheureux, et elle se sauvait en cachette à la police, bravant les criailleries et les coups de son oncle, pour voir son ami et le consoler.

Ne vous indignez pas, lecteur, de la société dans laquelle je vous conduis. Si les cordes de la sympathie et de l'amour ne se sont pas distendues dans votre âme, elles trouveront de quoi résonner jusque dans la chambre des servantes. Qu'il vous plaise ou non de me suivre, je m'en vais sur le palier de l'escalier, d'où je peux voir tout ce qui se passe dans la chambre des servantes. Voici le poêle sur lequel sont les fers à repasser, la poupée de carton à qui il manque le nez, le baquet et la cruche d'eau. Voilà la fenêtre, où traînent pêle-mêle un petit morceau de cire, un écheveau de soie, un débris de concombre et une boite à bonbons. Voilà la grande table rouge, sur laquelle une brique recouverte d'indienne sert à maintenir l'extrémité de la couture commencée et devant laquelle *elle* est assise. *Elle* a la robe que j'aime tant, en cotonnade rose, et son fichu bleu de ciel attire tout particulièrement mon attention. *Elle* coud. Elle s'arrête de temps en temps pour se gratter la tête avec son aiguille ou pour arranger la chandelle, et moi, je regarde et je pense : pourquoi n'est-elle pas née demoiselle, avec ces yeux bleus brillants, cette énorme natte blonde et cette belle poitrine? Comme il lui siérait bien d'être dans le salon, avec un petit bonnet à rubans roses et un peignoir en soie rouge, pas des peignoirs comme en a Mimi, mais comme j'en ai vu boule-

Digitized by Google

vard Tverskoë. Elle broderait au métier, je la regarderais dans la glace, et elle aurait beau ne pas vouloir, je ferais tout pour elle : je lui donnerais son manteau, je lui servirais à manger.....

Ce Vassili est-il assez dégoûtant, avec sa figure d'ivrogne et son paletot étriqué sur sa chemise rose et sale! Dans chacun de ses mouvements, dans chaque courbe de son dos, je crois voir le signe indubitable du châtiment honteux qui l'atteint.....

« Quoi? c'est encore Vassia? dit Macha sans lever la tête, en piquant son aiguille dans sa pelote.

— Eh bien, quoi? répond Vassili. Y a-t-il quelque chose de bon à attendre de *lui?* Je suis décidé, et si je me perds, ce sera tout par sa faute.

— Voulez-vous du thé? demande Nadioja, une autre femme de chambre.

— Je vous remercie humblement. Et pourquoi est-ce qu'il me déteste, ton brigand d'oncle? Parce que j'ai un vrai habit à moi.... parce que je suis fort...., à cause de ma manière de marcher..... Eh! conclut Vassili en agitant les mains.

— Il faut être obéissant, dit Macha en coupant son fil avec ses dents; et vous, vous êtes toujours à.....

— Je ne peux pas! Voilà! »

A cet instant, on entendit fermer bruyamment une porte dans la chambre de grand'mère et la voix hargneuse de Gacha monta l'escalier : « Qu'elle y aille elle-même, si elle ne sait pas ce qu'elle veut... C'est une vie de galériens! que Dieu me pardonne! marmotta-t-elle en agitant les mains.

— Mes respects à Agathe Mikhaïlovna! lui dit Vassili en se levant.

— Tiens, vous voilà, vous! je ne te présente pas mes respects, répond-elle en le regardant d'un air menaçant. Qu'est-ce que tu viens faire ici? Est-ce que c'est la place d'un homme...

Digitized by Google

— Je venais m'informer de votre santé, réplique timidement Vassili.

— Je suis en train de crever, voilà ma santé, » hurle Agathe Mikhaïlovna, toujours furieuse.

Vassili se met à rire.

« Il n'y a pas de quoi rire, et si je te dis de décamper, file! Regardez-moi ce salaud! Et ça veut se marier! Veux-tu bien décamper! »

Agathe Mikhaïlovna passa dans sa chambre en tapant des pieds et ferma la porte si fort que les vitres tremblèrent. On l'entendit pendant longtemps, à travers la cloison, invectiver tout et tout le monde, maudire la vie qu'elle menait, mettre tout sens dessus dessous et tirer les oreilles à son chat favori; enfin la porte s'entrebâilla et le chat, lancé par la queue, vola au milieu de la chambre en poussant des miaulements lamentables.

« Je vois que le thé sera pour une autre fois, murmura Vassili. Au revoir.

— Ça ne fait rien, dit Nadioja en clignant de l'œil. Je vais regarder au samovar.

— Je veux en finir, poursuivit Vassili, qui se rapprocha de Macha, à peine Nadioja fut-elle hors de la chambre. Ou bien, j'irai tout droit à la comtesse; je lui dirai : « Voilà ce que c'est; » ou bien... je plante tout là et, ma foi, je me sauve au bout du monde.

— Et moi, tu me laisseras là...

— Ça me fait de la peine seulement à cause de toi. Sans ça, il y a beau temps, ma foi, que ce serait fait.

— Vassia, pourquoi est-ce que tu ne m'apportes pas tes chemises à repasser? fit Macha après un instant de silence. Est-elle noire! » ajouta-t-elle en le prenant par son col de chemise.

On entendit en bas la sonnette de grand'mère et Gacha ressortit de sa chambre.

« Qu'est-ce que tu lui veux, vilain gueux? dit-elle en poussant Vassili, qui s'était levé précipitamment, vers la

Digitized by Google

porte. Tu la tracasses; on voit que ça t'amuse de la voir pleurer, espèce de va-nu-pieds. File. Qu'on ne te revoie pas ici. Qu'est-ce que tu lui trouves donc de beau? continua-t-elle en s'adressant à Macha. Tu n'as pas reçu assez de coups de ton oncle à cause de lui? Toujours : « Je ne me marierai qu'avec Vassili Gronsski... » Imbécile!

— Je ne me marierai qu'avec lui, je n'aime que lui, quand on devrait me battre à en mourir, » dit Macha en fondant subitement en larmes.

Je la contemplai longtemps. Assise sur un coffre, elle pleurait et elle s'essuyait les yeux avec son fichu, et moi, je m'efforçais de découvrir ce qu'elle pouvait trouver de séduisant dans Vassili. J'avais beau m'y prendre de toutes les façons, il m'était impossible, malgré la compassion sincère que m'inspirait son désespoir, de comprendre comment une créature aussi ravissante pouvait aimer Vassili.

« Quand je serai grand, me disais-je en retournant à la classe, Petrovskoë sera à moi, et Vassili et Macha seront mes serfs. Je serai assis dans le cabinet et je fumerai ma pipe. Macha traversera la cuisine en tenant un fer à repasser. Je dirai : « Envoyez-moi Macha. » Elle entrera. Nous serons seuls..... Tout à coup Vassili entre. En apercevant Macha, il crie : « Mon petit pigeon est perdu! » et Macha se met à pleurer. Mais je dis : « Vassili! je sais que « tu l'aimes et qu'elle t'aime. Voilà 1000 roubles pour toi; « épouse-la et sois heureux. » Et je m'en irai dans le divan. »

Parmi les innombrables idées et rêvasseries sans suite qui traversent notre esprit, il s'en trouve qui y laissent des sillons profonds. C'est au point que souvent vous avez oublié en quoi consistait au juste votre idée; mais vous vous rappelez que c'était une bonne pensée, vous en ressentez les effets et vous voudriez la retrouver. Il me resta dans l'âme un de ses sillons, après avoir eu l'idée de sacrifier mon inclination au bonheur de Macha, puisqu'elle ne pouvait être heureuse qu'avec Vassili.

Digitized by Google

XXXVIII

ADOLESCENCE

On aura peine à me croire lorsque je dirai quels étaient mes sujets de réflexion favoris à l'époque de mon adolescence, tant ils étaient peu en rapport avec mon âge et ma manière d'être. Mais, à mon sens, le contraste entre mon apparence extérieure et mon activité morale sera précisément le meilleur signe que je fais un portrait fidèle.

Pendant toute une année, je vécus dans un isolement moral absolu, enfoncé en moi-même. Les questions abstruses de la destinée humaine, de la vie future et de l'immortalité de l'âme se présentaient déjà à moi, et ma débile intelligence d'enfant travaillait avec toute l'ardeur de l'inexpérience à éclaircir ces grands problèmes que le génie humain, dans ses plus grands efforts, arrive seulement à poser sans parvenir à les résoudre.

Il me semble que chaque individu, dans son développement intellectuel, repasse par les mêmes routes qui ont été suivies par les générations successives, que les idées formant le fondement des diverses théories philosophiques font partie intégrante de l'esprit humain, et que chaque homme en a eu conscience plus ou moins nettement, avant même de savoir qu'il existait des théories philosophiques.

Ces réflexions s'imposaient à mon esprit avec tant de force et de vivacité, que je cherchais à les appliquer à la vie, me figurant que j'avais découvert le premier des vérités si importantes et si utiles.

Un jour, il me vint à la pensée que le bonheur ne dépend pas des événements extérieurs, mais de la façon dont nous les prenons; qu'un homme accoutumé à supporter la douleur ne peut pas être malheureux. Et, afin de m'accoutumer à la peine, je m'exerçais, malgré des dou-

Digitized by Google

leurs atroces, à tenir un dictionnaire à bras tendu pendant cinq minutes, ou bien je m'en allais dans le grenier, je prenais des cordes et je me donnais la discipline sur mon dos nu avec tant de vigueur que les larmes me jaillissaient involontairement des yeux.

Une autre fois, réfléchissant tout à coup que la mort nous guette à toutes les heures, à toutes les minutes de notre vie, je décidai que l'homme ne pouvait être heureux qu'à la seule condition de jouir du présent et de ne pas songer à l'avenir; je ne concevais pas comment on n'avait pas encore compris cela. Et pendant trois jours, sous l'influence de cette idée, je plantai là mes leçons et passai mon temps étendu sur mon lit, m'amusant à lire un roman ou à manger du pain d'épice acheté avec le reste de mon argent.

Une autre fois encore, j'étais debout devant le tableau noir et je traçais des figures de géométrie avec de la craie. Je fus subitement frappé par cette idée : Pourquoi la symétrie est-elle agréable à l'œil? Qu'est-ce que la symétrie? Je me répondis : C'est un sentiment inné. Mais sur quoi est-il fondé? Est-ce que, dans la vie, tout est symétrique? Au contraire; voici la vie (je traçai un ovale). A la mort, l'âme passe dans l'éternité; voilà l'éternité (je menai une ligne de l'ovale au bord du tableau). Pourquoi n'y a-t-il pas une ligne semblable de l'autre côté de la figure? Et, en effet, qu'est-ce qu'une éternité qui commence? Nous avons certainement existé avant cette vie, bien que nous en ayons perdu le souvenir.

Ce raisonnement, dont j'ai aujourd'hui de la peine à retrouver le fil, me paraissait alors tout à fait neuf et clair. Il me plut tant que je résolus de l'exprimer par écrit. Je pris une feuille de papier. Il me vint aussitôt une telle abondance d'idées que je dus me lever et marcher par la chambre. En approchant de la fenêtre, mon attention fut attirée par le cheval du tonneau à eau, que le cocher était en train d'atteler, et toutes mes pensées se con-

Digitized by Google

centrèrent sur la solution de ce problème : Quand le cheval crèvera, son âme ira-t-elle dans le corps d'un animal ou dans celui d'un homme? A cet instant, Volodia traversa la chambre. Il sourit de mon air absorbé, et ce sourire suffit pour me faire comprendre que je ne pensais qu'à d'affreuses bêtises.

Je n'ai raconté ce détail, qui m'est resté par hasard dans la mémoire, que pour donner au lecteur une idée de la nature de mes méditations à cette époque.

De tous les systèmes philosophiques, aucun ne me séduisait autant que le scepticisme; pendant un temps il me conduisit à un état voisin de la folie. Je me figurais qu'en dehors de moi il n'existait rien ni personne dans le monde, que les objets n'étaient pas des objets, mais des apparences évoquées par moi durant le moment où je leur prêtais attention, évanouies dès que je cessais d'y penser. En un mot, je croyais avec Schelling que les objets existent non par eux-mêmes, mais par leur relation avec le *moi*. Il y avait des minutes où, sous l'influence de cette idée obsédante, j'arrivais à un tel degré d'égarement que je regardais brusquement derrière moi, dans l'espoir d'apercevoir à l'improviste le néant, là où je n'étais pas.

O esprit humain! Pauvre, pitoyable ressort de l'activité morale!

Mon faible esprit ne pouvait pénétrer l'impénétrable et je perdais l'une après l'autre, dans ce travail accablant, des certitudes auxquelles je n'aurais jamais dû toucher pour le bonheur de ma vie.

De toute cette grande fatigue intellectuelle je ne recueillais rien, excepté une agilité d'esprit qui affaiblissait en moi la force de la volonté, et une habitude d'incessante analyse morale qui ôtait toute fraicheur à mes sensations et toute netteté à mes jugements.

Les idées abstraites sont le produit de la faculté que possède l'homme d'avoir conscience de l'état de son âme à un moment donné et d'en garder mémoire. Mon pen-

Digitized by Google

chant pour la réflexion abstraite donna à ma conscience une acuité maladive telle, que souvent, en pensant à la chose la plus simple, je me mettais à analyser ma propre pensée. Je me perdais dans cette analyse sans issue. Je ne pensais plus à la question qui avait été mon point de départ, mais je pensais ceci : « A quoi est-ce que je pense? » Et je me répondais : « Je pense : à quoi est-ce que je pense? » Et maintenant? « Maintenant je pense que je pense : à quoi est-ce que je pense? » et ainsi de suite. Mon esprit commençait à perdre son équilibre.

Cependant les découvertes philosophiques que je faisais flattaient au plus haut point mon amour-propre. Je me figurais souvent être un grand homme, découvrant des vérités nouvelles pour le bien de l'humanité tout entière, et je contemplais de haut les autres mortels, avec une orgueilleuse conscience de ma valeur. Mais, chose étrange, quand je me trouvais en face de ces mêmes mortels, il n'en était pas un qui ne m'intimidât, et plus je me plaçais haut dans ma propre opinion, moins j'étais capable d'affirmer devant les autres le sentiment que j'avais de ma propre valeur, ou seulement de ne pas être rempli de honte à chaque mot que je disais et à chaque mouvement que je faisais.

XXXIX

VOLODIA

Plus j'avance dans le récit de cette époque de ma vie, plus la route me parait pénible et fatigante. Rarement, bien rarement, je retrouve parmi mes souvenirs d'alors quelques éclairs de ces émotions ardentes et sincères qui avaient si constamment et si doucement réchauffé mes premières années. Involontairement, je voudrais me hâter de sortir de ce désert de l'adolescence pour arriver au

Digitized by Google

temps heureux où je connus de nouveau les sentiments vrais et tendres, où la noble amitié illumina de sa brillante lumière la fin de ma croissance et marqua le début d'une nouvelle période de ma jeunesse, période exquise, poétique et charmante.

Je ne vais pas suivre ici, heure par heure, mes souvenirs. Je me contenterai d'effleurer les principaux, depuis l'époque où je suis parvenu dans mon récit, jusqu'à ma liaison avec l'homme extraordinaire qui a exercé une influence décisive et bienfaisante sur mon caractère et mes tendances.

Volodia va entrer au premier jour à l'Université. Il prend des leçons à part, je l'écoute avec envie, et avec un respect involontaire, donner de petits coups sur le tableau noir avec sa craie, en parlant de fonctions, de sinus, de coordonnées et autres mots du même genre, qui me paraissent autant de mystères insondables. Un dimanche, après le dîner, tous les maîtres et deux professeurs se réunissent dans la chambre de grand'mère, en présence de papa et de quelques invités. Ils font une répétition de l'examen de l'Université, et Volodia, à la grande joie de grand'mère, fait preuve de connaissances extraordinaires. On me pose aussi quelques questions, mais je réponds très mal. Les professeurs font des efforts visibles pour dissimuler mon ignorance devant grand'mère, et cela me déconcerte encore plus. Du reste, on fait peu attention à moi : je n'ai que quinze ans, par conséquent j'ai encore un an pour me préparer. Volodia ne descend plus que pour le dîner. Il passe toutes ses journées et même ses soirées en haut, à travailler. On ne l'y force pas. C'est volontairement. Il a énormément d'amour-propre et ne veut pas d'un examen médiocre; il veut être brillant.

Le jour est arrivé. Volodia met son habit bleu à boutons de bronze, ses bottes vernies et sa montre d'or. Le phaéton de papa vient se ranger devant le perron, Kolia défait le tablier, Volodia et Saint-Jérôme montent et s'en vont en

Digitized by Google

voiture à l'Université. Les filles, Catherine surtout, regardent par la fenêtre, avec des figures rayonnantes de joie et d'orgueil, la personne élégante de Volodia, en train de s'asseoir dans le phaéton. Papa répète : « Dieu veuille! Dieu veuille! » et grand'mère, qui s'est aussi traînée jusqu'à la fenêtre, et dont les yeux sont pleins de larmes, envoie des signes de croix à Volodia, en murmurant je ne sais quoi, jusqu'à ce que le phaéton ait tourné le coin.

Volodia revient. Tout le monde lui demande avec impatience : « Eh bien? tu as bien passé? combien? » Il suffit de regarder son visage épanoui pour comprendre que tout va bien. Volodia a eu cinq. Le lendemain, mêmes bons souhaits et mêmes angoisses à son départ, même impatience et même joie à son retour. Neuf jours se passent ainsi. Le dixième, c'est le dernier examen, le plus difficile : l'examen de religion. Tout le monde est aux fenêtres et l'agitation est encore plus grande que les jours précédents. Il est déjà deux heures, et pas de Volodia. « Mon Dieu! papa!!! les voilà!!! les voilà!!! » crie Lioubotchka en collant sa figure au carreau.

En effet, Volodia est assis dans le phaéton, à côté de Saint-Jérôme, mais il n'a plus son habit bleu et sa casquette grise; il est en uniforme d'étudiant; il a un collet bleu de ciel brodé, un tricorne et une épée dorée.

« Si tu étais vivante! » crie grand'mère en apercevant Volodia en uniforme, et elle s'évanouit.

Volodia se précipite, l'air radieux, dans l'antichambre. Il m'embrasse, il embrasse Lioubotchka et Mimi, il embrasse Catherine, qui rougit jusqu'aux oreilles. Volodia ne se connait plus de joie. Et comme il est bien en uniforme! Comme le collet bleu de ciel va bien avec ses petites moustaches noires encore naissantes! Quelle jolie taille fine et longue et quelle tournure distinguée! En ce jour mémorable, nous dînons tous dans la chambre de grand'mère, tous les visages sont rayonnants et, au moment de l'entremets, le maitre d'hôtel apparait avec une physionomie

Digitized by Google

de circonstance, solennelle et joyeuse, tenant une bouteille de champagne enveloppée dans une serviette. Grand'mère boit du champagne, pour la première fois depuis la mort de maman. Elle vide toute une coupe à la santé de Volodia et pleure de nouveau de joie en le regardant.

A présent, Volodia sort seul, dans un équipage à lui. Il reçoit *chez lui,* ses amis *à lui,* il fume, va au bal et même, un jour, je l'ai vu de mes yeux boire deux bouteilles de champagne, dans sa chambre, avec ses amis. A chaque verre, ils portaient la santé de certaines personnes inconnues et ils se disputèrent à qui aurait le fond de la bouteille. Volodia dine pourtant régulièrement à la maison et, après le dîner, il se tient comme autrefois dans le divan, où il a perpétuellement des conversations mystérieuses avec Catherine. Autant que je puis entendre, — car je n'ai point de part à leurs entretiens, — ils parlent uniquement de héros de romans, de jalousie, d'amour. Il m'est absolument impossible de comprendre ce qui peut les intéresser dans ces conversations, pourquoi ils sourient d'un air fin et se disputent avec vivacité.

En général, je remarque qu'il existe entre Catherine et Volodia, en dehors de l'amitié qui est naturelle entre camarades d'enfance, certaines relations bizarres, qui les éloignent de nous et créent entre eux je ne sais quel lien mystérieux.

XL

CATHERINE ET LIOUBOTCHKA

Catherine a seize ans. Elle a grandi. Les formes anguleuses, la gaucherie et la timidité de l'âge ingrat ont fait place à la grâce et à la fraicheur de la fleur qui vient d'éclore. Et pourtant elle n'a pas changé. Toujours les mêmes yeux bleu clair et le même regard souriant; tou-

Digitized by Google

jours le même petit nez formant presque une ligne droite avec le front et les mêmes narines fermes; toujours la même petite bouche avec un sourire brillant, les mêmes fossettes sur les joues roses et transparentes, les mêmes bras blancs.... Et toujours le nom qui lui convient par excellence est celui de jeune fille *proprette*. Il n'y a de nouveau chez elle que sa grosse natte blonde, qu'elle porte comme les grandes, et sa jeune poitrine, dont la naissance la réjouit et l'embarrasse.

Lioubotchka est une tout autre fille, bien qu'elles aient grandi et qu'elles aient été élevées ensemble.

Lioubotchka est petite, rachitique et mal faite, avec des pieds de canard. Elle n'a de bien dans la figure que les yeux, mais ils sont vraiment magnifiques : grands, noirs, avec une impression indéfinissable de gravité et de naïveté. Il est impossible de ne pas les remarquer. Lioubotchka est toujours simple et naturelle; Catherine essaye toujours de ressembler à quelqu'un. Lioubotchka regarde les gens en face et il lui arrive de les fixer si longtemps avec ses grands yeux noirs, qu'elle se fait gronder; on lui dit que ce n'est pas poli. Catherine baisse les yeux, cligne les paupières et soutient qu'elle est myope, bien que je sache qu'elle y voit parfaitement. Lioubotchka n'aime pas les grimaces devant le monde et, quand une personne en visite l'embrasse, elle fait la moue en disant qu'elle ne peut pas souffrir « les tendresses ». Catherine, au contraire, devient particulièrement tendre pour sa mère quand il y a du monde et elle aime à se promener dans la salle avec une autre jeune fille, en se tenant par la taille. Lioubotchka est une grande rieuse; elle a des accès de fou rire pendant lesquels elle court par la chambre en agitant les mains; Catherine se cache la bouche avec ses mains ou son mouchoir, dès qu'elle commence à rire. Lioubotchka se tient droite sur sa chaise et marche les mains pendantes; Catherine penche la tête un peu en côté et marche les mains croisées. Lioubotchka est

Digitized by Google

dans une joie intense quand un homme lui parle, et déclare qu'elle épousera certainement un hussard; Catherine prétend que tous les hommes lui font horreur, qu'elle ne se mariera jamais, et elle n'est plus la même, elle a l'air d'avoir peur quand un homme lui parle. Lioubotchka est dans une indignation perpétuelle contre Mimi à cause de ses corsets, qui la serrent et « l'empêchent de respirer », et elle aime assez à manger; Catherine met son doigt sous la pointe de sa robe, pour nous montrer qu'elle est trop large, et mange à peine. Lioubotchka aime à dessiner la tête; Catherine ne dessine que des fleurs et des papillons. Lioubotchka joue avec beaucoup de netteté les concertos de Field et quelques sonates de Beethoven; Catherine joue des valses et des variations, n'a pas une mesure carrée, tape, met constamment la pédale et ne commence jamais à jouer sans avoir fait avec sentiment deux ou trois arpèges.

Avec tout cela, dans mes idées d'alors, Catherine ressemblait plus à une grande, et me plaisait beaucoup plus à cause de cela.

XLI

PAPA

Papa est remarquablement gai depuis l'entrée de Volodia à l'Université, et dîne plus souvent que d'habitude avec grand'mère; je sais par Kolia que sa gaieté provient de ce qu'il a beaucoup gagné au jeu dans les derniers temps. C'est au point que, le soir, avant d'aller au cercle, il lui arrive de s'asseoir au piano, de nous faire ranger autour de lui et de se mettre à chanter des airs tziganes en frappant du pied, à certains passages, avec ses souliers plats (il ne pouvait pas souffrir les talons et n'en portait jamais).

Digitized by Google

Il faut voir alors l'admiration comique de Lioubotchka, qui est sa favorite et qui, de son côté, a un culte pour lui.

De temps à autre, il entrait dans la classe et m'écoutait d'un air sévère réciter ma leçon; je m'apercevais alors, aux quelques mots qu'il plaçait pour me reprendre, qu'il en savait encore moins que moi. D'autres fois, il nous faisait des signes à la dérobée quand grand'mère se mettait à quereller et à gronder tout le monde sans raison. « Nous avons eu notre galop, *nous autres* enfants, » disait-il ensuite. En général, il descendait peu à peu des hauteurs inaccessibles où mon imagination l'avait placé. Je baise toujours sa grande main blanche avec une affection et un respect aussi sincères, mais je me permets de songer à lui, de juger ses actes, et je suis effrayé des idées qui me viennent alors involontairement. Je n'oublierai jamais un incident qui fit naître en moi beaucoup de ces idées et me causa de grandes souffrances morales.

Un jour, tard dans la soirée, il entra au salon en habit noir et gilet blanc, pour prendre Volodia et l'emmener au bal. Volodia était encore à s'habiller. Grand'mère attendait dans sa chambre qu'il vînt se montrer (elle avait l'habitude, les soirs de bal, de le faire appeler pour passer l'inspection, le bénir et lui faire ses recommandations). Dans la salle, éclairée par une seule lampe, Mimi se promenait de long en large avec Catherine. Lioubotchka était au piano et étudiait le deuxième concerto de Field, le morceau favori de maman.

Je n'ai jamais vu un air de famille aussi frappant que celui qui existait entre ma sœur et maman. La ressemblance n'était ni dans les traits ni dans la taille, mais dans un je ne sais quoi d'indéfinissable : dans les mains, dans la démarche et surtout dans la voix et dans certaines expressions. Quand Lioubotchka s'impatientait et disait : « On viendra donc toute la vie me contrarier! » elle prononçait *toute la vie*, qui était aussi une expression de maman, en traînant comme elle sur *toute :* « tou-ou-oute

Digitized by Google

la vie ». On croyait entendre maman. C'était surtout au piano que la ressemblance était extraordinaire, non seulement dans le jeu, mais dans toutes les attitudes. Lioubotchka avait la même manière d'arranger sa robe en s'asseyant et de tourner les pages de la main gauche, en les prenant par le haut; elle donnait le même coup de poing d'impatience sur le clavier quand elle ne venait pas à bout d'un passage difficile, avec le même « Ah! mon Dieu! » elle avait la même délicatesse et la même netteté dans le jeu, ce délicieux jeu de l'école de Field, si bien nommé jeu perlé, et que n'ont pu faire oublier les tours de force des pianistes modernes.

Papa entra à petits pas précipités et s'approcha de Lioubotchka, qui s'arrêta en l'apercevant.

« Non, continue, Liouba, dit-il en la faisant rasseoir. Tu sais que j'aime à t'entendre jouer. »

Lioubotchka se remit à jouer et papa resta longtemps assis en face d'elle, appuyé sur son coude. Ensuite il fut pris de son tic dans l'épaule, se leva et se mit à arpenter la chambre. Chaque fois qu'il passait près du piano, il s'arrêtait et considérait longtemps Lioubotchka. Je m'aperçus à ses mouvements et à sa démarche qu'il était ému. Au bout de quelques tours, il vint se placer derrière la chaise de ma sœur, la baisa sur ses cheveux noirs, se détourna vivement et reprit sa promenade. Le morceau fini, quand Lioubotchka vint à lui en disant : « Est-ce bien? » il lui prit la tête et l'embrassa sur le front et sur les yeux avec une tendresse que je ne lui avais jamais vue.

« Oh! mon Dieu! tu pleures? dit tout à coup Lioubotchka en fixant sur son visage de grands yeux étonnés. Je te demande pardon, cher petit papa; j'avais tout à fait oublié que c'était *le morceau de maman.*

— Non, ma chérie, joue-le-moi souvent, dit-il d'une voix qui tremblait; si tu savais comme cela me fait du bien de pleurer avec toi!... »

Il l'embrassa encore une fois, et, s'efforçant de dominer

Digitized by Google

son trouble, l'épaule toujours secouée par son tic, il se dirigea vers la porte du corridor qui conduisait chez Volodia.

« Voldemar! es-tu bientôt prêt? » cria-t-il en s'arrêtant au milieu du corridor. Au même instant, Macha, la femme de chambre, passait. En voyant le barine, elle baissa la tête et voulut faire un détour. Il l'arrêta. « Tu es tous les jours plus jolie, » dit-il en se penchant vers elle.

Macha rougit et baissa encore plus la tête. « Permettez, murmura-t-elle.

— Voldemar, es-tu bientôt prêt? » répéta papa en secouant son épaule et en toussaillant : Macha passait devant lui et il m'avait aperçu...

J'aime mon père, mais la raison est indépendante du cœur, et elle suggère souvent à l'homme des idées qui froissent ses sentiments, des idées incompréhensibles et cruelles pour le cœur. J'ai beau m'efforcer de les écarter, il me vient des idées de ce genre...

XLII

GRAND'MÈRE

Grand'mère s'affaiblit de jour en jour. C'est de plus en plus souvent dans sa chambre qu'on entend sa sonnette, la voix grondeuse de Gacha et les bruits de portes qu'on frappe. Elle ne nous reçoit plus dans son cabinet, assise dans le fauteuil voltaire ; elle nous reçoit dans son lit haut, sur ses oreillers de dentelles. En lui disant bonjour, je remarque sur sa main une enflure luisante, d'un blanc jaunâtre, et je sens dans la chambre la même odeur lourde que j'avais sentie cinq ans auparavant dans la chambre de maman. Le médecin vient trois fois par jour et il y a eu plusieurs consultations. Mais le caractère de grand'mère n'a pas changé : elle est toujours hautaine et cérémonieuse avec toutes les personnes de la maison, en

Digitized by Google

particulier avec papa. Elle traîne les mots juste de la même manière, lève toujours les sourcils et dit toujours : « Mon cher. »

Il y a déjà plusieurs jours qu'on ne nous a laissés entrer chez elle, et un matin, à l'heure des leçons, Saint-Jérôme me propose d'aller me promener en traîneau avec Lioubotchka et Catherine. J'ai beau remarquer, en montant en traîneau, qu'on a mis de la paille dans la rue sous les fenêtres de grand'mère et que certains individus en cafetan bleu se tiennent à notre porte, je ne peux absolument pas comprendre pourquoi on nous envoie promener en traîneau à une heure aussi indue. Pendant tout le temps de la promenade, Lioubotchka et moi sommes dans un de ces états de gaieté où il suffit d'un mot, d'un geste, d'un rien, pour faire éclater le rire.

Un marchand ambulant saisit son éventaire et traverse le chemin en courant : nous rions. Un traîneau déguenillé rattrape le nôtre au galop et le cocher agite les extrémités de ses guides : nous éclatons. Le fouet de Philippe s'accroche à l'arbre du traîneau et Philippe se retourne en disant : « Eh ! » : nous nous tordons. Mimi déclare d'un air mécontent qu'il n'y a que les sots qui rient sans cause, Lioubotchka devient pourpre de l'effort qu'elle fait pour ne pas rire et me regarde en dessous, nos yeux se rencontrent et nous partons d'un tel fou rire, que nous en pleurons et que nous étouffons. Dès que nous commençons à nous calmer, je regarde Lioubotchka en prononçant un mot de convention que nous avions adopté depuis quelque temps et qui a le don de nous faire rire, et nous repartons.

En rentrant, je venais d'ouvrir la bouche pour faire à Lioubotchka une magnifique grimace, lorsque mes yeux rencontrèrent un couvercle de cercueil, noir, appuyé contre le battant de la porte du perron. Je restai la bouche ouverte, figé dans ma grimace.

« Votre grand'mère est morte ! » dit Saint-Jérôme, tout pâle, en s'avançant au-devant de nous.

Digitized by Google

Tant que le corps de grand'mère fut dans la maison, j'éprouvai l'impression pénible que cause la peur de la mort. Je veux dire que ce cadavre me rappelait avec une insistance désagréable qu'il faudrait aussi mourir un jour, et c'est une idée que nous sommes accoutumés à associer à un sentiment de tristesse. Je ne regrettais pas grand'-mère; à peu près personne ne la regrettait sincèrement. La maison avait beau être pleine de visites en deuil, personne n'avait de chagrin, à l'exception d'un seul être, dont le désespoir violent me frappa plus que je ne saurais l'exprimer. Cet être, c'était Gacha, la femme de chambre. Elle alla s'enfermer dans le grenier et là, pleurant sans discontinuer, elle se maudissait, s'arrachait les cheveux et s'écriait, sans vouloir rien écouter, que la mort seule pouvait la consoler de la perte de sa chère maîtresse.

Je répète qu'en matière de sentiment le manque de logique est la meilleure preuve de sincérité.

Grand'mère n'est plus, mais son souvenir est encore vivant dans la maison et elle y est l'objet de commentaires variés. Ces commentaires ont principalement pour objet le testament qu'elle a fait avant de mourir et que personne ne connaît, à l'exception du prince Ivan Ivanovitch, son exécuteur testamentaire. Je remarque une certaine émotion parmi les gens de grand'mère et je les entends souvent discuter ce qu'elle aura laissé à chacun. J'avoue qu'involontairement je pense avec satisfaction que nous allons hériter.

Au bout de six semaines, Kolia, la gazette ordinaire de la maison, me raconta que grand'mère laissait sa fortune à Lioubotchka et qu'elle lui donnait pour tuteur, jusqu'à son mariage, non point papa, mais le prince Ivan Ivanovitch.

Digitized by Google

XLIII

MOI

Il ne me reste plus que quelques mois avant d'entrer à l'Université. Je travaille bien. Non seulement je ne tremble plus en attendant mes maîtres, mais je m'intéresse à la classe.

J'ai du plaisir à réciter couramment ma leçon. Je me prépare à entrer en sciences et j'avoue que j'ai choisi les mathématiques uniquement parce que les mots : sinus, tangente, différentielle, intégrale, etc., me plaisaient extraordinairement.

Je suis beaucoup moins grand que Volodia, large et trapu. Je suis resté laid et je continue à m'en désoler. Je tâche d'avoir l'air original. Une seule chose me console : papa a dit un jour que j'avais une *laideur intelligente*, et j'en suis tout à fait convaincu.

Saint-Jérôme est content de moi; il fait mon éloge et non seulement je ne le hais plus, mais, quand il dit qu'*avec mes moyens*, *avec mon intelligence* il serait honteux de ne pas faire ceci ou cela, il me semble presque que je l'aime.

J'ai cessé depuis longtemps de guetter ce qui se passe dans la chambre des servantes. J'ai honte de me cacher derrière les portes et, de plus, j'avoue que la conviction que Macha aime Vassili m'a un peu refroidi. Le mariage de Vassili achève de me guérir de cette malheureuse passion; j'en ai moi-même sollicité l'autorisation de papa, sur la prière de Vassili.

Quand les mariés, portant des bonbons sur un plateau, viennent remercier papa et que Macha, coiffée d'un petit bonnet à rubans bleu de ciel, nous remercie aussi tous de je ne sais quoi et nous baise sur l'épaule, je sens la

Digitized by Google

pommade à la rose de ses cheveux, mais je n'éprouve pas la moindre émotion.

En somme, je commence à me corriger de mes défauts d'adolescent, sauf pourtant du principal, qui me fera encore beaucoup de mal dans ma vie : la rage de raisonner.

XLIV

LES AMIS DE VOLODIA

Lorsque je me trouvais avec les amis de Volodia, je ne jouais qu'un rôle humiliant pour mon amour-propre. Néanmoins, j'aimais à être dans la chambre de mon frère quand il avait du monde. Je m'asseyais et j'observais tout sans rien dire. Ses visiteurs les plus fréquents étaient l'adjudant Doubkof et le prince Nékhlioudof, étudiant. Doubkof était un petit brun musculeux, qui avait les jambes trop courtes et n'était plus de la première jeunesse, mais point laid et toujours gai. C'était un de ces individus bornés qui plaisent justement parce qu'ils sont bornés. Ne voyant jamais qu'un côté des choses, ils sont perpétuellement entraînés. Leurs jugements sont exclusifs et faux, mais toujours sincères et séduisants. Il n'est pas jusqu'à leur égoïsme étroit qui ne paraisse aimable et ne sache se faire pardonner. Doubkof possédait en outre, à nos yeux, un double charme : l'air militaire, et la taille, que les très jeunes gens, on ne sait pourquoi, confondent avec ce « comme il faut » auquel on attache tant de prix à leur âge. Au surplus, Doubkof était réellement ce qu'on appelle « un homme comme il faut ». Une seule chose m'était désagréable : quand il était là, Volodia avait l'air honteux de mes actions les plus innocentes et surtout de ma jeunesse.

Nékhlioudof était laid : un homme ne peut pas être beau avec de tout petits yeux gris, un front bas, des jambes et

Digitized by Google

des bras trop longs. Il n'avait de bien que sa haute taille, son beau teint et ses magnifiques dents. Tout laid qu'il fût, ses petits yeux bridés et brillants, son sourire mobile, tantôt sévère, tantôt presque enfantin, donnaient à sa physionomie un caractère si original et si énergique, qu'il ne passait jamais inaperçu.

Il devait être très timide, car pour un rien il rougissait jusqu'aux oreilles. Sa timidité ne ressemblait pas à la mienne. Plus il rougissait, plus son visage exprimait la résolution. On aurait dit qu'il s'en voulait à lui-même de sa faiblesse.

Bien qu'il parût au mieux avec Doubkof et Volodia, on sentait que le hasard seul les avait rapprochés. Ils étaient trop différents. Volodia et Doubkof redoutaient, pour ainsi dire, tout ce qui ressemblait à des idées sérieuses et à de la sensibilité. Nékhlioudof, au contraire, était enthousiaste au plus haut degré et se lançait souvent, au mépris des railleries, dans la philosophie et les questions de sentiment. Volodia et Doubkof aimaient à parler de leurs amours (ils devenaient amoureux tout d'un coup de plusieurs personnes à la fois, les mêmes pour tous deux); Nékhlioudof se fâchait sérieusement toutes les fois qu'on faisait allusion à sa passion pour une certaine rousse.

Volodia et Doubkof se permettaient souvent de se moquer de leur famille. Nékhlioudof était hors de lui lorsqu'on faisait une remarque désagréable sur sa tante, pour laquelle il avait une sorte d'adoration. Volodia et Doubkof s'en allaient, après souper, quelque part où ils n'emmenaient pas Nékhlioudof, qu'ils appelaient *la jeune fille rousse....*

Le prince Nékhlioudof me frappa la première fois que je le vis, tant par sa conversation que par son extérieur. Cependant, bien que nous nous fussions trouvé beaucoup d'idées communes (peut-être même à cause de cela), le sentiment qu'il m'inspira à cette première rencontre était bien éloigné de la sympathie.

Digitized by Google

Il m'avait déplu par son regard pénétrant, sa voix ferme, son air orgueilleux et surtout par l'indifférence absolue qu'il m'avait témoignée. Pendant la conversation, j'eus à maintes reprises une envie folle de le contredire; j'aurais voulu le *rouler* pour le punir de son orgueil, lui montrer que j'étais intelligent, bien qu'il ne fît aucune attention à moi. La timidité me retint.

XLV

LE DÉBUT DE L'AMITIÉ

Volodia était couché sur le divan et lisait un roman français. Doubkof et Nékhlioudof entrèrent, le chapeau sur la tête et en paletot :

« Bonjour, diplomate! » dit Doubkof en me tendant la main.

Les amis de Volodia m'appelaient *le diplomate*, parce qu'un jour, après un dîner chez ma grand'mère, celle-ci avait dit devant eux, à propos de notre avenir, que Volodia serait militaire, mais qu'elle espérait me voir avec l'habit noir et le toupet du diplomate; à ses yeux, on n'était pas diplomate sans toupet.

Ce soir-là, chez Volodia, la conversation tomba sur l'amour-propre. Je soutins que nous en avons tous, que tout ce que nous faisons, nous le faisons par amour-propre, qu'il n'y a pas un seul homme qui ne se croie meilleur et plus intelligent que tous les autres.

« Je puis répondre pour moi, dit Nékhlioudof, que j'ai rencontré des gens que je reconnaissais pour plus intelligents que moi.

— C'est impossible! » répliquai-je avec conviction.

Nékhlioudof me regarda fixement.

« Pensez-vous vraiment ce que vous dites?

Digitized by Google

— Très sérieusement, répliquai-je ; je vais vous le démontrer. Pourquoi est-ce que, tous tant que nous sommes, nous nous aimons plus que les autres? Parce que nous pensons que nous valons mieux qu'eux, que nous sommes plus dignes d'affection. Si nous trouvions les autres meilleurs que nous, nous les aimerions plus que nous-mêmes, ce qui n'arrive jamais. Il me semble que j'ai raison, » ajoutai-je avec un sourire de triomphe involontaire.

Nékhlioudof garda un instant le silence.

« Je ne vous aurais jamais cru si intelligent ! » dit-il enfin avec un sourire si bon et si aimable, que je me sentis soudain parfaitement heureux.

La louange agit si fortement, non seulement sur les sentiments de l'homme, mais sur son esprit, qu'il me sembla tout à coup avoir grandi considérablement en intelligence et que les idées m'arrivèrent en foule avec une rapidité inaccoutumée. De l'amour-propre, nous en vinmes insensiblement à parler de l'amour, et ce nous fut un thème inépuisable. Nos discours devaient paraître absurdes aux simples auditeurs, tant ils étaient confus et nos idées étroites. Pour nous, ils avaient une haute portée. Nos âmes étaient si bien en harmonie, qu'il suffisait de toucher une corde quelconque chez l'un de nous pour éveiller un écho chez l'autre. Nous jouissions de sentir toutes les cordes que nous effleurions dans la conversation vibrer à l'unisson. Il nous semblait que nous n'aurions jamais assez de temps ni assez de paroles pour échanger toutes les idées qui demandaient à sortir.

A dater de ce jour, des relations assez bizarres, mais extrêmement agréables, s'établirent entre moi et Dmitri Nékhlioudof. En public, il ne faisait aucune attention à moi ; dès que nous étions seuls, nous allions nous installer dans un bon petit coin et nous commencions à discuter, oubliant le monde entier et ne nous apercevant pas de la fuite du temps.

Digitized by Google

Nous parlions vie future, art, carrières à suivre, mariage, éducation des enfants, et jamais il ne nous venait dans la tête que tout ce que nous disions était insensé. Cette idée ne nous venait pas, parce que nos absurdités étaient des absurdités intelligentes; or la jeunesse aime l'esprit, elle y croit encore. A l'âge que nous avions alors, toutes les forces de l'âme sont dirigées vers le futur, et ce futur revêt des formes si variées, si vivantes et si enchanteresses, grâce à des espérances fondées non sur l'expérience, mais sur des rêves de bonheur, que le rêve suffit pour donner à la jeunesse le bonheur réel. Lorsque nous discutions métaphysique, ce qui était un de nos sujets favoris, j'aimais l'instant où les idées se succèdent de plus en plus vite et où, à force d'être de plus en plus abstraites, elles deviennent tellement nuageuses qu'on ne peut plus les exprimer et qu'on dit tout autre chose que ce qu'on voudrait dire. J'aimais l'instant où, à force de s'élever dans la région de la pensée, on en découvre tout à coup l'immensité et l'on reconnait qu'il vous est impossible d'aller plus loin.

Il arriva que, pendant les jours gras, Nékhlioudof fut si absorbé par ses plaisirs, qu'il ne causa pas une seule fois avec moi. Il venait pourtant plusieurs fois par jour à la maison. Je fus tellement froissé, que je recommençai à le trouver orgueilleux et désagréable. Je n'attendais qu'une occasion pour lui montrer que je ne tenais pas du tout à sa société et que je n'éprouvais rien de particulier pour lui.

La première fois qu'il voulut causer avec moi après le carnaval, je dis que j'avais à travailler et je montai. Au bout d'un quart d'heure, la porte de la classe s'ouvrit et Nékhlioudof vint à moi.

« Je vous dérange?

— Non. »

J'avais pourtant l'intention de répondre qu'effectivement j'étais occupé.

« Pourquoi êtes-vous parti de chez Volodia? Il y a si

Digitized by Google

longtemps que nous n'avons causé. J'en ai pris l'habitude et il me semble qu'il me manque quelque chose. »

Mon dépit s'évanouit et Dmitri me parut de nouveau le meilleur et le plus aimable des hommes.

« Je suis sûr, dis-je, que vous savez pourquoi je suis parti?

— Peut-être, répliqua-t-il en s'asseyant près de moi; mais si j'ai deviné pourquoi, je ne peux pas le dire. Vous, vous le pouvez.

— Je vais le dire : je suis parti parce que je vous en voulais.... ou plutôt, j'étais fâché. Tenez, en deux mots, j'ai toujours peur que vous ne me méprisiez à cause de ma jeunesse.

— Savez-vous pourquoi nous nous entendons si bien? dit-il en répondant à ma confession par un regard bon et intelligent; pourquoi je vous aime plus que des gens que je connais davantage et avec qui j'ai plus de points de contact? Je viens de décider pourquoi. Vous avez une qualité qui est rare et précieuse : la sincérité.

— Oui; je dis toujours juste la chose dont j'ai honte; mais je ne la dis qu'aux gens dont je suis sûr.

— Oui, mais pour être sûr d'un homme, il faut être extrêmement lié avec lui, et nous ne le sommes pas encore. Rappelez-vous, Nicolas, ce que nous avons dit de l'amitié : pour être de vrais amis, il faut être sûr l'un de l'autre.

— Il faut être sûr que l'un ne répétera pas ce que l'autre aura dit. Et voyez, les choses importantes et intéressantes sont justement celles que nous ne nous dirions pour rien au monde. Et quelles vilaines pensées! des pensées si basses que, si nous avions su qu'il faudrait nous les avouer mutuellement, jamais elles n'auraient osé nous entrer dans la tête.

— Savez-vous l'idée qui m'est venue, Nicolas? reprit-il en se levant et en se frottant les mains avec un sourire. *Faisons cela* et vous verrez combien cela nous sera utile à tous les deux : donnons-nous notre parole de tout nous

Digitized by Google

dire. Nous nous connaitrons mutuellement et nous ne serons pas gênés. Pour ne pas avoir peur des étrangers, nous nous donnerons aussi notre parole de ne *jamais* parler l'un de l'autre à *personne*. Faisons cela.

— Faisons-le. »

Effectivement, nous avons *fait cela*. Je raconterai plus tard ce qui en résulta.

Alphonse Karr a dit que, dans toute affection, l'un aime, l'autre se laisse aimer; l'un embrasse, l'autre tend la joue. L'idée est parfaitement juste. Dans notre amitié, j'embrassais, Dmitri tendait la joue, mais il était prêt à embrasser aussi. Nous nous aimions également, parce que nous nous connaissions et nous nous appréciions réciproquement : cela n'empêche que Nékhlioudof avait l'influence et que je me soumettais.

Il va de soi que je m'assimilai involontairement sa manière de voir, dont le fond était un culte enthousiaste pour la vertu idéale, associé à la conviction que la destinée de l'homme est le progrès continu. Rien ne nous semblait alors plus facile que de régénérer l'humanité, de détruire les vices et de rendre tout le monde heureux. Rien ne nous semblait plus simple que de nous corriger de tous nos défauts, d'acquérir toutes les vertus et d'être heureux.

Ces nobles rêves de la jeunesse étaient-ils réellement ridicules? A qui la faute s'ils ne se sont pas réalisés? Dieu seul le sait.

Digitized by Google

JEUNESSE

XLVI

OU JE FAIS COMMENCER MA JEUNESSE

J'ai dit que ma liaison avec Dmitri m'avait ouvert de nouveaux points de vue sur la vie, son but et notre place dans l'ensemble des choses. Le fond de cette nouvelle manière de voir était la conviction que la destinée de l'homme est de tendre au progrès moral et que ce progrès est possible, facile et indéfini. Je me bornais néanmoins, pour le moment, à jouir des idées nouvelles découlant de cette conviction et à former des plans de vertu magnifiques pour l'avenir. Du reste, il n'y avait rien de changé à ma vie; elle s'écoulait toujours dans les futilités et le désœuvrement.

Les pensées vertueuses que j'échangeais, dans nos conversations, avec mon ami adoré, « cet étonnant Dmitri », comme je me disais alors à demi-voix, n'avaient encore séduit que mon esprit; je ne m'en étais pas encore emparé par le sentiment. Il vint un moment où elles s'imposèrent à moi avec une force nouvelle et m'apparurent comme une révélation morale, tellement que je fus effrayé en songeant au temps perdu et que je résolus de faire à l'instant même, sans perdre une seconde, l'application de mes

Digitized by Google

idées à la vie : j'avais la ferme intention de ne plus jamais en modifier aucune.

C'est à ce moment que je fais commencer ma *Jeunesse*.

J'allais avoir seize ans. Je prenais toujours des leçons; Saint-Jérôme continuait à surveiller mon éducation et je me préparais, bien à contre-cœur, à entrer à l'Université. En dehors des leçons, mes occupations consistaient en rêveries solitaires et décousues; en exercices de gymnastique, afin de devenir l'homme le plus fort de toute la terre; en flâneries sans but, sans penser à rien de précis, dans toutes les pièces de la maison, plus spécialement dans le corridor des chambres des servantes; enfin, en séances devant mon miroir, que je ne quittais du reste jamais sans un sentiment de profond découragement et même de dégoût.

J'étais persuadé que non seulement j'étais laid, mais que je n'avais pas les consolations usitées en pareil cas. Je ne pouvais pas me dire que j'avais une figure expressive, ou spirituelle, ou noble. Rien d'expressif : de gros traits communs et laids, de petits yeux gris beaucoup plutôt bêtes que spirituels, surtout quand je me regardais dans la glace. Encore moins quelque chose de mâle : bien que je fusse assez grand et très fort pour mon âge, tous les traits de mon visage étaient mollasses, sans contours arrêtés. Rien de noble non plus : au contraire, je ressemblais tout à fait à un moujik, et j'avais des pieds, des mains, d'une grandeur! A l'époque dont je parle, cela me paraissait une grande honte.

XLVII

LE PRINTEMPS

L'année où j'entrai à l'Université, Pâques était à la fin d'avril, en sorte que les examens se trouvaient dans la

Digitized by Google

semaine de la Quasimodo. Je fus donc obligé de mener de front, pendant la semaine sainte, la préparation de mes examens et la préparation à la communion.

Le dégel était fini. Nous étions sortis de la période dont Karl Ivanovitch disait : « Le fils vient après le père. » Depuis trois jours déjà, le temps était doux, tiède et clair. On ne voyait plus trace de neige dans les rues. A la boue épaisse avaient succédé un pavé humide et luisant et des ruisseaux rapides. Les dernières gouttes d'eau brillaient au soleil sur le toit, les bourgeons des arbres de l'enclos se gonflaient, un petit sentier sec conduisait à l'écurie en passant devant le tas de fumier encore gelé, des brins d'herbe verdissaient entre les pierres, autour du perron. On était au moment où le printemps agit le plus fortement sur l'âme humaine : un soleil brillant, mais sans beaucoup de force, illumine tout; la neige fondue a laissé des flaques et de petits ruisseaux; l'air sent la fraicheur, et le ciel d'un bleu tendre est semé de nuages allongés et transparents. Je ne sais pourquoi, mais il me semble que l'impression produite par cette naissance du printemps est encore plus vive et plus profonde dans une grande ville — on voit moins, mais on devine davantage.

J'étais debout près de la croisée, occupé à résoudre sur le tableau noir une longue équation. Le soleil matinal envoyait à travers les doubles fenêtres, sur le plancher de la classe, des rayons où voltigeait de la poussière. Cette classe me paraissait ennuyeuse à mourir. Je tenais dans une main une *Algèbre* brochée et déchirée de Francœur, dans l'autre un petit morceau de craie avec lequel j'avais déjà blanchi mes deux mains, ma figure et les manches de ma veste. Kolia, en tablier et les manches retroussées, enlevait le mastic de la fenêtre donnant sur l'enclos et redressait les clous avec des tenailles. Son travail et son bruit me donnaient des distractions. Ajoutez à cela que j'étais de très mauvaise humeur. Tout allait de travers : je m'étais

Digitized by Google

trompé au commencement de mon calcul, de sorte qu'il fallait tout recommencer; j'avais laissé tomber ma craie deux fois; je sentais que j'avais la figure et les mains sales; j'avais perdu mon éponge; le bruit de Kolia me portait sur les nerfs. J'avais besoin de me fâcher et de grogner. Je jetai ma craie et mon livre et me mis à arpenter la chambre. Mais je me rappelai que nous devions nous confesser dans la journée et qu'il fallait s'abstenir de tout ce qui est mal; je devins tout à coup d'une humeur spéciale, toute bénigne, et je m'approchai de Kolia.

« Attends, Kolia, je vais t'aider, » dis-je en m'efforçant de prendre une voix très douce; l'idée que j'agissais bien en surmontant mon irritation et en aidant Kolia avait encore augmenté ma douceur.

Le mastic était enlevé, les clous redressés, mais Kolia avait beau tirer de toutes ses forces, le châssis ne bougeait pas.

« Si le châssis sort tout d'un coup, quand je tirerai avec lui, dis-je en moi-même, cela voudra dire péché, et qu'il ne faut plus travailler aujourd'hui. » Le châssis glissa de côté et sortit.

« Où faut-il le porter? demandai-je.

— Je le rangerai moi-même, répondit Kolia visiblement étonné et, à ce qu'il me sembla, contrarié de mon zèle. Il ne faut pas les mêler, je leur mets des numéros dans le grenier.

— Je le marquerai, » dis-je en prenant le châssis.

Je crois que si le grenier avait été à deux verstes de là et le châssis deux fois plus lourd, j'en aurais été enchanté. J'aurais voulu m'exténuer de fatigue en rendant ce service à Kolia. Quand je rentrai dans la classe, les petites briques et les petites pyramides de sel étaient déjà arrangées sur l'appui de la fenêtre et Kolia balayait avec une aile d'oiseau, par la fenêtre ouverte, le sable et les mouches endormies. L'air frais et parfumé était déjà entré dans la chambre et la remplissait. On entendait par

Digitized by Google

la fenêtre la rumeur de la ville et le pépiement des moineaux dans l'enclos.

Tous les objets étaient très éclairés; la chambre s'était égayée, un léger vent printanier agitait les feuillets de mon *Algèbre* et les cheveux de Kolia. Je m'approchai de la fenêtre, m'assis dessus, me penchai au-dessus de l'enclos et me mis à rêver.

Un sentiment nouveau pour moi, violent et délicieux, pénétra dans mon âme. La terre humide, où paraissaient et là des herbes jaunies, aux pointes verdissantes; les petits ruisseaux qui brillaient au soleil et entraînaient de petites mottes de terre et de petits morceaux de bois; les rameaux et les bourgeons gonflés du lilas se balançant juste sous ma fenêtre; le gazouillement affairé des petits oiseaux s'agitant dans le lilas; le mur de clôture noirâtre, humide de la fonte des neiges; par-dessus tout, cet air humide, sentant bon, et ce gai soleil : tout me parlait clairement de quelque chose de nouveau et de magnifique, que je ne saurais rendre tel qu'il se révéla à moi, mais dont j'essaye de donner l'impression — tout me parlait de beauté, de bonheur et de vertu, tout me disait que l'un m'était aussi facile et aussi possible que l'autre, que l'un ne pouvait pas exister sans l'autre, et que beauté, bonheur et vertu ne font même qu'un. « Comment ai-je pu ne pas comprendre cela! combien j'étais mauvais! comme j'aurais pu et comme je pourrais à l'avenir être bon et heureux! disais-je en moi-même; il faut commencer au plus vite, à la minute même, à devenir un autre homme et à vivre autrement! » Je restai néanmoins, longtemps encore, assis sur la fenêtre, rêvant et ne faisant rien.

Vous est-il arrivé, en été, de vous étendre pour dormir par un temps sombre et pluvieux et de vous réveiller au coucher du soleil? Vous ouvrez les yeux et, par l'embrasure de la fenêtre, sous le store de coutil gonflé par le vent et dont la tringle vient battre l'appui de la croisée,

Digitized by Google

vous apercevez le côté à l'ombre de l'allée de tilleuls, humide de pluie et couleur lilas, la petite allée du jardin, toute mouillée et illuminée par de brillants rayons obliques; vous entendez soudain la vie joyeuse des oiseaux; vous voyez les insectes qui tournoient dans l'échancrure de la fenêtre briller au soleil; vous respirez la bonne odeur qui suit la pluie, et vous pensez : « Comment n'ai-je pas honte de passer une soirée pareille à dormir? Vite, levons-nous et courons au jardin nous réjouir de la vie. » Si cela vous est arrivé, vous avez un échantillon du sentiment violent que j'éprouvai en ce jour.

XLVIII

RÊVERIES

Je pensais : « Aujourd'hui, je me confesse; je me purifie de tous mes péchés. Je ne le ferai plus jamais (ici, je passai mentalement en revue les péchés qui me tracassaient le plus). J'irai régulièrement, tous les dimanches, à l'église; en revenant, je lirai encore l'Évangile pendant une heure entière; ensuite, sur l'argent qu'on me donnera tous les mois quand je serai à l'Université, je distribuerai deux roubles et demi (un dixième) aux pauvres. Personne n'en saura rien. Ce n'est pas aux mendiants que je donnerai; je découvrirai des pauvres dont personne ne se doute : un orphelin, ou une vieille femme.

« J'aurai une chambre pour moi tout seul (probablement celle de Saint-Jérôme); je la rangerai moi-même et j'y entretiendrai une propreté admirable. Je n'exigerai rien du domestique. C'est un homme comme moi. J'irai toujours à l'Université à pied (si l'on me donne une voiture, je la vendrai et l'argent sera aussi pour les pauvres), et j'aurai soin de faire tout ce qu'il faudra. (Ce que

Digitized by Google

représentait ce *tout*, j'aurais été bien en peine de le dire; mais je sentais vivement ce *tout* d'une vie intelligente, vertueuse et irréprochable.) Je rédigerai mes cours et je les préparerai même d'avance, de sorte que je serai premier, et je ferai une thèse. En entrant en seconde année, je saurai déjà mon cours d'avance; on me fera sauter en troisième année, et à dix-huit ans je serai premier candidat, avec deux médailles d'or. Ensuite je passerai ma licence, mon doctorat, et je deviendrai le premier savant de la Russie... pourquoi pas de l'Europe?

« Et après? »

Ici je m'aperçus que je retombais dans le péché d'orgueil, celui dont je devais précisément me confesser le soir même, et je revins à mon premier sujet.

« Pour préparer mes cours, j'irai grimper à pied sur la colline des Moineaux; je choisirai une bonne place sous un arbre et je lirai; j'emporterai quelque chose à manger : du fromage, ou des gâteaux de chez Pédotta, ou n'importe quoi. Je me reposerai un peu, et puis je me mettrai à lire un bon livre, ou à dessiner d'après nature, ou à jouer d'un instrument quelconque (il faudra que j'apprenne la flûte). *Elle* viendra aussi se promener sur les Moineaux et elle m'abordera en me demandant « qui je suis ». Je la regarderai tristement (comme ça) et je lui répondrai que je suis le fils d'un prêtre et que je ne suis heureux que sous cet arbre et quand je suis seul, absolument seul. Elle me donnera la main, dira quelque chose et s'assoira à côté de moi. Nous nous retrouverons tous les jours au même endroit, nous deviendrons amis et je l'embrasserai..... Non, voilà qui n'est pas bien. Au contraire, à dater d'aujourd'hui, je ne regarderai plus les femmes. Je n'entrerai plus jamais, jamais, dans la chambre des servantes; je tâcherai même de ne pas passer devant la porte; dans trois ans je serai émancipé et je me marierai.

« Je ferai beaucoup d'exercice, tous les jours de la gymnastique: à vingt-cinq ans, je serai plus fort que Rappo.

Digitized by Google

Le premier jour, je tiendrai un poids de quinze livres, à bras tendu, pendant cinq minutes; le lendemain, un poids de seize livres; le surlendemain, un de dix-sept livres, et ainsi de suite jusqu'à ce que j'arrive à soixante livres dans chaque main. Je serai alors plus fort que tous nos domestiques. Quand n'importe qui s'avisera de m'offenser ou de parler d'*Elle* irrespectueusement, je le prendrai tout simplement comme ça, par son gilet, je l'enlèverai d'une seule main, je le tiendrai en l'air à deux ou trois pieds de terre pour lui montrer ma force, et je ne lui ferai rien... Non, ça n'est pas bien non plus...; mais si, puisque je ne lui fais pas de mal, que je lui montre seulement ce que je peux... »

Qu'on ne vienne pas me reprocher mes rêves de jeunesse sous prétexte qu'ils étaient aussi enfantins que lorsque j'étais tout petit. Je suis convaincu que si je suis destiné à vivre très vieux, à soixante-dix ans je ferai des rêves aussi enfantins et aussi fantastiques qu'alors. Je rêverai à quelque ravissante Marie, qui m'aimera, moi vieillard sans dents, comme elle a aimé Mazeppa; je rêverai que mon fils, qui n'est pas un génie, devient ministre par suite de quelque événement extraordinaire, ou qu'il me tombe tout à coup du ciel des millions. Je suis persuadé qu'il n'existe pas de créature humaine, à aucun âge, qui soit privée de cette faculté bienfaisante et consolante du rêve. D'un autre côté, si l'on met à part le trait commun à tous ces rêves, d'être également chimériques et impossibles, chaque âge, chaque individu a les siens. A l'époque que je considère comme formant la limite entre mon adolescence et ma jeunesse, il n'y avait au fond de tous mes rêves que quatre sentiments.

En premier lieu, l'amour pour *Elle*, la femme de mon imagination, au sujet de laquelle mes rêves prenaient toujours la même forme et que je m'attendais à chaque minute à rencontrer. *Elle*, c'était un peu Sonia, un peu Macha, la femme de Vassili (dans mes rêves, je la voyais lavant le

Digitized by Google

linge dans le baquet), et un peu une femme portant un collier de perles à son cou blanc, que je voyais depuis longtemps au théâtre, dans une loge à côté de la nôtre.

Le second sentiment était la passion d'être aimé. J'aurais voulu être connu et aimé de tout le monde. J'aurais voulu dire aux gens : « Je m'appelle Nicolas Irteneff », et voir les gens, extrêmement frappés de cette nouvelle, m'entourer en me remerciant de quelque chose.

Le troisième sentiment était l'espoir d'un bonheur inouï, étourdissant, un de ces bonheurs à rendre fou. J'étais tellement persuadé que j'allais devenir sous peu, grâce à quelque bonne fée, l'homme le plus riche et le plus célèbre de l'univers, que je vivais dans l'attente inquiète du coup de baguette. Je croyais toujours que *ça allait commencer* et que j'aurais tout ce qu'un homme peut désirer, et j'étais toujours pressé, parce que je m'imaginais que *ça commençait* là où je n'étais pas.

Le dernier sentiment, le plus essentiel des quatre, était une horreur pour moi-même accompagnée de désespoir, mais d'un désespoir tellement fondu avec mes rêves de bonheur, qu'il n'était pas attristant. Il me semblait si facile, si naturel, de rompre avec le passé, de tout effacer, de tout oublier et de recommencer la vie à nouveau, que le passé ne me pesait ni ne me gênait. J'éprouvais même du plaisir à le détester et je m'efforçais de le voir encore plus noir qu'il n'était. Plus le cercle de mes souvenirs était sombre, plus le présent se détachait en clair sur ce fond obscur et plus l'avenir paraissait lumineux. Mon désespoir et mon désir passionné de progrès criaient au dedans de moi, et cette voix intérieure fut la grande sensation nouvelle de cette époque de mon développement moral. Elle me donna un nouveau point de départ et transforma mes vues sur moi-même, sur les hommes et sur l'univers. O voix bénie! combien de fois t'ai-je entendue depuis! Dans ces tristes instants où l'âme se soumet en silence à l'empire du mensonge et du libertinage, combien

Digitized by Google

de fois t'es-tu élevée hardiment contre l'injustice, combien de fois as-tu accusé le passé dans ta colère, me montrant le point brillant formé par le présent et me forçant à l'aimer, me promettant pour l'avenir vertu et bonheur! O voix bénie! cesserai-je jamais de t'entendre?

XLIX

NOTRE CERCLE DE FAMILLE

Papa était rarement à la maison ce printemps. En revanche, quand par hasard il ne sortait pas, il était d'une gaieté remarquable. Il tapotait sur le piano ses airs favoris, faisait ses petits yeux tendres et inventait sur nous tous, y compris Mimi, des plaisanteries en ce genre : le prince héritier de Géorgie avait aperçu Mimi à la promenade et il en était devenu tellement amoureux, qu'il avait adressé une demande de divorce au Synode; j'étais nommé secrétaire de notre ambassadeur à Vienne, etc. Papa nous annonçait ces nouvelles avec le plus grand sérieux. Il faisait peur à Catherine avec des araignées. Il était très aimable pour nos amis, Doubkof et Nékhlioudof. Il ne cessait de raconter à tout le monde ses projets pour l'année suivante. Ses projets changeaient tous les jours et se contrariaient les uns les autres, mais ils étaient si séduisants, que nous les écoutions attentivement et que Lioubotchka, ouvrant de grands yeux, regardait fixement les lèvres de papa, de peur de perdre un mot. Tantôt il annonçait l'intention de nous laisser à Moscou, à l'Université, et d'aller passer deux ans en Italie avec Lioubotchka; tantôt d'acheter une propriété en Crimée, au bord de la mer Noire, et de s'y rendre tous les étés; tantôt de nous emmener tous à Pétersbourg, etc.

Ce redoublement de gaieté à part, il s'était opéré chez

Digitized by Google

papa, dans les derniers temps, un changement qui m'étonnait beaucoup. Il s'était fait faire un costume à la mode : frac olive, pantalons à sous-pieds, redingote-pardessus longue (il était très bien avec sa redingote), et, quand il allait dans le monde, il sentait très bon, surtout quand il allait chez une certaine dame dont Mimi ne parlait qu'avec de grands soupirs et en faisant des figures qui signifiaient clairement : « Pauvres orphelins! malheureuse passion! Il est heureux *qu'elle* ne soit pas là! » Je savais par Kolia (papa ne nous parlait jamais de ces choses-là) qu'il avait été particulièrement heureux au jeu cet hiver. Il avait gagné une somme énorme, qu'il avait placée en bons du Mont-de-piété, et il était décidé à ne plus jouer de tout le printemps. C'était probablement la crainte de ne pas pouvoir se retenir qui lui donnait si grande envie de partir le plus tôt possible pour la campagne. Il avait même résolu de s'en aller aussitôt Pâques à Petrovskoë, avec les filles, sans attendre mon entrée à l'Université. Je devais aller le rejoindre plus tard avec Volodia.

Pendant tout cet hiver, Volodia et Doubkof furent inséparables (il commençait à y avoir du froid entre eux et Dmitri). Leurs grands plaisirs, autant que je pouvais le deviner par les bouts de conversation que j'entendais, consistaient à boire énormément de champagne, à passer en traineau sous les fenêtres d'une demoiselle dont ils étaient tous les deux amoureux et à se faire vis-à-vis dans de vrais bals — pas des bals d'enfants. Cette dernière circonstance nous séparait beaucoup, mon frère et moi. Nous avions de l'affection l'un pour l'autre, mais il y a une trop grande distance entre un écolier qui prend encore des leçons et un jeune homme qui va aux vrais bals : nous ne pouvions pas nous résoudre à échanger nos idées.

Catherine était tout à fait grande fille et lisait beaucoup de romans. L'idée qu'elle se marierait peut-être bientôt ne me paraissait plus une plaisanterie. Bien que Volodia, de son côté, fût tout à fait un jeune homme, ils ne s'en-

Digitized by Google

tendaient pas; ils avaient même l'air de se dédaigner mutuellement. En général, quand Catherine se trouvait seule à la maison, elle ne faisait rien du tout, hors lire des romans, et la plupart du temps elle s'ennuyait. Dès qu'il y avait des visites, elle s'animait, faisait des frais et jouait de la prunelle si drôlement que je ne pouvais absolument pas comprendre ce qu'elle voulait exprimer. Ce ne fut que plus tard que, lui ayant entendu dire que la seule coquetterie permise aux jeunes filles est la coquetterie des yeux, je m'expliquai ces singulières grimaces, qui, au surplus, paraissaient n'étonner que moi.

Lioubotchka avait des robes presque longues, de sorte que ses gros pieds de canard étaient presque cachés; mais elle était toujours aussi pleurnicheuse. Son rêve n'était plus d'épouser un hussard, mais un ténor ou un pianiste, et, dans cette pensée, elle s'occupait assidûment de musique.

Saint-Jérôme, sachant qu'on ne le garderait pas après mes examens, s'était trouvé une place chez un comte, et il nous regardait depuis lors avec un certain mépris. Il était rarement à la maison, fumait des cigarettes, ce qui, à cette époque, était le comble de l'élégance, et sifflotait perpétuellement des airs guillerets.

Mimi devenait de plus en plus aigrie. Du jour où nous avions commencé à devenir grands, elle avait eu l'air de ne plus attendre rien de bon, de rien ni de personne.

Je ne trouvai dans la salle à manger, en descendant dîner, que Mimi, Catherine, Lioubotchka et Saint-Jérôme. Papa était sorti, Volodia préparait son examen avec des camarades et avait dit de lui apporter à dîner dans sa chambre. Dans les derniers temps, Mimi présidait généralement le repas, ce qui en avait ôté presque tout le charme. Aucun de nous n'avait le moindre respect pour Mimi et le dîner n'était plus, comme au temps de maman ou de grand'mère, une espèce de cérémonie réunissant toute la famille à une heure fixe et divisant la journée en deux

Digitized by Google

parties. Nous nous permettions d'être en retard, d'arriver au second plat, de boire le vin dans nos grands verres (Saint-Jérôme nous donnait l'exemple), de nous vautrer sur nos chaises, de nous lever avant la fin, et autres licences du même genre. Le dîner avait cessé dès lors d'être la joyeuse solennité domestique de jadis. Du temps de Petrovskoë, un peu avant deux heures, nous étions tous dans le salon, lavés et habillés, et nous bavardions gaiement en attendant l'heure. Au moment précis où l'horloge de l'office se préparait, par un bruit enroué, à sonner deux heures, Phoca entrait à pas lents, la serviette sous le bras, l'air digne et un peu sévère. Il annonçait d'une voix sonore et traînante : « Le dîner est servi ! » et tout le monde se dirigeait vers la salle à manger avec des figures épanouies, les grandes personnes devant, les enfants derrière. C'était un froufrou de jupons empesés, un craquement de bottes et de souliers, un murmure de voix, et chacun gagnait sa place.

Le dîner était aussi une solennité à Moscou, du temps où, debout autour de la table, nous attendions grand'mère en causant à voix basse. Gavrilo était allé lui annoncer que le dîner était servi. La porte s'ouvrait, on entendait un bruissement de robe, des pieds qui traînaient, et grand'mère paraissait, courbée, de travers, coiffée d'un bonnet avec des rubans d'un lilas extraordinaire, souriante ou sombre, selon l'état de sa santé. Gavrilo se précipite vers son fauteuil, il se fait un bruit de chaises, vous sentez courir dans votre dos un léger frisson annonçant la faim, vous dépliez votre serviette raide et encore humide, vous mangez une bouchée de pain et vous regardez avec avidité, joie et impatience, en vous frottant les mains sous la table, les assiettées de soupe fumante que le maître d'hôtel remplit en observant le rang, l'âge et les intentions de grand'mère.

Je n'éprouvais plus alors, en venant me mettre à table, ni plaisir ni émotion.

Digitized by Google

Les bavardages de Mimi, de Saint-Jérôme et des filles m'avaient inspiré, pendant un temps, un mépris profond que je ne cherchais pas à cacher, surtout en ce qui concernait ma sœur et Catherine : c'étaient des commérages sur les vilaines bottes du maître de russe, sur les robes à volants des princesses Kornakof et autres sujets du même intérêt. Aujourd'hui, leurs caquets ne parvenaient pas à me faire sortir de ma disposition d'esprit vertueuse. J'étais d'une douceur rare. Je souriais, j'écoutais d'un air aimable, je demandais poliment de me passer le kvass, je donnais raison à Saint-Jérôme quand il me reprenait à table sous prétexte que « je puis » est plus élégant en français que « je peux ». Je dois cependant avouer qu'il me fut un peu désagréable que personne n'eût l'air de remarquer ma douceur et ma vertu.

Après le dîner, Lioubotchka me montra un papier sur lequel elle avait inscrit tous ses péchés. Je trouvai que l'idée était excellente, mais qu'il valait encore mieux inscrire ses péchés dans son âme et que « tout ça n'était pas ça ».

« Pourquoi, pas ça? me demanda Lioubotchka.

— C'est une bonne idée, mais... Tu ne me comprendrais pas..... »

Je montai dans ma chambre en disant à Saint-Jérôme que j'allais travailler. En réalité, je voulais profiter de ce qu'il me restait encore une heure et demie avant l'arrivée de notre confesseur pour dresser la liste des choses que j'aurais à faire et des devoirs que j'aurais à remplir jusqu'au jour de ma mort, et pour mettre par écrit le but de ma vie, ainsi que les règles de conduite dont je comptais ne plus jamais m'écarter.

Digitized by Google

L

LES RÈGLES DE VIE

Je pris une feuille de papier et je voulus avant tout dresser la liste de mes occupations et de mes devoirs pour l'année suivante. Il fallait régler mon papier. Ne trouvant pas de règle, je pris mon dictionnaire latin. Le résultat fut une vaste tache d'encre. De plus, le dictionnaire étant moins large que le papier, quand la plume arrivait à l'angle de la couverture, ma ligne descendait en décrivant une courbe. Je pris une autre feuille et, en ayant soin de soulever le dictionnaire après chaque ligne, je vins à bout de régler tant bien que mal. Je divisai alors mes devoirs en trois catégories : les devoirs envers moi-même, envers le prochain et envers Dieu, et je commençai à inscrire les premiers. Il s'en trouva tant, et de tant d'espèces, exigeant tant de subdivisions, que je vis la nécessité de commencer par les *règles de vie* : après quoi, je ferais ma liste. Je pris six feuilles de papier; j'en fis un cahier que je cousis et j'écrivis en tête : *Règles de vie.* Ces trois mots étaient si gribouillés et tellement de travers, que je me demandai longtemps s'il fallait les récrire. J'étais malheureux. Je contemplais la feuille déchirée et mon barbouillage et je me disais : « Pourquoi est-ce que tout est si beau et va si bien dans ma tête, et que tout est si laid et va si mal sur mon papier et, en général, dans ma vie, dès que je veux faire l'application de n'importe laquelle de mes idées?... »

Kolia entra :

« Le confesseur est arrivé, dit-il. Veuillez descendre écouter les prières. »

Je cachai mon cahier dans le tiroir de ma table, me regardai dans la glace, relevai mes cheveux, ce qui, dans

Digitized by Google

ma pensée, me donnait un air rêveur, et descendis au divan, où les saintes images étaient déjà disposées sur une table recouverte d'une nappe. Autour des images étaient des cierges allumés. Au moment où j'entrai, papa entrait aussi par une autre porte. Le confesseur, un vieux moine à cheveux gris et à figure austère, bénit papa. Papa baisa sa main courte, large et sèche; j'en fis autant.

« Appelez Volodia, dit papa. Où est-il? Ou plutôt, non; il se prépare à la communion à l'Université.

— Il est occupé avec le prince, » dit Catherine en regardant Lioubotchka.

Lioubotchka rougit, fronça le sourcil en faisant semblant d'avoir mal quelque part et sortit de la chambre. Je la suivis. Elle s'était arrêtée dans le salon et ajoutait quelque chose au crayon sur son papier.

« Comment, encore un nouveau péché? lui demandai-je.

— Non; ce n'est rien, » répondit-elle en rougissant encore plus.

Au même instant, on entendit dans l'antichambre la voix de Dmitri. Il disait adieu à Volodia.

« Tout est tentation pour toi, » dit Catherine en entrant et en s'adressant à Lioubotchka.

Je ne compris rien à ce qui arrivait à ma sœur. Elle était confuse au point que ses yeux se remplirent de larmes et que son trouble se changea en dépit contre elle-même et contre Catherine : il était évident que celle-ci l'agaçait.

« On voit bien, lui dit-elle, que tu es une *étrangère* (rien au monde ne pouvait être plus blessant pour Catherine que ce mot d'étrangère; c'est bien pour cela que Lioubotchka s'en servait). Au moment d'un mystère comme celui-ci, continua-t-elle d'une voix solennelle, tu viens me troubler exprès... Tu devrais comprendre..., ce n'est pas une plaisanterie.

— Sais-tu ce qu'elle a écrit, Nicolas? dit Catherine, pi-

Digitized by Google

quée au vif d'avoir été appelée étrangère. Elle a écrit...

— Je ne t'aurais jamais crue si méchante, interrompit Lioubotchka, tout à fait fâchée, en nous quittant. C'est un fait exprès. Dans ces moments-là, tout vous introduit au péché. Je ne t'assomme pas avec tes sentiments et tes souffrances, moi. »

LI

LA CONFESSION

Ce fut avec cette absence de recueillement et ces distractions que je rentrai au divan. Tout le monde était rassemblé. Le moine se leva et se prépara à lire la prière qui précède la confession. A peine sa voix pénétrante et grave se fut-elle élevée au milieu du silence général, que je retrouvai mes impressions du matin, particulièrement à ces mots : « Découvrez tous vos péchés, sans honte, sans réticence et sans chercher à vous justifier, et votre âme sera purifiée devant Dieu; mais si vous cachez quelque chose, vous serez chargé d'un grand péché. » A ce passage, toute la pieuse frayeur que j'avais ressentie le matin à la pensée du saint mystère se réveilla en moi. Je jouissais d'en avoir conscience et je m'efforçais de prolonger cet état en arrêtant mes pensées et m'évertuant à avoir peur.

Papa alla se confesser le premier. Il demeura très longtemps enfermé dans la chambre de grand'mère. Nous tous, dans le divan, nous nous taisions, ou nous discutions à voix basse à qui succéderait à papa. Enfin, la voix du moine s'éleva de nouveau à travers la porte, lisant les prières, puis on entendit le pas de papa. La porte cria et papa parut, toussaillant selon son habitude, son tic dans l'épaule et ne regardant personne.

Digitized by Google

« Allons, à toi, Lioubotchka, et fais bien attention de tout dire. Tu es une grande pécheresse, » dit gaiement papa en lui pinçant la joue.

Lioubotchka pâlit et rougit, tira son papier de la poche de son tablier, le remit, baissa la tête en la rentrant dans ses épaules comme si elle s'attendait à recevoir un coup, et sortit. Elle ne fut pas longtemps; lorsqu'elle revint, tout son buste était secoué par les sanglots.

Après la jolie Catherine, qui souriait en rentrant, ce fut mon tour. Je passai dans la chambre semi-obscure, possédé de la même frayeur sourde et de la même envie d'augmenter à dessein cette frayeur. Le moine était debout devant le pupitre et il tourna lentement sa face vers moi.

Je ne restai pas plus de cinq minutes dans la chambre de grand'mère. J'en sortis heureux et, à ce que je croyais alors, complètement purifié et régénéré, dépouillé du vieil homme. Il m'était désagréable que la mise en scène de la vie fût demeurée la même, de revoir les mêmes chambres, les mêmes meubles, de me retrouver la même figure; j'aurais voulu que tout ce qui était extérieur se métamorphosât comme avait été métamorphosé, à ce que je me figurais, l'intérieur de moi-même; néanmoins je conservai mon bien-être moral jusqu'au moment de me mettre dans mon lit.

J'étais déjà à moitié endormi et je repassais dans ma tête tous les péchés dont je m'étais purifié, lorsque, brusquement, il me revint à l'esprit un gros péché dont je ne m'étais pas confessé. Les mots de la prière qui précède la confession me résonnèrent indéfiniment aux oreilles et toute ma tranquillité s'envola. J'entendais encore et toujours : « Mais si vous cachez quelque chose, vous serez chargé d'un grand péché..., » et je me voyais devenu un si grand pécheur, qu'il n'y avait pas de punition égale à ma faute. Pendant longtemps je me retournai dans mon lit, réfléchissant à ma situation et m'attendant à recevoir la punition

Digitized by Google

du ciel; je n'aurais pas été étonné de mourir subitement, et cette pensée me causait une terreur indescriptible. Heureusement, il me vint l'idée qu'aussitôt le jour venu, je pourrais aller au couvent du moine et me confesser à nouveau. Je me calmai.

LII

AU COUVENT

La crainte de laisser passer l'heure me réveilla plusieurs fois dans la nuit. A six heures, j'étais sur pied. Il faisait à peine jour. Kolia n'était pas encore venu chercher mes vêtements et mes chaussures, que j'avais jetés n'importe comment près de mon lit. Je mis mes habits tels quels, mes bottes sales, et, sans faire ma toilette, sans prier Dieu, je sortis seul, dans la rue, pour la première fois de ma vie.

Par-dessus le toit vert de la grande maison d'en face, l'aurore d'un jour froid rougissait un ciel brumeux. Une gelée blanche assez forte durcissait la boue, qui craquait sous le pied; les ruisseaux étaient pris et le froid me piquait le visage et les mains. Il n'y avait pas encore un seul fiacre dans notre rue. J'avais compté en prendre un pour aller et revenir plus vite, mais on ne voyait encore que des charrettes et deux maçons, qui suivaient le trottoir en causant. Au bout de quelques centaines de pas, je commençai à rencontrer des gens qui se dirigeaient vers le marché avec des paniers. Des tonneaux allaient chercher de l'eau. Au carrefour, je vis un pâtissier. Une boulangerie ouvrait. J'aperçus enfin un droschki arrêté et attendant. Il était garni de drap bleu clair, usé et rapiécé. Le cocher, un petit vieux ratatiné, dormait sur son siège. C'est probablement parce qu'il n'était pas réveillé qu'il ne me demanda que 40 copecks, aller et retour, pour me con-

Digitized by Google

duire au couvent. Au moment où j'allais monter, les idées lui revinrent; il fouetta son cheval avec l'extrémité des rênes et partit en marmottant : « Pas possible, barine! il faut que je fasse manger mon cheval. »

J'eus de la peine à le faire arrêter en lui offrant 40 copecks de plus. Il finit par se décider, me regarda attentivement et dit : « Monte, barine. » J'avoue que j'avais un peu peur qu'il ne me conduisît dans un endroit désert pour me dévaliser. Me retenant d'une main au col de son armiak déguenillé, je grimpai à côté de lui sur le siège bleuâtre et branlant. Mon geste découvrit son pauvre vieux cou ridé, qui avait un air piteux sur son dos tout voûté. Nous partîmes en cahotant. Je remarquai en route que le dossier du siège était raccommodé avec un morceau d'étoffe verdâtre et à raies, pareille à l'armiak du cocher. Cette circonstance me rassura, je ne sais pourquoi, et je cessai d'avoir peur qu'il ne m'emmenât dans un endroit désert pour me dévaliser.

Quand nous arrivâmes au couvent, le soleil était déjà assez haut et dorait les coupoles de l'église. Il y avait encore de la gelée blanche à l'ombre, mais sur toute la route coulaient de petits filets d'eau trouble et le cheval faisait jaillir en éclaboussures la boue amollie. Franchissant l'enceinte du monastère, je demandai à la première personne que je rencontrai comment je pourrais trouver notre confesseur.

« Voici sa cellule, dit un jeune moine qui passait, en s'arrêtant un instant et en me montrant une toute petite maison avec un petit perron.

— Je vous remercie infiniment. »

Que devaient penser de moi les moines, qui sortaient en ce moment à la file de l'église et qui me regardaient tous? Je n'étais plus un enfant, je n'étais pas encore un homme. Je n'étais ni débarbouillé ni peigné; mes vêtements étaient en désordre, mes bottes non cirées et, pardessus le marché, pleines de boue. A quelle classe de la

Digitized by Google

société appartenais-je dans la pensée de ces moines qui me regardaient? Et ils me regardaient avec attention. Je me dirigeai pourtant dans la direction indiquée par le jeune moine.

Un vieillard vêtu de noir, ayant de gros sourcils blancs, me croisa dans le sentier qui conduisait à la cellule et me demanda ce que je voulais.

J'eus un instant envie de répondre : « Rien du tout, » de me sauver, de rejoindre mon droschki et de retourner à la maison. Cependant, malgré ses gros sourcils, le visage du vieillard inspirait la confiance. Je répondis que j'avais besoin de voir mon confesseur, que je lui nommai.

« Venez, petit barine; je vais vous conduire, dit-il en retournant sur ses pas (il avait évidemment deviné tout de suite ma situation et ce que je voulais). Le Père est à matines; il va venir tout de suite. »

Il ouvrit la porte, me fit entrer dans une antichambre très propre, traversée par une bande de tapis de chanvre, et m'introduisit dans la cellule.

« Là, me dit-il avec une expression bienveillante qui calmait; vous allez attendre un peu ici. »

Il sortit.

La pièce où je me trouvais était exiguë et très propre. Pour tout mobilier, une petite table recouverte en toile cirée et placée entre deux petites fenêtres à doubles battants, deux pots de géranium sur les fenêtres, la petite armoire aux saintes images, au-dessus de laquelle pendait une petite lampe, un fauteuil et deux chaises. Dans un coin, appliquée au mur, une horloge au cadran orné de fleurs peintes et aux poids suspendus à des chaînettesde cuivre. Deux soutanes étaient accrochées à des clous sur une cloison à demi-hauteur, rejointe au plafond par des barreaux de bois passés à la chaux; le lit était probablement derrière la cloison.

Les fenêtres donnaient sur une muraille blanche, dis-

Digitized by Google

tante seulement de quelques pas. Entre les fenêtres et la muraille était un petit massif de lilas. Aucun son du dehors ne pénétrait dans la cellule, tellement qu'au milieu de ce silence le tic-tac régulier du balancier paraissait presque un bruit violent.

A peine me trouvai-je seul dans ce recoin paisible, que les idées et les remords qui m'avaient amené me sortirent de la tête aussi complètement que s'ils n'y étaient jamais entrés et que je m'enfonçai dans une rêverie délicieuse. Cette robe en nankin jaunâtre, avec sa doublure percée; ces livres usés, avec leurs reliures en peau noire et leurs fermoirs de cuivre; ces arbustes d'un vert sombre, avec leur terre soigneusement ratissée et leurs feuilles luisantes; par-dessus tout, ce son intermittent et monotone du balancier : tout me parlait d'une vie nouvelle, ignorée de moi jusqu'à ce jour, d'une vie de solitude, de prière, de bonheur tranquille...

« Les mois passent, me disais-je, les années passent; il est toujours seul, toujours paisible : il sent toujours que sa conscience est pure devant Dieu et que sa prière est entendue! »

Il y avait une demi-heure que j'attendais, assis sur ma chaise, tâchant de ne pas bouger et de ne pas faire de bruit en respirant, de peur de troubler l'harmonie des sons légers qui me disaient tant de choses. Le balancier continuait son tic-tac, un peu plus fort à droite, un peu plus faible à gauche.

LIII

LA SECONDE CONFESSION

Les pas de notre confesseur me tirèrent de ma rêverie.

« Bonjour, dit-il en passant sa main sur ses cheveux gris. Qu'est-ce que vous me voulez? »

Digitized by Google

Je lui demandai sa bénédiction et j'éprouvai un plaisir tout particulier à baiser sa petite main jaunâtre.

Quand je lui eus expliqué ce qui m'amenait, il s'approcha sans mot dire des images et commença.

La confession achevée, après que, surmontant ma honte, j'eus dit tout ce que j'avais sur la conscience, il posa ses deux mains sur ma tête et dit de sa voix basse et bien timbrée :

« La bénédiction de notre Père céleste soit sur toi, mon fils. Puisse-t-il conserver en toi à jamais la foi, la douceur et l'humilité! Amen! »

J'étais complètement heureux. Des larmes de bonheur me serraient la gorge; je baisai le pan de sa soutane en drap léger et relevai la tête. Le visage du moine était parfaitement calme.

Il m'était agréable de sentir mon humilité, et, de peur de faire fuir cette sensation, je pris congé à la hâte. Je sortis de l'enceinte du couvent sans regarder à droite ni à gauche, pour éviter les distractions, et je remontai sur mon siège branlant. Cependant les cahots de mon équipage et la variété des objets qui me passaient devant les yeux donnèrent promptement un autre cours à mes idées, et je ne tardai pas à me représenter mon confesseur occupé à se dire qu'il n'avait jamais rencontré, dans toute sa vie, une aussi belle âme de jeune homme que la mienne, et qu'il n'en rencontrerait jamais, car il n'en existait pas. J'en étais, pour ma part, convaincu, et cette conviction me causait une telle joie que j'avais besoin d'en faire part à quelqu'un.

J'avais une envie terrible de causer avec n'importe qui. N'ayant que le cocher sous la main, je m'adressai à lui.

« Eh bien, ai-je été longtemps? lui demandai-je.

— Comme ça; mais il y a belle heure que mon cheval aurait dû manger; je suis *de nuit,* » répondit le vieux, qui paraissait moins renfrogné qu'en venant.

C'était l'influence du soleil.

Digitized by Google

« Eh bien, à moi il m'a semblé que j'ai été une minute en tout. Sais-tu ce que j'allais faire au couvent? ajoutai-je en m'installant dans un creux, tout près du cocher.

— Quéque ça me fait? On mène le voyageur où il vous dit d'aller.

— Non, devine. Qu'est-ce que tu crois? poursuivis-je.

— Un enterrement peut-être? Acheter une place?

— Non, frère. Sais-tu pourquoi je suis venu?

— Je ne peux pas savoir, barine. »

La voix du cocher me paraissait tellement celle d'un brave homme, que je résolus de lui expliquer, pour son édification, le sujet de ma course et jusqu'à mes sentiments.

« Veux-tu que je te raconte?... Figure-toi que... »

Et je lui racontai tout, en lui décrivant par le menu mes beaux sentiments. Je rougis encore quand j'y pense.

« Ah! c'est ça! » dit le cocher d'un air incrédule.

Pendant longtemps, après que j'eus fini de parler, il se tut et demeura immobile sur son siège. Son seul mouvement était de ramener de temps en temps sur ses jambes le pan de son armiak, qu'il maintenait avec le pied, mais qui s'échappait continuellement parce que la trépidation faisait sautiller ses grosses bottes sur la planche. Je m'imaginais déjà qu'il était en train de se dire, comme mon confesseur, que dans tout l'univers on ne trouverait pas un jeune homme comme moi, lorsqu'il se tourna de mon côté.

« Alors, barine, votre affaire, c'est une affaire de seigneur?

— Quoi?

— Votre affaire, c'est une affaire de seigneur? répéta-t-il en bafouillant avec sa bouche édentée.

— Il n'a rien compris! » pensai-je.

Et je ne lui adressai plus la parole jusqu'à la maison.

Ce n'était plus un sentiment d'humilité et de dévotion que j'avais éprouvé en revenant; c'était le contentement de moi-même à la pensée d'avoir eu ce sentiment. Ma

Digitized by Google

satisfaction dura jusqu'à notre porte, sans que j'en fusse distrait par la vue de la foule bariolée des gens du peuple, grouillant au soleil dans toutes les rues. Mais, arrivé à notre porte, ma satisfaction s'évanouit. Je n'avais pas les 80 copecks promis au cocher. Gavrilo, le maître d'hôtel, à qui je devais déjà de l'argent, refusait de m'en prêter d'autre. Le cocher, me voyant traverser la cour deux fois en courant, devina ce que je cherchais. Il descendit de son siège, et lui, qui m'avait paru si brave homme, il se mit à déblatérer à haute voix, avec l'intention évidente de me blesser, contre les gaillards qui prennent des voitures sans avoir de quoi les payer.

Toute la maison dormait encore. Je ne pouvais demander les 80 copecks qu'aux domestiques. A la fin, Vassili paya ma voiture, sur ma parole d'honneur de le rembourser. Je lus sur sa figure qu'il n'en croyait pas un mot; mais il m'était attaché et se rappelait le service que je lui avais rendu.

Ce qui me restait des sentiments du départ s'en alla en fumée. Lorsque je m'habillai pour aller à l'église avec les autres et qu'il se trouva que mon habit n'avait pas été recousu et n'était pas mettable, je péchai d'une manière effroyable. Je m'approchai de la communion dans une disposition d'esprit singulière. Mes idées se dépêchaient, pour ainsi dire, et je ne croyais plus du tout, mais du tout, à mes inclinations vertueuses.

LIV

PRÉPARATION AUX EXAMENS

Le jeudi après Pâques, papa partit pour la campagne avec ma sœur, Mimi et Catherine. Dans toute la grande maison de grand'mère, il ne resta que Volodia, moi et

Digitized by Google

Saint-Jérôme. Les dispositions dans lesquelles je m'étais trouvé le jour de ma confession et le jour de ma visite au couvent achevèrent de s'effacer, ne me laissant qu'un souvenir vague, bien qu'agréable. Ce souvenir lui-même ne tarda pas à s'engloutir dans les impressions nouvelles d'une vie plus libre.

Le cahier portant l'en-tête *Règles de vie* demeura enfoui avec mes cahiers de devoirs. L'idée de me fixer des règles pour toutes les circonstances de la vie et de les suivre fidèlement me plaisait toujours autant. Elle me paraissait toujours facile à réaliser; et, en même temps, je lui trouvais de la grandeur. J'avais l'intention de la mettre à exécution; seulement j'oubliais de le faire et je remettais à plus tard. Ce qui me consolait, c'est que toutes les idées qui me venaient à présent dans la tête rentraient d'elles-mêmes dans l'une des trois divisions des *Règles et devoirs :* envers le prochain, envers soi-même et envers Dieu. « Je mettrai tout ça, pensais-je, et encore beaucoup d'autres idées qui me viennent sur le même sujet. » Je me demande souvent à quel moment j'ai été le plus près de la vérité : à l'époque où je croyais à la toute-puissance de l'esprit humain, ou à l'époque où je me suis mis à douter de la vigueur et de l'étendue de notre esprit, parce que mon propre développement s'était arrêté? Je suis incapable de me donner une réponse positive.

Le sentiment de la liberté et cette attente juvénile, dont j'ai parlé, d'un événement extraordinaire, me causaient une telle agitation, que je n'étais vraiment pas maitre de moi et que je me préparai très mal à mes examens. Le matin, par exemple, j'étais dans la classe et je savais qu'il fallait absolument travailler, car il y avait deux des questions de l'examen du lendemain que je n'avais même pas lues. Tout à coup une odeur de printemps entre par la fenêtre : il me semble de la dernière importance de chercher à me rappeler une certaine chose, mes mains posent d'elles-mêmes leur livre, mes pieds se mettent d'eux-mêmes

Digitized by Google

en mouvement et me promènent de long en large, c'est dans ma tête comme si quelqu'un avait poussé le bouton et mis la machine en mouvement; ma tête se remplit tout naturellement, tout facilement, d'images changeantes et gaies, qui défilent avec une telle rapidité, qu'à peine ai-je le temps de distinguer leurs couleurs éclatantes. Une heure se passe, puis deux, sans que je m'en aperçoive.

A un autre moment, je suis également assis devant mon livre. Toute mon attention est concentrée sur ce que je lis. Soudain j'entends dans le corridor des pas de femme et un frôlement de jupe..... A l'instant, tout me sort de la tête, et impossible de rester assis, bien que je sache parfaitement que la seule personne qui puisse passer dans le corridor est Gacha, la vieille femme de chambre de ma grand'-mère. L'idée que ce pourrait être *Elle* me traverse l'esprit, ou bien je me dis : « Si ça commence et que je le laisse échapper. » Je ne fais qu'un bond jusqu'au corridor et je constate que c'est en effet Gacha; mais ma tête est partie pour longtemps : le bouton a été poussé et je suis derechef tout à l'envers.

Une autre fois, c'est le soir. Je suis seul dans ma chambre, avec une chandelle de suif. Je lève le nez une seconde de dessus mon livre, pour moucher la chandelle ou pour m'arranger sur ma chaise, et je vois qu'il fait noir dans les coins, et j'entends que toute la maison est silencieuse..... il m'est de nouveau impossible de ne pas m'interrompre pour écouter ce silence, pour regarder par la porte ouverte l'obscurité de ma chambre, pour rester un temps infini immobile ou pour aller errer dans le rez-de-chaussée désert. Souvent aussi, le soir, je passe des heures dans la grande salle à écouter Gacha, qui se croit seule et qui joue « les Rossignols », avec deux doigts, sur le piano, à la lueur d'une chandelle. Et la nuit, quand il fait clair de lune, il m'est positivement impossible de ne pas me lever et de ne pas aller m'asseoir sur ma fenêtre, où je reste si longtemps à contempler le toit éclairé de la maison

Digitized by Google

Chapochnikof, le joli campanule de notre entrée et l'ombre formée par l'enclos et les arbres sur le petit chemin du jardin, que, le lendemain matin, j'ai de la peine à me réveiller à dix heures.

Sans les professeurs, qui continuaient à me donner des leçons; sans Saint-Jérôme, qui piquait de temps à autre mon amour-propre; avant tout, sans le désir d'avoir l'air capable aux yeux de mon ami Nékhlioudof, — autrement dit, de passer un bon examen, chose que Nékhlioudof considérait comme très importante, — sans tout cela, le printemps et la liberté auraient été cause que j'aurais oublié tout ce que je savais et que je n'aurais jamais été reçu.

LV

JE SUIS GRAND

Le 16 avril, j'entrai pour la première fois, chaperonné par Saint-Jérôme, dans la grande salle de l'Université. Le 8 mai, en revenant du dernier examen, je trouvai à la maison le coupeur de Rosanof. Il était déjà venu une fois m'essayer une tunique en drap noir lustré et brillant, mais ce n'était alors que faufilé et il avait corrigé les revers à la craie. Aujourd'hui il me rapportait mon uniforme entièrement terminé, ses beaux boutons d'or enveloppés dans du papier.

Je le revêtis et le trouvai magnifique, bien que Saint-Jérôme m'assurât que la tunique faisait des plis dans le dos. Je descendis chez Volodia, sans pouvoir empêcher un sourire suffisant de s'étaler sur ma figure. Je sentais les regards des domestiques, qui me dévoraient des yeux de l'antichambre et du corridor, mais je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir. Gavrilo, le maître d'hôtel, courut après moi dans la salle, me fit son compliment et me remit

Digitized by Google

de la part de papa quatre assignats blancs. Il ajouta, toujours de la part de papa, qu'à dater de ce jour le cocher Kouzma serait à mes ordres, ainsi que le droshki et le cheval bai. Ce bonheur presque inattendu me causa une telle joie, qu'il me fut impossible de conserver devant Gavrilo un air indifférent. Je me troublai, je perdis la respiration et je répondis la première chose qui me passa par la tête : que le bai était un bon trotteur, ou quelque chose dans ce genre. Jetant ensuite un coup d'œil sur les têtes qui apparaissaient aux portes de l'antichambre et du corridor, je fus incapable de me contenir plus longtemps et traversai la salle en courant, avec ma tunique neuve et mes beaux boutons d'or. Au moment où j'entrais chez Volodia, j'entendis derrière moi les voix de Doubkof et de Nékhlioudof. Ils venaient me féliciter et nous proposer d'aller dîner quelque part et d'arroser mon succès avec du champagne. Dmitri me dit qu'il n'aimait pas à prendre du champagne, mais qu'il viendrait ce soir-là avec nous, pour boire à notre tutoiement. Doubkof prétendit que j'avais l'air d'un colonel. Volodia ne me fit aucun compliment et se contenta de dire très sèchement que nous pourrions partir le surlendemain pour la campagne. Je crois que, tout en se réjouissant de ce que j'étais reçu, il lui était désagréable que je fusse devenu un grand, comme lui. Saint-Jérôme vint aussi nous rejoindre et déclara avec emphase que sa tâche était terminée; qu'il ignorait s'il s'en était bien ou mal acquitté, mais qu'il avait fait de son mieux. Il ajouta qu'il s'en irait le lendemain chez son comte. Je sentais qu'à tout ce qu'on me disait un sourire de satisfaction passablement niais s'épanouissait sur ma figure, et je remarquai que ce même sourire se communiquait à tous ceux qui me parlaient.

Je n'ai plus de gouverneur, j'ai mon droshki à moi, mon nom va être imprimé dans les listes d'étudiants, j'ai une épée, les sergents de ville pourront me faire l'honneur de.... bref, je suis grand, donc heureux.

Digitized by Google

Nous décidâmes de dîner à cinq heures chez Iar. Volodia s'en alla chez Doubkof; Dmitri disparut selon son habitude, en disant qu'il avait quelque chose à faire avant le dîner. Je me trouvai de la sorte avoir deux heures à employer à ma fantaisie. Je passai un certain temps à me promener dans toutes les chambres en me regardant dans toutes les glaces, tantôt boutonné, tantôt déboutonné, tantôt en ne mettant que le bouton d'en haut de ma tunique. Je me trouvais superbe de toutes les façons. Ensuite, malgré ma crainte d'avoir l'air trop content, je ne pus y tenir et me rendis à l'écurie et à la remise pour regarder le bai, le droshki et Kouzma, après quoi je remontai et me remis à me promener de chambre en chambre, en me regardant dans les glaces, toujours avec le même sourire de bonheur, et en comptant mon argent dans ma poche. Cependant il ne s'était pas écoulé une heure que je commençai à m'ennuyer, ou plutôt à regretter que personne ne me vît dans ma splendeur. Je sentais un besoin de remuer et d'agir. Je donnai l'ordre d'atteler le droshki et je décidai que le mieux serait d'aller faire des emplettes au pont Kouznetzki.

Je me rappelais que lorsque Volodia avait été reçu à l'Université, il s'était acheté une lithographie des chevaux de Victor Adam, une pipe et du tabac. Il me paraissait indispensable de faire de même.

Je partis en voiture pour le pont Kouznetzki. Mes boutons étincelaient au soleil, ma cocarde et mon chapeau reluisaient, mon épée brillait, tout le monde me regardait. Je me fis arrêter devant le magasin de tableaux de Daziaro et j'entrai, en jetant des coups d'œil autour de moi. Je ne voulais pas acheter les chevaux d'Adam, de peur qu'on ne pût me reprocher de singer Volodia. Tout honteux de déranger le commis, je choisis à la hâte une gouache représentant une tête de femme, qui se trouvait à l'étalage. Je la payai vingt roubles; néanmoins je continuais à être honteux d'avoir dérangé deux beaux commis, si bien mis,

Digitized by Google

pour une pareille misère, d'autant que de leur côté ils paraissaient ne pas avoir grande considération pour moi. Désireux de leur faire sentir à qui ils avaient affaire, je tournai mon attention vers un objet en argent, placé dans une vitrine, et, ayant appris que c'était un porte-crayon et que cela coûtait dix-huit roubles, je les priai d'envelopper l'objet dans du papier et je payai. J'appris encore d'eux qu'on trouvait de bonnes pipes et du tabac dans le magasin à côté, sur quoi je saluai poliment les deux commis et je sortis, ma gouache sous le bras.

La boutique voisine avait pour enseigne un nègre fumant un cigare. Toujours afin de n'imiter personne, au lieu d'une pipe ordinaire j'achetai une pipe turque, du tabac turc et deux chibouques, l'un au tilleul, l'autre à la rose. En sortant du magasin pour remonter en voiture, j'aperçus Séménof, qui avait passé avec moi et qui devait entrer dans la même faculté. Il était en civil et marchait vite, la tête baissée. Je fus vexé de ce qu'il ne me reconnaissait pas. Je dis assez haut à Kouzma : « Avance ! » montai dans le droshki et rattrapai Séménof.

« Bonjour ! lui dis-je.

— Je vous salue, répliqua-t-il sans s'arrêter.

— Pourquoi n'êtes-vous pas en uniforme ? »

Séménof s'arrêta, cligna des yeux et montra ses dents blanches, comme un homme à qui le soleil fait mal aux yeux ; en réalité, c'était pour montrer que mon droshki et mon uniforme lui étaient indifférents. Il me regarda sans mot dire et poursuivit sa route.

Du pont Kouznetzki, je me rendis chez un confiseur du boulevard Tverskoë, où je feignis de ne m'intéresser qu'aux journaux ; mais j'eus beau faire, je ne pus y résister et me mis à avaler gâteaux sur gâteaux. J'avais honte à cause d'un monsieur, qui me regardait avec curiosité de derrière son journal ; mais cela ne m'empêcha pas d'engloutir avec une rapidité extraordinaire un gâteau de chaque espèce. Cela me fit huit gâteaux.

Digitized by Google

En rentrant à la maison, je me sentis l'estomac un peu chargé, mais je n'y fis aucune attention et me mis à examiner mes acquisitions. La gouache me déplut tellement, qu'au lieu de la mettre dans un cadre et de l'accrocher dans ma chambre, comme Volodia, je la cachai soigneusement dans ma commode, à un endroit où personne ne pouvait la voir. Le portecrayon me déplut aussi. Je le posai sur la table, en me consolant avec la pensée que c'était de l'argent, par conséquent un objet ayant sa valeur et très utile du reste pour un étudiant. Quant aux ustensiles destinés à fumer, je résolus d'en faire l'essai sur-le-champ.

J'ouvris le paquet, bourrai soigneusement la pipe turque avec le tabac turc, roussâtre et fin, posai sur le tabac un morceau d'amadou allumé, pris le tuyau entre le troisième et le quatrième doigt (cette position de la main me plaisait tout particulièrement) et me mis à aspirer la fumée.

L'odeur du tabac était très agréable, mais j'avais un goût amer dans la bouche et de la peine à respirer. Pourtant je tins bon et je fumai assez longtemps, m'exerçant à faire des ronds. La chambre ne tarda pas à se remplir d'un nuage bleuâtre, la pipe commença à crépiter et le tabac brûlant à sauter; j'avais la bouche pleine d'amertume et la tête me tournait un peu. Je résolus de m'arrêter. Je voulais seulement me regarder dans la glace avec ma pipe. A ma grande surprise, je chancelai, la chambre tournait en rond et quand je fus arrivé, non sans peine, jusqu'à la glace, je vis que j'étais pâle comme un linge. A peine eus-je le temps de me jeter sur le divan, que je ressentis un tel mal de cœur et une si grande faiblesse, que je me figurai que le tabac était un poison pour moi. Je crus que j'allais mourir. J'avais vraiment peur et je me préparais à appeler au secours et à envoyer chercher le médecin.

Ma frayeur ne dura pas longtemps. Je ne tardai pas à comprendre de quoi il s'agissait et je restai longtemps

Digitized by Google

couché sur le divan, dans un état de prostration et avec un mal de tête horrible. Je considérais stupidement les armes gravées sur l'enveloppe du paquet de tabac, la pipe tombée sur le plancher, les débris des gâteaux mangés chez le confiseur, j'étais mélancolique et je pensais, dans mon désenchantement :

« Apparemment, je ne suis pas encore tout à fait grand, puisque je ne peux pas fumer comme les autres... Le sort ne veut évidemment pas que je tienne ma pipe, comme les autres, entre le troisième et le quatrième doigt, et que j'envoie de la fumée à travers des moustaches rousses. »

Dmitri me trouva dans cette situation désagréable lorsqu'il vint me chercher, à cinq heures. Cependant, après avoir avalé un verre d'eau, je me trouvai à peu près remis et prêt à partir avec lui.

« Quelle idée de fumer! dit-il en regardant les conséquences de ma fumerie. C'est une sottise et une perte d'argent inutile. Je me suis juré de ne jamais fumer..... Mais dépêchons-nous, il faut encore que nous allions chercher Doubkof. »

LVI

A QUOI S'OCCUPAIENT VOLODIA ET DOUBKOF.

Il me suffit de voir entrer Dmitri pour deviner qu'il n'était pas de bonne humeur. Quand il était mécontent de lui, il devenait de glace, et cela se lisait sur sa figure, dans sa démarche et dans une manière à lui de cligner les yeux et de s'étirer la tête en côté, comme pour arranger sa cravate. Sa froideur réagissait alors invariablement sur mes sentiments à son égard. Dans les derniers temps, j'avais commencé à analyser et à juger le caractère de mon ami, mais notre amitié ne s'en était pas ressentie : elle était encore si jeune et si vigoureuse, qu'il m'était

Digitized by Google

impossible, sous quelque aspect que j'envisageasse Dmitri, de ne pas le trouver parfait. Il y avait en lui deux hommes différents, que j'admirais également. L'un de ces hommes, que j'aimais passionnément, était bon, doux, caressant, gai et savait combien il était aimable. Quand Dmitri était cet homme-là, toute sa personne, tous ses mouvements et jusqu'au son de sa voix disaient : « Je suis bon et vertueux, j'en jouis et je jouis de ce que vous tous pouvez le voir. » L'autre Dmitri, que je commençais seulement à connaître et devant la noblesse de qui je m'inclinais, était froid, sévère pour lui et pour les autres, orgueilleux, religieux jusqu'au fanatisme et d'une vertu pédante. Il était en ce moment cet autre homme.

Dès que nous fûmes en voiture, je lui dis, avec la franchise qui était la condition indispensable de notre liaison, qu'il m'était triste et pénible, un jour où j'étais si heureux, de le voir dans une disposition d'esprit qui m'était si fâcheuse.

« Je suis sûr que quelque chose vous a troublé. Pourquoi ne me le dites-vous pas? demandai-je.

— Nicolas! répondit-il sans se hâter, en étirant nerveusement sa tête et en clignant des yeux. Si je vous ai donné ma parole de ne rien vous cacher, vous n'avez pas le droit de me soupçonner de cachoteries. Il est impossible d'être toujours le même, et, si quelque chose m'a troublé, je ne sais pas moi-même quoi. »

« Quelle nature franche et droite! » pensai-je, et je ne lui parlai plus.

Nous arrivâmes sans rien dire chez Doubkof. L'appartement de Doubkof était, ou me paraissait, une merveille de beauté. Partout des tapis, des tableaux, des rideaux, des tentures aux couleurs vives, des portraits, des fauteuils arrondis, des voltaires; sur les murs, des armes, des pistolets, des blagues à tabac et des têtes d'animaux sauvages en carton. En voyant le cabinet, je compris sur qui Volodia copiait l'arrangement de sa chambre.

Digitized by Google

Nous trouvâmes Doubkof et Volodia occupés à jouer aux cartes. Un monsieur inconnu (à son attitude modeste, il devait être sans importance) était assis auprès de la table et suivait attentivement le jeu. Doubkof avait une robe de chambre de soie et des pantoufles. Volodia avait ôté sa tunique et était assis en face de lui sur le divan. On voyait, à son visage enflammé et au regard rapide qu'il nous jeta, que le jeu l'absorbait. En m'apercevant, il devint encore plus rouge.

« A toi de donner, » dit-il à Doubkof.

Je devinai qu'il lui était désagréable que je susse qu'il jouait. Toutefois sa physionomie n'exprimait point l'embarras. Elle disait : « Eh bien! oui, je joue; cela ne t'étonne que parce que tu es encore jeune. A notre âge, non seulement ça n'est pas mal, mais c'est indispensable. »

Je lus immédiatement tout cela sur sa figure.

Doubkof ne donna pourtant pas les cartes. Il se leva, nous serra la main, nous fit asseoir et nous offrit des pipes, que nous refusâmes.

« Voilà donc notre diplomate en triomphateur, dit-il. C'est étonnant comme il ressemble à un colonel. »

Je fis entendre un son inarticulé. Je sentais revenir mon sourire niais.

Je respectais Doubkof comme on respecte un adjudant de vingt-sept ans quand on est soi-même un gamin de seize ans et qu'on entend dire aux grandes personnes que c'est un jeune homme très comme il faut, dansant très bien et sachant parler français; et quand ce jeune homme très comme il faut, tout en méprisant dans son âme vos seize ans, s'efforce de le cacher.

Tout mon respect n'empêchait pourtant pas que je n'aie jamais pu, tant qu'a duré notre connaissance, regarder Doubkof en face sans être mal à mon aise, Dieu sait pourquoi. J'ai remarqué depuis qu'il y avait trois sortes de gens qu'il m'était impossible de regarder en face sans

Digitized by Google

malaise : ceux qui valaient beaucoup moins que moi, ceux qui valaient beaucoup mieux, et ceux avec lesquels on n'ose pas se dire une chose qu'on sait tous les deux. Doubkof valait peut-être mieux que moi, il valait peut-être moins, mais je crois plutôt que l'impression dont je parle venait de ce qu'il mentait très souvent et n'en convenait pas. Naturellement, je n'osais pas le lui dire.

« Faisons encore un marqué, dit Volodia en agitant son épaule avec le même tic que papa et en mêlant les cartes.

— Il y tient! fit Doubkof. Nous finirons plus tard. Après tout, allons, — encore un. »

Pendant qu'ils jouaient, j'observai leurs mains. Celles de Volodia étaient grandes et belles. En tenant ses cartes, il écartait et recourbait ses doigts juste comme papa. Leurs mains se ressemblaient alors tellement, que je me demandai un instant si Volodia ne le faisait pas exprès, pour ressembler à une grande personne; mais il me suffit de regarder sa figure pour voir qu'il ne pensait absolument qu'au jeu. Doubkof avait au contraire les mains petites, bouffies, rondes, molles et remarquablement adroites; juste la sorte de main à porter des bagues et qu'ont les personnes aimant les jolies choses et les travaux d'adresse.

Volodia devait perdre, car le monsieur, en regardant ses cartes, fit la remarque que Vladimir Pétrovitch avait une mauvaise chance épouvantable et Doubkof, tirant son portefeuille, y écrivit quelque chose qu'il montra à Volodia en disant :

« C'est bien cela?

— C'est bien cela, dit Volodia en affectant un air dégagé. Et maintenant, partons. »

Volodia prit Doubkof dans sa voiture, je montai dans le phaéton de Dmitri.

« A quoi est-ce qu'ils jouaient? demandai-je à Dmitri.

— Au piquet. C'est un sot jeu, comme tous les jeux du reste.

— Est-ce qu'ils jouent fort jeu?

Digitized by Google

— Non, mais c'est mal tout de même.

— Vous ne jouez pas?

— Non; j'ai donné ma parole de ne pas jouer. Doubkof, lui, ne peut pas se passer de ses gains.

— Ce n'est pas bien, dis-je. Volodia joue sans doute moins bien que lui?

— Ce n'est certainement pas bien; mais ce n'est pas non plus très mal. Doubkof aime le jeu et joue bien; cela ne l'empêche pas d'être un charmant garçon.

— Je ne croyais pas du tout.....

— Il est impossible de penser aucun mal de lui, car c'est réellement un charmant garçon. Je l'aime beaucoup, et je l'aimerai toujours, malgré son défaut. »

J'eus l'impression que Dmitri défendait Doubkof avec une chaleur exagérée précisément parce qu'il ne l'aimait ni ne l'estimait, mais qu'il ne voulait pas l'avouer, en partie par entêtement, en partie pour qu'on ne pût pas l'accuser d'inconstance. Dmitri était un de ces hommes qui restent fidèles toute la vie à leurs amis, moins parce qu'ils les en trouvent toujours dignes que parce que, lorsqu'une fois ils ont donné leur amitié à un homme, même à tort, ils ne jugent pas loyal de la lui retirer.

LVII

OU L'ON ME FÉLICITE

Doubkof et Volodia connaissaient tout le personnel de Iar par son nom, et tout le personnel, depuis le suisse jusqu'au patron, leur témoignait une grande considération. On nous donna sur-le-champ un cabinet particulier et on nous servit un diner mirifique, commandé par Doubkof d'après une carte en français. La bouteille de champagne frappé était préparée, et je m'efforçais de la regarder d'un

Digitized by Google

air indifférent. Le dîner fut très gai et très agréable, bien que Doubkof nous racontât, selon son habitude, les histoires les plus extraordinaires. Après tout, elles étaient peut-être vraies. Il nous raconta entre autres que sa grand'-mère, ayant été attaquée par trois voleurs, les avait tués à coups de mousqueton. A cette histoire, je rougis, baissai les yeux et me détournai. Volodia, de son côté, était visiblement inquiet chaque fois que j'ouvrais la bouche (il avait tort; autant que je m'en souviens, je n'ai rien dit ce soir-là de particulièrement sot). Lorsqu'on servit le champagne, tout le monde me félicita, Doubkof et Dmitri trinquèrent avec moi « à notre futur tutoiement » et m'embrassèrent. Ne sachant pas qui payait le champagne (on m'expliqua plus tard que nous en payions chacun notre part) et voulant régaler mes amis avec mon propre argent, que je tâtais à chaque instant dans ma poche, je tirai doucement un billet de dix roubles, appelai le garçon et lui dis à demi-voix, mais de façon que tous les autres, qui me regardaient en silence, m'entendissent : « Encore une demi-bouteille de champagne, s'il vous plaît. » Volodia rougit, fut pris de son tic dans l'épaule et nous jeta à tous des regards si effarés que je vis ma faute, ce qui n'empêche que nous bûmes la demi-bouteille avec beaucoup de plaisir. Le dîner continua très gaiement. Doubkof blaguait sans interruption et Volodia racontait aussi des farces, et les racontait si bien, que jamais je ne l'aurais cru de lui. Nous rîmes beaucoup. Leur comique consistait à imiter, en forçant la note, l'anecdote bien connue : « Êtes-vous allé à l'étranger? — Non, mais mon frère joue du violon. » Ils avaient poussé le genre à la perfection de l'absurde. Par exemple, dans l'anecdote que je viens de citer, le second répondait : « Non, mais mon frère n'a jamais joué du violon. » A chaque question, ils se renvoyaient des répliques en ce genre; même sans questions, ils s'attachaient à associer deux idées tout à fait disparates, débitaient ces non-sens d'un ton sérieux et

Digitized by Google

c'était très drôle. Je commençais à saisir le procédé et je voulus aussi raconter quelque chose de drôle, mais les autres eurent l'air embarrassés tandis que je parlais, ils détournèrent les yeux et mon histoire ne sortit pas. Doubkof déclara que « le diplomate divaguait », mais le champagne et la société des grands m'avaient mis dans un état si agréable, que je ressentis à peine cette remarque. Le seul Dmitri ne se déridait pas, bien qu'il eût bu autant que nous, et son air rébarbatif comprimait un peu la gaieté générale.

« Écoutez, messieurs, dit Doubkof; après dîner, il faut nous charger du diplomate. Emmenons-le chez *la tante*.

— Nékhlioudof ne voudra pas venir, dit Volodia.

— Tu es insupportable, avec ta bonasserie! tu es insupportable! fit Doubkof en s'adressant à Dmitri. Allons ensemble, tu verras quelle excellente dame est *la tante*.

— Non seulement je n'irai pas, mais je lui défends d'y aller, répondit Dmitri en rougissant.

— A qui? au diplomate? Tu veux bien, toi, diplomate? Regarde sa figure, il s'est épanoui dès qu'on a parlé de la tante.

— Je ne le lui défends pas, poursuivit Dmitri en se levant et en marchant de long en large sans me regarder; mais je l'engage à ne pas y aller, je l'en prie. Ce n'est plus un enfant et, s'il en a envie, il peut y aller seul, sans vous. Tu devrais avoir honte, Doubkof; parce que tu fais mal, tu voudrais entraîner les autres.

— Qu'y a-t-il de mal, dit Doubkof en faisant signe de l'œil à Volodia, à vous inviter tous à venir prendre une tasse de thé chez la tante? Si cela te déplait, tu n'as qu'à ne pas venir. J'irai avec Volodia. Tu viens, Volodia?

— Hem! hem! fit Volodia d'un ton affirmatif. Allons, et en revenant nous irons chez moi finir notre piquet.

— Voyons, veux-tu aller avec eux, oui ou non? dit Dmitri en s'approchant de moi.

— Non, répliquai-je en me poussant sur le divan pour

Digitized by Google

lui faire place. Je n'en ai pas envie, et, quand même tu ne me le déconseillerais pas, je n'irais pas. »

Il s'assit auprès de moi et j'ajoutai tout bas :

« Non, je n'ai pas dit la vérité ; j'ai envie d'aller avec eux ; mais je suis content de ne pas le faire.

— C'est parfait, dit-il. Vis à ta guise et ne te laisse mener par personne ; cela vaut mieux que tout. »

Non seulement cette petite dispute ne troubla pas notre plaisir, mais elle y contribua. Dmitri devint tout à coup bon enfant, comme j'aimais tant à le voir. J'ai remarqué depuis, bien des fois, que telle était sur lui l'influence d'une bonne conscience. Il était content de lui de m'avoir sauvé et il s'anima tout à fait. Il commanda encore une bouteille de champagne (c'était contraire à ses principes), invita un monsieur qui passait et se mit à le faire boire, chanta le *Gaudeamus igitur* en nous disant de faire le chœur et proposa d'aller se promener en voiture à Sokolnik, sur quoi Doubkof fit la remarque que c'était trop sentimental.

« Amusons-nous, dit Dmitri en souriant. Je me suis grisé, en son honneur, pour la première fois de ma vie. »

Ce genre de gaieté n'allait pas très bien à Dmitri. Il avait l'air d'un précepteur ou d'un bon père de famille qui, étant content des enfants, fait une partie pour les amuser et pour leur montrer, en même temps, qu'on peut s'amuser honnêtement. Néanmoins son animation inattendue nous gagnait tous, d'autant plus que nous avions bu chacun près d'une demi-bouteille de champagne.

Ce fut dans cette disposition agréable que je sortis avec les autres pour fumer une cigarette que m'avait donnée Doubkof.

Au moment où je me levai, je remarquai que la tête me tournait un peu ; mes pieds ne marchaient et mes mains n'étaient dans une position normale que lorsque je faisais bien attention ; sinon, mes pieds allaient de côté et d'autre et mes mains gesticulaient. Je concentrai toute mon attention sur mes membres et j'ordonnai à mes mains de se

Digitized by Google

soulever pour boutonner ma tunique et arranger mes cheveux : ce qu'elles exécutèrent, mais en levant les coudes à une hauteur extraordinaire. J'ordonnai ensuite à mes pieds de me conduire à la porte et ils obéirent; mais tantôt ils frappaient lourdement le plancher, tantôt ils posaient à peine; le gauche surtout se tenait toujours sur la pointe. Une voix me cria : « Où vas-tu? On apporte de la lumière. » Je devinai que cette voix était celle de Volodia et je me sus gré de l'avoir deviné; mais je souris pour toute réponse et poursuivis ma route.

LVIII

JE ME PRÉPARE A FAIRE DES VISITES

Le lendemain était notre dernier jour à Moscou, et j'étais obligé de faire des visites. Papa me l'avait ordonné, et il avait inscrit lui-même les visites à faire sur un morceau de papier. Notre père s'inquiétait beaucoup moins de notre éducation et de notre direction morale que de nos relations mondaines. Il avait mis sur le morceau de papier, de son écriture rapide et saccadée :

1° Chez le prince Ivan Ivanovitch ; *indispensable.*

2° Chez les Ivine ; *indispensable.*

3° Chez le prince Mikhaïl.

4° Chez la princesse Nékhlioudof et Mme Valakhine; *si tu as le temps.*

Venaient ensuite le recteur et les professeurs, mais Dmitri m'assura que ces dernières visites étaient plus qu'inutiles. Il fallait faire toutes les autres dans la journée, et les deux premières, celles où il y avait *indispensable*, m'intimidaient tout particulièrement. Le prince Ivan Ivanovitch avait été général en chef, il était vieux, riche et seul; les relations entre lui et un étudiant de seize ans ne

Digitized by Google

pouvaient rien avoir de flatteur pour l'étudiant, et j'en avais le pressentiment. Les Ivine étaient aussi des gens riches, et ils avaient pour père un gros bonnet de fonctionnaire qui était venu une fois en tout chez nous, du temps de grand'mère. Depuis la mort de grand'mère, j'avais remarqué que le plus jeune des Ivine nous évitait et prenait de grands airs. Je savais par ouï-dire que l'aîné avait fini son droit et était entré dans l'administration à Saint-Pétersbourg. Le second, Serge, mon ancienne idole, devenu grand et gros, était aussi à Pétersbourg, cadet dans le corps des pages.

Dans ma jeunesse, non seulement je n'aimais pas à voir les gens qui se considéraient comme au-dessus de moi, mais ce m'était un vrai supplice, parce que j'étais dans une crainte perpétuelle de recevoir un affront et que j'avais sans cesse l'esprit tendu vers un même objet : affirmer vis-à-vis d'eux mon indépendance. Toutefois, du moment où je supprimais la fin du programme de papa, il s'agissait d'atténuer ma faute en exécutant la première partie. J'allais et venais par la chambre en contemplant mon uniforme, mon chapeau et mon épée, posés sur des chaises, et je faisais mes préparatifs pour sortir, lorsque je reçus la visite du vieux Grapp et d'Iline. Ils venaient me féliciter. Le père Grapp était un Allemand russifié, doucereux et complimenteur à en être insupportable, très souvent ivre. La plupart du temps, il venait chez nous parce qu'il avait quelque chose à demander, et papa l'invitait quelquefois à s'asseoir dans son cabinet, mais on ne l'aurait jamais fait dîner avec nous. Tout rampant et quémandeur qu'il fût, cela se mélangeait d'une certaine bonhomie apparente, et il était tellement un habitué de la maison, qu'on lui tenait compte de l'attachement qu'on lui supposait pour nous tous. Malgré tout, je ne sais pourquoi, je ne l'aimais pas, et quand il parlait, j'avais toujours honte pour lui.

L'arrivée de cette visite me contraria vivement et je ne

Digitized by Google

cherchai pas à le dissimuler. Iline avait été reçu en même temps que moi. J'étais si accoutumé à le regarder de mon haut, et il était si accoutumé à penser que c'était mon droit, qu'il m'était un peu désagréable de le voir étudiant tout comme moi. Il me sembla que lui-même se sentait gêné de cette égalité. Je lui dis bonjour froidement et donnai l'ordre d'atteler, sans les inviter à s'asseoir, car il me semblait qu'ils pourraient bien s'asseoir tout seuls. Iline était un bon et brave garçon, point du tout sot, mais il avait ce qu'on appelle un grain; il était toujours, sans cause aucune, dans des états violents : tantôt pleurnichant, tantôt riant à propos de tout, tantôt se froissant de tout; en ce moment, c'était cette dernière disposition qui prévalait. Il ne disait rien, nous regardait, son père et moi, d'un air furieux et se contentait, quand on lui parlait, de sourire de son sourire humble et contraint; il était déjà habitué à cacher sous ce sourire tous ses sentiments, en particulier la honte que lui inspirait son père et qu'il ne pouvait pas ne pas éprouver devant nous.

« Comme ça, Nicolas Pétrovitch, dit le vieux en me suivant dans la chambre pendant que je m'habillais et en tournant lentement entre ses gros doigts, avec une nuance de respect, la tabatière d'argent que lui avait donnée ma grand'mère, dès que j'ai appris par mon fils comme vous aviez passé brillamment — tout le monde sait votre intelligence — je suis accouru vous faire mon compliment, mon petit père. Je vous ai porté sur mon dos, dans le temps, et Dieu sait que je vous aime tous comme si vous étiez ma famille. Et voilà mon Iline : il demande toujours à venir chez vous. Lui aussi, il est habitué à vous. »

Pendant ce discours, Iline s'était assis sur la fenêtre et avait l'air de contempler mon tricorne, mais il marmottait quelque chose entre ses dents d'un ton irrité.

« Je voulais aussi vous demander, Nicolas Pétrovitch, poursuivit le vieux, si mon Iline a bien passé. Il dit qu'il

Digitized by Google

sera avec vous; comme ça, vous ne l'abandonnerez pas, vous le surveillerez, vous lui donnerez des conseils.

— Il a parfaitement passé, répliquai-je en regardant Iline, qui sentit mon regard et cessa de remuer les lèvres.

— Est-ce qu'il pourrait passer la journée avec vous? » demanda le vieux avec un sourire timide, comme si je lui avais fait très peur.

Depuis qu'il était entré, quelque mouvement que je fisse, il ne me lâchait pas d'une semelle, de sorte que je n'avais pas cessé une seconde de respirer l'odeur de vin et de tabac dont il était toujours imprégné. J'étais dépité de ce qu'il me mettait dans une position fausse vis-à-vis de son fils; je lui en voulais de me donner des distractions pendant une opération aussi importante que ma toilette; pardessus tout, cette odeur de boisson, qui me poursuivait, m'exaspérait. Le tout ensemble fit que je répondis très froidement qu'il m'était impossible de garder Iline, parce que je serais absent toute la journée.

« Le petit père va sans doute voir sa petite sœur? dit Iline en souriant sans me regarder. Du reste, moi aussi j'ai à faire. »

J'étais de plus en plus dépité et contrarié. Pour tâcher d'adoucir mon refus, je me hâtai de leur expliquer que je ne serais pas à la maison parce que j'étais obligé d'aller chez *le prince* Ivan Ivanovitch, chez *la princesse* Kornakof, chez Ivine, « celui qui a cette place si importante, » et que je dînerais probablement chez *la princesse* Nékhlioudof. Il me semblait que lorsqu'ils sauraient chez quels grands personnages j'allais, ils ne pourraient plus avoir de prétentions sur moi. Lorsqu'ils se préparèrent à sortir, j'invitai Iline à venir une autre fois, mais il se contenta de faire entendre un son inarticulé en souriant de son sourire forcé. Il était visible qu'il ne mettrait plus jamais les pieds chez moi.

Dès qu'ils furent partis, je montai en voiture pour faire mes visites. J'avais demandé le matin à Volodia de m'ac-

Digitized by Google

compagner, pour que je sois moins intimidé. Il avait refusé, sous prétexte que ce serait trop sentimental d'aller ensemble, *deux frères*, dans le même droshki.

LIX

CHEZ LES VALAKHINE

Je partis donc seul. La première visite, d'après le quartier, était Mme Valakhine. Il y avait trois ans que je n'avais vu Sonia, et il va de soi que ma passion pour elle s'était évanouie il y avait beau temps. Cependant il m'en était resté un souvenir très vif, qui me causait encore de l'émotion. Il m'était arrivé, pendant ces trois ans, de penser à elle avec tant de force et de me la représenter si nettement, que j'en pleurais et que je redevenais amoureux. Toutefois cela ne durait que quelques minutes et ne se produisait qu'à de longs intervalles.

Je savais que Sonia et sa mère avaient passé deux ans à l'étranger. On racontait qu'elles avaient versé en diligence, que Sonia avait eu la figure coupée par des éclats de verre et que cela l'avait beaucoup enlaidie. En me rendant chez elle, je me rappelais la Sonia d'autrefois et je me demandais comment j'allais la trouver. A cause des deux ans à l'étranger, je me la représentais très grande, avec une taille superbe, un air sérieux et imposant, du reste extrêmement séduisante. Mon imagination se refusait à me la représenter avec un visage défiguré par des cicatrices. Tout au contraire, ayant entendu parler je ne sais où d'un amant passionné qui était resté fidèle à l'objet de son culte après que celui-ci eût été défiguré par la petite vérole, je m'efforçais de me persuader que j'étais amoureux de Sonia pour avoir le mérite de lui être fidèle en dépit de ses cicatrices. La vérité est qu'en arrivant chez

Digitized by Google

les Valakhine, je n'étais pas amoureux le moins du monde; seulement, ayant remué tous ces vieux souvenirs, j'étais tout disposé à le redevenir et je le souhaitais ardemment; il y avait déjà longtemps que j'avais honte, en voyant tous mes amis amoureux, d'être si peu à leur hauteur.

Les Valakhine demeuraient dans une petite maison de bois, très propre, donnant sur une cour. Je sonnai — les sonnettes étaient encore une grande rareté à Moscou — et la porte me fut ouverte par un jeune domestique, tout petit, habillé proprement. Il ne sut ou ne voulut pas me dire si sa maîtresse était chez elle et s'enfuit par un corridor noir, me laissant dans l'antichambre sombre.

Je restai seul assez longtemps dans cette pièce obscure, sur laquelle donnait une porte fermée, sans compter la porte d'entrée et celle du corridor. Je m'étonnais un peu de la physionomie ténébreuse de la maison, mais je me disais, d'autre part, que cela devait être ainsi chez des gens ayant été à l'étranger. Au bout de cinq minutes, le même domestique ouvrit de l'intérieur la porte de la salle et me conduisit dans un salon modeste, mais propre. Presque au même instant, Sonia entra.

Elle avait dix-sept ans. Elle était très petite, très maigre, jaune et avec un air de mauvaise santé. On ne voyait pas trace de cicatrice sur son visage et elle avait toujours les charmants yeux un peu bombés et le joli sourire, bon et gai, que j'avais connus et aimés dans notre enfance. Ne m'attendant pas du tout à la trouver ainsi, il me fut impossible, au premier moment, de déverser sur elle le sentiment que j'avais préparé en route. Elle me tendit la main, à la mode anglaise, qui était alors une rareté comme les sonnettes, me donna une franche poignée de main et me fit asseoir à côté d'elle sur le divan.

« Que je suis donc contente de vous voir, mon cher Nicolas, » dit-elle en me regardant en face avec un air si sincèrement heureux, que je ne surpris rien de protecteur dans le ton amical avec lequel elle prononça les mots :

Digitized by Google

« Mon cher Nicolas ». J'étais étonné de la retrouver encore plus simple, plus gentille et plus familière, après un séjour à l'étranger. Je découvris deux petites cicatrices, l'une près du nez, l'autre au sourcil, mais ses admirables yeux et son sourire étaient exactement comme dans mes souvenirs et toujours aussi brillants.

« Comme vous avez changé! dit-elle; vous voilà tout à fait grand. Et moi, me trouvez-vous très changée?

— Je ne vous aurais pas reconnue, » répondis-je, bien que je fusse justement en train de penser que je l'aurais toujours reconnue. Je me sentais de nouveau dans cet état de gaieté insouciante où je m'étais trouvé cinq ans auparavant, en dansant le grand'-père avec elle au bal de grand'mère.

« J'ai beaucoup enlaidi, n'est-ce pas? demanda-t-elle en secouant la tête.

— Mais non, pas du tout, me hâtai-je de répondre. Vous avez un peu grandi, vous avez pris des années, mais au contraire.... je trouve même ...

— Bon; cela ne fait rien. Vous rappelez-vous nos danses, nos jeux, et Saint-Jérôme, et Mme Dorat (je n'avais pas connu de Mme Dorat; évidemment, elle était entraînée par le plaisir des souvenirs d'enfance et elle confondait). Ah! quel bon temps! » continua-t-elle avec son vieux sourire, encore plus joli que dans mes souvenirs, et son même regard lumineux.

Tandis qu'elle parlait, j'eus le temps de réfléchir à la situation où je me trouvais et de décider avec moi-même que j'étais amoureux. A peine eus-je pris cette résolution, qu'à la minute même mon heureuse insouciance s'envola; une sorte de brouillard me déroba la vue de tous les objets, même de ses yeux et de son sourire; je me sentis honteux, je rougis et perdis la faculté de parler.

« Les temps sont changés, poursuivit-elle en soupirant et en soulevant légèrement les sourcils. Tout est devenu

Digitized by Google

beaucoup plus mauvais, et nous aussi, n'est-ce pas, Nicolas? »

Je ne pus répondre et la regardai en silence.

« Que sont devenus les Ivine, les Kornakof? Vous vous les rappelez? continua-t-elle en considérant avec une certaine curiosité mon visage empourpré et effrayé. Ah! le bon temps! »

Il m'était toujours impossible de répondre.

L'entrée de Mme Valakhine me tira provisoirement de cette situation pénible. Je me levai, saluai et retrouvai la parole. En échange, Sonia se transforma soudain de la manière la plus étrange. Toute sa gaieté et sa familiarité s'évanouirent, le sourire n'était plus le même; à la grande taille près, elle devint tout à coup la demoiselle retour de l'étranger que je m'étais figurée en venant. Cette métamorphose n'avait pas de raison d'être apparente, car sa mère avait conservé son sourire aimable et son air doux, qui paraissait dans ses moindres mouvements.

Mme Valakhine s'assit dans un grand fauteuil et m'indiqua un siège auprès d'elle. Elle dit quelque chose en anglais à sa fille, et Sonia sortit aussitôt, ce qui acheva de me mettre à l'aise. Mme Valakhine me fit des questions sur mon frère, mon père, tous les miens, puis elle me parla de son chagrin, la perte de son mari. A la fin, voyant qu'il était impossible de causer avec moi, elle me regarda comme pour dire : « Tu devrais te lever, faire ton salut et t'en aller, ce serait une bien bonne idée, mon cher. » Mais il m'arrivait une chose singulière. Sonia était rentrée, un ouvrage d'aiguille à la main, et s'était assise à l'autre bout du salon; je sentais ses yeux sur moi. D'autre part, pendant que Mme Valakhine me parlait de la mort de son mari, j'avais eu le temps de me rappeler que j'étais amoureux et de réfléchir que la mère s'en apercevait certainement. Tout cela combiné m'avait donné un nouvel accès de timidité, tellement violent, que je me sentais hors d'état de faire un seul mouvement d'une façon

Digitized by Google

naturelle. Je sentais que je serais obligé, pour me lever et sortir, de faire attention à l'endroit où je poserais le pied, à ce que je ferais de ma tête et de mes bras; en un mot, je me sentais presque comme la veille au soir, après avoir bu une demi-bouteille de champagne. L'instinct me disait que je ne saurais jamais m'en tirer et que je *ne pourrais pas* me lever; et en effet, je *ne pouvais pas* me lever. Mme Valakhine était sans doute étonnée de mon visage cramoisi et de mon immobilité complète, mais j'avais décidé que mieux valait rester assis, dans cette situation stupide, que de risquer de faire une maladresse en me levant et en sortant.

Je restai donc assis, sans bouger, un temps assez long, attendant qu'un événement imprévu vînt me tirer de là. L'événement se présenta sous la forme d'un jeune homme de pauvre mine, qui entra de l'air d'une personne de la maison et me salua poliment. Mme Valakine se leva, s'excusa en disant qu'elle avait à parler à son homme d'affaires et me regarda d'un air perplexe qui voulait dire : « S'il vous plait de rester là cent ans, je ne vous mets pas à la porte. » Je fis un effort désespéré et me levai, mais il fut au-dessus de mes forces de saluer. Je me dirigeai vers la porte, suivi par les regards de compassion de la mère et de la fille, et, dans ma préoccupation de ne pas me prendre les pieds dans le tapis, je me les pris dans une chaise qui n'était pas du tout sur mon chemin. Une fois au grand air, lorsque je me fus secoué et que j'eus poussé un tel grognement que Kouzma me demanda plusieurs fois ce que je voulais, la crise se dissipa et je me mis à réfléchir avec assez de calme à mon amour pour Sonia et aux relations entre la mère et la fille, qui me semblaient bizarres. Quand je racontai dans la suite à mon père que Mme Valakhine et sa fille ne m'avaient pas paru très bien ensemble, il dit :

« Oui, elle tourmente cette pauvre petite avec son horrible avarice. C'est singulier, ajouta-t-il avec plus d'émo-

Digitized by Google

tion que n'en comportait une simple parente éloignée, c'était une si charmante femme — aimable, originale. Je ne peux pas comprendre ce qui l'a changée à ce point. Tu n'as pas vu chez elle une espèce de secrétaire? Qu'est-ce que c'est que ces manières-là? une barine russe qui a un secrétaire! ajouta-t-il en s'éloignant de moi d'un air irrité.

— Je l'ai vu, répondis-je

— Eh bien! est-il joli garçon au moins?

— Non, il est très laid.

— C'est incompréhensible, » dit papa en secouant son épaule avec irritation et en toussaillant.

« Me voilà amoureux, » pensais-je en continuant ma route dans mon droshki.

LX

CHEZ LES KORNAKOF

La seconde visite se trouvait être les Kornakof. Ils occupaient le premier étage d'une grande maison. L'escalier était majestueux et bien tenu, mais point luxueux. Il y avait un tapis, proprement fixé par des tringles de cuivre brillantes, mais il n'y avait ni fleurs ni glaces. La salle, que je traversai pour entrer au salon, avait un parquet bien ciré et était proprement meublée; mais tout cela était triste et froid. Le mobilier, quoiqu'un peu vieux, était reluisant et d'aspect solide; mais on n'apercevait ni un tableau, ni un rideau, ni un ornement. Je trouvai au salon un certain nombre des jeunes princesses. Elles se tenaient si droites sur leurs chaises et avaient un tel air de cérémonie, qu'on se disait en les apercevant : « Elles ne se tiennent pas comme ça quand il n'y a pas de visites ».

« Maman vient tout de suite, » me dit l'aînée en s'asseyant près de moi.

Digitized by Google

Pendant un quart d'heure, elle m'entretint avec tant d'aisance et de tact, que la conversation ne languit pas un instant. On sentait seulement trop que c'était un travail; aussi elle me déplut. Elle me raconta, entre autres choses, que leur frère Etienne, qu'on avait fait entrer deux ans auparavant à l'école des sous-officiers nobles, était déjà officier. En parlant de son frère, et surtout en racontant qu'il s'était mis dans les hussards malgré leur mère, elle fit une figure effrayée, et toutes ses cadettes, assises en silence, firent la même figure effrayée. Elle parla de la mort de grand'mère et prit un air triste, et toutes les jeunes princesses prirent le même air triste. Elle rappela le jour où j'avais frappé Saint-Jérôme et où l'on m'avait emmené, se mit à rire en montrant de vilaines dents, et toutes les sœurs se mirent à rire en montrant de vilaines dents.

Leur mère entra. C'était toujours la même petite femme maigre, avec son regard fuyant qui se détournait de la personne à qui elle parlait. Elle me prit la main et haussa la sienne jusqu'à mes lèvres; l'idée de lui baiser la main ne me serait pas venue sans cela; je ne trouvais pas que ce fût indispensable.

« Que je suis contente de vous voir, dit-elle de son ton bavard, en jetant un coup d'œil sur ses filles. Comme il ressemble à sa maman! N'est-ce pas, Lise? »

Lise répondit que c'était vrai. Je savais parfaitement que je ne ressemblais pas le moins du monde à ma mère.

« Vous voilà tout à fait grand garçon! Et mon Étienne... vous vous le rappelez?... c'est votre cousin issu de germain... non, pas issu de germain... Comment faut-il dire, Lise? Ma mère était Varvara Dmitrievna, fille de Dmitri Nicolaiévitch, et votre grand'mère était Nathalie Nicolaiévna.

— Cela fait cousin au quatrième degré, maman, dit l'aînée des princesses.

— Tu embrouilles toujours tout! lui cria aigrement sa

Digitized by Google

mère. Ce n'est pas du tout au quatrième degré — lui et Étienne sont issus de germains. Étienne est déjà officier, vous savez? Il est seulement fâcheux qu'on le laisse trop libre. Il faut tenir la jeunesse!... Vous n'en voulez pas à une vieille tante de vous dire la vérité? Je tenais Étienne très sévèrement, et je trouve que c'est nécessaire... J'y suis — voilà comment nous sommes parents : le prince Ivan Ivanovitch est mon oncle et il était l'oncle de votre mère. J'étais donc cousine germaine de votre maman, et non issue de germains... A propos, dites-moi : vous avez été chez le prince Ivan, mon ami? »

Je répondis que j'allais y aller.

« Comment est-ce possible! cria-t-elle. Cela aurait dû être votre première visite. Vous savez que le prince Ivan est comme un père pour vous. Il n'a pas d'enfants. Ses seuls héritiers sont vous et mes enfants. Il faut le soigner à cause de son âge, de sa situation, et de tout. Je sais que la jeunesse d'aujourd'hui ne tient pas compte des liens de famille et n'aime pas les personnes âgées; mais croyez-en votre vieille tante qui vous aime et qui aimait votre maman; votre grand'mère aussi, je l'aimais, j'avais beaucoup d'affection et de respect pour elle. Il faut absolument y aller, absolument. »

Je dis que j'irais certainement et me levai. La visite me paraissait suffisamment longue et je fis mine de m'en aller, mais elle me retint.

« Non, attendez une minute. Où est votre père, Lise? Allez le chercher. Il sera si content de vous voir, » continua-t-elle en s'adressant à moi.

Au bout de deux minutes, le prince Mikhaïl entra. C'était un petit homme trapu, les vêtements extrêmement sales, la barbe pas faite, la physionomie presque stupide à force d'indifférence. Il ne fut pas le moins du monde content de me voir, en tout cas il ne le montra pas. La princesse, dont on voyait qu'il avait grand'peur, lui dit :

Digitized by Google

« N'est-ce pas que Valdemar (elle avait oublié mon nom) ressemble beaucoup à sa maman ? »

Elle accompagna ces paroles d'un tel signe des yeux, que le prince, devinant ce qu'elle voulait, s'approcha de moi d'un air qui était tout le contraire d'enchanté et me tendit sa joue pas rasée, qu'il me fallut embrasser.

« Tu n'es pas encore habillé ! et tu as à sortir ! poursuivit la princesse du ton aigre qui lui était évidemment habituel avec les personnes de la maison. Tu veux donc encore les agacer ? Tu veux encore te les mettre à dos ?

— On y va, on y va, petite mère, » dit le prince Mikhaïl, et il sortit.

Je saluai et me retirai.

C'était la première fois que j'entendais dire que nous étions les héritiers du prince Ivan Ivanovitch, et cette nouvelle m'avait produit un effet désagréable.

LXI

CHEZ LES IVINE

La visite indispensable que je devais lui faire me coûtait encore plus. Mais, avant d'aller chez le prince, j'avais à voir les Ivine, qui se trouvaient sur ma route. Ils habitaient une grande et belle maison sur le boulevard Tverskoë. Ce ne fut pas sans un sentiment de crainte que je gravis le perron de parade, où se tenait un suisse avec sa canne à pomme. Quand je montai le grand escalier, il me sembla que j'étais devenu tout petit, au sens propre du mot. J'avais déjà eu cette impression quand mon droshki était venu se ranger devant le grand perron : droshki, cheval, cocher, tout m'avait semblé devenir tout petit.

Je trouvai le jeune Ivine couché sur un divan et endormi devant un livre ouvert. Son gouverneur, qui m'avait suivi,

Digitized by Google

réveilla son élève. Ivine ne manifesta aucune joie de me voir, et je remarquai qu'en me parlant il me regardait les sourcils. Bien qu'il fût extrêmement poli, il me sembla qu'il n'éprouvait aucune sympathie particulière pour moi et qu'il ne voyait pas la nécessité de faire ma connaissance, ayant déjà sans doute ses relations, différentes des miennes. Tout cela ressortait principalement pour moi de sa manière de me regarder les sourcils. En un mot, et quoiqu'il m'en coûte de faire cet aveu, il me traitait à peu près comme je traitais Iline. Je commençais à avoir les nerfs agacés. Je surprenais au vol chaque regard d'Ivine et je traduisis un coup d'œil qu'il échangea avec son gouverneur par cette question :

« Qu'est-ce qu'il vient faire chez nous? »

Après un instant de conversation, Ivine me dit que son père et sa mère étaient à la maison, et me proposa de me conduire chez eux.

Il me mena dans une petite pièce à côté du salon. Sa mère entra en même temps que nous par une autre porte. Elle m'accueillit très amicalement, me fit asseoir auprès d'elle et s'informa avec intérêt de toute notre famille.

Mme Ivine, que je n'avais fait qu'entrevoir une fois ou deux et que je considérai maintenant avec attention, me plut beaucoup. Elle était grande, maigre, très blanche, et avait toujours un air triste et accablé. Son sourire était mélancolique, mais d'une grande bonté; ses grands yeux fatigués, un peu de travers, lui donnaient une expression encore plus triste et plus attrayante. Quand elle s'asseyait ou qu'elle remuait, c'était comme un affaissement et un effondrement de tout son corps. Elle parlait mollement et prononçait si peu nettement, qu'on entendait une lettre pour une autre; néanmoins le timbre de sa voix et son parler étaient fort agréables. On voyait qu'elle prenait un intérêt mélancolique à ce que je lui disais de ma famille, comme si mes réponses lui rappelaient des temps meilleurs. Son fils sortit. Elle me consi-

Digitized by Google

déra un instant en silence, et tout à coup elle fondit en larmes. Je restais assis devant elle, ne sachant absolument que dire ni que faire. Elle continuait à pleurer, sans me regarder. Mon premier mouvement fut la compassion; le second fut de me demander : « Faut-il la consoler? et comment s'y prendre? » Le dernier fut de lui en vouloir de me mettre dans une situation aussi fausse. « Est-ce que j'ai l'air si à plaindre? pensai-je ; ou bien le fait-elle exprès, pour voir comment je m'y prends dans ces cas-là? »

« Il ne serait pas convenable de m'en aller, pensais-je encore; j'aurais l'air d'être mis en fuite par ses larmes. » Je m'agitai sur ma chaise pour lui rappeler ma présence.

« Que je suis donc sotte! fit-elle en me regardant et en s'efforçant de sourire. Il y a des jours comme ça, où l'on pleure sans savoir pourquoi. »

Elle se mit à chercher son mouchoir sur le divan, à côté d'elle, et tout à coup elle pleura encore plus fort.

« Ah! mon Dieu! c'est ridicule de toujours pleurer. J'aimais tant votre mère, nous étions... si... liées..... et.... »

Elle trouva son mouchoir, s'en couvrit le visage et continua à pleurer. Je retombai dans mes perplexités. Cette situation se prolongea assez longtemps. J'étais vexé, mais j'avais surtout pitié d'elle. Ses larmes paraissaient sincères, et je pensais tout le temps qu'elle pleurait moins à cause de ma mère que parce qu'elle n'était pas heureuse maintenant et qu'elle avait été heureuse jadis, du temps de ma mère. Je ne sais pas comment cela aurait fini, si le jeune Ivine n'était rentré en disant que son père la demandait. Elle se leva et allait sortir, quand son mari parut. C'était un petit monsieur très vert, malgré ses cheveux gris, avec de gros sourcils noirs, des cheveux en brosse et une bouche d'une expression très dure.

Je me levai et saluai, mais M. Ivine, qui avait trois décorations sur son habit vert, ne me rendit pas mon salut, et c'est même à peine s'il me regarda.

J'eus soudain le sentiment que je n'étais pas une per-

Digitized by Google

sonne, mais un objet quelconque, indigne d'attention, — quelque chose comme un fauteuil, ou une fenêtre; du moins, si j'étais une personne, c'était de celles qui ne font aucune différence avec un meuble.

« Vous n'avez toujours pas écrit à la comtesse, ma chère? dit-il à sa femme d'un air impassible et dur.

— Je vous demande pardon, monsieur Irteneff, » dit avec un signe de tête Mme Ivine, devenue subitement hautaine et me regardant les sourcils comme son fils.

Je la saluai et m'inclinai de nouveau devant le vieil Ivine, sur qui cela produisit juste autant d'effet que si l'on avait ouvert ou fermé une fenêtre. Le jeune Ivine me reconduisit pourtant jusqu'à la porte, en me racontant qu'il allait entrer à l'université de Saint-Pétersbourg, parce que son père venait d'être nommé là-bas (il me dit à quoi; c'était une place très importante).

« Papa dira ce qu'il voudra, marmottais-je entre mes dents en remontant en voiture, mais je n'y remettrai plus les pieds. L'une pleurniche en me regardant, comme si j'étais un pauvre malheureux, et cet animal qui ne vous salue pas..... Il me le payera. » De quelle façon je voulais le lui faire payer, je n'en sais vraiment rien.

J'eus dans la suite à subir de nombreux assauts de la part de mon père, qui disait qu'il était indispensable de *cultiver* cette relation et que je ne pouvais pas exiger qu'un homme dans la situation de M. Ivine s'occupât d'un gamin comme moi. Mais je tins bon assez longtemps.

LXII

LE PRINCE IVAN IVANOVITCH

« A présent, la dernière visite, » dis-je à Kouzma, et nous roulâmes vers la maison du prince Ivan Ivanovitch.

Digitized by Google

D'ordinaire, après une série de visites, je prenais de l'aplomb. Je me dirigeais donc dans une disposition d'esprit assez calme vers la demeure du prince, lorsque les paroles de la princesse Kornakof sur ma qualité d'héritier me revinrent subitement à l'esprit. Par-dessus le marché, j'aperçus deux équipages devant le perron. Ma timidité me reprit.

Il me sembla que le vieux suisse qui m'ouvrit la porte, le laquais qui m'ôta mon manteau, les trois dames et les deux messieurs que je trouvai au salon, et surtout le prince Ivan Ivanovitch, qui était assis en uniforme civil sur le divan, il me sembla, dis-je, que tous me regardaient comme on regarde un héritier : avec malveillance. Le prince fut charmant pour moi. Il m'embrassa, c'est-à-dire qu'il effleura ma joue de ses lèvres flétries, sèches et froides, me questionna sur mes occupations et mes projets, me plaisanta, me demanda si je faisais toujours des vers comme ceux que j'avais faits pour la fête de grand'-mère, et me retint à dîner. Plus il était aimable, plus je me figurais qu'il ne me caressait que pour ne pas laisser voir à quel point la pensée que j'étais son héritier lui était désagréable. Il avait un tic qui venait de ses fausses dents (il avait tout un râtelier). Chaque fois qu'il avait parlé, il relevait sa lèvre supérieure vers son nez et l'aspirait avec un léger ronflement, comme s'il avait voulu la renifler. En ce moment, quand son tic le prenait, il me semblait toujours l'entendre dire à part soi :

« Mon garçon, mon garçon, je le sais bien sans toi : héritier, héritier », etc.

Quand nous étions petits, nous appelions le prince Ivan Ivanovitch « grand-père ». Aujourd'hui, étant héritier, ma langue se refusait à lui dire « grand-père ». Lui dire « Votre Excellence », comme l'un des messieurs qui se trouvaient là, me semblait plat. Je m'appliquai donc, pendant toute la conversation, à ne pas l'appeler du tout. Ce qui me troublait le plus, c'était une vieille princesse qui était

Digitized by Google

aussi héritière du prince et qui vivait avec lui. Au dîner, j'étais placé à côté d'elle. Je me figurai tout le temps qu'elle ne me parlait pas parce qu'elle me détestait, sachant que j'étais héritier comme elle, et que le prince ne s'occupait pas de notre côté de la table parce que nous lui étions également odieux, la princesse et moi, en qualité d'héritiers.

« Tu ne peux pas te figurer combien il m'a été désagréable, dis-je à Dmitri le soir de ce même jour, afin de lui faire admirer mon dégoût à l'idée que j'étais héritier (il me semblait que c'était un très beau sentiment), tu ne peux pas te figurer combien il m'a été désagréable de passer aujourd'hui deux heures entières chez le prince. C'est un homme excellent et il a été charmant pour moi, continuai-je, désireux de montrer à mon ami, entre autres choses, que si je disais tout cela, ce n'était pas que je me fusse senti petit garçon devant le prince; mais l'idée qu'on pourrait me regarder du même œil que cette princesse qui vit chez lui et qui rampe devant lui m'est odieuse. C'est un vieillard étonnant, admirablement bon et délicat avec tout le monde, mais il maltraite cette princesse que cela en est pénible à voir. Ces misérables questions d'argent gâtent toutes les relations!

« Sais-tu? poursuivis-je. Je crois que le mieux serait de m'en expliquer franchement avec le prince; de lui dire que je le vénère en tant qu'homme, mais que je ne pense pas à son héritage et que je le supplie de ne rien me laisser; que je n'irai le voir qu'à cette condition. »

Dmitri ne m'éclata pas de rire au nez. Il réfléchit et me dit après quelques instants de silence :

« Sais-tu une chose? Tu as tort. Ou bien tu ne dois pas supposer qu'on puisse avoir de toi la même opinion que de ta princesse ; ou bien, si tu le supposes, va plus loin : dis-toi que tu sais qu'on peut t'attribuer ces pensées-là, mais qu'elles sont si loin de toi que tu les méprises et que tu ne feras jamais rien qui en soit la conséquence. Sup-

Digitized by Google

pose qu'ils supposent que tu supposes..... Bref, ajouta-t-il, sentant qu'il s'embrouillait dans son raisonnement, le mieux de beaucoup, c'est de ne rien supposer du tout. »

Mon ami avait parfaitement raison. Ce n'est que beaucoup, beaucoup plus tard que j'appris, par l'expérience de la vie, combien il est mauvais de penser, et encore plus de dire, une foule de choses qui nous paraissent très nobles, mais qui devraient rester éternellement enfouies au fond du cœur de l'homme. J'appris aussi que les paroles nobles vont rarement de pair avec les actions nobles. Je suis convaincu que le seul fait d'avoir exprimé une bonne intention en rend l'accomplissement difficile, la plupart du temps impossible. Mais comment empêcher la jeunesse de faire parade de ses beaux sentiments? Ce n'est que beaucoup plus tard qu'en se rappelant ces nobles élans, on éprouve la même impression de regret qu'à l'aspect d'une fleur qu'on n'a pu s'empêcher de cueillir avant qu'elle fût épanouie et qu'on voit maintenant à terre, flétrie et foulée aux pieds.

Moi qui venais de dire, à l'instant même, à mon ami Dmitri que les questions d'argent gâtaient toutes les relations, je lui empruntai le lendemain matin, avant de partir pour la campagne, 25 roubles en papier pour mon voyage. Il s'était trouvé que j'avais gaspillé tout mon argent en gouaches et en pipes turques; Dmitri m'offrit les 25 roubles, je les pris et fus très longtemps à les lui rendre.

LXIII

CONVERSATION INTIME AVEC MON AMI

Cette conversation eut lieu en phaéton, sur la route de Kountsof. Dmitri m'avait déconseillé de faire visite à sa

Digitized by Google

mère dans la matinée et était venu me prendre après le dîner pour passer la soirée, et même la nuit, à la campagne où habitait sa famille. Lorsque nous fûmes sortis de la ville et que les couleurs sales et bariolées des rues, le bruit assourdissant et insupportable du pavé furent remplacés par la vaste étendue de la campagne et le léger grincement des roues sur la route poudreuse, lorsque l'air parfumé du printemps et les grands horizons m'enveloppèrent de toutes parts, alors seulement je commençai à retrouver mon assiette, entièrement perdue depuis deux jours sous l'influence des impressions nouvelles et du sentiment de la liberté. Dmitri était dans son humeur douce et facile; il n'arrangeait pas sa cravate en s'étirant la tête et n'avait pas de mouvement nerveux dans les yeux. J'étais content des beaux sentiments que je lui étalais et nous causions amicalement de beaucoup de ces choses intimes dont on n'est pas toujours disposé à se parler. Dmitri me mettait au courant de sa famille, que je ne connaissais point, me parlait de sa mère, de sa tante, de sa sœur et de *la rousse* que Volodia et Doubkof appelaient sa passion. Il s'exprimait sur sa mère avec éloge, d'un certain ton froid et solennel, comme pour prévenir toute discussion sur ce sujet, et parlait de sa tante avec un enthousiasme mêlé d'une nuance d'indulgence. Il me dit très peu de chose de sa sœur; il avait l'air gêné pour me parler d'elle. En revanche, il s'étendit avec animation sur *la rousse*, de son vrai nom Lioubov Serguéievna, qui était une fille un peu mûre, vivant chez les Nékhlioudof en qualité de parente.

« Oui, c'est une fille étonnante, dit-il en rougissant et, en même temps, en me regardant hardiment en face. Elle n'est plus toute jeune, ce sera bientôt une vieille fille, et elle n'est pas du tout jolie; mais quelle bêtise d'aimer la beauté! — quelle absurdité! — je ne peux pas comprendre cela, tellement c'est inepte (on aurait dit, à l'entendre, qu'il venait de découvrir la vérité la plus extraordinaire). Mais

Digitized by Google

quelle âme elle a! quel cœur! Et des principes!.... Je suis sûr que tu ne trouverais pas sa pareille dans tout notre monde actuel. »

J'ignore à qui Dmitri avait emprunté l'habitude de dire que tout ce qui était bien était rare dans le monde actuel. C'était une phrase qu'il répétait volontiers, et qui lui allait bien.

« Je ne crains qu'une chose, poursuivit-il paisiblement après avoir ainsi foudroyé de son indignation les gens assez sots pour aimer la beauté. J'ai peur que tu ne la comprennes pas tout de suite, que tu n'aies de la peine à la connaître. Elle est réservée et même un peu renfermée; elle n'aime pas à montrer ses belles et étonnantes qualités. Tiens, ma mère, que tu vas voir, est une femme excellente, intelligente — elle connait Lioubov Serguéievna depuis plusieurs années — eh bien! elle ne peut ni ne veut la comprendre. Hier même..... Je vais te raconter pourquoi j'étais de mauvaise humeur quand tu me l'as demandé. Avant-hier, Lioubov Serguéievna m'a prié d'aller avec elle chez Ivan Iacovlevitch — tu as entendu parler d'Ivan Iacovlevitch? — Il passe pour fou; en réalité, c'est un homme remarquable. Il faut te dire que Lioubov Serguéievna est très religieuse et comprend parfaitement Ivan Iacovlevitch. Elle va souvent le voir et lui donne pour les pauvres de l'argent qu'elle gagne avec son travail. Tu verras quelle femme admirable. Je m'en vais donc avec elle chez Ivan Iacovlevitch; je lui suis très reconnaissant de m'avoir fait connaître cet homme remarquable. Eh bien! maman ne peut absolument pas comprendre ça : elle appelle ça de la superstition. Je me suis disputé avec maman, hier soir, pour la première fois de ma vie, et assez chaudement, conclut-il avec un mouvement nerveux du cou, qui était comme une réminiscence de l'effet que lui avait produit cette querelle.

— Eh bien, quelle est ton idée? demandai-je pour le distraire de ce souvenir désagréable. Comment crois-tu

Digitized by Google

que finira..... je veux dire, est-ce que vous causez ensemble de ce qui arrivera et de la manière dont finira votre passion, ou amitié?

— Tu demandes si je songe à l'épouser? » fit-il en rougissant de nouveau et en se tournant de nouveau vers moi, pour me regarder en face.

« Eh bien! voilà, pensais-je, tandis que l'apaisement se faisait en moi; nous sommes grands garçons et amis, nous causons ensemble, dans un phaéton, de notre avenir. Il serait agréable à n'importe qui, en ce moment, de nous écouter à la dérobée et de nous regarder. »

« Pourquoi pas? poursuivit-il sur ma réponse affirmative. Mon but, comme pour tout homme raisonnable, est d'être, autant que possible, heureux et bon. Avec elle — si elle y consent, — quand je serai tout à fait indépendant —, je serai plus heureux et meilleur qu'avec la plus grande beauté du monde. »

Pendant ces entretiens, nous ne faisions pas attention que nous approchions de Kountsof, ni que le ciel se couvrait et que la pluie menaçait. Le soleil était déjà bas et la moitié de son disque rouge était cachée, sur notre droite, par un nuage gris presque opaque, juste au-dessus des grands arbres des jardins de Kountsof. De l'autre moitié du disque s'échappaient des fragments de rayons enflammés, inondant d'une chaude lumière les masses épaisses et immobiles des vieux arbres, qui se détachaient en vert sur la partie du ciel demeurée bleue et lumineuse. L'éclat et les teintes de cette partie du ciel formaient un contraste violent avec le gros nuage lilas posé en face de nous sur les jeunes boulassières fermant l'horizon.

Un peu plus à droite encore, on apercevait derrière les buissons et les arbres les tuiles de différentes couleurs des maisons de campagne. Parmi ces tuiles, les unes répercutaient les rayons éblouissants du soleil, les autres avaient l'aspect morne de la partie sombre du ciel. Dans un creux à gauche bleuissait un étang immobile entouré de cytises

Digitized by Google

au feuillage vert pâle, qui se réfléchissaient en noir dans sa surface mate. Derrière l'étang, à mi-côte, s'étendait une jachère noire, divisée en deux par une lisière d'un vert chaud, dont la ligne droite allait rejoindre l'horizon plombé et menaçant. Des deux côtés du chemin où roulait mollement le phaéton, de jeunes seigles tendres et flexibles, commençant à épier, étalaient leur verdure crue. L'air était immobile et sentait le frais. Les feuilles des arbres et les seigles, extraordinairement nets et en relief, ne bougeaient pas. On aurait dit que chaque feuille, chaque brin d'herbe vivait de sa vie individuelle, intense et heureuse. Je remarquai près de la route un sentier noirâtre, qui serpentait parmi les seigles d'un vert sombre, déjà hauts, et ce sentier me rappela très vivement notre campagne, ce qui me conduisit, par un enchainement d'idées bizarre, à penser à Sonia et à me rappeler que j'étais amoureux d'elle.

Malgré toute mon amitié pour Dmitri et tout le plaisir que me causait son ouverture de cœur, je n'avais pas envie d'en savoir plus long sur ses sentiments et ses intentions à l'égard de Lioubov Serguéievna, tandis que j'avais une envie terrible de lui faire part de mon amour pour Sonia, qui me paraissait un sentiment d'un ordre beaucoup plus élevé. Je ne sais pourquoi, je ne me décidai pas à lui dire directement combien je sentais que nous serions heureux quand j'aurais épousé Sonia, que j'habiterais la campagne, que j'aurais de petits enfants qui courraient à quatre pattes et m'appelleraient papa, que je le verrais arriver en costume de voyage avec sa femme, Lioubov Serguéievna..... Au lieu de tout cela, je dis en lui montrant le soleil couchant : « Dmitri, regarde comme c'est beau ! »

Dmitri ne répliqua pas. Il était visiblement mécontent de ce qu'en réponse à un aveu qui lui coûtait, je lui faisais admirer la nature, qui le laissait en général très froid. La nature lui produisait un tout autre effet qu'à

Digitized by Google

moi. Elle l'intéressait, plutôt qu'elle ne le touchait par sa beauté. Il l'aimait par l'intelligence, plutôt qu'il ne la sentait.

« Je suis très heureux, repris-je sans m'occuper de ce qu'il était absorbé dans ses pensées et entièrement indifférent à ce que je pourrais lui dire. Je t'avais parlé — tu te le rappelles? — d'une demoiselle dont j'étais amoureux quand j'étais enfant; je l'ai revue aujourd'hui, poursuivis-je avec entraînement, et maintenant j'en suis décidément amoureux..... »

Malgré l'indifférence persistante qui se peignait sur son visage, je lui racontai ma passion et tous mes plans de bonheur conjugal. Chose bizarre, dès que je mis à décrire la violence de mon sentiment, je sentis que celui-ci diminuait.

La pluie nous surprit dans l'avenue de bouleaux de la maison. Mais nous ne la sentions pas. Je ne m'aperçus qu'il pleuvait que parce qu'il me tomba quelques gouttes sur le nez et sur la main et parce qu'on entendait un léger bruit sur les jeunes feuilles des arbres; les branches chevelues des bouleaux pendaient immobiles et avaient l'air de recevoir ces belles gouttes d'eau transparentes avec délices; elles exprimaient leur jouissance en dégageant une odeur prononcée, dont l'allée était toute remplie. Nous descendîmes de voiture, afin d'arriver plus vite en coupant à travers le jardin. A l'entrée de la maison, nous nous rencontrâmes avec quatre dames qui rentraient précipitamment du côté opposé et dont deux portaient des ouvrages de couture, une troisième un livre et la quatrième un petit chien. Dmitri me présenta séance tenante à sa mère, sa sœur, sa tante et Lioubov Serguéievna. Elles s'arrêtèrent une seconde, mais la pluie augmentait rapidement.

« Entrons dans la galerie et tu nous le représenteras, » dit la dame qui me parut être la mère de Dmitri, et nous montâmes tous ensemble l'escalier.

Digitized by Google

LXIV

LES NÉKHLIOUDOF

De toute cette société, la personne qui me frappa le plus au premier moment fut Lioubov Serguéievna. Elle montait l'escalier la dernière, son bichon dans les bras, et avait de gros souliers lacés. Deux fois elle s'arrêta pour me considérer avec attention et, les deux fois, elle embrassa aussitôt après son chien. Elle était fort laide : rousse, petite, maigre, la taille un peu de travers. Sa coiffure l'enlaidissait encore. C'était une coiffure bizarre, avec la raie en côté, une de ces coiffures qu'inventent les femmes chauves. J'avais beau faire, il m'était impossible, pour complaire à mon ami, de trouver quoi que ce soit de bien en elle. Même ses yeux bruns, bien qu'exprimant la bonté, étaient trop petits, trop ternes, et positivement laids. Même ses mains, ce trait caractéristique entre tous, bien qu'assez petites et point mal faites, étaient rouges et rudes.

Lorsque nous fûmes arrivés sur la terrasse, chacune des dames m'adressa quelques mots, à l'exception de Vareneka, la sœur de Dmitri, qui se contenta de fixer attentivement sur moi ses grands yeux gris foncé. Chacune reprit ensuite son ouvrage, tandis que Vareneka rouvrait son livre à l'endroit marqué avec son doigt, le posait sur ses genoux et se mettait à lire à haute voix.

La princesse Marie Ivanovna était une grande femme bien faite, d'une quarantaine d'années. On lui aurait donné plus d'après ses cheveux, dont les boucles grisonnantes sortaient franchement de son bonnet. On lui aurait donné beaucoup moins d'après son beau teint frais et uni, son visage sans une seule ride et ses grands yeux brillants, vifs et gais. Elle avait les yeux bruns et très ouverts, les lèvres trop minces, un peu dures, le nez assez régulier

Digitized by Google

mais inclinant à gauche, les mains grandes comme un homme, sans bagues, avec de beaux doigts effilés. Elle portait une robe bleu foncé, moulant sa belle taille encore jeune, dont elle était évidemment fière. Elle se tenait très droite sur sa chaise et cousait un vêtement quelconque. Quand j'entrai dans la galerie, elle me prit par la main, m'attira à elle comme pour me voir de plus près, et dit avec ce même regard ouvert et un peu froid qu'on retrouvait chez son fils, qu'elle me connaissait depuis longtemps par Dmitri et qu'elle m'invitait à passer tout un jour chez elle pour bien faire connaissance. — Faites tout ce qu'il vous plaira, ajouta-t-elle; ne vous gênez pas pour nous et nous ne nous gênerons pas non plus pour vous : promenez-vous, lisez, écoutez-nous ou allez dormir, comme il vous plaira.

Sophie Ivanovna, sa sœur, était une vieille fille. Bien que la cadette, elle paraissait plus âgée que la princesse. Elle avait ce genre de complexion tout particulier qu'on ne trouve que chez les vieilles filles ayant beaucoup d'embonpoint, lorsqu'elles sont petites et portent corset. Son excès de santé remontait, pour ainsi dire, avec une telle force, qu'il menaçait à chaque instant de l'étouffer. Ses petites mains courtes et épaisses ne pouvaient pas se joindre plus bas que la pointe de sa robe. Cette pointe elle-même se retroussait, et néanmoins elle ne pouvait pas la voir.

On s'apercevait, à sa toilette et à sa coiffure, qu'elle faisait encore la jeune. Ce n'est pas Sophie Ivanovna qui aurait montré ses cheveux gris, si elle en avait eu. Au premier moment, son regard et son accueil me parurent très hautains et m'intimidèrent; avec sa sœur, au contraire, je me sentais tout à fait à l'aise. Peut-être étaient-ce sa grosseur et une certaine ressemblance avec les portraits de la grande Catherine qui lui donnaient à mes yeux un air d'orgueil; quoi qu'il en soit, j'achevai de me troubler quand elle me dit en me regardant fixement : « Les amis de nos amis sont nos amis. » Ayant prononcé

Digitized by Google

ces mots, elle se tut, ouvrit la bouche et soupira profondément. Mon opinion sur elle changea du tout au tout à cette vue, et je me rassurai. C'était probablement son embonpoint qui lui avait fait prendre l'habitude de soupirer profondément dès qu'elle avait dit quelques mots, en ouvrant un peu la bouche et en roulant un peu ses grands yeux bleus. Quoi qu'il en soit, elle avait en faisant cela une expression de bonté si charmante, que ma peur s'envola et que je commençai même à la trouver très bien.

Dans ma pensée, Lioubov Serguéievna était tenue, en qualité d'amie de mon ami, de me dire sur-le-champ quelque chose de très affectueux et de très intime. Elle me regarda effectivement assez longtemps en silence, comme si elle hésitait, de peur que ce qu'elle avait l'intention de me dire ne fût trop affectueux; mais elle ne rompit ce silence que pour me demander dans quelle faculté j'étais. Elle se remit ensuite à me regarder fixement sans rien dire. Il était clair qu'elle se demandait s'il fallait, oui ou non, dire cette chose intime, et moi, remarquant son hésitation, je faisais une figure suppliante pour la décider à me dire tout, mais elle dit seulement : « On prétend qu'on s'occupe peu de sciences, à présent, à l'Université, » et elle appela son petit chien Suzette.

Pendant toute la soirée, Lioubov Serguéievna articula des apophtegmes de ce genre, qui, la plupart du temps, ne répondaient à rien et étaient parfaitement incohérents. Mais j'avais une telle confiance en Dmitri, et Dmitri nous regardait alternativement, elle et moi, d'un visage inquiet disant si clairement : « Eh bien, qu'est-ce que tu en dis? » que, tout en étant déjà convaincu dans l'âme que Lioubov Serguéievna n'avait rien d'extraordinaire, j'étais encore très loin, ainsi qu'il arrive souvent, de me l'avouer à moi-même.

Pour en finir avec cette famille, Vareneka était une grosse fille de seize ans. Elle n'avait de bien que ses grands yeux gris foncé, à la fois gais et réfléchis, ressemblant extraordinairement à ceux de sa tante, son énorme

Digitized by Google

natte blonde et sa main, singulièrement fine et belle.

« Je suppose, monsieur Nicolas, que cela vous ennuie, d'entendre lire au milieu, » me dit Sophie Ivanovna avec son bon soupir, en retournant le morceau de robe qu'elle cousait.

Dmitri étant sorti, la lecture s'était interrompue.

« Vous avez peut-être déjà lu *Rob Roy?* »

Dans ce temps-là, je jugeais de mon devoir, à cause de mon uniforme d'étudiant, de répondre *spirituellement et avec originalité* aux questions les plus simples, quand je me trouvais avec des gens que je connaissais peu. J'aurais eu grande honte d'une réponse simple et claire : oui ou non, cela m'a amusé ou ennuyé, etc. Je repartis donc, en regardant mes pantalons neufs à la dernière mode et mes beaux boutons, que je ne connaissais pas *Rob Roy*, mais que la lecture m'intéressait beaucoup, parce que j'aimais mieux commencer un livre au milieu.

« C'est doublement intéressant, ajoutai-je avec un sourire satisfait; il faut deviner ce qui est arrivé et ce qui arrivera. »

La princesse se mit à rire d'un rire qui n'était pas naturel (je m'aperçus dans la suite qu'elle n'en avait pas d'autre).

« Cela doit être vrai, dit-elle. Êtes-vous encore ici pour longtemps, Nicolas? Vous ne trouvez pas mauvais que je supprime le *monsieur?* Quand partez-vous?

— Je ne sais pas; peut-être demain, ou peut-être resterons-nous encore quelque temps, répondis-je, bien que notre départ fût positivement fixé au lendemain.

— Je suis fâchée que vous vous en alliez, fit la princesse en regardant quelque part au loin. Je le regrette et pour vous et pour mon Dmitri. A votre âge, l'amitié est une chose précieuse. »

Je sentais qu'elles me regardaient toutes et attendaient ma réponse, bien que Vareneka fit semblant de regarder l'ouvrage de sa tante. Je sentais qu'on me faisait subir une façon d'examen et qu'il s'agissait de me montrer à mon avantage.

Digitized by Google

« C'est vrai pour moi, dis-je. L'amitié de Dmitri m'est utile, mais je ne puis pas lui être utile : il est mille fois meilleur que moi (Dmitri ne pouvait pas m'entendre; autrement, j'aurais eu peur qu'il ne sentît que je ne disais pas ce que je pensais). »

La princesse se remit à rire de son rire pas naturel, qui était le naturel.

« A l'entendre, dit-elle, c'est vous qui êtes un petit monstre de perfection. »

« Monstre de perfection, pensai-je; c'est très distingué, c'est à se rappeler. »

« Au surplus, sans parler de vous, il est passé maître dans l'art de découvrir des perfections, ajouta-t-elle en baissant la voix (ce qui me fut extrêmement agréable) et en désignant Lioubov Serguéievna des yeux. Il en a découvert dans *pauvre tante* (c'était ainsi qu'ils appelaient Lioubov Serguéievna entre eux) que je ne soupçonnais pas, moi qui la connais depuis vingt ans, avec sa Suzette.... Varia, va dire de m'apporter un verre d'eau, ajouta-t-elle en regardant de nouveau au loin; elle avait sans doute réfléchi qu'il était encore trop tôt pour m'initier à leurs affaires de famille, ou même que cela était tout à fait inutile. Ou plutôt, non, c'est *lui* qui ira. *Il* ne fait rien, et toi, tu lis. Allez, mon ami. Vous irez tout droit, et quand vous aurez fait quinze pas, vous vous arrêterez et vous direz très haut : « Pierre, apporte un verre d'eau avec de la glace à Marie Ivanovna. »

Elle poussa de nouveau un petit rire de son rire pas naturel. « Elle veut évidemment parler de moi, pensai-je en sortant. Elle veut dire qu'elle m'a trouvé très, très intelligent. » Je n'avais pas fait les quinze pas que la grosse Sophie Ivanovna me rattrapa en soufflant. Elle marchait néanmoins vite et légèrement.

« Merci, mon cher, dit-elle. Je vais de ce côté, je le dirai. »

Digitized by Google

LXV

LES TROIS AMOURS

Sophie Ivanovna, telle que j'appris à la connaître plus tard, était une de ces rares vieilles filles nées pour la vie de famille, à qui le sort a refusé ce bonheur et qui prennent tout à coup le parti de déverser sur quelques êtres choisis la provision de tendresse qu'elles ont amassée dans leur cœur, pendant tant d'années, en prévision du mari et des enfants qu'elles n'auront pas. Cette provision est, chez elles, tellement inépuisable, que les êtres choisis ont beau être nombreux, il leur reste toujours de la tendresse qu'elles déversent sur leur entourage et sur tous ceux, bons ou mauvais, qu'elles trouvent sur leur chemin.

Il y a trois espèces d'amour :

1° L'amour élégant;

2° L'amour dévoué;

3° L'amour actif.

Il n'est pas question ici de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille, ou réciproquement. Ces sortes d'attachements m'effrayent. J'ai été assez malheureux dans ma vie pour n'avoir jamais pu y apercevoir une seule parcelle de vérité. Je n'y ai jamais vu qu'un mensonge, dans lequel le sentiment proprement dit est tellement embrouillé avec les questions d'attrait physique, de relations conjugales, de fortune, d'envie de se lier ou se délier les mains, qu'il était impossible de s'y reconnaître. Je veux parler de l'amour de la créature humaine pour les autres créatures; de l'amour qui, selon le plus ou moins de vigueur de l'âme, se concentre sur un seul individu, se partage entre plusieurs ou s'épanche sur beaucoup; de l'amour pour sa mère, son père, son frère, ses enfants, son camarade, son

Digitized by Google

amie, son compatriote; de l'amour, en un mot, pour les créatures humaines.

L'*amour élégant* consiste à être épris de la beauté du sentiment que l'on éprouve et à se complaire dans son expression. Pour les gens qui aiment ainsi, l'objet aimé n'est aimable qu'autant qu'il éveille un sentiment agréable, dont la conscience et les manifestations leur soient une jouissance. Ils s'inquiètent fort peu d'être payés de retour, cette circonstance n'exerçant aucune influence sur la beauté et le charme de leur propre sentiment. Ils changent fréquemment d'objet, car leur unique but est de tenir continuellement éveillé en eux-mêmes le sentiment agréable de l'amour. Pour y parvenir, ils ne cessent de parler de leur amour dans les termes les plus choisis, à l'objet de leur passion et à tout le monde, même à ceux que cela regarde le moins. Dans mon pays, les gens d'une certaine classe qui aiment *élégamment* ne se contentent même pas d'en parler à tout le monde : ils en parlent toujours en français. C'est ridicule à dire et c'est bizarre, mais je suis convaincu qu'il y a eu et qu'il y a encore, dans un certain monde, beaucoup de personnes, surtout de femmes, chez qui l'amour pour leurs amis, leurs maris et leurs enfants cesserait à l'instant d'exister s'il leur était interdit de l'exprimer en français.

La seconde sorte d'amour, l'*amour dévoué*, consiste à aimer l'opération du sacrifice de soi-même, fait à l'objet aimé, sans s'occuper le moins du monde de savoir si l'objet aimé s'en trouvera mieux ou plus mal. On peut en donner cette formule : « Il n'y a pas de désagrément que je ne sois capable de me causer à moi-même pour prouver au monde entier et à *lui* (ou à *elle*) combien je suis dévoué. » Les gens qui aiment de cette manière ne veulent jamais croire qu'ils sont payés de retour, car il est encore plus beau de se sacrifier pour quelqu'un qui ne vous comprend pas. Ils sont toujours maladifs, ce qui augmente encore le mérite de leurs sacrifices. Ils sont, en général,

Digitized by Google

constants, parce qu'il leur serait pénible de perdre le mérite des sacrifices faits à l'objet aimé. Ils sont toujours prêts à mourir pour prouver leur dévouement, mais ils méprisent les menues preuves d'affection qui n'exigent pas une abnégation particulière. Vous avez bien ou mal dîné, bien ou mal dormi; vous êtes bien ou mal portant, gai ou triste : tout cela leur est égal et ils ne remueraient pas le bout du doigt pour y changer quelque chose; mais s'exposer à recevoir une balle, se jeter à l'eau ou dans le feu, dépérir d'amour, voilà leur affaire; ils sont toujours prêts, il ne leur faut que l'occasion. Ce n'est pas tout : ils sont orgueilleux de leur amour, ils sont exigeants, jaloux, défiants; ils souhaitent des dangers à l'objet aimé, pour avoir le plaisir de le délivrer et de le consoler; ils lui souhaitent même des défauts, pour l'en corriger.

Je suppose que vous habitiez la campagne. Vous êtes seul avec votre femme, qui vous aime de l'amour dévoué. Vous vous portez bien, vous êtes tranquille, vous avez des occupations qui vous plaisent. Votre tendre femme est très délicate. Elle ne peut pas s'occuper de son ménage, qui est abandonné aux domestiques, ni de ses enfants, qui sont confiés aux bonnes, ni de quoi que ce soit qui lui plaise, puisque rien ne lui plaît en dehors de son mari. Il est *visible* qu'elle est souffrante, mais elle ne vous en parle pas, de peur de vous faire de la peine. Il est *visible* qu'elle s'ennuie, mais elle est prête à s'ennuyer toute sa vie pour l'amour de vous. Il est *visible* qu'elle se ronge de vous voir si assidu à vos affaires, quelles qu'elles soient; qu'il s'agisse de chasse ou de livres, d'agriculture ou d'un service public, elle sait que vos occupations vous tuent, mais elle se tait et souffre. Vous tombez malade. Votre tendre femme oublie ses propres maux et s'installe à votre chevet; vous avez beau la supplier de ne pas se tourmenter inutilement, elle n'en bouge; vous sentez perpétuellement sur vous son regard compatissant qui vous dit : « Je te l'avais bien dit! Mais c'est égal, je ne t'abandonnerai pas. »

Digitized by Google

Un matin, vous vous sentez un peu mieux, et vous voulez changer de chambre. L'autre chambre n'est ni faite ni chauffée. Votre potage, la seule chose que vous puissiez manger, n'a pas été commandé au cuisinier. On a oublié d'aller chercher votre médecine. En revanche, votre tendre femme, qui n'en peut plus d'avoir passé la nuit, continue à vous regarder de son air de compassion, à marcher sur la pointe du pied et à donner aux domestiques, en termes obscurs, des ordres qui dérangent toutes leurs habitudes. Vous avez envie de lire. Votre tendre femme vous dit avec un soupir qu'elle sait bien que vous ne l'écouterez pas — que vous allez vous fâcher contre elle — mais elle y est habituée : vous feriez mieux de ne pas lire. Vous avez envie de vous promener dans la chambre : vous feriez mieux de ne pas marcher. Vous voulez causer avec un ami qui vient d'arriver : vous feriez mieux de ne pas parler.

La nuit suivante la fièvre revient. Vous voudriez dormir, mais votre tendre femme, toute pâle, la figure tirée, poussant de temps à autre un soupir, est assise en face de vous dans un fauteuil; vous l'apercevez à la lueur de la veilleuse, et ses légers mouvements, les petits bruits qu'elle fait vous portent sur les nerfs et vous agacent. Vous avez un domestique qui vous sert depuis vingt ans, auquel vous êtes accoutumé, qui vous soigne admirablement et qui ne demande pas mieux que de le faire, car cela lui vaut des gratifications et il dort ensuite le jour : votre tendre femme ne le lui permet pas. Elle veut tout faire elle-même, de ses faibles mains, qui sont habituées à ne rien faire. Vous ne pouvez pas vous empêcher de suivre ses doigts blancs avec une irritation contenue pendant qu'elle essaye inutilement de déboucher une fiole, ou qu'elle éteint une lumière, ou qu'elle vous verse votre potion, ou qu'elle vous arrange dans votre lit en geignant. Si vous êtes vif et emporté et que vous la priiez de s'en aller, elle se retire humblement, et, grâce à votre surexcitation nerveuse, vous l'entendez derrière la porte,

Digitized by Google

qui pleure, gémit et débite des absurdités à votre domestique. Enfin, vous ne mourez pas, vous vous remettez : votre tendre femme, qui est restée vingt nuits sans dormir et qui vous le rappelle toute la journée, tombe malade à son tour. Elle se met à tousser; elle souffre; elle est encore moins capable que par le passé de s'occuper de n'importe quoi; au moment où vous reprenez votre état normal, elle vous prouve qu'elle aime à se sacrifier en s'ennuyant avec douceur. Involontairement, son ennui gagne tous ceux qui l'entourent, y compris vous.

Le troisième amour, l'*amour actif*, consiste à désirer violemment de satisfaire tous les besoins, les désirs, les caprices, les fantaisies même répréhensibles de l'objet aimé. Les gens qui aiment ainsi aiment toujours pour toute leur vie, car plus vive est leur passion, mieux ils en connaissent l'objet, et plus il leur devient facile de l'aimer, en d'autres termes de contenter ses désirs. Leur affection s'exprime rarement par des paroles et, s'ils en parlent, non seulement ce n'est ni avec éloquence ni l'air satisfaits d'eux-mêmes, mais c'est timidement, gauchement, parce qu'ils ont toujours peur de ne pas aimer assez. Il n'est pas jusqu'aux défauts de l'objet aimé qui ne leur soient chers, comme leur fournissant des désirs de plus à satisfaire. Ces gens-là veulent être payés de retour; ils se persuadent au besoin qu'ils le sont; si la chose se trouve vraie, ils sont heureux, mais le contraire ne les empêche pas d'aimer, et non seulement ils souhaitent le bonheur de l'objet aimé, mais ils y travaillent sans relâche par tous les moyens en leur pouvoir, grands et petits, matériels et moraux.

Cet amour dévoué était justement ce qui se lisait dans les yeux de Sophie Ivanovna, dans chacun de ses mouvements et dans toutes ses paroles. Elle l'étendait à son neveu, sa nièce, sa sœur, à Lioubov Serguéievna, et même à moi, parce que Dmitri m'aimait.

Ce ne fut que beaucoup plus tard que j'appréciai Sophie

Digitized by Google

Ivanovna à sa valeur. Cependant, dès ce premier jour, je me posai la question suivante : Pourquoi Dmitri, qui s'efforce de comprendre l'amour tout autrement que ne le font les jeunes gens, et qui a constamment sous les yeux cette femme aimable et affectueuse, se contente-t-il de lui reconnaître certaines bonnes qualités, tandis qu'il est éperdument épris de cette bizarre Lioubov Serguéievna? Le proverbe a raison : nul n'est prophète en son pays. De deux choses l'une : ou bien il y a vraiment, dans tout homme, plus de mauvais que de bon ; ou bien l'homme est plus sensible au mauvais qu'au bon. Il n'y avait pas longtemps que Dmitri connaissait Lioubov Serguéievna, tandis qu'il était accoutumé depuis sa naissance à la tendresse de sa tante.

LXVI

OU JE FAIS CONNAISSANCE

Lorsque je rentrai dans la galerie, on ne parlait pas du tout de moi, comme je m'y étais attendu. Vareneka avait posé son livre et se disputait violemment avec Dmitri, qui faisait les cent pas en arrangeant sa cravate d'un mouvement de cou et en fronçant les sourcils. Le prétexte de la querelle était Ivan Iacovlevitch et la superstition, mais ils étaient tous deux trop animés pour qu'il n'y eût pas au fond un sujet beaucoup plus intime, sensible à la famille entière. La princesse et Lioubov Serguéievna se taisaient, ne perdant pas un mot et visiblement tentées, par instants, de se mêler à la discussion, mais se retenant et s'en remettant, l'une à Vareneka, l'autre à Dmitri. Au coup d'œil que me jeta Vareneka à mon entrée, on sentait qu'il lui était absolument égal que je l'écoutasse ou non ; elle était absorbée par sa dispute. Le regard de la princesse, qui tenait visiblement pour Vareneka, eut la même

Digitized by Google

expression indifférente. En revanche, Dmitri redoubla de vivacité devant moi et Lioubov Serguéievna dit avec une figure très effrayée, sans s'adresser à personne en particulier : « Les gens âgés disent vrai : Si jeunesse savait, si vieillesse pouvait. »

Cette sentence ne mit pas fin à la querelle; elle n'eut d'autre résultat que de me donner l'idée que le parti de Lioubov Serguéievna et de mon ami était le mauvais. J'éprouvais quelque embarras à assister ainsi à une scène de famille. D'autre part, il m'était agréable de voir le véritable état de cet intérieur et de sentir que ma présence ne les gênait en rien.

Que de fois il arrive qu'on voit une famille pendant des années sans que le voile menteur des bienséances vous laisse jamais apercevoir les véritables relations des membres de cette famille entre eux. J'ai même remarqué que, plus ce voile est épais, et beau par conséquent, plus les relations vraies qu'il vous cache sont grossières. Que le hasard fasse qu'il s'élève une discussion tout à fait inattendue et, en apparence, insignifiante : à propos d'une dentelle, d'une visite, des chevaux de monsieur — alors, sans aucune cause visible, la discussion devient acharnée, s'envenime, se trouve à l'étroit sous le voile des bienséances, et les vraies relations apparaissent tout à coup, avec leur grossièreté, à l'effroi des adversaires eux-mêmes et à l'étonnement des spectateurs; le voile ne cache plus rien; il flotte inutile entre les deux combattants et ne sert plus qu'à vous rappeler combien longtemps il vous a trompé. On se fait souvent moins de mal en se frappant la tête contre un mur qu'en touchant légèrement un point douloureux. Il n'y a presque pas de famille qui n'ait son point sensible, et ce point, chez les Nékhlioudof, était la passion bizarre de Dmitri pour Lioubov Serguéievna. Sa mère et sa sœur en étaient, sinon jalouses, du moins blessées dans leurs sentiments de famille. C'est pourquoi la dispute à propos d'Ivan Iacovle-

Digitized by Google

vitch avait pour eux tous une signification si sérieuse.

« Tu veux toujours découvrir quelque chose d'admirable dans tout ce qui paraît ridicule et méprisable aux autres, disait Vareneka de sa voix sonore, en articulant nettement chaque syllabe.

— D'abord, il n'y a qu'un étourdi fieffé pour parler de mépris à propos d'un homme aussi remarquable qu'Ivan Iacovlevitch, répliqua Dmitri en étirant sa tête du côté opposé à sa sœur. En second lieu, *toi*, tu fais exprès de ne pas voir le bien qui te crève les yeux. »

Sophie Ivanovna rentrait. Ses yeux allèrent d'un air effrayé de sa nièce à son neveu, puis à moi, et deux fois elle soupira profondément en ouvrant la bouche, comme si elle s'était dit quelque chose à elle-même.

« Varia, je t'en prie, lis tout de suite, dit-elle en lui tendant le livre et en lui tapant sur la main d'un geste caressant. J'ai très envie de savoir s'il l'a retrouvée. »

La lecture reprit.

Cette petite scène ne troubla pas du tout la paix et l'harmonie morale qui respiraient dans cette réunion de femmes.

Je regardais lire Vareneka et je me disais qu'elle n'était pas du tout laide, comme je l'avais cru d'abord.

« Quel dommage que je sois déjà amoureux, pensais-je, et que Vareneka ne soit pas Sonia. Comme ce serait bon d'entrer tout à coup dans cette famille. J'aurais à la fois une mère, une tante et une femme. » En même temps, je la regardais fixement, avec l'idée que je la magnétisais et qu'elle ne pourrait pas s'empêcher de me regarder. Vareneka leva la tête de dessus son livre, rencontra mes yeux et se détourna.

« La pluie ne cesse pas, » dit-elle.

J'éprouvai soudain une impression singulière. Il me semblait que tout ce qui m'arrivait en ce moment était la répétition de ce qui m'était arrivé une autre fois : alors, comme aujourd'hui, il tombait une petite pluie, le soleil se couchait derrière des bouleaux, je *la* regardais, elle lisait,

Digitized by Google

je la magnétisais, elle levait les yeux, et je me rappelais de même que cela m'était déjà arrivé.

« Serait-ce elle... *Elle?* pensais-je. Est-ce que *ça commence?* » Mais je décidai promptement que ce n'était pas *elle* et que ça ne commençait pas. « D'abord, me disais-je, elle est laide; ensuite, c'est une simple demoiselle, et j'ai fait sa connaissance de la manière la plus naturelle. *Elle* ne sera pas comme tout le monde et je la rencontrerai dans un endroit extraordinaire. Et puis, cette famille ne me plaît tant que parce que je n'ai encore rien vu. Il est probable qu'il en existe toujours comme celle-là et que j'en rencontrerai beaucoup d'autres dans ma vie. »

Le même soir, en nous couchant, Dmitri donna plusieurs coups de poing sur la tête de son jeune domestique, qui ne comprenait pas ce qu'on lui disait. Le garçon s'enfuit à toutes jambes. Dmitri le poursuivit jusqu'à la porte, s'arrêta, tourna les yeux vers moi, et l'expression de rage et de dureté que son visage avait revêtue un instant se transforma en une expression de douceur et de honte enfantine. Il se coucha, s'appuya sur son coude et me regarda tendrement, les larmes aux yeux.

« Ah! Nicolas, mon ami, dit-il, je sais et je sens combien je suis mauvais, et Dieu sait combien je le prie de me rendre meilleur; mais si j'ai un caractère malheureux et détestable, qu'y faire? J'essaye de me contenir, de me corriger, mais cela ne se fait pas en une fois et c'est impossible tout seul. Il faut que quelqu'un m'aide. Lioubov Serguéievna me comprend et m'a déjà beaucoup aidé. Je sais par mon journal que j'ai fait beaucoup de progrès depuis un an. Ah! Nicolas, mon âme! continua-t-il avec une tendresse qui ne lui était pas habituelle et d'un ton plus calme, comme si cet aveu l'avait soulagé, c'est si important, l'influence d'une femme comme elle! Mon Dieu, que ce sera bon, quand je serai indépendant, avec une amie comme elle! Je deviendrai tout à fait un autre homme. »

Digitized by Google

Et Dmitri se mit à me développer ses plans de mariage, de vie de campagne et de travail incessant sur lui-même.

« J'habiterai la campagne, disait-il; tu viendras me voir, tu seras peut-être marié avec Sonia, nos enfants joueront ensemble. Tout cela paraît ridicule et niais, et cela arrivera peut-être.

— Peut-être bien! dis-je en souriant, et je pensais en même temps que ce serait encore meilleur si j'épousais sa sœur.

— Sais-tu une chose? reprit-il après un instant de silence. Tu te figures que tu es amoureux de Sonia, et moi, je crois que ce sont des bêtises; tu ne sais pas encore ce que c'est que d'aimer réellement. »

Je ne répondis pas, car j'étais à peu près de son avis. Il y eut un court silence.

« Tu as sûrement remarqué que j'ai encore été de mauvaise humeur aujourd'hui et que je me suis sottement disputé avec Varia. Cela m'a été ensuite terriblement désagréable, surtout parce que tu étais là. C'est une excellente fille, bien qu'elle ait beaucoup d'idées fausses. Elle est très bonne; tu verras, quand tu la connaîtras mieux. »

Cette manière de passer de l'idée que je n'étais pas amoureux à l'éloge de sa sœur me réjouit profondément et me fit rougir, mais je ne lui parlai point de Vareneka et nous continuâmes à causer de choses et d'autres, chacun dans notre lit.

Le coq avait déjà chanté deux fois et l'aurore blanchissait, que nous bavardions encore. Dmitri se pencha hors de son lit et éteignit la lumière.

« Il est temps de dormir, dit-il.

— Oui. Encore un seul mot.

— Quoi?

— Il fait bon vivre.

— Il fait bon vivre, » répondit-il d'un ton tel qu'il me sembla voir dans l'obscurité l'expression joyeuse et caressante de ses yeux et de son sourire d'enfant.

Digitized by Google

LXVII

A LA CAMPAGNE

Le jour suivant, je partis en poste, avec Volodia, pour la campagne. En route, je repassai dans ma tête mes souvenirs de Moscou, et je me mis à penser à Sonia Valakhine, mais ce ne fut que le soir, en quittant le cinquième relais. « C'est tout de même singulier, me dis-je, qu'étant amoureux, j'aie tout à fait oublié que je le suis. Il faut penser à elle. » Je me mis donc à penser à Sonia comme on pense en voyage, c'est-à-dire à bâtons rompus, mais avec vivacité. Le résultat de mes réflexions fut qu'en arrivant à la campagne il me parut indispensable de prendre un air triste et rêveur devant toutes les personnes de la maison, et surtout devant Catherine, que je considérais comme très connaisseuse en ces sortes de choses et à qui j'avais touché un mot de l'état de mon cœur. Mais, malgré mes efforts pour tromper les autres et me tromper moi-même, malgré le soin avec lequel je m'appropriai tous les symptômes que j'avais observés chez les gens amoureux, au bout de deux jours, pendant lesquels je ne me souvins qu'avec intermittence de ma passion (c'était surtout le soir que je me rappelais que j'étais amoureux), la vie de campagne et le changement d'occupations m'avaient fait entièrement oublier mon amour pour Sonia.

Nous arrivâmes à Petrovskoë au milieu de la nuit, et je dormais si solidement que je ne vis pas l'allée de bouleaux. Toute la maison était couchée. Le vieux Phoca vint nu-pieds, un flambeau à la main, ôter les crochets de la porte et nous ouvrir. Il était courbé en deux et vêtu d'une espèce de camisole de femme. En nous apercevant, il eut un tremblement de joie. Il nous embrassa sur l'épaule, ôta précipitamment son chapeau de feutre et alla s'habiller.

Digitized by Google

J'étais encore mal réveillé en traversant le vestibule et l'escalier; mais, arrivé dans l'antichambre, quand je revis la serrure de la porte et son verrou, la lame de parquet gondolée, le grand coffre, le vieux flambeau couvert de suif comme jadis, les ombres formées par la chandelle toute de travers que Phoca venait d'allumer, la double fenêtre qui ne s'enlevait pas et était éternellement pleine de poussière, derrière laquelle je me rappelais que poussait un sorbier, tous ces objets m'étaient si familiers, ils étaient si remplis de souvenirs, si amis entre eux et si bien associés dans une seule pensée, que je sentis subitement sur moi la caresse de cette chère vieille maison. Je me demandai involontairement comment nous avions pu nous passer si longtemps l'un de l'autre, la maison et moi, et je courus regarder si les autres pièces aussi étaient restées comme autrefois. Rien n'était changé; tout était seulement devenu plus petit, plus bas, et moi je me faisais l'effet d'être plus grand, plus lourd et plus rude. Tel que j'étais, la vieille maison me tendit joyeusement les bras, et chaque planche, chaque fenêtre, chaque marche de l'escalier, chaque son éveillait en moi une multitude infinie d'images, de sentiments, de souvenirs de l'heureux passé qui ne reviendra jamais.

Nous entrâmes dans la chambre où nous couchions quand nous étions petits : toutes nos peurs d'enfants étaient encore là, nous guettant du fond des coins noirs et de l'enfoncement des portes. Nous traversâmes le salon : on y respirait encore l'amour maternel avec sa douceur tranquille; tous les objets en étaient imprégnés. Nous traversâmes la grande salle : la gaieté bruyante et insouciante de l'enfance y était toujours; elle attendait seulement qu'on vint la réveiller. Dans le divan, où Phoca nous fit entrer et nous dressa des lits; tout, le miroir, les paravents, la vieille image de bois, les inégalités de la muraille tendue de papier blanc, tout parlait de souffrances, de mort, de ce qui a été et ne sera plus.

Digitized by Google

Nous nous couchâmes et Phoca s'en alla après nous avoir souhaité une bonne nuit.

« C'est dans cette chambre que maman est morte? » dit Volodia.

Je fis semblant de dormir et ne répondis pas. Si j'avais parlé, j'aurais fondu en larmes.

Quand je m'éveillai, le lendemain matin, papa, en robe de chambre et bottes brodées, un cigare à la bouche, était assis sur le lit de Volodia, avec qui il plaisantait et riait. En me voyant ouvrir les yeux, il se leva lestement, son tic dans l'épaule, mais un tic gai, me donna une claque dans le dos avec sa grande main et approcha sa joue de mes lèvres.

« A merveille! Je te remercie, diplomate, dit-il avec la caresse un peu railleuse qui lui était habituelle et en fixant sur moi ses petits yeux brillants. Volodia dit que tu as bien passé tes examens, mon coquin : c'est parfait. Tu ne veux pas, toi non plus, devenir un propre à rien; tu seras, toi aussi, un brave garçon. Merci, mon ami. A présent, nous allons avoir du bon temps ici, et, l'hiver prochain, il est possible que nous allions à Pétersbourg. Malheureusement, c'est fini pour la chasse : sans quoi je vous aurais procuré du plaisir. Tu pourras tout de même te promener avec ton fusil, Volodia? Il y a du gibier en masse et j'irai de temps en temps avec toi. Cet hiver, s'il plaît à Dieu, nous irons à Pétersbourg; vous verrez du monde, vous vous ferez des relations. Vous voilà grands, à présent. Comme je le disais tout à l'heure à Volodia, ma tâche est terminée. Vous voilà en route; vous pouvez marcher tout seuls. Quand vous voudrez, vous viendrez me demander conseil, vous confesser. Je ne suis plus pour vous qu'un ami. Mais je veux rester votre ami, votre camarade, vous donner de bons avis quand je le pourrai..., et rien de plus. Qu'en pense ta philosophie, Coco? Hein? Est-ce bien ou est-ce mal? Hein? »

Il va de soi que je répondis que c'était parfait, et je le

Digitized by Google

pensais réellement. Papa, ce jour-là, était particulièrement séduisant, tant il avait l'air gai et heureux. Les nouveaux rapports qu'il établissait avec moi, cette manière de me traiter en égal et en camarade, me faisaient l'aimer encore plus.

« Eh bien! raconte-moi, tu as vu toute la famille? les Ivine? tu as vu le bonhomme? qu'est-ce qu'il t'a dit? continuait papa. Tu es allé chez le prince Ivan Ivanovitch? »

Nous restâmes si longtemps à bavarder sans nous habiller, que le soleil commençait à tourner et à ne plus donner dans nos fenêtres. Iacov entra (il avait beau vieillir, il agitait toujours ses doigts derrière son dos) et annonça à papa que la calèche était attelée.

« Où vas-tu? demandai-je à papa.

— Ah! j'allais oublier, dit papa en toussaillant et avec son tic dans l'épaule, mais un tic contrarié cette fois. J'ai promis d'aller aujourd'hui chez les Épiphane. Tu te rappelles « la belle Flamande »? Elle venait voir votre maman. Ce sont d'excellentes gens. »

Et papa sortit en remuant son épaule; en ce moment son tic trahissait l'embarras.

Dès qu'il fut sorti, je me hâtai de revêtir mon uniforme d'étudiant et de me rendre au salon. Volodia, au contraire, ne se dépêcha pas et resta longtemps à causer avec Iacov des bons endroits pour la bécasse et la bécassine. Il ne craignait rien tant au monde que les effusions avec sa famille, et, à force de les redouter, il tombait dans une froideur blessante pour qui en ignorait la cause. Dans l'antichambre, je croisai papa, qui se dirigeait vers le perron avec ses petits pas précipités. Il avait son habit neuf de Moscou et il sentait bon. En m'apercevant, il me fit gaiement un petit signe de tête comme pour dire : « Vois-tu, comme je suis beau? », et je fus de nouveau frappé de l'expression joyeuse de ses yeux.

Il n'y avait absolument rien de changé dans le salon. Le vieux piano à queue en bois jaune était toujours à sa

Digitized by Google

place dans la pièce haute et claire. Les grandes fenêtres, ouvertes comme autrefois, avaient la même vue riante sur les massifs verts et les petites allées rougeâtres du jardin. J'embrassai Mimi et Lioubotchka et m'approchai de Catherine pour en faire autant. Tout à coup, l'idée me vint qu'à présent il était inconvenant de l'embrasser. Je m'arrêtai, me tus et rougis. Catherine, sans le moindre embarras, me tendit sa main blanche et me complimenta sur mon entrée à l'Université. La même scène se répéta à l'entrée de Volodia au salon. Il était réellement difficile, ayant été élevés ensemble et nous étant vus tous les jours jusqu'à cette première séparation, de régler comment nous devions nous dire bonjour en nous retrouvant. Cette fois, ce fut Catherine qui rougit. Quant à Volodia, il ne parut pas le moins du monde embarrassé et s'inclina légèrement devant elle; après quoi, il alla causer un instant, en badinant, avec notre sœur et alla se promener.

LXVIII

NOS RELATIONS AVEC LES FILLES

Volodia avait des idées si bizarres sur les filles, qu'il était capable de s'intéresser à ce qu'elles eussent bien mangé et bien dormi, à ce qu'elles fussent bien habillées et ne fissent pas de fautes de français (les fautes de français lui faisaient honte quand il y avait du monde); — mais il ne lui venait pas à l'esprit qu'elles pussent penser ou sentir quelque chose, et encore moins admettait-il qu'on pût raisonner avec elles sur n'importe quoi. Lorsqu'il leur arrivait de lui adresser une question sérieuse (ce qu'elles tâchaient à présent d'éviter), de lui demander, par exemple, son avis sur un roman, ou de l'interroger sur ses occupations à l'Université, il leur faisait une grimace et s'en allait, ou bien il répondait par un lambeau de phrase

Digitized by Google

française : *comme si trois jolis*, etc., ou bien il prenait une figure grave et bête et prononçait avec un regard vague un mot quelconque, n'ayant aucun rapport avec la question : *petit pain*, *chou, arrivés*, ou quelque chose en ce genre. Quand je lui répétais ce que m'avaient dit Lioubotchka ou Catherine, il ne manquait jamais de me répondre :

« Hum! Tu causes donc encore avec elles? Allons, je vois qu'il n'y a encore rien à faire de toi. »

Il fallait le voir et l'entendre pour mesurer la profondeur de mépris contenue dans cette phrase. Il y avait déjà deux ans que Volodia était grand et passait son temps à s'amouracher de toutes les jolies femmes qu'il rencontrait; néanmoins, il avait beau voir tous les jours Catherine, qui depuis deux ans aussi portait des robes longues et qui embellissait tous les jours, l'idée ne lui venait pas qu'il pût devenir amoureux d'elle. Cela tenait peut-être à ce que les souvenirs prosaïques de l'enfance, la règle de notre précepteur, nos sottises, etc., étaient encore trop frais dans sa mémoire; ou à l'éloignement qu'éprouvent les très jeunes gens pour toute personne faisant partie de la maison; ou à la faiblesse que nous avons tous, lorsque nous rencontrons la beauté et la bonté à l'entrée de la route, de passer notre chemin en nous disant : « Bah! j'en rencontrerai beaucoup comme cela dans la vie! » — En tout cas, Catherine ne faisait pas encore à Volodia l'effet d'une femme.

Pendant tout cet été, Volodia s'ennuya visiblement. Son ennui venait de son mépris pour nous, mépris qu'il n'essayait pas de cacher, ainsi qu'on l'a vu. Sa physionomie disait perpétuellement : « Ah! que je m'ennuie! et personne à qui parler! » Tantôt il partait dès le matin avec son fusil, tantôt il restait à lire dans sa chambre et ne s'habillait que pour le dîner. Si papa n'était pas à la maison, il apportait même son livre à table et continuait à lire sans parler à personne, ce qui nous donnait à tous le

Digitized by Google

sentiment d'avoir des torts envers lui. Le soir, il se couchait sur le divan, dans le salon, et dormait la tête sur sa main, ou bien il débitait d'un air sérieux des sottises qui n'étaient même pas toujours convenables et qui mettaient Mimi hors des gonds. Elle rougissait par plaques et nous nous tordions de rire. Jamais, sauf avec papa et quelquefois avec moi, Volodia ne daignait causer sérieusement.

J'imitais mon frère, tout à fait involontairement, dans sa manière de voir sur les filles. Je ne redoutais pourtant pas autant que lui les marques d'affection et mon mépris n'était pas à beaucoup près aussi profond et aussi enraciné. J'essayai même plusieurs fois dans le courant de l'été, par ennui, de me rapprocher de Lioubotchka et de Catherine et de causer avec elles; mais je me heurtai toujours à une telle incapacité de suivre un raisonnement, à une telle ignorance des choses les plus simples et les plus connues, — par exemple, ce que c'est que l'argent, ce qu'on apprend à l'Université, ce que c'est que la guerre, etc., — et à une telle absence de curiosité pour toutes ces choses, que mes tentatives n'avaient d'autre résultat que de me confirmer dans ma mauvaise opinion.

Je me souviens qu'un soir Lioubotchka répétait pour la centième fois, sur le piano, un passage insupportable. Volodia sommeillait sur le divan du salon et de temps en temps, sans s'adresser à personne en particulier, il marmottait avec une ironie agressive : « Mazette, va!..... barbouilleuse!..... tapoteuse..... (il prononçait cette dernière épithète avec une ironie particulière), très bien..... encore une fois..... ça y est! » etc. J'étais avec Catherine à la table à thé, et je ne me rappelle pas comment Catherine avait amené la conversation sur son thème favori : l'amour. J'étais en veine de philosopher et je me mis à définir emphatiquement l'amour : le désir de trouver dans un autre ce qui nous manque. Catherine me répondit qu'au contraire, quand une jeune fille sans fortune voulait épouser un homme riche, ce n'était pas de l'amour;

Digitized by Google

qu'à son avis, la fortune était la chose du monde la moins importante et que le seul véritable amour était celui qui résistait à l'absence (je compris qu'elle faisait allusion à son inclination pour Doubkof). Volodia, qui évidemment nous écoutait, se souleva tout à coup sur son coude et lança d'un ton interrogateur une de ses apostrophes bizarres.

« Toujours des bêtises! » dit Catherine.

Je ne pus m'empêcher de penser que Volodia avait tout à fait raison.

En dehors des facultés communes à tous les hommes et plus ou moins développées chez chaque individu, par exemple la sensibilité ou le sens artistique, il existe une faculté qui est plus ou moins développée dans chaque cercle de la société et en particulier dans chaque famille; je l'appellerai la *compréhension*. L'essence de cette faculté consiste à appliquer aux objets les mêmes mesures de convention et à les considérer du même point de vue de convention. Deux personnes du même cercle ou de la même famille, douées de la faculté en question, n'iront jamais au delà d'un certain point dans l'expression du sentiment, parce qu'au delà elles y voient l'une et l'autre de la phrase. Elles s'aperçoivent juste en même temps du moment où l'éloge devient de l'ironie et la chaleur de l'hypocrisie, tandis que d'autres pourraient en juger tout autrement. Les personnes douées de la même *compréhension* voient les choses du même côté, soit du côté risible, soit du beau ou du vilain côté. Afin de faciliter cette entente, les membres d'un même cercle ou d'une même famille adoptent une langue à eux, des tours de phrase particuliers et jusqu'à des mots exprimant les nuances d'idées qui n'existent pas pour les autres. Dans notre famille, l'intelligence était à cet égard complète entre papa, mon frère et moi. Doubkof s'était très bien mis au courant et *comprenait*. Dmitri, quoique beaucoup plus intelligent, ne comprenait pas; il était bête pour cela. Mais

Digitized by Google

c'était surtout entre Volodia et moi, qui avions grandi dans des circonstances identiques, que l'entente était extraordinaire. Papa lui-même était bien loin d'être à notre hauteur; il ne comprenait pas une foule de choses aussi claires pour nous que deux et deux font quatre. Par exemple, nous avions adopté, Volodia et moi, — Dieu sait pourquoi! — les mots de convention suivants : *raisin sec* signifiait le désir vaniteux de montrer que j'avais de l'argent; *bosse* (qu'il fallait articuler en appuyant d'une façon particulière sur les deux *s* et en réunissant les doigts) signifiait quelque chose de frais, de sain, d'élégant, mais ne sentant pas le petit-maître, etc., etc. Du reste, le sens dépendait beaucoup de l'expression du visage et de l'ensemble de la conversation, à tel point que si l'un de nous inventait un mot nouveau pour rendre une nuance nouvelle, l'autre comprenait sur-le-champ à demi-mot. Les filles de la maison n'avaient pas *notre* manière de comprendre, et c'était la cause principale de la barrière morale qui les séparait de nous et du mépris que nous éprouvions pour elles.

Elles avaient peut-être leur *compréhension* à elles, mais celle-ci s'accordait si peu avec la nôtre, qu'elles voyaient du sentiment dans ce que nous appelions des phrases, qu'elles prenaient au sérieux ce que nous disions ironiquement, etc. Dans ce temps-là, je ne concevais pas qu'elles n'en pouvaient mais, et que cela ne les empêchait pas d'être de bonnes petites filles intelligentes; et je les méprisais. De plus, m'étant une fois féru de l'idée de la sincérité et l'ayant poussée en ce qui me concernait jusqu'à l'extrême, j'accusai Lioubotchka, si calme et si confiante, d'être sournoise et hypocrite, parce qu'elle ne voyait nullement la nécessité d'exhumer et d'analyser toutes ses pensées et tous les mouvements de son âme. Par exemple, Lioubotchka avait l'habitude de faire tous les soirs le signe de la croix sur papa; elle et Catherine pleuraient au service funèbre en mémoire de maman;

Digitized by Google

Catherine poussait des soupirs et roulait les yeux en jouant du piano : tout cela me paraissait le comble de l'hypocrisie, et je me demandais où elles avaient appris à feindre comme les grandes personnes et comment leur conscience ne leur faisait pas de reproches.

LXIX

MES OCCUPATIONS

Malgré tout, j'étais plus avec les demoiselles que les autres années, à cause d'une passion qui me vint pour la musique. Nous avions reçu au printemps la visite d'un jeune voisin de campagne qui, à peine entré au salon, se mit à regarder le piano tout en causant avec Mimi et Catherine, et à en rapprocher tout doucement sa chaise. Après quelques mots sur le temps et sur les agréments de la campagne, il amena adroitement l'entretien sur l'accordeur, la musique, le piano, finit par faire connaitre qu'il jouait, et exécuta trois valses en allant très vite. Lioubotchka, Mimi et Catherine, debout autour du piano, le regardaient. Ce jeune homme ne revint jamais chez nous, mais j'avais été séduit par son jeu, sa pose, sa manière d'agiter sa chevelure et surtout par sa manière de faire les octaves de la main gauche en étendant rapidement le pouce et le petit doigt, et en les enlevant ensuite lentement pour les étendre de nouveau avec agilité. Ce geste gracieux, cette pose négligée, cette chevelure qui s'agitait, cette attention des dames, tout cela me donna l'idée de jouer du piano. L'idée de jouer une fois venue, je me persuadai que j'avais le don et la passion de la musique, et je me mis à apprendre le piano. Je procédai en cette occurrence comme des millions d'apprentis des deux sexes, surtout du sexe féminin, qui n'ont ni bonnes leçons, ni vraies dispositions et qui ne se doutent pas de ce que

Digitized by Google

l'art peut donner, ni de la manière de s'y prendre pour qu'il donne quelque chose. Pour moi, la musique, ou, pour parler plus exactement, le piano, était un moyen de séduire les demoiselles en montrant du sentiment. Ayant appris mes notes avec l'aide de Catherine et assoupli quelque peu mes gros doigts (j'y mis pendant deux mois une telle ardeur, que, même à table ou dans mon lit, j'exerçais le doigt du milieu, qui était très rebelle, sur mon genou ou mon oreiller), je me mis à jouer des *morceaux*. Il va sans dire que je les jouais avec âme, Catherine elle-même en convenait; mais je n'allais pas du tout en mesure.

On devine le choix de ces morceaux. C'étaient des valses, des galops, des romances, des arrangements, le tout de ces aimables compositeurs que tout homme possédant une ombre de goût met à part dans un magasin de musique en disant : « Voilà ce qu'il ne faut pas jouer, car on n'a jamais écrit sur du papier à musique rien de plus mauvais, de plus insipide et de plus absurde. » C'est sans doute justement à cause de cela que vous trouvez ces compositeurs sur le piano de toutes les jeunes filles russes. Nous avions, à la vérité, la sonate pathétique et la sonate en ut mineur de Beethoven, ces deux infortunées éternellement estropiées par les demoiselles et que Lioubotchka jouait en souvenir de maman; nous avions encore d'autre bonne musique, que son maître de Moscou lui avait donnée; mais nous avions aussi les œuvres de ce maître — des marches et des galops ineptes — et Lioubotchka les jouait aussi. Catherine et moi, nous n'aimions pas les morceaux sérieux. Nous préférions à tout *le Fou* et *les Rossignols*, que Catherine jouait si vite, qu'on n'avait pas le temps de voir ses doigts, et que je commençais déjà à jouer assez couramment et assez fort. Je m'étais approprié le geste du jeune homme, et je regrettais bien souvent qu'il n'y eût pas là d'étrangers pour me voir jouer. Cependant je ne tardai pas à m'apercevoir que Liszt et Kalkbrenner dépassaient ma force et je

Digitized by Google

reconnus l'impossibilité de rattraper Catherine. En conséquence, croyant la musique classique plus facile et, d'autre part, aimant à être original, je décidai tout d'un coup que j'aimais la musique allemande savante. Je me mis à me pâmer quand Lioubotchka jouait la sonate pathétique, laquelle, à parler franc, m'assommait depuis longtemps, et à jouer moi-même du Beethoven, que je prononçais *Bétôv*. Autant que je m'en souviens, à travers mes poses et tout ce gâchis, je n'étais pas sans avoir certaines dispositions. La musique me touchait souvent jusqu'aux larmes et je savais trouver sur le piano, sans musique, les airs qui me plaisaient. Je crois donc que si quelqu'un, à cette époque, m'avait appris à voir dans la musique son but à elle-même et sa propre récompense, au lieu d'y voir un moyen de séduire les demoiselles par la rapidité et l'expression de mon jeu, je serais devenu un musicien passable.

Une autre de mes occupations, cet été-là, était de lire des romans français; Volodia en avait apporté toute une provision. *Monte-Cristo* et les divers *Mystères* étaient alors dans leur nouveauté, et je me nourrissais d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas et de Paul de Kock. Les personnages et les événements les moins naturels me paraissaient la vie et la réalité mêmes. Non seulement je n'aurais pas osé soupçonner l'auteur d'altérer la vérité, mais l'auteur n'existait pas pour moi et je voyais surgir des pages de son livre des êtres en chair et en os et des événements réels. Je n'avais jamais rencontré de gens ressemblant à ceux dont il était question, mais je ne doutais pas une seconde qu'il n'y en eût.

De même qu'un homme disposé à s'inquiéter se découvre toutes les maladies en lisant un livre de médecine, de même je me découvrais toutes les passions décrites par le romancier et des ressemblances avec tous ses personnages, les scélérats comme les héros. J'aimais, dans ces romans, les idées artificieuses, les sentiments fougueux, les événe-

Digitized by Google

ments fantastiques, les caractères tout d'une pièce : les bons tout à fait bons, les méchants tout à fait méchants — juste comme je me représentais les gens dans ma première jeunesse. J'étais ravi de trouver tout cela exprimé en français, ce qui me permettait d'emmagasiner dans ma mémoire les nobles paroles de ces nobles héros, pour m'en servir moi-même dans une noble occasion. Avec le secours des romans, combien de phrases françaises n'ai-je pas composées à l'intention de Kolpikof, qui m'avait traité de mal élevé, et à l'intention d'*elle*, pour le jour où je la rencontrerais enfin et lui déclarerais mon amour! Quand ils m'entendraient, ils seraient tous perdus. Grâce aux romans, je me forgeais même un nouvel idéal moral, que j'aurais voulu atteindre. J'ambitionnais d'être noble dans toutes mes actions; je prends ici le mot *noble* dans le sens où le prennent les Allemands lorsqu'ils disent *nobel* au lieu de se servir d'*ehrlich*. Par-dessus tout, je rêvais d'être un homme à grandes passions et une fleur de *comme il faut;* ce dernier rêve datait déjà de loin. Je m'efforçais de ressembler d'extérieur et d'habitudes aux héros possédant ces divers mérites. Je me rappelle que, dans un des innombrables romans que je dévorai pendant le courant de cet été, il y avait un héros extraordinairement passionné et ayant de gros sourcils. J'avais une telle envie de lui ressembler extérieurement (moralement, je me sentais exactement semblable à lui), que j'eus l'idée, en regardant mes sourcils dans la glace, de les couper pour les faire épaissir. Il arriva qu'une fois à l'œuvre, je les coupai plus courts à un endroit qu'à l'autre. Il fallut égaliser, tant et si bien qu'à ma grande horreur je me vis dans la glace tout à fait sans sourcils, par conséquent très laid. Je me consolai en songeant que j'aurais bientôt des sourcils épais, comme l'homme passionné, et il ne me resta d'autre inquiétude que de savoir ce que je dirais aux personnes de la maison quand elles me verraient sans sourcils. J'allai prendre de la poudre chez Volodia, j'en frottai

Digitized by Google

mes sourcils et y mis le feu. La poudre ne prit pas, néanmoins je ressemblais assez à un homme qui s'est brûlé les sourcils pour que personne ne soupçonnât ma fraude. J'avais déjà oublié l'homme passionné quand mes sourcils repoussèrent; ils étaient en effet beaucoup plus épais.

LXX

LE « COMME IL FAUT »

J'ai déjà fait allusion plusieurs fois, au cours de mon récit, à l'idée représentée par le titre de ce chapitre, et je sens maintenant qu'il est indispensable de lui consacrer un chapitre spécial. En effet, de toutes les idées développées en moi par l'éducation et la société, celle-là fut une des plus fausses et des plus pernicieuses.

L'espèce humaine peut subir bien des classifications différentes. On peut la diviser en riches et en pauvres, en bons et en méchants, en militaires et en civils, en intelligents et en bêtes, etc., etc. Mais, dans tous les cas, chacun de nous a sa subdivision favorite, dans laquelle il inscrit machinalement chaque nouveau visage. A l'époque dont je parle, je partageais tout le monde en gens « comme il faut » et « comme il ne faut pas ». Ces derniers se subdivisaient eux-mêmes en gens proprement « pas comme il faut » et en bas peuple. J'avais de la considération pour les gens « comme il faut » et je les jugeais dignes d'être avec moi sur un pied d'égalité. J'affectais de mépriser ceux de la seconde catégorie; au fond, je les haïssais; je me sentais personnellement offensé par eux. Ceux de la troisième catégorie n'existaient pas pour moi; je les méprisais absolument. *Mon* « comme il faut » consistait avant tout à bien parler français, avec un bon accent. Dès que j'entendais quelqu'un parler français avec un mauvais accent, je le prenais à l'instant en haine. « Pourquoi veux-tu parler

Digitized by Google

comme nous, puisque tu ne sais pas? » lui demandais-je en pensée avec une raillerie amère. La seconde condition du « comme il faut » était d'avoir les ongles longs, propres et soignés; la troisième, de savoir saluer, danser et causer; la quatrième, très importante, d'être indifférent à tout et de donner continuellement les marques d'un ennui dédaigneux et de bon ton. Il y avait de plus certains caractères généraux d'après lesquels je classais un homme sans lui avoir jamais parlé. Le plus important, après l'ameublement, les gants, l'écriture et l'équipage, c'était les pieds. La manière dont le pantalon se comportait vis-à-vis des bottes classait un homme à mes yeux. Des bottes sans talons, à bouts carrés, et des bas de pantalons étroits, sans sous-pieds, indiquaient le *peuple*. Des bottes à bouts arrondis et à talons, avec des bas de pantalons étroits et des sous-pieds, dénotaient un homme « mauvais genre »; de même un bas de pantalon large pendant sur le pied comme un baldaquin; etc.

Il est bizarre que cette idée se soit emparée justement de moi, qui avais si peu de dispositions pour le « comme il faut ». C'est peut-être précisément à cause de la peine inouïe que j'avais à devenir « comme il faut » que j'y attachais tant de prix. Quand je pense combien j'y ai perdu de temps, à cet âge précieux de seize ans, le meilleur de la vie, cela me semble étrange. Tous ceux que je cherchais à imiter, Volodia, Doubkof, la plupart de mes connaissances, il semblait que ce fût pour eux la chose du monde la plus facile. Je les considérais avec envie et je m'exerçais en cachette à parler français, à saluer sans regarder la personne qu'on salue, à causer, à danser, à être indifférent à tout et à m'ennuyer, à m'arranger les ongles, autour desquels je taillais ma peau avec mes ciseaux : j'avais beau faire, je sentais combien il m'en coûterait encore avant d'atteindre le but. Je n'ai jamais su arranger ma chambre, mon bureau, mon équipage, d'une façon « comme il faut », et pourtant je me suis

Digitized by Google

donné beaucoup de peine, malgré mon horreur pour les choses pratiques. Chez les autres, tout était bien, sans qu'ils se donnassent de peine, et comme naturellement.

Je me rappelle qu'un jour, après m'être donné inutilement une peine énorme pour mes ongles, je demandai à Doubkof, qui les avait remarquablement beaux, s'ils étaient comme cela depuis longtemps et ce qu'il leur faisait. Doubkof me répondit : « Du plus loin que je me sou vienne, je ne leur ai jamais rien fait, et je ne conçois pas que les ongles puissent être autrement chez un homme comme il faut. » Cette réponse me blessa au vif. J'ignorais encore qu'une des principales conditions du « comme il faut » est de cacher la peine qu'il vous donne.

Le « comme il faut » n'était pas seulement pour moi un mérite de premier ordre, une qualité remarquable, une perfection à laquelle j'ambitionnais d'atteindre; il était aussi la condition indispensable de la vie, sans laquelle il ne pouvait y avoir sur la terre ni bonheur, ni gloire, ni rien de bon. Je n'aurais pas eu de considération pour l'artiste célèbre, le savant ou l'homme bienfaisant qui n'auraient pas été « comme il faut ». Je ne faisais pas de comparaison entre eux et l'homme « comme il faut » : je mettais celui-ci bien au-dessus; il les laissait peindre, composer, écrire, faire du bien, il leur donnait même des éloges — pourquoi ne pas louer ce qui est bien n'importe où on le rencontre? — mais il était à un autre niveau; il était « comme il faut », eux ne l'étaient pas — et c'est tout dire. Je crois vraiment que si j'avais eu un frère ou des parents « pas comme il faut », j'aurais dit que c'était un malheur, mais qu'il ne pouvait rien y avoir de commun entre eux et moi.

Le plus grand mal que me fit cette idée ne fut ni la perte d'un temps précieux, absorbé, à l'exclusion des choses sérieuses, par le souci incessant de ne manquer à aucune des règles, si difficiles pour moi, du « comme il faut », ni la haineet le mépris que j'éprouvais pour les

Digitized by Google

neuf dixièmes du genre humain, ni le défaut d'attention pour toutes les belles choses accomplies en dehors du cercle étroit du « comme il faut ». Le grand mal fut la conviction que d'être « comme il faut » constituait une situation dans le monde; qu'un homme n'a pas besoin de se donner la peine d'être fonctionnaire, ou carrossier, ou soldat, ou savant, du moment qu'il est « comme il faut »; qu'étant « comme il faut », il a par cela même rempli sa mission sur la terre et est même supérieur à la grande majorité des hommes.

Il arrive d'ordinaire un âge où le jeune homme, après beaucoup d'erreurs et d'entraînements, sent la nécessité de prendre une part active à la vie sociale, choisit une branche quelconque du travail et s'y consacre. Avec l'homme « comme il faut », cela arrive rarement. Je connais beaucoup, beaucoup d'hommes âgés, orgueilleux, pleins de confiance en eux-mêmes, tranchants dans leurs jugements, qui, à cette question, si on la leur pose dans l'autre monde : « Qui es-tu? qu'as-tu fait là-bas? » ne pourront répondre que ceci : « Je fus un homme très comme il faut. »

Ce sort m'attendait.

LXXI

JEUNESSE

Pendant cet été, bien que mille pensées confuses s'agitassent dans ma tête, je fus jeune, innocent, libre et, par conséquent, presque heureux.

Assez souvent, je me levais de bonne heure (je couchais dans la galerie, en plein air, et les rayons éclatants du soleil levant me réveillaient). Je m'habillais vivement, je prenais une serviette et un roman français et j'allais me baigner dans le ruisseau, à l'ombre de la boulassière

Digitized by Google

située à une demi-verste de la maison. Ensuite je me couchais dans l'herbe, à l'abri du soleil, et je lisais. De temps à autre, mes yeux quittaient le livre pour contempler le ruisseau, qui prenait à l'ombre des teintes lilas et que le vent du matin commençait à rider, ou un champ d'orge jaunissante, ou la rive opposée, ou la lumière dorée du soleil encore bas, descendant le long des troncs blancs des bouleaux à mesure que le soleil montait sur l'horizon, ou les bouleaux se cachant les uns derrière les autres jusqu'à la limite où ils se confondaient dans le lointain avec la vraie forêt; et je sentais au dedans de moi cette même fraicheur, cette même jeunesse et intensité de vie qui respiraient autour de moi dans toute la nature.

Souvent, lorsque des nuages gris couvraient le ciel matinal et que j'avais froid après mon bain, je m'en allais à travers champs et à travers bois, me mouillant les pieds avec délices dans la rosée fraiche. Je rêvais alors aux héros du dernier roman lu et je me figurais que j'étais colonel, ou ministre, ou une sorte d'hercule, ou un homme à grandes passions, et toujours je regardais autour de moi, avec une certaine palpitation, dans l'espoir de *la* découvrir dans un champ ou derrière un arbre. Quand il m'arrivait, dans ces promenades, de rencontrer des paysans et des paysannes au travail, bien que le *bas peuple* n'existât pas pour moi, j'éprouvais invariablement, sans m'en rendre compte, un violent embarras, et je tâchais de ne pas être aperçu.

Souvent, quand il commençait à faire chaud et que les dames de la maison n'étaient pas encore à prendre le thé, j'allais au potager ou dans le jardin manger des fruits. C'était un de mes grands plaisirs. J'allais dans le verger de pommiers et je m'installais au beau milieu d'un massif de grands framboisiers, épais et plein de mauvaises herbes. Au-dessus de ma tête était le ciel lumineux et chaud, tout à l'entour la verdure pâle des framboisiers, emmêlés dans les mauvaises herbes. Une ortie d'un vert sombre

Digitized by Google

dresse sa tige grêle et élégante, terminée par une grappe de fleurs. Une bardane dépasse les framboisiers et ma tête de ses fleurs âpres au toucher et d'un lilas étrange. L'ortie et la bardane vont rejoindre les épais rameaux, au feuillage vert blanc, d'un vieux pommier qui porte à son faite et étale en plein soleil des pommes rondes, luisantes comme des noyaux et encore vertes. En dessous, une jeune touffe de framboisiers, presque sèche, sans feuilles, se tord pour arriver au soleil, et une jeune bardane humide de rosée, qui a levé à travers les feuilles de l'année passée, pousse vigoureusement à l'ombre, sans avoir l'air de se douter que les chauds rayons du soleil se jouent sur les feuilles du pommier.

Il fait toujours humide dans ces épaisseurs. Cela sent l'ombre, la pomme tombée qui pourrit par terre, la frambroise et même la punaise; parfois j'en avale une par inadvertance et je me dépêche de manger une autre framboise. En m'avançant, je fais peur aux petits oiseaux qui ont élu domicile dans ces profondeurs. J'entends leurs cris affairés et le bruit de leurs petites ailes rapides heurtant les branches, j'entends le bourdonnement d'une abeille qui reste toujours à la même place, j'entends, quelque part dans une petite allée, les pas du jardinier, cet imbécile d'Akime, et son incessant marmottage. Je me dis : Non! ni lui, ni personne au monde ne me découvrira ici..... Je cueille des deux mains, à droite et à gauche, les pommes juteuses, suspendues aux rameaux blanchâtres et effilés, et je les croque l'une après l'autre avec délices. J'ai les pieds et le bas des jambes, jusqu'au-dessus des genoux, tout mouillés, je n'ai dans la tête que d'affreuses bêtises (je répète mentalement, mille fois de suite, des mots quelconques), l'ortie me pique à travers mon pantalon humide et ça me cuit, les rayons du soleil devenu haut commencent à pénétrer dans le massif et à me brûler la tête, l'envie de manger est passée depuis longtemps, et je reste assis là, regardant, écoutant, rêvant, arrachant

Digitized by Google

machinalement les plus belles pommes et les avalant. D'ordinaire, à onze heures j'entrais au salon. Le thé était presque toujours fini et les dames retournées à leurs occupations. Devant la première fenêtre, dont le store de toile écrue laisse passer de petits ronds de soleil, si brillants que cela fait mal aux yeux, est placé un métier à broder. Les mouches se promènent sans bruit sur son étoffe blanche. Devant le métier est assise Mimi, qui ne cesse de secouer la tête d'un air de colère et de changer de place à cause du soleil, qui lui met soudain des taches rouges, tantôt à un endroit, tantôt à un autre, sur la figure ou sur la main. Des trois autres fenêtres tombent sur le plancher blanc du salon les ombres des châssis et des carrés lumineux. Sur l'un d'eux, suivant une vieille habitude, est couché Milka, qui dresse les oreilles en regardant les mouches entrer dans la lumière. Catherine tricote ou lit, assise sur le divan, et chasse impatiemment les mouches avec ses mains blanches, qui ont l'air transparentes sous cette lumière éclatante; ou bien elle fronce le sourcil et secoue la tête, afin de chasser une mouche qui s'est prise dans ses épais cheveux d'or et qui s'y débat. Lioubotchka se promène de long en large, les mains derrière le dos, en attendant qu'on aille au jardin, ou bien elle joue un morceau de piano que je sais par cœur depuis longtemps. Je m'asseois et j'attends, en écoutant la musique ou la lecture, le moment où je pourrai me mettre à mon tour au piano.

Après le dîner, je fais quelquefois aux filles l'honneur de sortir à cheval avec elles (je jugeais les promenades à pied au-dessous de mon âge et de ma situation dans le monde). Je les conduisais dans des endroits inaccoutumés, dans des ravins, et nos promenades étaient fort agréables. Il nous arrivait des aventures; je me montrais déterminé; les dames louaient ma manière de monter et ma hardiesse et me considéraient comme leur protecteur.

Le soir, après le thé — nous le prenons toujours dans

Digitized by Google

la galerie pleine d'ombre — et après avoir donné avec papa un coup d'œil à l'exploitation, s'il n'y a pas de visites, je m'étends à mon ancienne place, dans le fauteuil voltaire, et je lis en écoutant la musique de Catherine ou de Lioubotchka et en rêvassant comme au vieux temps. Parfois, resté seul au salon tandis que Lioubotchka joue quelque vieux morceau, je laisse involontairement mon livre et je regarde par la porte ouverte du balcon. Les branches chevelues et tombantes des hauts bouleaux sont déjà envahies par l'ombre du soir. Le ciel est pur; en le regardant très fixement, j'y vois tout à coup une petite tache jaunâtre et comme poussiéreuse, qui s'efface et disparait. J'écoute la musique, les portes qui crient, les voix des servantes, le troupeau qui rentre au village, je me rappelle soudain avec vivacité Nathalie Savichna, maman, Karl Ivanovitch et je suis triste pendant une minute. Mais mon âme est tellement débordante de vie et d'espérance, que ce souvenir ne fait que m'effleurer de son aile et s'envole.

Après le souper, et quelquefois une petite promenade dans le jardin avec une autre personne (seul, j'ai peur dans les allées noires), je vais me coucher par terre, tout seul, dans la galerie. En dépit des milliers de moustiques qui me dévorent, c'est pour moi un grand plaisir. Quand la lune est pleine, il m'arrive souvent de passer toute la nuit assis sur mon matelas, regardant les lumières et les ombres, écoutant les bruits et le silence, rêvant à divers sujets, principalement au bonheur poétique et voluptueux qui me semblait alors le bonheur suprême, et me tourmentant de ce qu'il ne m'avait encore été donné de le connaître que par l'imagination. Dès qu'on se sépare pour aller se coucher et que les lumières du salon se dirigent vers les chambres d'en haut, où l'on distingue des voix de femmes et le bruit de fenêtres qu'on ouvre ou qu'on ferme, je vais là, dans la galerie, et je me promène en écoutant avidement tous les bruits de la maison

Digitized by Google

assoupie. Tant qu'il me reste le plus petit espoir, le moins fondé, d'avoir ce bonheur dont je rêve, fût-il incomplet, il m'est impossible d'y songer avec calme.

J'entends des pieds nus, une toux, un soupir, un bruit de fenêtre, un frou-frou de robe, et chaque fois je me lève en sursaut, j'écoute comme un voleur, je guette, je suis tout agité, sans cause apparente. Les lumières s'éteignent aux fenêtres d'en haut, les pas et les conversations sont remplacés par des ronflements, le veilleur de nuit commence à frapper sur sa planche de cuivre, le jardin paraît à la fois plus clair et plus sombre à mesure que les raies de lumière rouge tombant des fenêtres disparaissent, la dernière lumière passe de l'office dans le vestibule, posant une raie lumineuse sur le jardin mouillé de rosée, et j'aperçois par la fenêtre la personne voûtée de Phoca, qui s'en va, en camisole et tenant une chandelle, se mettre dans son lit. Je prends souvent un plaisir vif, rempli d'émotion, à me glisser à travers l'herbe humide, dans l'ombre noire de la maison, jusqu'à la fenêtre du vestibule, et à écouter, en retenant mon souffle, le ronflement du jeune domestique, les geignements de Phoca, qui se croit seul, et le son de sa voix cassée lisant indéfiniment des prières. A la fin, sa lumière s'éteint, elle aussi, la fenêtre se ferme bruyamment, je reste entièrement seul, je regarde timidement de côté et d'autre si l'on ne verrait pas dans le parterre ou à côté de mon lit une femme blanche... et je regagne la galerie en courant. Puis je me mets dans mon lit, le visage tourné du côté du jardin, je me protège de mon mieux contre les moustiques et les chauves-souris, je regarde le jardin, j'écoute les bruits de la nuit et je rêve d'amour et de bonheur.

Alors tout prend pour moi un sens inusité : les vieux bouleaux, dont les rameaux chevelus resplendissent d'un côté sous le clair de lune et étendent de l'autre côté des ombres noires sur les arbustes et sur le chemin; l'étang, dont l'éclat paisible, resplendissant, égal comme certains

Digitized by Google

sons, va en croissant; les gouttes de rosée, étincelant sous la lune, des plates-bandes, et les ombres gracieuses dessinées par les touffes de fleurs; le cri de la caille, de l'autre côté de l'étang; la voix d'un homme qui passe sur la grande route; le bruit léger, presque imperceptible, que font deux vieux bouleaux en se frôlant; la chanson d'un moustique qui s'est glissé sous ma couverture, près de mon oreille; la chute d'une pomme, qui était restée accrochée aux branches, sur les feuilles mortes; les sauts des grenouilles, qui s'avancent quelquefois jusqu'aux marches du perron et dont les dos verts prennent au clair de lune un éclat mystérieux : tout cela revêt pour moi un sens étrange, celui d'un excès de beauté et d'un bonheur demeuré imparfait. Et voici, *elle* paraît. Elle a une longue natte noire, une riche poitrine, elle est invariablement triste et belle, elle a les bras nus et des caresses voluptueuses. Elle m'aime, je donne toute ma vie pour une seule minute de son amour. Mais la lune, dans le ciel, est de plus en plus haute, de plus en plus brillante; l'éclat respendissant de l'étang, augmentant comme un son qui enfle, devient de plus en plus éblouissant, les ombres sont de plus en plus noires, la lumière de plus en plus transparente, je regarde et j'écoute, et quelque chose me dit qu'*elle*, avec ses bras nus et ses ardeurs, il s'en faut de beaucoup que ce soit le bonheur parfait; que l'amour pour elle est infiniment loin d'être le bien parfait; et plus je regarde la lune haute et pleine, plus la vraie beauté et le vrai bonheur me paraissent monter, monter encore, s'épurer, s'épurer encore, se rapprocher, se rapprocher encore de Celui qui est la source de toute beauté et de tout bien. Des larmes d'une joie inassouvie mais troublante me montent aux yeux.

Et j'étais toujours seul, et il me semblait toujours, dans ces instants, que la nature, dans sa majesté mystérieuse; que le rond brillant de la lune, arrêté à un endroit indéterminé, tout en haut du ciel bleu pâle, mais en même

Digitized by Google

temps présent partout et remplissant toute la vaste étendue de la campagne; que moi-même, vermisseau infime, déjà souillé de toutes les mesquines et misérables passions humaines, mais en possession de la force immense contenue dans l'amour : il me semblait toujours, dans ces instants, que la nature, la lune et moi, nous ne faisions qu'un.

LXXII

NOS VOISINS DE CAMPAGNE

J'avais été extrêmement étonné, le jour de notre arrivée, d'entendre papa dire de nos voisins les Épiphane que c'étaient d'excellentes gens. J'avais été encore plus étonné de le voir aller chez eux. Nous étions depuis bien des années en procès avec les Épiphane au sujet d'une terre. Étant petit, j'avais entendu nombre de fois papa se fâcher à propos de ce procès, invectiver les Épiphane et mander différentes gens qui, dans mes idées d'enfant, devaient le défendre contre eux. J'avais entendu notre intendant Iacov dire que les Épiphane étaient nos ennemis et des *gens noirs* [1], et je me rappelais que maman avait demandé qu'on ne prononçât même pas leur nom devant elle.

D'après ces données, je m'étais formé dans mon enfance une idée très nette et très arrêtée des Épiphane. Ils étaient pour moi *les ennemis*, prêts à égorger ou à étrangler non seulement papa, mais son petit garçon s'il leur tombait entre les pattes. De plus, je prenais à la lettre l'expression de *gens noirs*, de sorte que l'année de la mort de maman, quand je vis Eudoxie Vassilevna, dite la belle Flamande, auprès de son lit, j'eus de la peine à croire qu'elle était d'une famille de *gens noirs*. Il me fallut bien admettre que

1. En Russie, on donne le nom de *gens noirs* aux personnes appartenant au bas peuple. (*Note du trad.*)

Digitized by Google

non; mais je n'en continuai pas moins à n'avoir aucune considération pour les Épiphane.

Nous les vîmes plusieurs fois cet été. Je conservai cependant de très grandes préventions contre toute cette famille. Voici ce qu'étaient au juste les Épiphane.

La famille se composait de la mère, une petite veuve d'une cinquantaine d'années, encore fraîche et très gaie; de sa fille, la belle Eudoxie Vassilevna, et d'un fils, Pierre Vassilevitch, ancien lieutenant, célibataire, un peu bègue, très grave.

La mère, Anna Dmitrievna Épiphane, avait vécu vingt ans séparée de son mari, tantôt à Pétersbourg, où elle avait des parents, le plus souvent à sa campagne de Miticha, à trois verstes de la nôtre. On racontait d'elle, dans le pays, des choses si effroyables, que Messaline n'était, en comparaison, qu'une vierge innocente. C'était pour cela que maman avait demandé qu'on ne prononçât pas le nom des Épiphane dans sa maison. Sérieusement parlant, il était impossible de croire la dixième partie de ces cancans, méchants cancans de voisins de campagne. A l'époque où je fis la connaissance d'Anna Dmitrievna, il y avait bien chez elle un certain Mitioucha, serf et teneur de livres, toujours pommadé et frisé et vêtu d'une veste circassienne. Cet individu se tenait, pendant le dîner, derrière la chaise de sa maîtresse, et celle-ci invitait ses hôtes, en français, à admirer les beaux yeux et la jolie bouche de Mitioucha. Il n'y avait néanmoins rien de vrai dans les bruits qui continuaient à courir.

Anna Dmitrievna avait complètement réformé sa vie depuis dix ans, époque où elle avait fait quitter le service à son fils Pierre pour l'avoir auprès d'elle. Sa propriété n'était pas grande : il pouvait y avoir cent âmes en tout et les dépenses allaient vite au temps où l'on menait joyeuse vie. Donc, il y avait dix ans, la propriété, grevée d'hypothèques sur hypothèques, allait être saisie et vendue. Dans cette extrémité, Anna Dmitrievna écrivit à son

Digitized by Google

fils, au régiment, de venir sauver sa mère. Pierre faisait si bien son chemin à l'armée qu'il espérait assurer son indépendance dans un avenir prochain. En fils obéissant, il lâcha tout, donna sa démission et vint retrouver sa mère à la campagne.

Pierre était un homme pratique et à principes arrêtés. Il mit bas chevaux et voitures, supprima les réceptions, fit valoir lui-même et, à force d'expédients, sauva la propriété et rétablit les affaires. Au salon, il était petit garçon devant sa mère, lui prodiguait les petits soins et criait après les domestiques quand ils n'obéissaient pas à Anna Dmitrievna. Rentré dans son cabinet, il faisait une scène si l'on avait servi un canard sans sa permission.

La mère et la fille ne se ressemblaient pas du tout. La mère était une des femmes les plus agréables en société qu'on pût voir, aimable, toujours de bonne humeur. Tout ce qui était joli et divertissant la charmait. Elle avait même au plus haut degré une faculté qu'on ne rencontre chez les personnes âgées que lorsqu'elles sont foncièrement bonnes : la faculté de prendre plaisir à regarder la jeunesse s'amuser. Sa fille, au contraire, était sérieuse, ou plutôt indifférente et absorbée. Il n'y avait pas trace, chez elle, de l'arrogance qu'on rencontre d'ordinaire chez les beautés restées filles. Quand elle voulait être gaie, sa gaieté sonnait faux, soit qu'elle se moquât d'elle-même, de la personne à qui elle parlait, ou du monde entier; ceci sans le vouloir. Il m'arrivait souvent de rester tout surpris et de me demander ce qu'elle voulait dire par des phrases comme celles-ci : « Oui, c'est effrayant comme je suis belle; tout le monde est amoureux de moi. »

La mère était très active et toujours occupée. La fille ne faisait presque jamais rien. Non seulement elle n'aimait ni les petits ouvrages ni le jardinage, mais elle s'occupait trop peu de sa personne : quand il arrivait des visites, elle était toujours obligée de se sauver pour s'habiller. Lorsqu'elle rentrait en toilette au salon, elle était remarquablement

Digitized by Google

belle, malgré le manque d'expression de ses yeux et de son sourire : elle partageait cette absence d'expression avec tous les très beaux visages. Sa figure régulière et froide et toute sa belle personne avaient toujours l'air de vous dire : « Vous pouvez me regarder; c'est permis. »

Malgré la vivacité de la mère et l'air indifférent de la fille, quelque chose vous disait que la première n'avait jamais aimé et n'aimerait jamais que le plaisir et le luxe, tandis que la seconde avait une de ces natures qui, lorsqu'une fois elles aiment, sacrifient leur vie entière à celui qu'elles aiment.

LXXIII

LE MARIAGE DE MON PÈRE

Mon père avait quarante-huit ans lorsqu'il se remaria avec Eudoxie Vassilevna Épiphane.

Je me figure qu'au printemps, quand il était parti pour la campagne, seul avec les filles, mon père s'était trouvé dans l'état d'esprit assez dangereux où sont généralement les joueurs lorsqu'ils s'arrêtent après avoir beaucoup gagné. Ils sont alors d'humeur libérale et disposés à être heureux. Mon père sentait qu'il lui restait encore une grosse provision de chance. Faute de la dépenser aux cartes, il pouvait l'employer à avoir des succès d'autre sorte. En outre, c'était le printemps; il se trouvait à la tête d'une grande somme d'argent sur laquelle il n'avait pas compté, il était seul et il s'ennuyait. Je m'imagine que, causant affaires avec Iacov et venant à se rappeler et l'interminable procès avec les Épiphane, et la belle Eudoxie, qu'il n'avait pas vue depuis longtemps, il dit à Iacov : « Sais-tu, Iacov, le moyen de nous tirer de ce procès? J'ai envie de leur abandonner tout simplement cette maudite terre. Hein? Qu'est-ce que tu en dis? »

Digitized by Google

Je me représente les doigts de Iacov frétillant négativement derrière son dos et je l'entends démontrer que le bon droit était de notre côté.

Mais papa donna l'ordre d'atteler, mit son habit olive à la dernière mode, peigna en arrière son reste de cheveux, versa de l'eau de senteur sur son mouchoir et partit pour aller chez ses voisins, ravi de l'idée qu'il agissait en grand seigneur et encore plus ravi de l'espoir de voir une jolie femme.

J'ai su seulement que, le jour de sa première visite, papa ne trouva pas le fils, qui était dans les champs, et resta seul une bonne heure avec les dames. Je me le représente se répandant en amabilités, tapotant du pied avec ses souliers plats, sifflotant en parlant, faisant ses petits yeux tendres et ensorcelant la mère et la fille. Je me représente aussi la gaie petite vieille se prenant tout de suite de passion pour lui, et sa belle statue de fille s'animant.

Comme j'ai souvent vu papa, depuis cette époque, avec les Épiphane, cette entrevue est pour moi comme si j'y avais assisté.

Lioubotchka me raconta qu'avant que nous fussions arrivés, Volodia et moi, papa ne passait pas un jour sans voir les Épiphane et était extraordinairement en train. Avec son talent pour faire les choses d'une manière à lui, tournant tout en plaisanterie et sachant néanmoins rester naturel et élégant, papa inventait tantôt une partie de chasse, tantôt une partie de pêche, tantôt un feu d'artifice, et toujours les Épiphane en étaient. « Ç'aurait été encore bien plus amusant, disait Lioubotchka, sans cet insupportable Pierre Vassilevitch, qui soufflait, bégayait et dérangeait tout. »

Depuis notre arrivée, les Épiphane n'étaient venus que deux fois chez nous et nous étions allés une seule fois, tous ensemble, chez eux. A partir de la Saint-Pierre, qui était la fête de papa et où ils vinrent à la maison ainsi qu'une foule d'autres personnes, les relations cessèrent

Digitized by Google

complètement en ce qui nous concernait; papa seul continua à leur faire des visites.

Pendant le peu d'instants où je vis papa avec Eudoxie, voici ce que je remarquai.

Il était invariablement dans l'heureux état d'esprit qui m'avait frappé le jour de notre arrivée : si gai, si jeune, si plein de vie et si content, que son bonheur rayonnait sur tous ceux qui l'entouraient et se communiquait à eux. Il ne quittait point Eudoxie d'un pas tant qu'elle était dans la chambre. Tantôt il l'accablait de compliments si fades que j'en avais honte pour lui; tantôt il la regardait sans rien dire, et alors son toussaillement et son tic avaient un je ne sais quoi de passionné et de satisfait; quelquefois aussi il lui parlait à demi-voix en souriant. Tout cela, sans perdre jamais cet air de faire les choses *pour rire*, qui lui était particulier et qu'il conservait dans les moments les plus sérieux.

Eudoxie Vassilevna semblait refléter l'air heureux de papa. On voyait briller le bonheur dans ses grands yeux bleus, sauf quand elle était prise soudain de tels accès de timidité, que moi, qui savais ce que c'était, j'en souffrais pour elle et il m'était pénible de la regarder. Dans ces instants-là, on ne pouvait tourner les yeux ou faire un mouvement sans qu'elle eût peur; il lui semblait que tout le monde la regardait, qu'on n'était occupé que d'elle et qu'on critiquait tout en elle. Alors elle promenait sur les assistants des yeux effarés, rougissait et pâlissait alternativement, se mettait à parler haut et hardiment, disait des sottises, s'en apercevait, sentait que tout le monde, y compris papa, l'écoutait, et rougissait encore plus. Dans ces occasions, papa ne remarquait pas les sottises. Il continuait à toussailler d'une toux passionnée et la contemplait avec une expression de joyeux orgueil.

Je remarquai que ces accès de timidité prenaient quelquefois à Eudoxie Vassilevna sans aucune raison, mais que d'autres fois ils survenaient quand on avait parlé

Digitized by Google

devant papa d'une femme jeune et jolie. Les fréquents changements d'humeur d'Eudoxie Vassilevna, ses brusques passages de la mélancolie à la gaieté forcée, l'habitude de se servir des expressions favorites de papa lorsqu'elle continuait avec d'autres une conversation commencée avec lui : tout cela, s'il ne s'était pas agi de mon père et si j'avais été plus âgé, m'aurait éclairé sur les sentiments qui existaient entre eux. Mais je n'eus aucun soupçon, pas même lorsque je vis papa recevoir une lettre de Pierre Vassilevitch, en être bouleversé et cesser d'aller chez les voisins.

A la fin d'août, papa recommença ses visites, et, la veille du jour où je devais partir pour Moscou avec Volodia, il nous annonça son mariage avec Eudoxie Vassilevna Épiphane.

LXXIV

COMMENT NOUS ACCUEILLÎMES CETTE NOUVELLE

La veille de cette communication officielle, toute la maison savait déjà la nouvelle et chacun la commentait à sa façon. Mimi ne sortit pas de sa chambre et pleura toute la journée. Catherine resta enfermée avec elle et ne se montra qu'au dîner, où elle parut avec un certain air offensé qu'elle avait évidemment emprunté à sa mère. Lioubotchka paraissait enchantée, et elle déclara à table qu'elle savait un beau secret, qu'elle ne raconterait à personne.

« Il n'y a rien du tout de beau dans ton secret, lui dit Volodia, qui ne partageait pas sa satisfaction. Si tu étais capable d'avoir une idée sérieuse, tu comprendrais que c'est, au contraire, très malheureux. »

Lioubotchka, étonnée, le regarda fixement et se tut.

Après le dîner, Volodia fit le geste de me prendre le

Digitized by Google

bras. Il se ravisa, réfléchissant sans doute que se donner le bras était une marque de tendresse et se contenta de me pousser le coude en me faisant signe de la tête de le suivre dans la grande salle.

« Tu sais, me dit-il après s'être assuré que nous étions seuls, de quel secret Lioubotchka voulait parler? »

Il nous arrivait rarement de causer en tête-à-tête et de choses sérieuses; aussi, dans ces cas-là, nous sentions-nous tous les deux gênés; mais, cette fois, en réponse à l'embarras qu'il lisait sur mon visage, Volodia continua à me regarder fixement, les yeux dans les yeux, d'un air grave qui voulait dire : « Il n'y a pas de quoi se troubler. Nous sommes frères, après tout. Il s'agit d'une affaire de famille importante et il est de notre devoir d'en causer ensemble. »

Je le compris et il poursuivit :

« Tu sais que papa se marie avec Mlle Épiphane? »

J'inclinai la tête; j'en avais entendu parler.

« C'est extrêmement malheureux, continua Volodia.

— Pourquoi?

— Comment, pourquoi? dit-il avec impatience. Il est vraiment très agréable d'avoir pour oncle cette espèce de bègue!... Et toute cette parenté! Elle, pour le moment, on voit seulement qu'elle est bonne personne; qui sait ce qu'elle sera plus tard? Ça nous est bien égal, quant à nous; mais il y a Lioubotchka, qui ira bientôt dans le monde. Ce ne sera pas très agréable avec une belle-mère pareille, qui parle abominablement le français et qui lui donnera on ne sait quelles manières! C'est une poissarde, » conclut Volodia, évidemment très satisfait de ce mot de « poissarde ».

Cela me faisait un singulier effet d'entendre Volodia juger avec ce sang-froid le choix de papa, mais je trouvais qu'il avait raison.

« Pourquoi est-ce que papa se marie? demandai-je.

— Dieu le sait; c'est la bouteille à l'encre. Je sais seu-

Digitized by Google

lement que Pierre Vassilevitch l'a engagé à se marier, l'en a même sommé, que papa ne voulait pas et qu'ensuite il lui a passé une fantaisie par la tête, une idée chevaleresque... C'est la bouteille à l'encre. Je commence seulement à comprendre notre père... »

Ce nom de *père*, au lieu de *papa*, me frappa douloureusement.

« Il est excellent homme, poursuivit Volodia, bon et intelligent, mais d'une légèreté! Une vraie girouette... Il ne peut pas voir une femme de sang-froid; c'est incroyable! Tu sais qu'il n'en a pas connu une seule dont il ne soit devenu amoureux. Jusqu'à Mimi!

— Tu dis?

— Je dis que j'ai appris il n'y a pas longtemps qu'il avait été amoureux de Mimi quand elle était jeune. Il lui faisait des vers et il y a eu quelque chose entre eux. Mimi en souffre encore. »

Volodia éclata de rire.

« Pas possible! m'écriai-je stupéfait.

— La grande affaire, reprit Volodia redevenu sérieux, c'est notre famille. Ce mariage va lui faire grand plaisir! Sans compter qu'Eudoxie aura sûrement des enfants. »

Je fus tellement frappé du bon sens de Volodia et de sa prévoyance, que je ne sus que répondre.

A cet instant, Lioubotchka vint nous rejoindre.

« Alors, vous savez? dit-elle avec une figure épanouie.

— Oui, répondit Volodia; seulement, une chose m'étonne, Lioubotchka. Tu n'es plus une enfant au maillot. Comment peux-tu être contente que papa épouse une rien du tout? »

Le visage de Lioubotchka se rembrunit et elle réfléchit.

« Volodia! pourquoi une rien du tout? Comment oses-tu parler ainsi d'Eudoxie? Puisque papa l'épouse, c'est que ce n'est pas une rien du tout.

— Bon! Une rien du tout... c'est une manière de parler; mais tout de même...

Digitized by Google

— Il n'y a pas de *tout de même*, interrompit Lioubotchka en s'échauffant. Je ne t'ai pas dit, moi, que cette demoiselle dont tu étais amoureux était une rien du tout. Comment oses-tu parler ainsi de papa et d'une femme charmante? Tu as beau être mon aîné, je te dis de te taire... C'est mal... Tais-toi!

— Est-ce qu'on ne peut pas avoir son opinion sur...?

— Non, interrompit encore Lioubotchka. Il n'est pas permis de juger un père comme le nôtre. Mimi peut juger; mais pas toi, le fils aîné.

— Tu ne comprends rien à rien, fit Volodia d'un ton dédaigneux. Voyons, est-ce que tu trouves bien qu'une demoiselle Épiphane vienne prendre la place de ta maman? »

Lioubotchka se tut un instant et ses yeux se remplirent de larmes.

« Je te savais orgueilleux, dit-elle enfin; je ne te croyais pas si méchant. »

Elle sortit.

« Attrape! dit Volodia en faisant une mine tragi-comique. Allez donc raisonner avec des filles! » ajouta-t-il comme s'il se reprochait de s'être oublié jusqu'à s'abaisser à discuter avec Lioubotchka.

Le lendemain matin, il faisait mauvais temps, et ni papa ni les dames n'étaient encore à prendre le thé quand j'entrai au salon. On sentait l'automne. Il était tombé pendant la nuit une pluie froide; des restes de nuages couraient dans le ciel; le soleil déjà haut apparaissait comme un rond clair. Il y avait du vent, il faisait humide et gris. La pluie avait formé des flaques d'eau sur la terrasse, dont la terre mouillée semblait plus noire. La porte du jardin, demeurée ouverte, battait sur ses gonds de fer. Les allées étaient boueuses. Les vieux bouleaux aux branches dépouillées, les arbustes, le gazon, les orties, les groseilliers, les sureaux, faisant voir le revers blanc de leur feuillage : tout se courbait dans le même sens sous un ouragan qui

Digitized by Google

paraissait vouloir tout déraciner. Dans l'allée de tilleuls, des tourbillons de feuilles jaunies se poursuivaient; à mesure que l'humidité les avait pénétrées et alourdies, elles s'abattaient sur le chemin détrempé, ou sur la prairie, devenue d'un vert plus sombre sous la pluie.

Je songeais au mariage de mon père et je l'envisageais au même point de vue que Volodia. L'avenir de ma sœur, de nous et de mon père lui-même ne me présageait rien de bon. J'étais révolté à l'idée qu'une étrangère et, qui plus est, une *jeune* femme, allait prendre tout à coup, sans y avoir aucun droit, une place dans notre vie..., et qui?... une simple *jeune* demoiselle...; et elle va prendre la place de maman! J'étais tout triste et mon père me paraissait de plus en plus coupable. J'entendis sa voix et celle de Volodia. Ne voulant pas voir mon père en ce moment, je sortis. Ma sœur me rappela, en me prévenant que papa voulait me parler.

Il était debout dans le salon, appuyé d'une main sur le piano, et regardait de mon côté avec un mélange d'impatience et de solennité. Son visage n'avait plus l'expression de jeunesse et de bonheur que je lui avais toujours vue dans les derniers temps. Il était triste. Volodia se promenait de long en large en fumant sa pipe. Je m'approchai de mon père et lui souhaitai le bonjour.

« Eh bien! mes amis, dit-il résolument, relevant la tête et prenant ce ton précipité tout particulier dont on dit les choses désagréables sur lesquelles il n'est plus temps de revenir. Vous savez, je suppose, que je me marie avec Eudoxie Vassilevna? »

Il se tut un instant et reprit :

« J'avais l'intention de ne jamais me remarier après avoir perdu votre mère; mais... (il s'arrêta quelques secondes), mais..., évidemment, le sort l'a voulu. Eudoxie est une bonne et aimable fille et elle n'est plus toute jeune. J'espère que vous l'aimerez, enfants ; elle vous aime déjà du fond du cœur; elle est excellente. Le moment est venu

Digitized by Google

pour vous (il s'adressait à mon frère et à moi et parlait vite comme pour nous empêcher de l'interrompre), le moment est venu pour vous de partir. Je vais rester ici jusqu'au nouvel an et je reviendrai alors à Moscou (il se troubla) avec ma femme et votre sœur. »

Je souffrais de voir mon père intimidé et comparaissant devant nous, pour ainsi dire, en accusé. Je me rapprochai de lui. Volodia continuait à se promener de long en large en fumant sa pipe et la tête baissée.

« Voilà, mes amis, ce que votre vieux papa a décidé, » reprit mon père en rougissant, en toussaillant et en nous tendant les deux mains.

Il avait les larmes aux yeux et je remarquai que la main qu'il tendait à Volodia, en ce moment à l'autre bout de la chambre, tremblait un peu. La vue de cette main tremblante me fit mal et il me vint la réflexion bizarre, qui me remua encore davantage, que papa était à l'armée en 1812 et qu'il était connu pour être très brave. Je retins sa grande main à grosses veines et la baisai. Il serra vigoureusement la mienne et tout à coup, éclatant en sanglots, il prit la tête brune de Lioubotchka dans ses deux mains et se mit à l'embrasser sur les yeux. Volodia fit semblant d'avoir laissé tomber sa pipe, se baissa, s'essuya tout doucement les yeux avec le poing et sortit en s'efforçant de ne pas attirer l'attention.

LXXV

AFFAIRES DE CŒUR

Le mariage devait avoir lieu dans quinze jours, mais la rentrée des cours était avant et nous partîmes pour Moscou, Volodia et moi, au commencement de septembre. Les Nékhlioudof rentrèrent aussi de la campagne. Dmitri (nous nous étions promis, en nous quittant, de nous écrire et,

Digitized by Google

bien entendu, nous n'en avions rien fait) vint aussitôt me voir, et ce fut lui qui me conduisit la première fois à l'Université.

J'eus de nombreuses affaires de cœur cet hiver. Je fus amoureux trois fois. La première fois, je devins éperdument épris d'une très grosse dame que je voyais au manège Freytag. Elle y venait le mardi et le vendredi. Je ne manquais jamais d'être au manège ces jours-là, mais j'avais une telle peur d'être aperçu d'elle, je me plaçais si loin, je me sauvais si vite des endroits où elle devait passer, j'avais si grand soin de me retourner quand elle regardait de mon côté, que je ne vis jamais bien sa figure et que je ne sais pas encore si elle était jolie.

Doubkof connaissait cette dame. Il me trouvait perpétuellement au manège, caché derrière les laquais qui tenaient les manteaux, et il avait su ma passion par Dmitri. Il m'offrit de me présenter. J'eus une telle peur, que je m'enfuis à toutes jambes, et que la seule idée qu'il avait parlé de moi à mon amazone m'empêcha de retourner au manège, même derrière les laquais, de peur de la rencontrer.

Quand j'étais amoureux d'inconnues, surtout si elles étaient mariées, j'étais encore cent fois plus intimidé qu'avec Sonia. Je tremblais par-dessus tout que mon objet n'apprit ma passion, ou même mon existence. Il me semblait que si elle venait à savoir le sentiment qu'elle m'inspirait, elle se trouverait offensée à ne jamais me le pardonner. Et en effet, si l'amazone avait pu lire dans mon âme, pendant que je la regardais de derrière les laquais, comment je l'enlevais en imagination et ce que je faisais d'elle à la campagne où je la menais, elle aurait peut-être eu de justes raisons d'être offensée. Je ne pus jamais me mettre dans la tête qu'elle ne devinerait pas à l'instant toutes les idées qu'elle m'inspirait et que, par conséquent, il n'y avait rien de déshonorant à faire simplement sa connaissance.

Digitized by Google

La seconde fois, je devins amoureux de Sonia, que j'avais vue chez ma sœur. Il y avait longtemps que ma seconde passion pour elle s'en était allée, mais je m'épris une troisième fois un jour où Lioubotchka me montra un cahier de vers copiés par Sonia. On y voyait *le Démon* de Lermontof. Les endroits de passion ténébreuse étaient soulignés à l'encre rouge et la page marquée avec une fleur. Je me rappelais avoir vu Volodia, l'année d'avant, baiser la bourse de sa demoiselle. J'essayai de l'imiter et, en effet, quand j'étais seul le soir dans ma chambre, occupé à rêver en regardant la fleur, et que j'approchais celle-ci de mes lèvres, je me sentais dans un état d'âme agréable. Je redevins ainsi amoureux, ou du moins je me le figurai pendant quelques jours.

La troisième fois, ce fut d'une demoiselle qui venait chez nous et dont Volodia était épris. Autant que je m'en souviens, cette demoiselle n'était pas jolie du tout et n'avait surtout rien de ce qui me plaisait d'ordinaire. Elle était fille d'une dame de Moscou connue par son instruction et son esprit. Elle-même était petite, maigre, avec un profil mince et de longues anglaises blondes. Elle passait pour être encore plus savante et plus spirituelle que sa mère, mais je ne pus jamais en juger, car son esprit et sa science m'inspiraient une sainte frayeur, tellement que je causai une seule fois avec elle; et encore ce fut avec des palpitations inouïes. Néanmoins, l'enthousiasme de Volodia, qui ne se gênait jamais pour l'exprimer devant le monde, me gagna si bien, que je devins passionnément amoureux de cette demoiselle. Je n'en dis rien à Volodia, sentant qu'il lui serait désagréable que *deux frères fussent épris de la même jeune fille*. Pour moi, au contraire, ce qui me causait le plus de plaisir dans mon sentiment, c'était la pensée que notre amour était si pur que, tout en aimant le même objet charmant, nous restions bien ensemble et prêts, en cas de besoin, à nous sacrifier l'un à l'autre. Je dois dire que Volodia n'avait pas l'air tout à fait de mon avis

Digitized by Google

quant à la disposition à se sacrifier, car il était tellement épris, qu'il voulut se battre avec un diplomate — un vrai, celui-là — qui devait, disait-on, épouser la demoiselle. Si j'étais ravi, pour ma part, à la pensée de sacrifier mon amour, c'est peut-être que cela ne m'aurait guère coûté. Une seule fois, j'eus une conversation élevée avec cette demoiselle, sur la musique savante, et j'eus beau faire, ma passion s'envola la semaine suivante.

LXXVI

LES NÉKHLIOUDOF

Je voyais très souvent la famille Nékhlioudof, avec laquelle je commençais à me lier. Les dames ne sortaient jamais le soir et la princesse aimait à avoir du monde : de la jeunesse, des hommes « capables de passer une soirée sans jouer ni danser ». Il parait que l'espèce en était rare, car je ne rencontrais presque jamais personne chez eux, bien que j'y allasse presque tous les soirs. J'étais habitué à cette famille et à ses diverses humeurs, je me rendais bien compte de leurs relations mutuelles, j'étais accoutumé à la maison et aux meubles, et, quand il n'y avait pas d'étrangers, je me sentais tout à fait à l'aise. Il faut excepter les cas où je me trouvais en tête-à-tête avec Vareneka. Je me figurais toujours qu'en sa qualité de fille laide, elle mourait d'envie que je devinsse amoureux d'elle. Cependant, même cet embarras-là commençait à passer. Vareneka était si naturelle et l'on voyait si bien qu'elle ne tenait pas plus à causer avec moi qu'avec son frère ou avec Lioubov Serguéievna, que je pris de mon côté l'habitude d'être avec elle tout simplement, comme avec une personne à qui l'on peut montrer sans honte ni danger le plaisir que vous cause sa société.

Digitized by Google

Pendant tout le temps qu'a duré notre connaissance, je l'ai trouvée journalière : tantôt très laide, tantôt pas trop mal; mais je ne me suis pas demandé une seule fois si j'étais amoureux d'elle. Il m'arrivait de lui parler, mais, le plus souvent, je causais avec elle indirectement, en m'adressant à Lioubov Serguéievna ou à Dmitri; je préférais ce dernier canal. J'éprouvais un grand plaisir à parler devant elle, à l'écouter chanter et à la savoir dans la chambre; je me demandais rarement ce qu'il adviendrait de notre liaison. Quand il m'arrivait d'y songer, me trouvant satisfait du présent, je m'efforçais inconsciemment de ne pas penser à l'avenir.

Malgré notre intimité, je jugeais indispensable de cacher mes sentiments et mes penchants véritables à tout le cercle Nékhlioudof, et surtout à Vareneka. Je travaillais à me montrer tout autre que je n'étais et que je ne pouvais être. Je me posais en homme passionné et enthousiaste; quand quelque chose était censé me plaire, je poussais des « ah! » et je faisais de grands gestes; en même temps, si j'étais témoin d'un événement extraordinaire, ou qu'on m'en parlât, j'affectais l'indifférence. Je prenais des airs d'affreux moqueur, pour qui rien n'est sacré et, en même temps, d'observateur subtil. Je m'efforçais de paraître logique dans toutes mes actions, exact et précis dans les choses de la vie et, en même temps, plein de mépris pour tout ce qui est matériel. J'ose dire que je valais beaucoup mieux que l'être bizarre que je faisais semblant d'être. Les Nékhlioudof m'aimaient tel quel; heureusement pour moi, ils ne se laissaient pas prendre à mes poses. La seule Lioubov Serguéievna, me considérant comme un épouvantable égoïste qui ne croyait à rien et se moquait de tout, avait l'air de ne pas m'aimer. Nous nous disputions souvent, elle se fâchait et me foudroyait ed ses phrases incohérentes. Sa situation vis-à-vis de Dmitri n'avait pas changé. Leurs rapports étaient plus bizarres que tendres. Dmitri disait que personne ne la com-

Digitized by Google

prenait et qu'elle lui faisait énormément de bien. Leur intimité continuait à affliger toute la famille.

Un jour que Vareneka me parlait de ce penchant incompréhensible pour nous tous, elle me l'expliqua comme il suit.

« Dmitri a de l'amour-propre. Il a trop d'orgueil. Avec toute son intelligence, il aime à être loué et admiré, à être partout le premier. *Pauvre tante*, dans l'innocence de son âme, est en admiration devant lui et n'a pas assez de tact pour le lui cacher. Il en résulte qu'elle le flatte, et c'est chez elle très sincère. »

Pour une raison ou pour une autre, je commençais à mieux aimer voir Dmitri dans le salon de sa mère qu'en tête-à-tête.

LXXVII

MON AMITIÉ AVEC NÉKHLIOUDOF

Vers cette même époque, mon amitié avec Nékhlioudof ne tint qu'à un fil. Il y avait trop longtemps que je l'examinais pour ne pas lui découvrir des défauts. Or, dans la première jeunesse, nous ne savons pas aimer autrement que passionnément, et par conséquent nous n'aimons que les gens parfaits. Le brouillard de la passion ne tarde guère à s'éclaircir, ou à être percé involontairement par la lumière de la raison. Nous commençons à voir l'objet de notre passion tel qu'il est, avec un mélange de qualités et de défauts, mais nous ne sommes frappés que des défauts, qui nous prennent par surprise et que nous grossissons. L'amour de la nouveauté et l'espoir que la perfection peut se trouver ailleurs nous refroidissent, et même quelque chose de plus, pour notre ancienne idole : ils nous la font prendre en aversion. Nous l'abandonnons sans le vouloir et nous courons plus loin, à la recherche

Digitized by Google

d'une nouvelle perfection. Si ma liaison avec Dmitri n'a pas eu ce sort, je ne le dois qu'à son attachement entêté et pédantesque, dont la source était dans l'intelligence plutôt que dans le cœur et que je me serais fait trop de scrupules de trahir. En outre, la règle bizarre que nous nous étions imposée de tout nous dire, formait un lien entre nous. Nous avions trop peur, en cas de brouille, de laisser mutuellement au pouvoir de l'autre toutes les vérités morales honteuses que nous nous étions confiées. Il y avait du reste longtemps que nous avions cessé, au point que l'illusion ne fût plus possible pour nous, d'observer la règle en question, ce qui nous embarrassait et nous créait des relations singulières.

Je rencontrais cet hiver-là chez Dmitri, à peu près toutes les fois que j'y allais, un de ses camarades d'Université, nommé Bézobédof, avec qui il travaillait. Bézobédof était un petit homme chétif et grêlé, avec de petites mains couvertes de taches de rousseur et d'immenses cheveux roux pas peignés. Sans éducation, toujours crasseux et déchiré, il n'avait même pas le mérite d'être travailleur. Ses rapports avec Dmitri étaient aussi incompréhensibles pour moi que ceux de Dmitri avec Lioubov Serguéievna. L'unique raison pour laquelle il avait pu le choisir entre tous ses camarades et se lier avec lui était qu'il n'y en avait pas dans toute l'Université qui fût aussi mal tourné. Ce ne pouvait être que pour le plaisir de n'être de l'avis de personne que Dmitri lui témoignait de l'amitié. On sentait dans ses relations avec cet étudiant l'orgueil qui se dit : « Soyez qui vous voulez, je m'en moque! Vous êtes tous pareils pour moi. J'aime celui-là, donc il est bien. »

Je m'étonnais qu'il ne trouvât pas fatigant d'être continuellement obligé de feindre et que le malheureux Bézobédof pût résister à cette situation fausse. Cette liaison me déplaisait fort.

Un soir, j'étais allé chez Dmitri avec l'intention de descendre avec lui au salon et d'écouter lire ou chanter Vare-

Digitized by Google

neka. Je trouvai Bézobédof installé en haut, et Dmitri me répondit sèchement qu'il ne pouvait pas descendre, que je voyais bien qu'il avait quelqu'un.

« Et puis, ajouta-t-il, qu'y a-t-il d'amusant en bas? Il vaut bien mieux rester ici à bavarder. »

Je n'étais nullement flatté de la perspective de passer deux heures avec Bézobédof, mais je n'osais pas entrer seul au salon. Agacé dans l'âme de la bizarrerie de mon ami, je m'assis dans un fauteuil à bascule et me mis à me balancer sans dire mot. J'étais furieux contre eux de me priver du plaisir d'être en bas. J'attendais, pour voir si Bézobédof n'allait pas bientôt s'en aller, et mon irritation grandissait pendant que je les écoutais en silence. « Charmant compagnon! Délicieuse société! » pensais-je, lorsqu'un domestique apporta du thé et que Dmitri dut insister cinq fois pour en faire accepter à Bézobédof, qui croyait de son devoir de refuser les deux premiers verres et de dire timidement : « Après vous. » Dmitri prenait visiblement sur lui pour soutenir la conversation, dans laquelle il essaya en vain de m'attirer. Je me taisais d'un air sombre.

« Il n'y a rien à faire, disais-je en moi-même à Dmitri en me balançant en mesure dans mon fauteuil. Avec un si beau personnage, personne n'oserait même soupçonner que je m'ennuie. » Je trouvais une sorte de jouissance à attiser au dedans de moi un sentiment de haine sourde contre mon ami. « Quel imbécile! pensais-je. Il pourrait passer agréablement sa soirée en famille; mais non : il reste avec cette brute; et l'heure avance, il va être trop tard pour aller au salon. » Je me retournai dans mon fauteuil et considérai mon ami. Ses mains, sa pose, son cou et surtout sa nuque et ses genoux me paraissaient si insupportables et si agaçants, que j'aurais eu du plaisir, en cet instant, à lui faire quelque chose de très désagréable.

Bézobédof finit par se lever, mais Dmitri ne pouvait pas se priver tout d'un coup d'un hôte aussi délicieux. Il lui offrit

Digitized by Google

de coucher. Heureusement, Bézobédof refusa et se retira.

Après l'avoir reconduit, Dmitri se mit à se promener de long en large dans la chambre en me jetant de temps à autre un coup d'œil. Il souriait complaisamment et se frottait les mains; c'était sans doute la double satisfaction de ne pas s'être démenti et d'être enfin débarrassé d'une corvée. Je le détestais de plus en plus. « Comment ose-t-il se promener et sourire? » pensais-je.

« Pourquoi es-tu fâché? dit-il tout à coup en s'arrêtant en face de moi.

— Je ne suis pas le moins du monde fâché, repartis-je (c'est ce qu'on ne manque jamais de répondre dans ces cas-là). Je suis seulement vexé de te voir faire l'hypocrite vis-à-vis de moi, de Bézobédof et de toi-même.

— Quelle bêtise! Je ne fais jamais l'hypocrite avec personne.

— Je n'oublie pas notre règle de tout nous dire et je te parle franchement. Je suis convaincu que ce Bézobédof t'est aussi insupportable qu'à moi; c'est un sot, et Dieu sait ce qu'il vaut du reste; seulement, tu trouves agréable de faire l'important devant lui.

— Non! D'abord, Bézobédof est un charmant garçon....

— Je te dis que si! Je te dirai même que ton amitié avec Lioubov Serguéievna vient aussi de ce qu'elle te regarde comme un dieu.

— Et moi, je te dis que non.

— Et moi, je te dis que si; je le sais, répliquai-je avec la chaleur de la colère contenue.

— Non; quand j'aime, ni louanges ni injures ne peuvent altérer mes sentiments.

— Ce n'est pas vrai, criai-je en sautant de mon fauteuil et en le regardant en face avec le courage du désespoir. Ce n'est pas bien, ce que tu dis là.... Est-ce que tu ne m'as pas dit, pour ton frère.... Je ne veux pas te le rappeler, ce ne serait pas loyal.... Est-ce que tu ne m'as pas dit.... Je vais te dire comment je te vois, à présent.... »

Digitized by Google

Et je me mis à lui démontrer qu'il n'aimait personne, en rivalisant avec lui de choses blessantes, et à lui énumérer tous les justes sujets de reproche que je croyais avoir contre lui.

La dispute était devenue une altercation. Tout à coup Dmitri se tut et passa dans la chambre à côté. Je voulus le suivre en continuant à déblatérer, mais il ne me répondait plus. Je savais que la colère figurait sur la liste qu'il avait dressée de ses défauts et qu'il était occupé à se vaincre. Je maudissais ses listes et registres.

Et voilà à quoi nous conduisit notre règle *de tout nous dire et de ne jamais parler l'un de l'autre à un tiers.* Nous nous laissions entraîner, dans des accès de franchise, aux aveux les plus éhontés, et ces aveux, qui desséchaient notre amitié, avaient le double effet de nous enchaîner plus étroitement l'un à l'autre et de nous séparer. Ce jour-là, l'amour-propre empêcha Dmitri de faire un aveu bien simple, et, dans la chaleur de la dispute, nous nous servîmes des armes que nous nous étions fournies l'un à l'autre et qui faisaient des blessures terriblement douloureuses.

LXXVIII

NOTRE BELLE-MÈRE

Malgré son projet de ne revenir à Moscou, avec sa femme, qu'après le jour de l'an, papa arriva dès le mois d'octobre, quand la saison était encore excellente pour chasser à courre. Il prétexta une affaire, mais Mimi nous raconta qu'Eudoxie Vassilevna s'ennuyait tant à la campagne, parlait si souvent de Moscou et feignait si souvent d'être souffrante, que papa s'était décidé à la contenter. « Elle ne l'a jamais aimé, ajoutait Mimi. Elle rebattait les

Digitized by Google

oreilles à tout le monde avec sa passion, uniquement parce qu'elle avait envie de faire un mariage riche. »

Et Mimi soupirait d'un air pensif, comme pour dire : « Ça se serait passé autrement avec *certaines personnes*, s'il avait su les apprécier. »

Les *certaines personnes* étaient injustes pour Eudoxie Vassilevna. Son amour pour papa, un amour passionné, dévoué, qui lui donnait la soif du sacrifice, éclatait dans toutes ses paroles, dans chacun de ses regards et de ses mouvements. Sa passion, tout en lui faisant désirer de ne jamais se séparer de son époux adoré, ne l'empêcha pourtant pas d'avoir envie d'un petit bonnet très remarquable de chez Mme Annette, d'un chapeau à plume bleu ciel également remarquable et d'une robe de velours de Venise bleu foncé, qui seyait admirablement à ses belles épaules et à ses bras blancs, qu'elle montrait pour la première fois à d'autres que son mari et sa femme de chambre.

Catherine était naturellement du parti de sa mère.

Dès le jour de l'arrivée de notre belle-mère, il s'établit entre elle, mon frère et moi, des relations badines assez singulières. A peine était-elle descendue de voiture, que Volodia, prenant un air sérieux, s'approcha d'elle avec des révérences et des courbettes et dit, du même ton que s'il présentait quelqu'un :

« J'ai l'honneur de féliciter ma belle-maman de son arrivée. »

Il lui baisa la main.

« Ah, cher enfant! répondit-elle avec son joli sourire stéréotypé.

— N'oubliez pas votre second fils, » fis-je en m'approchant à mon tour pour lui baiser la main et en imitant involontairement la figure et la voix de Volodia.

Si nous étions convaincus de notre affection mutuelle, notre belle-mère et nous, cette façon de s'aborder pouvait vouloir dire que nous dédaignions les démonstrations. Si nous étions, au contraire, mal disposés les uns pour les

Digitized by Google

autres, elle marquait à volonté, soit l'ironie, soit notre mépris pour la dissimulation, soit le désir de dérober à notre père la situation vraie, sans compter beaucoup d'autres pensées et sentiments. En réalité, cette attitude, qui s'adapta parfaitement bien à l'humeur d'Eudoxie Vassilevna, ne voulait absolument rien dire et ne servait qu'à dissimuler l'absence totale de sentiments quelconques. J'ai souvent remarqué par la suite ce même ton de demi-plaisanterie dans d'autres maisons, lorsque la famille pressentait des rapports peu agréables avec l'un de ses membres. Ces sortes de relations artificielles une fois établies, sans l'avoir prémédité, avec notre belle-mère, nous n'en sortîmes pour ainsi dire jamais. Nous étions avec elle d'une politesse affectée; nous lui parlions en français, lui faisions des révérences et l'appelions « chère maman ». Elle nous répondait invariablement sur le même ton, accompagnant ses plaisanteries de son éternel joli sourire. Notre pleurnicheuse de sœur, avec ses pieds de canard et ses discours sans fard, était la seule qui aimât notre belle-mère. Elle faisait naïvement des tentatives, parfois très maladroites, pour opérer un rapprochement entre elle et le reste de la famille. En récompense, la seule personne au monde pour qui Eudoxie Vassilevna, en dehors de sa passion pour papa, eût un grain d'affection, était Lioubotchka. Elle lui témoignait même un mélange d'admiration enthousiaste et de respect timide qui m'étonnait fort.

Dans les premiers temps, Eudoxie Vassilevna se plaisait à rappeler qu'elle était une belle-mère et à faire allusion aux préventions et à la malveillance des enfants et des domestiques, qui rendent la situation des belles-mères difficile. Cependant, tout en prévoyant les désagréments de la situation, elle ne fit rien pour les éviter. Elle ne se donna la peine ni de caresser les uns, ni de faire des cadeaux aux autres, ni d'éviter de gronder : ce dernier point lui aurait pourtant été extrêmement facile, car elle était naturellement bonne et très peu exigeante. Non seu-

Digitized by Google

lement elle ne fit rien, mais elle se mit sur la défensive quand personne ne l'attaquait. Imbue de son idée que tous les domestiques ne cherchaient qu'à lui être désagréables et à la blesser, elle vit des intentions partout et prit l'attitude d'une personne qui souffre en silence, par dignité. Le résultat fut qu'au lieu de s'attacher nos gens, elle les indisposa.

Ce n'est pas tout. J'ai dit combien, dans notre maison, la faculté de *compréhension* était développée : notre belle-mère en était absolument dépourvue. De plus, elle apportait des habitudes tellement différentes des nôtres, que cela seul disposait mal à son égard. Notre intérieur était extrêmement propre et ordonné : elle vivait éternellement comme une personne qui arrive de voyage et n'est pas encore installée. Elle se levait et se couchait tantôt tard, tantôt de bonne heure; un jour, elle dînait avec nous, le lendemain, non; un soir, elle soupait; un autre soir, elle ne soupait pas. Quand il n'y avait pas de visites, elle se promenait presque toujours dans la maison à demi vêtue, et n'avait pas honte de se montrer à nous, et même aux domestiques, en jupon blanc, un fichu sur les épaules et les bras nus. Au début, cette simplicité me plut; au bout de très peu de temps, précisément à cause de cette simplicité, je perdis le peu de respect qui me restait pour notre belle-mère.

Une chose nous paraissait encore plus étrange que le reste. Il y avait en elle deux femmes différentes, selon qu'elle était ou non devant le monde. Devant le monde, c'était une belle personne, un peu froide, jeune, brillante de santé, superbement parée, point sotte, point spirituelle non plus, mais gaie. Dès que nous étions entre nous, elle prenait l'air excédé et souffrant d'une femme qui s'assomme, bien qu'elle aime; elle s'abandonnait, était malpropre et vieillie.

Que de fois, lorsque, en revenant de faire des visites, toute rose à cause du froid, elle ôtait son chapeau et allait

Digitized by Google

se regarder en souriant dans la glace, heureuse de se sentir belle ; ou le soir, quand elle passait devant les domestiques pour monter en voiture, fière et confuse en même temps de sa belle toilette de bal décolletée ; ou les jours de petite soirée chez nous, lorsque, vêtue d'une robe de soie montante, son cou délicat entouré de fines dentelles, elle souriait à tout le monde de son joli sourire, toujours le même : que de fois je me suis demandé en la regardant ce que diraient ses admirateurs s'ils la voyaient comme moi, les soirs où elle restait à la maison et où elle attendait que son mari revînt du cercle, dépeignée, une espèce de bonnet sur la tête, errant comme une ombre d'une pièce à l'autre. Tantôt elle s'asseyait au piano et jouait une certaine valse, le seul morceau qu'elle sût, en fronçant le sourcil par effort d'attention. Tantôt elle prenait un roman, en lisait une demi-page au hasard et jetait le volume. Tantôt elle allait elle-même à l'office, pour ne pas réveiller les domestiques, prenait un concombre et un morceau de veau froid et se mettait à manger, debout devant la petite fenêtre de l'office ; après quoi, l'air ennuyé et las, elle recommençait à rôder sans but dans la maison.

L'absence complète de *compréhension* fut ce qui contribua le plus à l'isoler de nous. Elle se trahissait surtout par l'air d'attention condescendante avec lequel elle écoutait quand on lui parlait de choses incompréhensibles pour elle. Ce n'était pas sa faute si elle avait pris, sans s'en apercevoir, l'habitude de sourire des lèvres et de hocher la tête lorsqu'on lui racontait des choses qui ne l'intéressaient pas (rien ne l'intéressait en dehors d'elle-même et de son mari) ; mais, quoique ce ne fût pas sa faute, sourire et hochement devenaient insupportables à la longue.

Sa gaieté, qui consistait à se moquer d'elle-même, de vous, du monde entier, manquait de naturel : aussi n'était-elle pas communicative.

Sa sensibilité était trop fade.

Digitized by Google

Nous étions surtout choqués de ce qu'elle parlait à tout propos, sans aucune retenue, de son amour pour papa. Elle ne mentait pas quand elle disait que sa passion pour son mari était toute sa vie, et elle le prouvait par toute sa conduite : l'insistance et l'absence d'embarras avec lesquelles elle revenait continuellement sur ce sujet n'en étaient pas moins, à notre avis, souverainement déplaisantes, et nous étions encore plus honteux pour elle quand elle parlait de son amour devant les étrangers que quand elle faisait des fautes de français.

Elle aimait son mari plus que tout au monde, et son mari l'aimait, surtout dans les premiers temps et quand il vit qu'elle plaisait à d'autres que lui. Elle n'avait pas d'autre but dans la vie que de gagner l'affection de son mari, et pourtant, par maladresse et faute de tact, on aurait dit qu'elle prenait à tâche de faire tout ce qui pouvait être le plus désagréable, toujours dans le but de lui prouver son amour et son empressement à se sacrifier.

Ainsi, elle aimait la toilette et mon père aimait à voir sa femme élégante et admirée : ma belle-mère crut devoir sacrifier son goût pour la toilette à mon père et prit de plus en plus l'habitude de rester à la maison, en peignoir gris.

Papa, qui avait toujours considéré la liberté mutuelle comme une condition essentielle de la vie de famille, tenait à ce que sa favorite, Lioubotchka, fût sur un pied d'ouverture et d'amitié avec sa jeune belle-mère : ma belle-mère se sacrifia et témoigna à *la véritable maîtresse de la maison*, comme elle appelait ma sœur, un respect très déplacé, qui blessait profondément papa.

Il passait ses soirées au jeu, et, vers la fin de l'hiver, il perdit beaucoup. Il n'en parla à personne à la maison, car il avait pour principe que les affaires de jeu ne doivent pas intervenir dans la vie de famille. Ma belle-mère se sacrifia, et elle jugea de son devoir, même malade, même enceinte, d'aller en peignoir au-devant de papa, lorsqu'il

Digitized by Google

rentrait du cercle à quatre ou cinq heures du matin, rompu, honteux, le gousset vide. Elle lui demandait distraitement s'il avait été heureux au jeu et écoutait la réponse avec son air de condescendance, souriant et hochant la tête tandis qu'il lui racontait ce qu'il avait fait au cercle et qu'il la priait pour la centième fois de ne jamais l'attendre. Mais il avait beau la prier, elle persévérait le lendemain à l'attendre, bien qu'elle ne s'intéressât pas le moins du monde à son jeu, d'où dépendait pourtant la fortune de papa.

Il faut dire qu'outre la passion de se sacrifier, elle était aussi poussée, dans ces occasions, par une jalousie qui la faisait beaucoup souffrir. Il était impossible de lui persuader que papa revenait réellement du cercle, et non d'ailleurs. Elle s'efforçait de lire sur son visage ses secrets de cœur, et, ne lisant rien du tout, elle soupirait, jouissant de son propre chagrin, et se livrait à la contemplation de son infortune.

Grâce à ces perpétuels sacrifices, on pouvait déjà remarquer vers la fin de l'hiver un changement dans les sentiments de papa. Il avait beaucoup perdu, était souvent de très mauvaise humeur et s'en prenait à sa jeune femme. Il en était déjà par moments à la *haine sourde*, à cette aversion contenue pour ce qu'on a aimé qui se traduit par une tendance inconsciente à causer à l'objet de son ancienne affection toute espèce de petits désagréments moraux.

LXXIX

OU JE M'EFFONDRE

L'époque de mon premier examen, sur le calcul différentiel et intégral, était arrivée, et j'étais encore dans une sorte de brouillard, incapable de me rendre un compte net de ce qui m'attendait. Le soir, en quittant mes cama-

Digitized by Google

rades, j'avais une vague idée que tout n'allait pas au mieux et qu'il y aurait peut-être lieu de modifier mes manières de voir et de faire. Le lever du soleil me retrouvait dans mon assiette, enchanté d'y être et sans la moindre envie de changer quoi que ce soit en moi.

J'étais dans cet état de satisfaction en me rendant à mon premier examen. Je m'assis sur un banc, du côté où se trouvaient les princes, les comtes et les barons ; je me mis à causer avec eux en français, et, chose étrange, je ne pensai pas un seul instant que j'allais être interrogé sur des sujets dont je ne savais pas le premier mot. Je regardais tranquillement ceux qui allaient passer et je me permettais même, à l'occasion, de me moquer d'eux.

« Eh bien! Grapp, demandai-je à Iline, qui revenait de la table d'examen, avez-vous eu peur?

— Nous allons voir comment vous vous en tirerez, » répliqua Iline, qui depuis son entrée à l'Université s'était complètement insurgé contre ma domination. Il ne souriait plus quand je lui parlais et était mal disposé pour moi.

Je souris dédaigneusement, bien que le doute qu'il venait d'exprimer m'eût causé une seconde de trouble. Ma frayeur se fondit presque aussitôt dans le brouillard dont j'ai parlé, et je me sentis de nouveau l'esprit si libre et si insouciant, que je promis au baron Z... d'aller prendre quelque chose avec lui après l'examen (comme si l'examen, pour moi, n'était rien du tout). Quand on appela mon nom, je rajustai mon uniforme et m'avançai avec le plus parfait sang-froid.

Ce fut seulement en me penchant pour tirer au sort ma question, que je sentis un léger frisson me courir dans le dos. Je répondis très mal. Je tirai une seconde question, et je ne répondis pas un seul mot. Le professeur me regarda d'un air de pitié et dit d'une voix douce, mais ferme : « Vous êtes refusé, monsieur Irteneff. Il faut nettoyer la Faculté. »

Je ne me rappelle pas comment je fis pour traverser la

Digitized by Google

salle, ni ce que je répondis aux questions des étudiants, ni comment j'arrivai à la maison. J'étais humilié, blessé, profondément malheureux.

Je fus trois jours sans sortir de ma chambre et sans voir personne. Je trouvais du plaisir à pleurer, comme quand j'étais enfant, et je versai des flots de larmes. Je cherchai des pistolets pour me tuer si l'envie en devenait trop forte. Je pensai qu'Iline Grapp me cracherait à la figure quand il me rencontrerait, et qu'il aurait raison; que tel de mes camarades se réjouirait de mon infortune et la raconterait devant tout le monde; que les bêtises que j'avais dites à la princesse Kornakof devaient nécessairement me mener là, etc., etc. Toutes les minutes de mon existence qui avaient été pénibles pour mon amour-propre me revinrent l'une après l'autre à la mémoire. Je cherchai quelqu'un à accuser de mon malheur. Je me figurai que ce quelqu'un l'avait fait exprès, j'inventai toute une intrigue ourdie contre moi, je déblatérai contre les professeurs, contre mes camarades, contre Volodia, contre Dmitri, contre papa, qui m'avait fait entrer à l'Université, contre la Providence, qui avait permis que je fusse couvert d'un tel opprobre. Finalement, sentant que j'étais fini pour toujours aux yeux de tous ceux qui me connaissaient, je demandai à papa la permission de m'engager dans les hussards ou de partir pour le Caucase. Papa était mécontent de moi, mais, en me voyant si malheureux, il me consola et m'expliqua que je n'étais pas déshonoré, que tout pourrait encore s'arranger : je n'avais qu'à entrer dans une autre Faculté.

Volodia, qui ne trouvait pas non plus mon malheur si terrible, ajouta qu'en changeant de Faculté j'aurais de nouveaux camarades, devant lesquels je n'aurais pas à rougir.

Les dames de la maison ne comprenaient pas et ne voulaient ni ne pouvaient comprendre en quoi consiste un examen; elles me plaignaient, mais uniquement parce qu'elles me voyaient du chagrin.

Digitized by Google

Dmitri venait me voir tous les jours. Il fut pendant tout ce temps extrêmement bon et affectueux; mais, justement à cause de cela, il me semblait refroidi pour moi. J'éprouvais une impression douloureuse et pénible chaque fois qu'il entrait dans ma chambre et venait s'asseoir tout près de moi, un peu avec la physionomie du médecin qui s'assoit auprès du lit d'un malade condamné. Sophie Ivanovna et Vareneka m'envoyèrent par lui des livres dont j'avais eu envie et me firent dire d'aller les voir. Je vis dans leurs attentions l'indulgence orgueilleuse et blessante que l'on témoigne à un homme tombé au plus bas.

Au bout de trois ou quatre jours, je me calmai un peu. Toutefois, jusqu'à notre départ pour la campagne, je refusai de mettre le pied dans la rue. Je rôdais dans la maison, désœuvré et cherchant à éviter les domestiques, pensant et repensant éternellement à mon malheur.

Je pensais, pensais, et enfin, un soir qu'il était tard et que j'étais seul en bas, écoutant la valse de ma belle-mère, je me levai d'un bond, grimpai à ma chambre et cherchai le cahier sur lequel étaient écrits ces mots : *Règles de vie.* Je l'ouvris, et j'eus alors une minute de repentir et comme un élan moral. Je pleurais, mais ce n'étaient plus des larmes de désespoir. Quand je fus un peu calmé, je pris de nouveau la résolution de me rédiger des règles de vie. J'étais fermement convaincu que je ne ferais plus jamais rien de mal, que je n'aurais plus jamais une minute de désœuvrement et que je ne changerais jamais rien à mes règles.

Je raconterai dans la seconde partie de ma *Jeunesse* combien de temps dura ce beau zèle, ce qu'il produisit et quels nouveaux principes il donna pour fondements à mon développement moral [1].

1. L'ouvrage n'a jamais été achevé.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

ENFANCE

CHAPITRE	Ier.	— Notre précepteur Karl Ivanovitch	1
—	II.	— Maman	7
—	III.	— Papa	10
—	IV.	— En classe	13
—	V.	— L'innocent	17
—	VI.	— Quelle espèce d'homme était mon père.	21
—	VII.	— Dans le cabinet et au salon	24
—	VIII.	— Gricha	28
—	IX.	— Nathalie Savichna	31
—	X.	— Le départ	35
—	XI.	— L'enfance	40
—	XII.	— Les vers	43
—	XIII.	— Les visites	50
—	XIV.	— Les Ivine	55
—	XV.	— Arrivée des invités	61
—	XVI.	— Avant la mazurke	66
—	XVII.	— La mazurke	70
—	XVIII.	— Après la mazurke	72
—	XIX.	— Dans mon lit	76
—	XX.	— La lettre	79
—	XXI.	— Ce qui nous attendait à la campagne.	85
—	XXII.	— Le chagrin	88
—	XXIII.	— Derniers souvenirs tristes	93

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE

ADOLESCENCE

CHAPITRE XXIV. — Où mes idées changent..... 104
— XXV. — A Moscou..... 109
— XXVI. — Macha..... 111
— XXVII. — Le petit plomb..... 113
— XXVIII. — Histoire de Karl Ivanovitch..... 116
— XXIX. — Suite..... 120
— XXX. — Suite..... 124
— XXXI. — J'ai un 1..... 126
— XXXII. — La petite clef..... 131
— XXXIII. — La perfide..... 133
— XXXIV. — L'éclipse..... 135
— XXXV. — Rêveries..... 138
— XXXVI. — A force d'aller mal, tout ira bien..... 142
— XXXVII. — La chambre des servantes..... 148
— XXXVIII. — Adolescence..... 153
— XXXIX. — Volodia..... 156
— XL. — Catherine et Lioubotchka..... 159
— XLI. — Papa..... 161
— XLII. — Grand'mère..... 164
— XLIII. — Moi..... 167
— XLIV. — Les amis de Volodia..... 168
— XLV. — Le début de l'amitié..... 170

TROISIÈME PARTIE

JEUNESSE

CHAPITRE XLVI. — Où je fais commencer ma jeunesse.... 175
— XLVII. — Le printemps..... 176
— XLVIII. — Rêveries..... 180
— XLVIX. — Notre cercle de famille..... 184
— L. — Les règles de vie..... 189
— LI. — La confession..... 191
— LII. — Au couvent..... 193
— LIII. — La seconde confession..... 195
— LIV. — Préparation aux examens..... 199
— LV. — Je suis grand..... 202
— LVI. — A quoi s'occupaient Volodia et Doubkof..... 207
— LVII. — Où l'on me félicite..... 211

Digitized by Google

CHAPITRE LVIII. — Je me prépare à faire des visites..... 215
— LIX. — Chez les Valakhine..... 219
— LX. — Chez les Kornakof..... 224
— LXI. — Chez les Ivine..... 227
— LXII. — Le prince Ivan Ivanovitch..... 230
— LXIII. — Conversation intime avec mon ami... 233
— LXIV. — Les Nékhlioudof..... 239
— LXV. — Les trois amours..... 244
— LXVI. — Où je fais connaissance..... 249
— LXVII. — A la campagne..... 254
— LXVIII. — Nos relations avec les filles..... 258
— LXIX. — Mes occupations..... 263
— LXX. — Le « comme il faut »..... 267
— LXXI. — Jeunesse..... 270
— LXXII. — Nos voisins de campagne..... 277
— LXXIII. — Le mariage de mon père..... 280
— LXXIV. — Comment nous accueillîmes cette nouvelle..... 283
— LXXV. — Affaires de cœur..... 288
— LXXVI. — Les Nékhlioudof..... 291
— LXXVII. — Mon amitié avec Nékhlioudof..... 293
— LXXVIII. — Notre belle-mère..... 297
— LXXIX. — Où je m'effondre..... 303

Coulommiers. — Typ. PAUL BRODARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Nouvelle collection de romans

SÉRIE A 3 FR. 50 LE VOLUME

About (Ed.) : Le turco ; 5e édit. 1 vol.
— Madelon ; 10e édit. 1 vol.
— Les mariages de province ; 6e édit. 1 vol.
— La vieille roche :
1re partie : Le mari imprévu ; 5e édit. 1 vol.
2e partie : Les vacances de la comtesse ; 4e édit. 1 vol.
3e partie : Le marquis de Lanrose ; 3e édit. 1 vol.
— Le fellah ; 4e édit. 1 vol.
— L'infâme ; 3e édit. 1 vol.
— Le roman d'un brave homme ; 35e mille. 1 vol.
— De Pontoise à Stamboul. 1 vol.

Cherbuliez (V.) : Le comte Kostia ; 11e édit. 1 vol.
— Prosper Randoce ; 4e édit. 1 vol.
— Paule Méré ; 6e édit. 1 vol.
— Le roman d'une honnête femme ; 10e édit. 1 vol.

Cherbuliez (V.) : Le grand œuvre ; 3e édit. 1 vol.
— L'aventure de Ladislas Bolski ; 7e édit. 1 vol.
— La revanche de Joseph Noirel, 4e édit. 1 vol.
— Meta Holdenis ; 6e édit. 1 vol.
— Miss Rovel ; 8e édit. 1 vol.
— Le fiancé de Mlle Saint-Maur ; 5e édit. 1 vol.
— Samuel Brohl et Cie ; 6e édit. 1 vol.
— L'idée de Jean Tèterol ; 6e édit. 1 vol.
— Amours fragiles ; 3e édit. 1 vol.
— Noirs et Rouges ; 7e édit. 1 vol.
— La rançon du Choquard ; 7e édit. 1 vol.
— Olivier Maugant ; 5e édit. 1 vol.

Duruy (G.) : Andrée ; 3e édit. 1 vol.
— Le garde du corps ; 3e édit. 1 vol.

SÉRIE A 3 FR. LE VOLUME

Erckmann-Chatrian : L'ami Fritz ; 7e édit. 1 vol.

Ouida : Umilla. Nouvelles traduites de l'anglais. 1 vol.
— Amitié. 1 vol.
— La princesse Zouroff. 1 vol.
— Les Fresques. Nouvelles. 1 vol.
— Musa. 1 vol.

Sacher Masoch : Sascha et Saschka, traduit de l'allemand. 1 vol.

Tolstoï (comte) La guerre et la paix (1805-1820). Roman historique traduit du russe. 3 vol.
— Anna Karénine. 2 vol.
— Les Cosaques. — Souvenirs du siège de Sébastopol. 1 vol.

SÉRIE A 2 FR. LE VOLUME

About (Ed.) : Germaine ; 60e mille. 1 vol.
— Le Roi des montagnes ; 67e mille. 1 vol.
— Les mariages de Paris ; 77e mille. 1 vol.
— L'Homme à l'oreille cassée ; 45e mille. 1 vol.
— Maître Pierre ; 9e édition. 1 vol.
— Tolla ; 50e mille. 1 vol.

About (Ed.) : — Trente et quarante. — Sans dot — Les parents de Bernard ; 42e mille. 1 vol.

Enault (L.) : Histoire d'amour. 1 vol.

Erckmann-Chatrian : Contes fantastiques ; 4e édition. 1 vol.

Fabre (F.) : Le Chevrier. 1 vol.

Mary : Contes et nouvelles ; 2e édition. 1 vol.

Wey (Fr.) : Trop heureux. 1 vol.

Coulommiers. — Imp. Paul Brodard.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SEP 14 1933

Digitized by Google

Digitized by Google